This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 468955 DUPL

878
S2
tL2

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS

DE SÉNEQUE,

Pour ſervir d'INTRODUCTION à la lecture de ſes ouvrages.

Seneca, Lucius Annaeus

ESSAI

SUR LA VIE

DE SÉNEQUE

LE PHILOSOPHE,

SUR SES ÉCRITS,

ET SUR LES REGNES

DE CLAUDE ET DE NÉRON.

Avec des Notes.

A PARIS,

Chez les freres DE BURE, Libraires, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & privilege du Roi.

A MONSIEUR N***.

CET Ouvrage, que les mêmes lectures multipliées ont porté ſucceſſivement d'un très-petit nombre de pages, à l'étendue de ce volume, eſt le fruit de mon travail, ou pour mieux dire, de mon loiſir, pendant un des plus doux intervalles de ma vie. J'étois à la campagne, preſque ſeul, libre de ſoins & d'inquiétudes, laiſſant couler les heures ſans autre deſſein que de me trouver, le ſoir, à la fin de la journée, comme on ſe trouve, quelquefois le matin, après une nuit occupée d'un rêve agréable. Les années ne m'avoient laiſſé aucune de ces paſſions qui tourmentent, rien de l'ennui qui leur ſuccede: j'avois perdu le goût de ces frivolités, auxquelles l'eſ-

129693

poir d'en jouir long-temps, donne tant d'importance. Assez voisin du terme où tout s'évanouit, je n'embitionnois que l'approbation de ma conscience & le suffrage de quelques amis. Plus jaloux de préparer des regrets, que d'obtenir des éloges, je m'étois dit : Quand le peu que j'ai fait, & le peu qui me reste à faire, périroit avec moi, qu'est-ce que le genre humain y perdroit ? qu'y perdrois-je moi-même ? rien. Je ne voulois point amuser ; je voulois moins encore être applaudi : j'avois un plus digne projet, celui d'examiner sans partialité la Vie & les Ouvrages de Séneque, de venger un grand homme calomnié, &, s'il me paroissoit coupable, de gémir sur ses foiblesses, & de profiter de ses sages & fortes leçons,

Telles étoient les diſpoſitions dans leſquelles j'écrivois ; & telles ſont les diſpoſitions dans leſquelles il ſeroit à ſouhaiter qu'on me lût.

Chaque âge écrit & lit à ſa maniere : la jeuneſſe aime les événements & les faits ; la vieilleſſe, les reflexions. Une expérience que je propoſerois volontiers à l'homme de ſoixante-cinq ou ſix ans, qui jugera les miennes ou trop longues ou trop fréquentes, ou trop étrangeres au ſujet (1), ce ſeroit d'emporter, avec lui, dans la retraite,

(1) Séneque le pere, dit que les Ecrivains arides & ſtériles ſuivent facilement le fil de leurs diſcours ; que rien ne les détourne, ne les amuſe, ne les diſtrait en chemin, ne les embarraſſe, ni les figures, ni le choix des mots, ni la manie des réflexions. Il en eſt d'eux, comme des femmes laides ; ſi elles ſont chaſtes, c'eſt

Tacite, Suétone, & Séneque ; de jeter ſur le papier les choſes qui l'intéreſſeront, les idées qu'elles réveilleront dans ſon eſprit, les penſées de ces Auteurs qu'il voudroit retenir, les ſentiments qu'il éprouvera, n'ayant d'autre projet que celui de s'inſtruire ſans ſe fatiguer ; & je ſuis preſque ſûr que, s'arrêtant aux endroits où je me ſuis arrêté, comparant ſon ſiecle aux ſiecles paſſés, & tirant des circonſtances & des caracteres, les mêmes conjectures ſur ce que le préſent nous annonce, ſur ce qu'on peut

---

manque d'amants, & non de déſirs. *Aridi declamatores fidelius quos propoſuerunt, colores tuentur ; nihil enim nos ſolicitat, nullum ſchema, nulla dulcedo ſententiæ ſubrepit : ſic quæ malam faciem habent, ſæpius pudicæ ſunt ; non animus illis deeſt. ſed corruptor.* Senec. Lib. 2, controverſ. 9, pag. 160, tom 3, edit varior.

eſpérer

eſpérer ou craindre de l'avenir, il référoit cet Ouvrage à peu-près tel qu'il eſt. Je converſe par-tout: ou j'interroge, ou je réponds. Si l'on n'entend que moi, on me reprochera d'être découſu, peut-être même obſcur, ſur-tout aux endroits où j'examine les Ouvrages de Séneque; & l'on me lira, comme on lit un paragraphe de la Roche-Foucault, un chapitre de Montagne ou de la Bruyere, je ne dis pas avec autant de plaiſir: mais ſi l'on a ſous les yeux la page de Séneque & la mienne, on me trouvera plus de liaiſon, plus de clarté, ſelon qu'on aura plus ou moins d'analogie avec mon Auteur & avec moi; aucune preuve n'a la même force, aucune penſée n'a le même charme pour tous les eſprits.

J'aurois pu ne recueillir des regnes de Claude & de Néron, que les endroits où le Philoſophe eſt en action, & ne montrer que cette grande figure iſolée ; mais il m'a ſemblé que placé au centre du Tableau, on ſentiroit plus fortement la difficulté & la dignité de ſon rôle : le Gladiateur antique ſeroit plus intéreſſant, s'il avoit en face ſon antagoniſte. D'ailleurs cette maniere s'accommodoit mieux avec ma nonchalance : quand on ne préſente ſur la toile qu'un ſeul perſonnage, il faut le peindre avec la vérité, la force & la couleur de Van-Deck ; & ne fait pas un Van-Deck qui veut. Mon Ouvrage reſſemble à mes promenades : rencontré-je un beau point de vue ? je m'arrête, & j'en jouis. Je

hâte ou je rallentis mes pas, ſelon la richeſſe ou la ſtérilité des ſites : toujours conduit par ma rêverie, je n'ai d'autre ſoin que de prévenir le moment de la laſſitude.

Au reſte, mon Ami, je n'ai rien fait peut-être de ce que vous attendiez de moi. Vous euſſiez déſiré, pour me ſervir ici de vos propres termes, « que me livrant à toute » la chaleur de mon ame, & à toute » la fougue de mon imagination, » je vous montraſſe Séneque ; comme je vous montrois autrefois » Richardſon » : mais pour cela, au lieu de pluſieurs mois, il ne falloit m'accorder qu'un jour. En revanche, diſpoſez de mon travail, comme il vous plaira ; vous êtes le maître d'approuver, de contredire, d'ajouter, de retrancher. Une obli-

gation que je vous aurai toujours, à vous & à M. le B. d'H., une marque ſignalée de votre eſtime, c'eſt de m'avoir propoſé une tâche qui plaiſoit infiniment à mon cœur: plût à Dieu, qu'elle eût été moins diſproportionnée à mes forces, & que vous vous fuſſiez rappellé, l'un & l'autre, le *quid ferre recuſent, quid valeant humeri.*

O! la belle choſe que j'aurois produite, ſi le talent de l'Avocat eût répondu à la grandeur de la cauſe! l'apologie d'un Séneque! le tableau des regnes d'un Claude & d'un Néron! quels ſujets à traiter, ſi j'avois ſu faire pour l'innocence du Philoſophe, ce que vous avez fait pour l'intelligence de ſes écrits!

Votre tâche, moins agréable que

la mienne, n'étoit gueres moins difficile à remplir : elle exigeoit une connoiſſance approfondie de la langue, des uſages, des coutumes, des mœurs, de l'état des ſciences & des arts, au temps de Séneque. Comment parvient-t-on à débrouiller des manœuvres d'atelier, comme vous l'avez fait? Je l'ignore; & cependant je ne ſuis pas novice dans cette matiere. Il y a telles de vos notes qui ſollicitent une place dans les ſavants Recueils de notre Académie des Inſcriptions; d'autres montrent de la fineſſe, du goût, de la philoſophie, de la hardieſſe; toutes l'ami des hommes, l'ennemi des méchants, & l'admirateur des gens de bien. Les Savants, & les Ignorants de bonne foi, vous ont rendu juſtice; les Savants, qui ont

apprécié la difficulté de vos recherches ; les Ignorants de bonne foi, comme moi, pour qui vous avez dissipé les obscurités de Séneque.

Si les hommes avoient sous la tombe quelque connoissance de ce qui se passe parmi les vivants, de quels sentiments de reconnoissance, pour vous, pour M. le B. d'H., pour vos dignes collegues MM. Desmarets & d'Arcet, cet honnête & laborieux la Grange, cette victime prématurée d'Epicure & de Zénon, ne seroit-il pas pénétré ? Toutes les opinions sur les ames des morts, qui me touchent ou qui me flattent, je les embrasse ; & il me semble, dans ce moment, que je vois l'ombre de notre cher la Grange errer autour de votre lampe, tandis que vos nuits se passent,

ſoit à compléter ou éclaircir ſon Ouvrage, ſoit à rapprocher en cent endroits ſa traduction du vrai ſens de l'original. Je l'entends; oui je l'entends, il vous dit: « Celui qui » renferme dans une urne la cen- » dre négligée d'un inconnu, fait » un acte pieux; celui qui éle- » ve un monument à ſon ami, » donne de l'éclat à ſa piété: que » ne vous dois-je pas, à vous qui » vous occupez de ma gloire! »

Hélas, il a dépendu de moi, que le Philoſophe Séneque me dît auſſi: « Il y a près de dix-huit ſiecles que » mon nom reſte opprimé ſous la » calomnie; & je trouve en toi un » apologiſte! Que te ſuis-je? & » quel rapport, épargné par le » temps, peut-il ſubſiſter entre » nous! ferois-tu quelqu'un de mes

» descendants ? Et que t'importe » qu'on me croie vicieux ou ver- » tueux ? »

O Séneque, tu es resté, & tu resteras à jamais, avec Socrate, avec tous les illustres malheureux, avec tous les grands hommes de l'antiquité, un des plus doux liens entre mes amis & moi, entre les hommes instruits, de tous les âges, & leurs amis. Tu es le sujet de nos fréquents entretiens, & tu seras le sujet des leurs. Tu aurois été celui qui exécute la justice des siecles, si j'avois été à ta place, & toi à la mienne. O combien de fois j'ai envié ta précision, ton nerf, & ta véhémence, pour parler de toi dignement. Si ton honneur te fut plus cher que ta vie, dis-moi : Les lâches qui ont flétri ta mémoire ne se

ſont-ils pas montrés plus cruels que celui qui te fit couper les veines ? Je me ſoulagerai, en te vengeant de l'un & des autres.

Pourquoi faut-il, mon Ami, que les accuſations ſoient reçues avec tant d'avidité, & les apologies écoutées avec tant d'indifférence ? La faute, réelle ou ſuppoſée, ſe répand avec éclat; le reproche circule de bouche en bouche avec une feinte pitié; la ville en retentit de toute part. La célébrité de l'accuſé ſert de véhicule à la calomnie, & la porte juſqu'aux ſiecles les plus reculés: elle diſparoît à la mort de l'homme obſcur; mais on la voit debout, devant l'urne du grand homme, & continuant d'en remuer la cendre avec ſon poignard. A la fin, un défenſeur s'eſt-il montré,

la perverſité des accuſateurs & l'innocence de l'accuſé ſont-elles également évidentes, l'on ſe tait; la juſtification paſſe ſans bruit, tombe dans l'oubli, & l'innocent reſte ſuſpecté. Ce fameux ſcélérat de Philippe ne ſavoit que trop bien ce qu'il diſoit à ſes Courtiſans (2).

(2) On attribue ici à ce Prince une maxime odieuſe, citée dans l'Avertiſſement du premier Volume (page 24, & dont une *Société* autrefois célebre, eſt généralement accuſée d'être l'Auteur. Quoi qu'il en ſoit, la maxime que cette *Société* a oſé donner comme un conſeil, ou plutôt, comme un précepte, & qu'elle a même pris dans tous les temps pour regle de ſa conduite, eſt le réſultat d'une affreuſe & triſte vérité, dont l'expérience journaliere, & particuliérement la mauvaiſe opinion que beaucoup de gens ont encore de Sénèque, ſont malheureuſement une preuve ſans réplique. Cette vérité affligeante eſt le ſujet d'un fort bon quatrain de Pibrac, que le Grand Condé répétoit ſouvent,

Mais au défaut du ſuccès, on ne nous ravira point à vous, à moi, & à quelques autres Ecrivains qui m'ont précédé dans la même carriere, & dont le travail ne m'a pas été inutile, l'honneur de la tentative. A cet avantage, tâchons, mon Ami, d'en ajouter un ſecond, plus précieux peut-être : qu'il ne vous ſuffiſe pas d'avoir éclairci les paſſages les plus obſcurs du Philoſophe, qu'il ne me ſuffiſe pas d'avoir lu ſes écrits, reconnu la pureté de

---

ſoit qu'il eût lui-même éprouvé les ſuites funeſtes de la calomnie, ſoit qu'il en eût obſervé les effets ſur d'autres perſonnes :

Quand une fois ce monſtre nous attache,
Il ſait ſi bien ſes cordillons nouer,
Que, bien qu'on puiſſe enfin les dénouer,
Restent toujours les marques de l'attache.

Note de l'Editeur.

ſes mœurs, & médité les principes de ſa philoſophie ; prouvons que nous avons ſu, l'un & l'autre, profiter de ſes conſeils. Si nous interrogions Séneque, & qu'il pût nous répondre, il nous diroit : Voilà, voilà la vraie maniere de louer mes Ouvrages ; & d'honorer ma mémoire.

ESSAI
SUR LA VIE
DE SÉNEQUE
LE PHILOSOPHE,
SUR LES ÉCRITS,
ET SUR LES REGNES DE CLAUDE ET DE NÉRON.

§. I. LUCIUS ANNÆUS SÉNEQUE naquit à Cordoue, ville célebre de l'Eſpagne ultérieure, aggrandie, ſinon fondée, par le Préteur Marcellus, l'an de Rome 585, Colonie patricienne qui donna des Citoyens, des Sénateurs, des Magiſtrats à la république, privilege accordé aux provinces de l'Empire qui en jouiſſoient encore ſous le regne d'Auguſte.

Le ſurnom d'*Annæa*, que portoit la famille, ſignifie ou la vieille famille ou la famille des vieillards, des bonnes gens, dont la rencontre étoit d'un heureux augure.

On appelloit Ibrides (1) les enfants d'un pere étranger ou d'une mere étrangere: c'étoient des eſpeces de Citoyens bâtards, dont le vice de la naiſſance ſe préparoit par le mérite, les ſervices, les

(1) Hybride ou Ibride vient du grec ὕβρις, *tache, honte :* celui dont l'origine étoit tachée, honteuſe. Ainſi l'on diſoit d'un chien, d'un animal, engendré de deux eſpeces, d'un ſtyle mêlé de pluſieurs idiômes, d'un mot compoſé de mots empruntés de deux langues, qu'ils étoient *Ibrides*, ou du latin *umber, meſtif*, dont on fit *imber, iber, ibrida*, & pourquoi pas de *Iberus*, Eſpagnol. Ainſi l'Ibride étoit un enfant né d'un pere Eſpagnol & d'une mere Romaine, ou d'un pere Romain & d'une mere Eſpagnole.

[Ce mot, employé pour ſignifier en général un homme d'une naiſſance équivoque ou dont les parents étoient de nature & de condition différentes, ſe trouve dans pluſieurs bons auteurs latins. *Voyez* HORACE, *Satyr.* 7, *vers* 2. HIRTIUS, *de Bello Africano, cap.* 19. MARTIAL, *lib.* 6, *epig.* 39, *lib.* 8, *epig.* 22, & VALERE MAXIME, *lib.* 8, *cap.* 6, n°. 4. On peut conſulter ſur-tout l'ancien Scholiaſte d'Horace, ſur le paſſage indiqué ci-deſſus, à la page 324, *édition* de Baſle, de l'an 1555. *Addition de l'Éditeur.*]

alliances, la faveur ou la loi. La famille *Annæa* fût-elle Eſpagnole ou Ibride? on l'ignore.

Le pere, ou même l'aïeul de Séneque, fut de l'ordre des Chevaliers. La premiere illuſtration de ce nom ne remonte pas au-delà, & les Séneques étoient du nombre de ceux qu'on appelloit *hommes nouveaux*.

Le pere ſe diſtingua par ſes qualités perſonnelles & par ſes ouvrages. Il avoit recueilli les harangues grecques & latines de plus de cent Orateurs fameux ſous le regne d'Auguſte, & ajouté à la fin de chacune un jugement ſévere. Des dix livres de controverſes qu'il écrivit, il nous en eſt parvenu environ la moitié, avec quelques fragments des cinq derniers. Sa mémoire étoit prodigieuſe : il pouvoit répéter juſqu'à deux mille mots, dans le même ordre (2) qu'il les avoit entendus.

Sa réflexion ſur la dignité de l'Art oratoire, dont le Chevalier Romain Blandus donna le premier des leçons, fonction qui juſqu'alors n'avoit été exercée que

(2) *Voyez* la Préface du premier Livre des Controverſes, pag. 63, 64, tom. 3, *édition* Varior.

par des affranchis, eſt très-ſenſée ; « Je » ne conçois pas, dit-il, comment il eſt » honteux d'enſeigner ce qu'il eſt hon- » nête d'apprendre (3).

Soit que la plaiſanterie des Républicains en général ait quelque choſe de dur, ſoit que Séneque le pere fût d'une humeur cauſtique, un jour (4) il entre dans l'école du profeſſeur en éloquence Ceſtius, au moment où il ſe diſpoſoit à réfuter la miloniene. Ceſtius, après avoir jeté ſur lui-même un regard de complaiſance ſelon ſon uſage, « dit : ſi j'étois » gladiateur, je ſerois Fuſcius ; Panto- » mime, Batyle ; Cheval, Méliſſion. » Et comme tu es un fat, ajouta Séne- » que, tu es un grand fat. » On éclate de rire. On cherche des yeux l'écervelé qui a tenu ce propos. Les éleves s'aſſemblent autour de Séneque & le ſupplient de ne pas tourmenter leur maître. Séneque y conſent, à la condition que Ceſtius déclarera juridiquement que Cicéron étoit plus éloquent que lui, aveu qu'on n'en put obtenir.

(3) SÉNEC. *Controverſ. lib.* 2, *præfat.* p. 146, tom. 3, *édit.* cit.

(4) *Excerpt. ex lib.* 3, *Controverſ.* pag. 428, 429.

On citoit Séneque le Pere parmi les bons Déclamateurs de son temps. Les noms de Déclamateurs & de Sophistes n'avoient point alors l'acception défavorable qu'on y attacha depuis, & que nous y attachons.

La déclamation étoit une espece d'apprentissage de l'éloquence appliquée à des sujets anciens ou fictifs ; une gymnastique, où l'athlete essayoit des forces qu'il devoit employer dans la suite aux choses publiques ; une introduction à l'Art Oratoire, comme les Héroïdes en étoient une à l'Art Dramatique.

Peu de temps après, ce fut la ressource d'un goût national qui, au défaut d'objets importants, s'exerçoit sur des frivolités ; un besoin de pérorer qu'on satisfaisoit, sans se compromettre ; le premier pas vers la corruption de l'éloquence, qui commençoit à perdre de sa simplicité, de sa grandeur, & à prendre le ton emphatique de l'école & du théatre.

Nous entendons aujourd'hui par Déclamateurs la même sorte d'Energumenes, contre laquelle Pétrone se déchaîne avec tant de véhémence à l'entrée de son Roman satyrique : « ces gens, dit-il, » qui crient sur la place : Citoyens, c'est » à votre service que j'ai perdu cet œil,

» donnez-moi un conducteur qui me ra-
» mene dans ma maiſon ; car ces jarrets,
» dont les muſcles ont été coupés, re-
» fuſent le ſoutien au reſte de mon
» corps (5). »

§. II. Helvia ou Helbia, mere de Séneque, étoit Eſpagnole d'origine.

Le grand-pere de Séneque avoit été (6) marié deux fois. Helvia étoit du premier lit, ſa ſœur du ſecond ; leur pere étoit vivant, & réſidoit en Eſpagne : elles avoient été élevées dans une maiſon auſtere, où l'on ſe conformoit aux mœurs anciennes (7).

Helvia étoit inſtruite (8) ; ſon pere lui avoit donné une bonne teinture des beaux Arts. La mere de Cicéron étoit de la même famille, & portoit le même nom, deux fois illuſtrée, l'une par la naiſſance du premier des Orateurs ; l'autre par la naiſſance du premier des Philoſophes Romains.

La ſœur d'Helvia jouit de la (9) répu-

(5) *Voyez* PÉTRONE, Satyr. init. pag. 2, *édition* d'Amſterd. 1669, *cum notis varior.*

(6) SÉNEQUE, Conſolation à Helvia, chap. 17, note premiere.

(7) *Id. ibid.* chap. 16.

(8) *Id. ibid.*

(9) *Id. ibid.* chap. 17.

ration la plus intacte, & obtint le plus grand respect pendant un séjour de seize ans en Egypte, chez un peuple médisant & frivole. Elle perdit en mer son époux, oncle de Séneque : au milieu de la tempête, dans l'horreur d'un naufrage prochain, sur un vaisseau sans agrets, la crainte de la mort ne la sépara point du cadavre de son époux, qu'elle porta à travers les flots, moins occupée de son salut que de ce précieux dépôt. Séneque parle de ce fait comme témoin oculaire (10).

§. III. Marcus Annæus, époux d'Helvia, vint à Rome sous le regne d'Auguste, quinze ou seize ans avant la mort de ce Prince. Peu de temps après, Helvia s'y rendit avec sa sœur & ses trois enfants, Marcus Novatus l'aîné, qui prit dans la suite le nom de Junius Gallion qui l'adopta ; Lucius Annæus, le cadet, dont nous écrivons la vie ; & Lucius Annæus Méla, le plus jeune. Ils furent mariés tous les trois : Junius Gallion eut une fille appellée Novatilla ; Séneque en parle, dans sa Consolation à Helvia, comme d'un enfant charmant.

(10) Consolation à Helvia, chap. 17.

Gallion fut Proconsul en Achaïe, & c'est à son tribunal que des Juifs fanatiques traînerent S. Paul (11). « Si cet » homme, leur dit il, étoit coupable » d'une injustice ou d'un crime, j'appuierois votre poursuite de toute mon » autorité : mais puisqu'il ne s'agit que » du texte de votre Loi, d'une dispute » de mots, décidez-là vous-même : ces » matieres ne sont pas de ma compétence, & je ne m'en mêle pas. »

Ce discours est un modele à proposer aux (12) Magistrats en pareille circonstance. Jusque-là Gallion a parlé, & s'est conduit en homme sage : mais lorsqu'il souffre tranquillement que les Grecs-Gentils, qui haïssoient les Juifs, se jet-

(11) *Voyez* les Actes des Apôtres, chap. 18, ℣. 13 & suiv.

(12) Le savant Grotius approuve aussi la réponse de Gallion ; & sa remarque est celle d'un critique judicieux. *Bene responsum*, dit-il, *ut ab homine dulci : quasi dicat, Romani quidem libertatem Religionis Judæis etiam in Græcia concessere ; sed si quæ inter ipsos de Religione oriuntur controversiæ, aut eas componant inter se, aut disputent quantum libeat. Romanorum Magistratuum non est eis se immiscere, non magis quàm Stoicorum & Epicureorum inter se disceptationibus. Vid.* GROT. *in h. loc.* Note de l'Editeur.

tent sur Sosthenes, Grand-Prêtre de la Synagogue, & le maltraitent en sa présence, il oublie sa fonction; il devoit ajouter, ce me semble: « Disputez tant » qu'il vous plaira; mais point de coups: » le premier qui frappera, je le fais saisir » & mettre au cachot. »

§. IV. Lucius Annæus Sénequ e étoit d'un tempérament délicat, & sa mere ne le conserva que par des soins assidus: il fut toute sa vie incommodé de fluxions, & tourmenté, dans sa vieillesse, d'asthme, d'étouffements ou de palpitations; car l'expression *suspirium*, dont il se sert (13) au défaut d'un mot grec, convient également à ces trois maladies. « Le *spiritum*, » dit-il, est court, l'accès n'en dure » guere plus d'une heure, mais il ressemble à l'ouragan: des maladies que » j'ai toutes éprouvées, c'est la plus fâcheuse. »

Il étoit maigre & décharné: cette légere disgrace de la nature lui sauva la vie dans un âge plus avancé; & je ne doute point qu'il n'ait fait allusion à cette circonstance dans une de ses lettres (14),

(13) *Voyez* les lettres 53 & 78.

(14) *Voyez* la lettre 78, tom. 2, p. 38, 39.

où il dit que « la maladie a quelquefois » prolongé la vie à des hommes qui ont » été redevables de leur salut aux signes » de mort qui paroissoient en eux. »

§. V. Caligula, ennemi de la vertu & jaloux des talents, avoit sur-tout de la prétention à l'éloquence: il fut tenté de faire mourir (15) Séneque au sortir d'une plaidoirie où celui-ci avoit été fort applaudi. Caligula eût épargné un crime à Néron, sans une courtisane, à laquelle il confia son atroce projet: « Ne voyez-» vous pas, lui dit cette femme (16), » que cet Avocat tombe de consomp-» tion? & pourquoi ôter la vie à un mo-» ribond? » Dans le nombre de ces femmes qui naissent pour le malheur des peuples, la honte des regnes, & qui ont conseillé le forfait tant de fois, en voilà donc une qui le prévient.

Monstre aussi inconséquent qu'insensé, tu affectes le mépris pour les ouvrages (17) de Séneque, tu les appelles des amas de

(15) *Voyez* DION, Hist. Rom. *lib.* 59, pag. 923, tom. 2, *édit.* Reimar.

(16) DION, *Ubi supr. cap.* 19, *sub. fin.*

(17) *Lenius compiusque scribendi genus adeo contemnens, ut Senecam tum maximè placentem,* commissiones meras *componere, &* arenam esse *sine calce diceret.* SUETON. *in Caligul. cap.* 53.

gravier ſans ciment, *arena ſine calce*; & tu veux le faire mourir!

Peu s'en fallut que ce Critique ſublime, condamnant à l'oubli les noms d'Homere (18), de Virgile & de Tite-Live, ne fît enlever des Bibliotheques les ouvrages & les ſtatues des deux derniers.

§. VI. Une exceſſive frugalité & des études continues acheverent de détruire la ſanté de Séneque.

Annæus Méla fut pere du Poëte Lucain, de cet enfant, neveu du philoſophe Séneque, qui devoit un jour, dit Tacite, ſoutenir ſi dignement la ſplendeur du nom. O Tacite! ô cenſeur ſi rigoureux des talents & des actions, eſt-ce ainſi que vous avez dû parler de la Pharſale, après avoir (19) lu l'Énéïde? Vous

(18) *Sueton. in Caligul. cap.* 33. *Voyez* là-même, le jugement abſurde que ce Prince porte de ces Auteurs.

(19) Le reproche que l'on fait ici à Tacite, ne me paroît pas fondé. Cet Hiſtorien ne compare point la Pharſale à l'Énéïde, ni Lucain à Virgile; il ne juge même ni l'homme ni le poëte: mais en parlant de Méla, il obſerve en général qu'il devoit à ſon fils une grande partie de ſon illuſtration, & il a pu dire cela ſans manquer de goût ni d'équité: car la conduite de Lucain auroit été plus lâche & plus infâme encore, que la Pharſale, malgré les défauts ſans nombre qui

traitez avec le dernier mépris les conſpirateurs de Piſon, & vous faites grace à un délateur de ſa mere. Si vous donnez le nom de monſtre à Néron devenu parricide par la crainte de perdre l'Empire, quel nom donnerez-vous à Lucain, qui devient également parricide par l'eſpoir (20) de ſauver ſa vie. Je ne mé-

la déparent, n'en ſeroit pas moins un Poëme, ou, ſi l'on veut, une relation en vers, remplie de très-beaux détails, de vers heureux, & quelquefois ſublimes. L'action de Lucain, qui, pour ſauver ſa vie; dénonce ſa mere, eſt atroce, ſans doute; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un Poëte qui a fait la Pharſale à vingt-cinq ans, n'eſt pas un homme ordinaire; & l'on peut juger par le paſſage de Tacite, du mérite de cet ouvrage à ſes yeux, ou, comme on peut également le ſuppoſer, à ceux des Romains, puiſqu'il dit expreſſément que le titre ſeul de pere de Lucain avoit beaucoup ajouté à la gloire de Méla. *Annæum Lucanum genuerat* GRANDE ADJUMENTUM CLARITUDINIS. (Annal. lib. 16, cap. 17.) Paſſage qui donne une grande idée de la réputation dont ce jeune Poëte avoit joui parmi ſes concitoyens, & de l'eſtime particuliere qu'ils faiſoient encore de ſon Poëme au temps de Tacite. *Note de l'Editeur.*

(20) *Lucanus, Quinctianuſque & Senecio diu abnuêre. Poſt, promiſſâ impunitate corrupti, quo tarditatem excuſarent,* LUCANUS ACILIAM MATREM SUAM, *Quinctianus Glicium Gallum, Senecio Annium Pollionem, amicorum præcipuos, nominavere.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *c.* 56.

priſe

priſe pas Lucain comme Poëte ; mais je le déteſte comme homme.

§. VII. Je ne ſais ſi les égards des cadets pour les ainés étoient d'uſage dans toutes les familles, ou particuliers à celle des Séneques ; mais on remarque dans le Philoſophe un grand reſpect pour ſon frere Junius Gallion, qu'il appelle *ſon Maître ;* titre accordé, ſoit à la reconnoiſſance des ſoins qu'il avoit eus de ſa premiere éducation, ſoit à la ſimple natu-majorité, ſi ſouvent repréſentative de l'autorité paternelle (21).

Tacite (22) ne nous donne ni une opinion très-avantageuſe, ni une idée très-favorable de Méla. Il s'abſtint des honneurs par l'ambition des richeſſes. Il reſta Chevalier Romain, ſe promit plus de crédit de l'adminiſtration des biens du

(21) *Voyez* SÉNEQUE, lettre 104, au commencement ; & notez ces paroles de Juſte-Lipſe. *Patres atque etiam fratres (ſed puto natu grandiores) dominos per honorem & blanditias vocabant, ſicut & uxores dominas.* LIPS. *in Senec. Epiſt.* 104, note 2. On peut voir encore la note du même Auteur ſur TACITE, *annal. lib.* 2 ; *cap.* 87. Le paſſage qu'on vient de lire, explique bien dans quel ſens Séneque appelloit Gallion ſon maître. *Note de l'Editeur.*

(22) *Annal. lib.* 16, *cap.* 17.

Prince, que de l'exercice de la Magistrature, & préféra la fonction d'Intendant du Palais, ou de Publicain, au titre de Consulaire. Trop d'ardeur à recueillir la fortune de son fils, Lucain, après sa mort, souleva contre lui Fabius Romanus, intime ami du Poëte. Romanus contrefa' des Lettres, sur lesquelles le pere & le fils sont soupçonnés d'être les complices de Pison. Ces Lettres sont présentées à Méla par ordre de Néron, avide de ses richesses. Méla, à qui l'expérience de ces temps avoit appris quel étoit le but, & quelle seroit la fin de cette affaire, la termina par le moyen le plus court & le plus usité; ce fut de se faire couper les veines. Il mourut de la même mort que son frere, avec autant de courage, mais avec moins de gloire; laissant par son testament de grandes sommes à Tigellin & à Capiton son gendre, afin d'assurer le reste à ses héritiers légitimes (23). Si la liaison du Poëte Lucain, avec un scélérat tel que Romanus, vous surprend; si vous ne pouvez supposer que Lucain, qu'un homme d'une aussi grande pénétration, se soit aussi grossiérement trompé dans le choix d'un ami, ni que

(23) TACIT. *Annal. lib.* 16, *cap.* 17.

la conformité de caracteres les ait attachés l'un à l'autre ; interrogez les mânes d'Acilia (24).

§. VIII. Annæus Méla auroit été auſſi un homme d'un mérite diſtingué, s'il étoit permis d'en croire un pere qui parle à ſon fils ; ſes éloges ne ſont quelquefois que des conſeils adroitement déguiſés. Le pere de Séneque écrit à ſon fils Méla (25) : « Vous avez la plus grande averſion pour » les fonctions civiles & pour la baſſeſſe » des démarches, ſans leſquelles on n'y » parvient pas. Votre paſſion eſt de n'en » avoir aucune, pour vous livrer ſans » réſerve à l'étude de l'éloquence, de » cet art qui facilite l'accès à tous les » autres, & qui inſtruit ceux-mêmes » qu'il ne s'approprie pas. N'imaginez » pas que j'uſe de fineſſes à deſſein de » vous attacher à un travail qui vous » réuſſit : ſatisfait du rang de votre pere, » mettez à l'abri du ſort la meilleure par- » tie de vous-même. Vous avez plus » d'élévation dans l'eſprit que vos freres :

(24) *Voyez* ci-deſſus le paſſage de Tacite, cité note 20.

(25) *Voyez* la Préface du ſecond livre des Controverſes de Séneque le pere, pag. 145 & 146, tome 3, *édit.* Varior.

» à un talent ſupérieur pour les bonnes » connoiſſances, vous réuniſſez une belle » ame : vous pourriez être corrompu par » l'excellence même de votre génie. Vos » freres ſe ſont livrés à des ſoins ambi- » tieux, en ſe deſtinant au Barreau ; ils » ont pourſuivi des honneurs, dont il faut » redouter juſqu'aux avantages qu'on » s'en promet. Il fut un temps où je me » ſentois un attrait violent vers la même » carriere ; j'en étois l'apologiſte : j'en » connoiſſois les dangers, & cependant » j'exhortois vos freres à la ſuivre, mais » avec honneur : ils navigent, & je vous » retiens dans le port. » Malgré le juge- ment de Tacite, la ſageſſe de ce diſ- cours laiſſe peu de doute ſur la ſincérité du pere, & ſur les bonnes qualités du fils.

§. IX. Séneque arrive à Rome ſous Auguſte : il étoit dans l'âge d'adoleſ- cence au temps où les rites Judaïques & Egyptiens furent proſcrits (26), la cin-

(26) Ceci ſe paſſa l'an 19 de Jeſus Chriſt, & pendant les années 5 & 6 du regne de Tibere. « Cette année, dit Tacite, il fut auſſi queſtion » de purger l'Italie de la Religion des Egyptiens » & des Juifs. Quatre mille hommes de race » affranchies, infectés de cette ſuperſtition, ſu-

quieme année du regne de Tibere. Il dit avoir obſervé cette flamme (27) ou Comete, dont l'apparition précéda la mort d'Auguſte. Ainſi il entendit parler la langue latine dans ſa plus grande pureté : ce n'eſt point un auteur de la baſſe latinité ; il écrivit avant les deux Plines, Martial, Stace, Silius Italicus, Lucain, Juvénal, Quintilien, Suétone & Tacite. La latinité n'a commencé à s'altérer que cent ans après lui. Il y a le ſtyle du ſiecle, de la choſe, de la profeſſion, de l'homme : le nôtre n'eſt pas celui du regne de Louis XIV, cependant le François que nous parlons, n'eſt pas corrompu ; Fontenelle écrit purement, ſans écrire comme Boſſuet ou Fénelon. Séneque ſe fit un ſtyle (28) propre au goût

» rent envoyés en Sardaigne, pour y ſervir à » réprimer les brigandages. Si l'air mal-ſain les » faiſoit périr, la perte n'étoit pas grande. Or- » dre à tout le reſte de quitter l'Italie, ou de » renoncer à leur culte profane dans un jour » marqué. » TACIT. *Annal. lib.* 2, *cap.* 85. *Voyez* encore SÉNEQUE, *Epiſt.* 108, pag. 535, tom. 2, *édit.* Varior. *Note de l'Éditeur.*

(27) *Quæſtion. natural. Lib.* 1, *cap.* 1.

(28) *Fuit illi viro*, dit Tacite, en parlant de Séneque, *ingenium amœnum, & temporis ejus auribus accommodatum. Annal. lib.* 13, *cap.* 3.

de ſes contemporains, & à l'uſage du Barreau.

§. X. Séneque, le pere, eut de la réputation, & acquit de la fortune : il vit les dernieres années du regne de Tibere. Il avoit ſervi de maître en éloquence à ſon fils, c'eſt du moins l'opinion (29) de Juſte-Lipſe. Cet art étoit alors ſur ſon déclin : & comment ce grand art qui demande une ame libre, un eſprit élevé, ſe ſoutiendroit-il chez une nation qui tombe dans l'eſclavage ? La tyrannie imprime un caractere de baſſeſſe à toutes les ſortes de productions : la Langue même n'eſt pas à couvert de ſon influence : en effet eſt-il indifférent pour un enfant d'entendre autour de ſon berceau, le murmure puſillanime de la ſervitude, ou les accents nobles & fiers de la liberté ? Voici les progrès néceſſaires de la dégradation : au ton de la franchiſe qui compromettroit, ſuccede le ton de la fineſſe

(29) *Præceptorem in eloquentia habuit ipſum patrem opinor : atque id controverſiarum libri & præfationes dicunt.* LIPS. *in vita Senec. cap.* 3. Le paſſage des controverſes cité ci-deſſus, note 25, prouve plutôt que ce n'eſt pas à Séneque, mais à ſon frere Méla, que Séneque le pere donna des leçons d'éloquence. *Note de l'Éditeur.*

qui s'enveloppe, & celui-ci fait place à la flatterie qui encenſe, à la duplicité qui ment avec impudence, à la ruſticité groſſiere qui inſulte ſans ménagement, ou à l'obſcurité qui voile l'indignation. L'art oratoire ne pourroit même durer chez des peuples libres, s'il ne s'occupoit de grandes affaires, & ne conduiſoit pas aux premieres dignités de l'État. Ne cherchez la véritable éloquence que chez les Républicains.

§. XI. Séneque qui avoit fait ſes premieres études ſous les dernieres années d'Auguſte, & plaidé ſes premieres cauſes ſous les premieres années de Tibere & de Caligula, quitte le Barreau & ſe livre à la Philoſophie avec une ardeur que la prudence de ſon pere ne put arrêter. Je dis la prudence; car un pere tendre, qui craint pour ſon enfant, le détournera toujours d'une ſcience qui apprend à connoître la vérité & qui encourage à la dire, ſous des Augures qui vendent le menſonge, ſous des Magiſtrats qui le protegent, & ſous des Souverains qui déteſtent la Philoſophie, parce qu'ils n'ont que des choſes fâcheuſes à entendre du défenſeur des droits de l'humanité: dans un temps où l'on ne ſauroit prononcer le

nom d'un vice, sans être soupçonné de s'adresser au Ministre ou à son maître, le nom d'une vertu, sans paroître rabaisser son siecle, par l'éloge des mœurs anciennes, & passer pour satyrique ou frondeur; rappeller un forfait éloigné, sans montrer du doigt quelque personnage vivant, une action héroïque, sans donner une leçon, ou faire un reproche. A des époques plus voisines de nos temps, vous n'eussiez pas dit qu'il n'avoit manqué à tel grand, qu'un Tibere pour être un Séjan; à telle femme, qu'un Néron pour être une Poppée, sans donner lieu aux applications les plus odieuses: que faire donc alors? s'abstenir de penser; non, mais de parler & d'écrire. . . .

§. XII. Le pere de Séneque fit d'inutiles efforts, pour arracher son fils à la Philosophie: Séneque se lia avec les personnages de son temps les plus renommés par l'étendue de leurs connoissances & l'austérité de leurs mœurs, le Stoïcien (30) Attale, le Pithagorisant So-

(30) *Voyez* ce qu'il en dit, Lettre 108, tome 2, pag. 530 & 533; à l'égard de Socion, lisez la Lettre 49. Il cite encore dans la Lettre 72, une belle comparaison d'Attale.

tion, l'Eclectique Fabianus Papirius, & Démétrius (31) le Cynique.

Quand il entendoit parler Attale contre les vices & les erreurs du genre humain, il le regardoit comme un être d'un ordre supérieur. « Attale, dit Séneque (32), » se disoit Roi, & je le trouvois plus » qu'un Roi, puisqu'il faisoit comparoî» tre les Rois au tribunal de sa censure. » J'avois pitié du genre humain en l'é» coutant ».

Le Pithagorisant Socion le détermina à s'abstenir de la chair des animaux, régime dont sa santé s'accommodoit fort bien : mais, à l'expulsion des cultes étrangers, dont quelques-uns étoient caractérisés par l'abstinence de certaines viandes, son pere qui haïssoit encore moins la Philosophie, qu'il ne craignoit une délation, le ramena à la vie commune, & lui persuada facilement de faire meilleure chere (33).

Il dit de Fabianus Papirius, « ce ne

(31) Il fait un grand éloge de ce dernier en plusieurs endroits de ses ouvrages. *Voyez* entre autres la Lettre 62, & sur-tout le chap. 8, du liv. 7, des Bienfaits.

(32) Lettre 108, tom. 2, pag. 456.

(33) *Voyez* la Lettre 108, tom. 2, p. 460.

parodié (39) : « tu mets tout en œuvre » pour que je te faſſe mourir ; moi, je » ne tue point un chien qui m'ab» boye (40) ».

Séneque ne ſe laiſſe point ici tranſporter de reconnoiſſance ou d'enthouſiaſme : il étoit vieux & le rival de ſes maîtres, lorſqu'il en parloit ainſi à un homme inſtruit, à Lucilius qui les avoit perſonnellement connus ; & ſi les éloges de Séneque n'euſſent pas été vrais, le Courtiſan n'auroit pas manqué d'en plaiſanter.

Mais pourquoi ne voit-on plus d'hommes de cette trempe ! eſt-ce que la Nature a ceſſé d'en produire ? Non, j'en pourrois citer qui, pauvres & obſcurs ont cultivé avec ſuccès les ſciences & les arts ; je les ai vus ſouvent affamés & preſque nus, ſans ſe plaindre, ſans diſcontinuer leurs travaux. Si leurs ſemblables ſont rares, c'eſt qu'il eſt plus difficile encore de réſiſter à l'éducation domeſtique & à l'in-

(39) Le Roi de P. diſoit d'un de ſes ſujets, coupable de la même faute : cet homme voudroit bien que j'en fiſſe un martyr, mais il n'en aura pas le plaiſir.

(40) *Voyez* DION, *in Veſpaſian. lib. 66, cap.* 13, *édit.* Reimar. *Confer que* SUETON. *in Veſpaſ. cap.* 13, *& ibi Pitiſc.*

fluence des mœurs générales, qu'à la misere : ce sont deux moules qui alterent la forme originale du caractere. Qui est-ce qui oseroit aujourd'hui braver le ridicule & le mépris ? Diogene, parmi nous habiteroit sous les tuiles, mais non dans un tonneau ; il ne feroit dans aucune contrée de l'Europe, le rôle qu'il fit dans Athenes. L'ame indépendante & ferme qu'il avoit reçue, il l'auroit conservée ; mais jamais il n'eut dit à un de nos petits Souverains, comme à Alexandre le Grand ; *retire-toi de mon soleil.*

§. XIII. Séneque faisoit grand cas des Stoïciens rigoristes ; mais il étoit Stoïcien mitigé, & peut être même (41) Eclectique, raisonnant avec Socrate, doutant avec Carnéade, luttant contre la Nature avec Zénon, & cherchant à s'élever au-

(41) L'Éditeur a prouvé évidemment dans ses notes sur le Traité *de la vie heureuse*, & ailleurs, qu'il faut plutôt regarder Séneque comme un Philosophe Eclectique, que comme un Stoïcien rigide : il cite à ce sujet un passage formel où Séneque déclare expressément qu'il ne captive sa raison sous l'obéissance d'aucun maître, & qu'il respecte les jugements des grands hommes, sans renoncer aux siens. *Voyez* la note sur le chap. 3, de la Vie heureuse, pag. 90, 91, tom. 5, & la note de la pag. 168, du même volume.

deſſus d'elle avec Diogene. Des principes de la ſecte, il n'embraſſa que ceux qui détachent de la vie, de la fortune, de la gloire, de tous ces biens au centre deſquels on peut être malheureux; qui inſpirent le mépris de la mort, & qui donnent à l'homme & la réſignation qui accepte l'adverſité, & la force qui la ſupporte. Doctrine qui convient & qu'on ſuit d'inſtinct ſous les regnes des Tyrans, comme le ſoldat prend ſon bouclier au moment de l'action.

Ce que des ſollicitations appuyées de l'autorité paternelle purent obtenir de Séneque, ce fut de ſe préſenter au Barreau (42).

Lorſque le Philoſophe déſeſpere de faire le bien, il ſe renferme, & s'éloigne des affaires publiques; il renonce à la fonction inutile & périlleuſe, ou de défendre les intérêts de ſes concitoyens, ou de diſcuter leurs prétentions réciproques, pour s'occuper dans le ſilence & l'obſcurité de la retraite, des diſſenſions inteſtines de ſa raiſon & de ſes penchants; il s'exhorte à la vertu, & apprend à ſe roidir contre le torrent des mauvaiſes

(42) *Voyez* la Lettre 49.

mœurs qui l'assaillit & qui entraîne autour de lui la masse générale de la nation.

§. XIV. Sur ce que le pere de Sénequé avoit obtenu de la condescendance de son fils, il pressentit ce qu'il en pourroit encore obtenir, & il réussit à lui persuader de quitter le Barreau, de déparer du laticlave la robe modeste du Philosophe qu'il avoit reprise, & de se montrer entre les Candidats ou Prétendants aux dignités de l'Etat. On ne s'étonnera pas de la marche indolente de Séneque dans cette carriere : mais il avoit une belle-mere ambitieuse, active, qui se chargea de toutes les démarches (43) qui répugnoient à Séneque; une tante qui avoit accompagné Helvia, sa sœur, à Rome, qui avoit apporté dans cette ville le jeune Séneque entre ses bras, dont les soins maternelles l'avoient garanti d'une maladie dangereuse, & qui réunit son crédit à celui d'Helvia. Celle-là n'avoit jamais eu la hardiesse de parler aux Grands, & de solliciter les gens en place : elle surmonta sa timidité naturelle, en faveur de son neveu : ni sa modestie vraiement agreste, si on l'eut comparée à l'effronterie des femmes de son temps : ni

(43) *Voyez* ce qu'il dit à ce sujet dans la Consolation à Helvia, chap. 17.

ſon goût pour le repos, ni ſes mœurs paiſibles, ni ſa vie retirée, ne l'empêcherent de ſe mêler dans la foule agitée & tumultueuſe des clients. Peut-être la tante n'eut-elle pas réuſſi, ſans le mérite perſonnel du neveu : mais une réflexion qui n'en eſt pas moins juſte, c'eſt qu'une des caractériſtiques des ſiecles de corruption, eſt que la vertu & les talents iſolés ne menent à rien, & que les femmes honnêtes ou déshonnêtes menent à tout, celles ci par le vice, celles-là, par l'eſpoir qu'on a de les corrompre & de les avilir : c'eſt toujours le vice qui ſollicite, ou le vice préſent, ou le vice attendu.

§. XV. Après avoir quitté la Philoſophie pour le Barreau, & le Barreau pour les affaires publiques, Séneque quitta les affaires publiques & la queſture pour revenir à la Philoſophie, dont il donna des leçons publiques. On fixe la date de ſa Préture, à ſon retour d'entre les rochers de la mer de Corſe (44), où il fut relégué, les uns diſent, comme confident, les autres comme complice des infidélités de Julie, fille de Germanicus & ſœur de

(44) *Dion. in Claudio, lib. 60, cap. 8, pag. 947*, tom. 2, *edit.* Reimar. *Remotus inter Corſici rupes maris*, dit l'Auteur de la Tragédie d'Octavie, vers 382.

Caïcus, accusée d'adultere par Messaline.... *Par Messaline?*... oui, par Messaline.... *Celle qui s'enveloppoit la tête d'un voile à la chûte du jour?*... elle-même... *Qui, femme de l'Empereur, eut l'incroyable audace d'épouser publiquement Silius, son amant? celle dont Juvenal a dit* (45):

Ostenditque tuum, generose Britanice, ventrem,

vers sublime qui inspire plus d'horreur qu'une page d'éloquence, & même de grande éloquence? ... elle-même, vous dis-je. Mais pour éclaircir ce fait, il est à propos de jeter un coup d'œil sur le regne de Claude, & le caractere de cet Empereur.

§. XVI. De longues & fréquentes maladies affligerent les premieres années de sa vie: on le mit sous la conduite d'un muletier, qui ne changea pas de fonctions auprès de son éleve (46) qu'il traïtoit comme une bête de somme. Livie, son aïeule, ne lui parloit qu'avec dédain, sa mere Antonia disoit d'un sot par excellence (47), *il est plus bête que mon fils Claude*, & Livalla, sa sœur, ne cessoit de plaindre le Peuple Romain à qui le sort des-

(45) JUVÉNAL, Satyr. 6, vers 124.
(46) *SUETON. in Claud. cap.* 2.
(47) *Id. ibid. cap.* 3.

tinoit un pareil maître. On affoiblit ſa tête, on avilit ſon ame, on lui inſpira la crainte & la méfiance : rebuté de ſa famille, & repouſſé des hommes de ſon rang, il ſe livra à la canaille, & aux vices de la canaille. Appellé par Caïus à la Cour, il en eſt le jouet (48) : on lui lance au viſage des noyaux d'olives & de dattes, en préſence de ſes parents, qui ne s'en offenſent pas ; peu s'en fallut qu'on ne vit Caïus monté ſur un cheval conſulaire, lorſqu'il fit ſon oncle Conſul. Claude avoit été baffoué juſqu'à l'âge de cinquante ans : on le tira par force (49) de deſſous une tapiſſerie où il s'étoit caché pendant qu'on aſſaſſinoit ſon neveu. Il eſt enlevé au milieu du tumulte des factions ; il eſt tranſporté dans le camp malgré lui : on le conduiſoit au trône impérial, & il croyoit aller au ſupplice. Qui ſe le perſuaderoit ! Caïus, après ſa mort, trouva des vengeurs (50). Valérius Aſiaticus dit, je voudrois l'avoir tué : & ce mot

(48) *Sueton. in Claud. cap.* 7.

(49) *Id. ibid. cap.* 10. *Dion. in Claudio, lib.* 60, *cap.* 1.

(50) *Dion. in Caligul. lib.* 59, *cap.* 30, *pag.* 936, 937, *edit.* Reimar. *Conferquæ Joseph. Antiquit. Judaic. lib.* 19, *cap.* 1, 9, 16 & 20, tom. 1, *edit.* Havercamp.

prononcé fierement en impose. Cependant le soldat veut un maître, pour n'en avoir qu'un : le Sénat veut la liberté, pour être le maître; Casius-Chéréa crie (51), que ce n'étoit pas la peine de se délivrer d'un phrénétique, pour servir sous un imbécille; & il ordonne au Centurion Lupus de mettre à mort Cæsonia, femme de Caïus. Ses Courtisans l'avoient abandonnée, elle étoit (52) assise à terre, à côté du cadavre de son mari, tenant dans ses bras sa fille, encore enfant, & déplorant leur commune destinée. Au silence & à l'air féroce du Centurion, elle comprit qu'elle touchoit à sa derniere heure; elle dit : « l'Empereur vivroit encore s'il » m'avoit écouté », & tendit la gorge au Centurion, qui brisa la tête de l'enfant contre la muraille, après avoir égorgé la mere. Cet acte de cruauté, & quelques autres, révoltent le peuple; il se sépare des Sénateurs : la division se met entre ceux-ci; le camp persiste dans son choix, & Claude alloit être proclamé, lorsque les Députés du Sénat le conjurent

(51) *Josephe. Antiq. Judaic. lib.* 19, *cap.* 4, §. 4.

(52) *Voyez* Joseph. *Antiquit. Judaic. lib.* 19, *cap.* 2, §. 4, *edit. cit. & Sueton. in Caligul. cap.* 59, *in fine.*

de ne pas s'emparer de force d'une autorité qui lui ſeroit conférée d'un libre conſentement (53). « Ce que vous me » demandez, leur répondit-il, ne dépend » pas de moi. On pouvoit redouter la » puiſſance impériale entre les mains d'un » Prince qui n'écoutoit que ſes caprices : » aſſurez le Sénat qu'on n'a rien de ſem- » blable à craindre ».

Proclamé, & tranquillement aſſis ſur le Trône (54), il annonce le pardon des injures qu'on lui a faites, & tient parole. Il brûle les deux regiſtres de Caïus, l'un intitulé le *poignard*, l'autre l'*épée*. Il fait (55) enlever, la nuit, les ſtatues de cet Empereur, & ne ſouffre pas que ſa mémoire ſoit flétrie. Il revoit les différents jugements rendus ſous le dernier regne : il en confirme quelques-uns ; il en annulle d'autres. Il défend (56) de léguer ſes biens à Céſar, & de pourſuivre qui que

(53) *Joseph. Antiq. Judaic. lib.* 19, *cap.* 4, §. 2.

(54) *Sueton. in Claudio. cap.* 11, *Conſer que Dion. lib.* 60, *cap.* 3.

(55) *Dion. in Claudio. lib.* 60, *cap.* 4, *pag.* 942.

(56) *Voyez Dion in Claud. lib.* 60, *cap.* 6, *pag.* 944. *Ne quis ſe hæredem relinqueret, qui cognatos quoſcumque haberet, prohibuit.*

ce ſoit (57) ſous le prétexte de lèze-majeſté : deux Edits, tels qu'on auroit pu les attendre du plus ſage des Princes ; l'un aſſuroit aux enfants la ſucceſſion de leurs peres ; l'autre annonçoit au peuple la ſécurité du Souverain. Il rappelle d'exil les deux ſœurs de Caïus (58) ; Antiochus (59) eſt remis en poſſeſſion de la Commagene ; Mithridate, l'Ibérien, délivré de ſes fers ; un autre Mithridate, déclaré Prince de Boſphore Cimmérien ; Agrippa, Roi de Judée, décoré des ornements conſulaires ; Hérode, ſon frere, de ceux de la Préture ; des ſommes immenſes envahies, retournent aux premiers poſſeſſeurs ; d'autres léguées aux véritables héritiers : pour comble de tant de bienfaits, le poids accablant (60) de l'impôt général eſt allégé. Ce n'eſt pas tout :

On creuſe (61) un port à l'embouchure

(57) *Dion in Claud. lib. 60, cap. 3, p. 941, 942.*

(58) *Id ibid. cap. 4, pag. 942.*

(59) *Dion, ibid. cap 8, pag. 946.*

(60) *Vectigalia Caii introducta imperio, & reliqua ejus acta quæ reprehenſionem merebantur, abrogavit.* Dion, lib 60, cap. 4, init.

(61) *Dion, ibid. cap. 11, pag. 949, 950.*

de ce nom. Il répudie Plautia Urgulanilla, ſurpriſe entre les bras d'un affranchi; il chaſſe du Palais, Petina, de mœurs irréprochables, mais d'une humeur & d'un orgueil que Claude même ne put ſupporter. A celle-ci ſuccéda Meſſaline, fameuſe par ſes débauches, & à Meſſaline, Agrippine, non moins fameuſe par ſon ambition.

Bientôt on ne retrouve plus le Prince juſte & clément: Claude, ſubjugué par Meſſaline, entouré de (66) l'Eunuque Poſidès, des Affranchis Félix, Harpocras, Caliſte, Pallas & Narciſſe, qui abuſent de ſes terreurs, de ſon penchant à la crapule, & de ſon goût effréné pour les femmes, l'adminiſtration a paſſé de ſes mains au pouvoir d'une troupe de ſcélérats aux ordres des deux derniers.

On vend (67) publiquement les Magiſtratures, les Sacerdoces, le Droit de Bourgeoiſie, la juſtice, l'injuſtice: les favoris ligués exercent un monopole gé-

(66) *Sueton. in Claud.* 28 & 29. Dion Caſſius dit qu'aucun Empereur ne ſe laiſſa plus lâchement & plus ouvertement dominer par ſes femmes & ſes affranchis. *In Claudio, lib.* 60, *cap.* 2, *edit.* Reimar.

(67) *Dion, in Claud. lib.* 60, *cap.* 17, *pag.* 955, 956.

néral,

néral. Claude (68) ſe plaint de l'indigence de ſon tréſor; on lui répond qu'il ſeroit aſſez riche, s'il plaiſoit à ſes deux Affranchis de l'admettre en tiers.

On diſpoſe, à ſon inſçu, des dignités, des commandements, des graces & des châtiments; on révoque ſes dons & ſes ordres; on ne tient aucun compte de ſes jugements; on ſupprime les brevets qu'il a ſignés: on en ſuppoſe d'autres. C'eſt la luxure de Meſſaline, l'avidité ou les ombrages des Affranchis, qui déſignent les citoyens à la mort: la luxure de Meſſaline, les femmes dont elle eſt jalouſe, les hommes qui ſe refuſent à ſa débauche: l'avidité des Affranchis, ceux qui ſont opulents; leurs ombrages, ceux qui ont du crédit.

Claude n'eſt rien ſur le trône, rien dans ſon palais; il le ſait, il le dit; il eſt comme abruti: il ſigne le (69) contrat de mariage de Silius avec ſa femme; il déshérite ſon propre fils par une adoption; quelquefois il oublie (70) qui il eſt, où il eſt, en quel lieu, en quel moment, à

(68) *Sueton. in Claud. cap.* 28.

(69) *Sueton. in Claud cap.* 29. *Confer. quæ Tacit. Annal. lib.* 11, *cap.* 26, 27.

(70) *Tacit. Annal. lib.* 11, *cap.* 31.

qui il parle; il invite à ſouper des citoyens qu'il a fait mourir la veille; à table, il demande à un des convives, pourquoi ſa femme ne l'a pas accompagné, & cette femme n'eſt plus: après la mort de Meſſaline, il ſe plaint de ce que l'Impératrice tarde ſi long-temps à paroître (71).

Un plaideur le tire à part (72), & lui dit qu'il a rêvé, la nuit derniere, qu'on aſſaſſinoit l'Empereur en ſa préſence: l'inſtant après, le fourbe appercevant ſon adverſe partie, s'écrie: voilà l'homme de mon rêve; & ſur-le-champ le malheureux eſt traîné à la mort. Ce ridicule ſtratagême eſt employé par Meſſaline & Narciſſe contre Appius Silanus (73); Appius en perd la vie, & l'Affranchi eſt remercié de veiller ſur les jours de l'Empereur, même en dormant.

La vie privée de Claude montre ce que le mépris des parents, ſecondé d'une mauvaiſe éducation, peut ſur l'eſprit & le caractere d'un enfant valétudinaire.

---

(71) *Occiſa Meſſalina, paullo poſt quam in triclinio decubuit, cur Domina non veniret, requiſivit.* SUETON. *in Claud. cap.* 39.

(72) SUETON. *in Claud. cap.* 37.

(73) *Id. ibid. Confer. quæ* DION *in Claud. lib.* 60, *cap.* 14, *pag.* 952.

Les premieres années de ſon regne, marquées par l'amour de la juſtice & du travail, la clémence, la libéralité, & d'autres qualités rares, l'auroient mis au nombre des hommes excellents & des bons Souverains, ſi la méfiance, la foibleſſe, la crainte ne l'avoient pas livré à des infâmes. Les dernieres nous apprennent juſqu'où une proſtituée & deux eſclaves peuvent diſpoſer d'un Monarque, le dépraver & l'avilir.

§. XVIII. Tel étoit l'état des choſes à la Cour de Claude, lorſque Julie, ſœur de Caïus, y reparut. Cette femme avoit de l'eſprit, de la beauté, & ne devoit ſon crédit ni à Meſſaline ni aux Affranchis, dont il falloit être ou les inſtruments ou les victimes. L'éclat avec lequel Sénequ s'étoit montré au Barreau, l'avoit conduit à l'intimité des perſonnes du plus haut rang, & ſur-tout du malheureux Britannicus; il ne pouvoit être que haï de ceux dont ſes principes & ſes mœurs faiſoient la ſatyre. Combien de mots qui n'étoient dans ſa bouche que des maximes générales, & qu'il étoit facile à la méchanceté des Courtiſans d'envenimer par des applications particulieres! Le Philoſophe aura dit, je le ſuppoſe, que la débauche avilit, & que, dans les femmes ſur-tout, elle

altere tous les sentiments honnêtes : croit-on que, sans être persuadé qu'il désignât la femme de l'Empereur, on ne l'en ait pas accusé auprès d'elle, & traité ses discours de pédanterie insolente. D'ailleurs, Messaline, jalouse de l'ascendant de la niece sur l'esprit de l'oncle, redoutoit le génie pénétrant de Séneque, qui pouvoit éclairer Claude sur les désordres de sa maison & les vexations des Affranchis. La perte de Séneque & de Julie fut donc résolue : Messaline dit à Caliste, à Pallas, à Narcisse : « Cette Julie ne se conduit » que par les avis de cet homme attaché, » de tous les temps, à Germanicus son » pere : qui sait ce que Séneque peut » conseiller, & ce que Julie peut oser ? » Si l'on n'écrase ces deux personnages » dangereux, on risque d'en être écrasé ». Le résultat de ces inquiétudes fut de donner un motif criminel aux fréquentes visites que Séneque rendoit à Julie. En conséquence on présenta à Claude une plainte juridique ; Julie est accusée (74)

(74) *Hæc (Messalina) Juliam, fratris ejus filiam, indignata, quòd se non honoraret nec adularetur, formaque ejus æmula, quòd sæpius sola cum Claudio ageret, extorrem egit, instructis cum aliis, tum adulterii criminibus; ob quod*

d'adultere ; on nomme Séneque. Claude, à qui sa niece étoit mieux connue, rejette l'accusation ; & Messaline n'en est que plus irritée, ses complices n'en sont que plus effrayés. Quel parti prendront-ils ? celui qu'ils étoient dans l'usage de prendre, & dont nous les verront bientôt user les uns contre les autres, pour s'exterminer réciproquement. A l'insçu de l'Empereur, de l'autorité privée de Messaline & des Affranchis, Julie est enlevée, envoyée en exil, & mise à mort. On insiste sur l'éloignement de Séneque ; & Claude le signe.

§. XIX. Séneque ne fut ni l'amant de Julie, ni le confident de ses intrigues. Il étoit âgé d'environ quarante ans ; sage, prudent & valétudinaire : il étoit marié, il avoit des enfants ; il aimoit sa femme, il en étoit aimé : il jouissoit de l'estime & du respect de sa famille, de ses amis & de ses concitoyens : sentiments qu'on n'accorde pas aussi unanimement à un hypocrite de vertu. Julie étoit à la fleur de l'âge, dans une cour voluptueuse, entou-

Annæus etiam Seneca in exilium pulsus est. Neque multo post Juliam eadem necavit. DION, *in Claud. lib.* 60, *cap.* 8, *pag.* 947.

rée de jeunes ambitieux, qui ſe ſeroient empreſſés à lui plaire, s'ils avoient pu ſe flatter d'y réuſſir.

L'exil de Séneque fut l'ouvrage d'une infâme, d'un ſtupide, & de trois ſcélérats, dont le témoignage fut appuyé, ſi l'on veut, de la médiſance des Courtiſans, des bruits vagues de la Ville, & des clameurs d'un Suilius, que je ne tarderai pas à démaſquer. Mais que peuvent de pareilles autorités contre le caractere de l'homme ?

Séneque n'eſt point coupable; non, il ne l'eſt point. Mais il me plaît d'en croire à l'imputation de la derniere des proſtituées, à la crédulité du dernier des imbécilles, & aux calomnies impudentes d'un Suilius, le plus mépriſable des hommes de ce temps : je veux que Julie ait confié ſes amours à Séneque; ou que Séneque, au milieu des élégants de la Cour, ſe ſoit propoſé de captiver le cœur de Julie, & qu'il y ait réuſſi : qu'en conclurai-je ? Que le Philoſophe a eu ſon moment de vanité, ſon jour de foibleſſe. Exigerai-je de l'homme, même du Sage, qu'il ne bronche pas une fois dans le chemin de la vertu ? Si Séneque avoit à me répondre, ne pourroit-il pas me dire,

comme Diogene à celui qui lui reprochoit d'avoir rogné les eſpeces (77) : « il eſt » vrai : ce que tu es à préſent, je le fus » autrefois; mais tu ne deviendras jamais » ce que je ſuis ». Séneque, auſſi ſincere & plus modeſte, nous fait l'aveu ingénu qu'il a connu trop tard la route du vrai bonheur (78); & que las de s'égarer, il la montre aux autres. Hâtons-nous de profiter de ſes leçons; & ſi nous connoiſſons par expérience ce qu'il en coûte pour vaincre ſes paſſions & réſiſter à l'attrait des circonſtances, ſoyons indulgents, & n'imitons pas les hommes corrompus, qui pour ſe trouver des ſemblables, ſont de plus cruels accuſateurs que les gens de bien.

On avoit tout à craindre du reſſentiment de Julie, tant qu'elle vivroit. Séneque étoit un perſonnage moins important & moins redoutable, il ſuffiſoit de le réduire au ſilence, & d'empêcher qu'il n'employât ſon éloquence à venger l'honneur de Julie.

§. XX. Tandis que Claude s'occupe

(77) *Voyez* DIOGENE Laërce, dans la vie de Diogene le cynique, *lib. 6, ſegm. 56, edit.* Amſtelod. 1692.

(78) *Voyez* l'Épître 8.

de la réforme des mœurs publiques, la diſſolution ſe promene dans ſon palais, le maſque levé. Vinicius (79) eſt empoiſonné, & ſon crime eſt d'avoir dédaigné les faveurs de Meſſaline. Avant Vinicius, Appius Silanus avoit eu le même ſort, & (80) pour le même crime. Un fameux Pantomime, appellé Mneſter, devient en même temps la paſſion de Meſſaline & de Poppée. Soit crainte, ou politique, Mneſter préfere Poppée à l'Impératrice; Poppée eſt auſſi-tôt accuſée d'adultere avec Valerius: & qui fut l'accuſateur de Valerius & de Poppée? qui fut l'agent de Meſſaline? le détracteur de Séneque, Suilius.

Claude donne pour eſclave à ſa femme, Mneſter; & Meſſaline s'empare des ſuperbes jardins de Valerius.

Suilius (81) ſuit le cours de ſes délations; il attaque & perd deux Chevaliers illuſtres, ſurnommés Petra, ſoupçonnés par Meſſaline d'avoir favoriſé l'intrigue de Poppée & de Mneſter.

Les ſuccès de Suilius font éclorre une

(79) *Voyez* DION, *in Claud. lib.* 60, *cap.* 27, *pag.* 964.

(80) *Id. ibid. cap.* 14, *pag.* 952.

(81) *TACIT. Annal. lib.* 11, *cap.* 4.

multitude d'imitateurs de ſa ſcélérateſſe & de ſon audace (82).

Samius ſe tue en préſence même de Suilius, qui avoit reçu quarante mille écus de notre monnoie, de ce client qu'il trahiſſoit (83).

Ce fut à cette occaſion (84) que Silius, déſigné Conſul, propoſe de remettre en vigueur la Loi Cincia, qui défendoit aux Avocats de recevoir ni argent ni préſent. Cette cauſe eſt plaidée en préſence de Claude: moins (85) les raiſons contraires à la Loi étoient honnêtes, plus Claude les jugea dictées par la néceſſité; & il permit aux Avocats de prendre juſqu'à dix mille ſeſterces.

De peur que le Prêtre n'aviliſſe la dignité de ſon état par la pauvreté, on en exige un patrimoine: ne ſeroit-il pas également important d'exiger de l'Avocat une fortune honnête, de peur qu'il ne ſoit tenté de ſacrifier à ſes beſoins la vérité

(82) *Id. ibid. cap.* 5.
(83) *Id. ibid.*
(84) *Id. ibid. cap.* 5.
(85) *Ut minus decora hæc, ita haud fruſtra dicta Princeps ratus, capiendis pecuniis poſuit modum, uſque ad dena ſeſtertia.* TACIT. *Annal. lib.* 11, *cap.* 7.

dont il eſt l'organe, & l'innocence dont il eſt le défenſeur ?

§. XXI. Meſſaline eſt entraînée à une derniere infamie, par l'attrait de ſon énormité. C'eſt un excès d'impudence & de folie, dit Tacite, qui paſſeroit pour une fable, s'il n'en exiſtoit encore des témoins (86).

Meſſaline épouſe publiquement ſon amant Silius.

« Le Conſul (87) déſigné, & la femme » du Prince, au centre d'une ville où tout » ſe ſait & ſe dit, ſe rendent au jour marqué, à l'heure indiquée, au lieu convenu ; des témoins ſignent leur contrat ; » Meſſaline entend & répete ſolemnellement les prieres des auſpices ; elle ſacrifie dans les Temples : on célebre un

(86) *Annal. lib.* 11, *cap.* 27. *Haud ſum ignarus fabuloſum viſum iri, tantum ullis mortalium ſecuritatis fuiſſe, in civitate omnium gnarâ, & nihil reticente, nedum Conſulem deſignatum, cum uxore Principis, prædicta die, adhibitis qui obſignarent, velut ſuſcipiendorum liberorum cauſſa, conveniſſe, &c..... Sed nihil compoſitum miraculi cauſa, verum audita ſcriptaque ſenioribus tradam.*

(87) Tacite eſt encore ici mon garant, & je ne fais que l'abréger. *Voyez* le Liv. 11, chap. 27, 28.

» festin de nôces; elle occupe sa place » parmi les convives, elle se prête aux » caresses de son nouvel époux; ils passent » la nuit ensemble, livrés à toute la licence » du lit conjugal. La maison du Prince » en frémit d'horreur » : les affranchis concertent comment, sans se compromettre, ils instruiront l'Empereur de sa honte. Deux Courtisanes séduites par de l'argent & des promesses, se chargent de la délation. A cette nouvelle, ce n'est pas d'indignation, de fureur, c'est de terreur que Claude est saisi; il s'écrie (88): *suis-je encore Empereur ? Silius l'est-il ?* Dans le parti opposé, l'ivresse a fait place à l'effroi : au moment où l'on apprend que Claude sait tout, & qu'il accourt pour se venger, Messaline se réfugie dans les jardins de Lucullus, Silius au forum, le reste se disperse chacun de son côté. Des Centurions les saisissent, ou dans leur fuite, ou dans leurs asiles, & les chargent de chaînes. Messaline (89) est résolue d'aller à son époux, Britannicus & Octavie se jetteront au col de leur pere; Vidida, la plus ancienne des Vestales, implorera

(88) *Tacit. ubi supr. cap.* 31, *An ipse imperii potens ? An Silius privatus esset ?*

(89) *Tacit. Ibid. cap.* 32.

la clémence du Souverain Pontife, elle se précipitera aux pieds de son époux, & tiendra ses genoux embrassés. « Telle » est (90) la solitude de la disgrace, que » Messaline n'a pour tout cortege que » ces trois personnes. Elle traverse à pied » la ville entiere : de lassitude, elle se » jette dans un de ces tombereaux qui » transportent les immondices des jar- » dins ». Quelle destinée ! & qu'elle est juste ! Elle entre dans la voie d'Ostie ; elle (91) ne trouve point de pitié, la turpitude de sa vie & la mémoire de ses forfaits l'ont étouffée.

Cependant la terreur de Claude duroit ; il ne voit à ses côtés que des assassins : tantôt il se déchaîne contre sa femme, tantôt il s'attendrit sur ses enfants : dans ses agitations, les uns gardent le silence, d'autres affectant une indignation perfide, s'écrient, *quel crime ! quel forfait !* « Déjà (92) » Messaline est à la portée de la vue ; on » entend : c'est la mere d'Octavie, c'est » la mere de Britannicus. Ecoutez la

(90) TACIT. *Annal. lib.* 12, *cap.* 32.

(91) *Nulla cujusquam misericordiâ, quia flagitiorum deformitas prævalebat.* TACIT. *Annal. lib.* 11, *cap.* 32.

(92) TACIT. *ubi supr. lib.* 11, *cap.* 34.

» mere d'Octavie & de Britannicus. Mais » on occupoit les oreilles de Claude du » récit du mariage, ſes yeux, d'un long » mémoire de débauche : il étoit à l'entrée » de la ville, ſes enfants alloient ſe pré- » ſenter à lui ; on les écarte, Vibidia eſt » renvoyée à ſes fonctions ». On détourne Claude, on le conduit dans la maiſon de Silius (93), on lui montre, ſous le veſtibule, une ſtatue élevée au pere de Silius, contre les défenſes du Sénat ; dans les appartements, les meubles précieux des Nérons, des Druſus, le prix honteux de ſon déshonneur. De-là, on le fait paſſer au camp ; Narciſſe harangue le ſoldat : il s'éleve des cris de fureur, on demande les noms des coupables, ils ſont nommés, & leur ſang coule de toute part. De retour dans le palais, l'Empereur y trouve une table ſomptueuſement ſervie ; il mange, il boit, il s'enivre (94) : dans la chaleur du vin (95), il dit : « demain, qu'on faſſe paroître la mal-

(93) *Tacit. ubi ſupr. lib.* 11, *cap.* 35.

(94) *Tacit. ibid. cap.* 37.

(95) *Ubi vino incaluit, iri jubet, nuntiarique miſeræ (hoc enim verbo uſum ferunt) dicendum ad cauſam proſterâ die adeſſet. Tacit. Annal. lib.* 11, *cap.* 37.

» heureuſe, & qu'elle ſe défende. Sa » colere s'affoibliſſoit, il n'y a pas un » moment à perdre, la nuit approche; » ſi Meſſaline eſt introduite, la chambre, » le lit nuptial, peuvent amener un » retour de tendreſſe. Narciſſe prend ſon » parti, ſort bruſquement, & ordonne » au Tribun & aux Centurions, au nom » de Céſar, qu'on faſſe mourir Meſſa- » line ». Ils vont, & pour s'aſſurer de l'exécution, ils ſont précédés de l'affranchi Evodus.

Evodus trouve (96) l'Impératrice étendue par terre dans les jardins de Lucullus, où elle étoit retournée. A côté d'elle étoit aſſiſe Lépida ſa mere (97); Lépida qui s'étoit éloignée de Meſſaline, dans la proſpérité, & qui s'en eſt rapprochée dans le malheur. « Qu'at- » tendez vous (98), lui diſoit-elle ? » qu'un bourreau porte la main ſur vous? » vous êtes à la fin de la vie, il ne » s'agit plus que de mourir ſans honte. » Mais il ne reſtoit (99) rien d'honnête,

(96) *Tacit. ibid. cap.* 37.

(97) *Lepida, quæ florenti filiæ haud concors, ſupremis ejus neceſſitatibus ad miſerationem evicto erat. Tacit. Annal. lib.* 11, *cap.* 37.

(98) *Tacit. ubi ſupr. cap.* 37.

(99) *Sed animo per libidines corrupto, nihil honeſtum inerat. Tacit. Annal. lib.* 11, *cap.* 37.

» dans une ame fouillée, aucune force,
» dans une ame flétrie par la volupté. La
» mere & la fille s'abandonnoient à la
» douleur, lorſque les portes s'ouvrent
» avec violence. Le Tribun, debout
» devant Meſſaline, garde le ſilence;
» l'affranchi l'accable d'invectives groſ-
» ſieres. C'eſt alors qu'elle ſent l'horreur
» de ſa ſituation, ſa main tremblante
» ſaiſit un poignard qu'elle approche,
» tantôt de ſon ſein, tantôt de ſa poi-
» trine, ſans ſe frapper. Le Tribun la
» perce d'un ſeul coup, & laiſſe le cada-
» vre à ſa mere ».

Ainſi périt cette femme qui avoit tant de fois appris à Narciſſe à ſe paſſer des ordres de ſon maître.

« Claude étoit encore à table (100),
» lorſqu'on lui annonça que Meſſaline
» étoit morte : on ne lui dit pas ſi c'étoit
» de ſa main ou d'une autre, & il ne s'en
» informa pas : on lui verſe à boire, & il
» continue ſon repas comme de coutume.
» Les jours ſuivants, on ne lui remarque
» pas le moindre ſigne de haine, de
» ſatisfaction, de triſteſſe ou de colere :
» la joie des accuſateurs de ſa femme, les
» larmes de ſes enfants, ne réveillent en

(100) *Tacit. ubi ſup. cap.* 38.

» lui aucun ſentiment naturel. Les ſtatues
» de Meſſaline enlevées, ſon nom effacé
» de tous les endroits publics & particu-
» liers par ordre du Sénat, accélerent
» l'oubli de cette femme. Les honneurs
» de la Queſture ſont déférés à Narciſſe,
» & la vengeance la plus juſte devient
» la ſource des plus grands maux ».

§. XXII. Outre les vices de l'adminiſtration de Claude, livré à ſes femmes & à ſes affranchis, il en eſt d'autres qu'il faut imputer à ſon mauvais jugement.

La gratification accordée au ſoldat après ſon avénement au trône, devint une néceſſité pour ſes ſucceſſeurs (101).

Le titre de citoyen Romain s'avilit par la multitude de ceux à qui on le conféra. De deux choſes l'une, ou laiſſer par-tout ce beau nom à la place des Dieux qu'on enlevoit, & le rendre auſſi étendu que l'Empire ; ou le renfermer dans ſes anciennes limites, la mer & les Alpes.

Une faute auſſi grave que les précédentes, ce fut d'ouvrir les portes du Sénat à ſes affranchis, à leurs deſcendants, & à

(101) *Primus Cæſarum fidem militis etiam præmio pigneratus*, dit SUETONE, *in Claud. cap.* 10.

des étrangers : il importoit bien davantage que ce corps fut honoré que d'être nombreux.

§. XXIII. Claude ne pouvoit rester sans épouse, & il ne pouvoit en prendre une, sans en être gouverné. De là, de vives disputes sur le choix entre les affranchis ; entre les prétendantes, une égale chaleur à faire valoir leurs avantages.

Les intrigues de Pallas, les caresses d'Agrippine, des assiduités que la parenté autorisoit, obtiennent à la niece (102) de l'Empereur la préférence sur ses rivales. Elle n'a pas encore le nom d'Impératrice, mais elle en exerce l'autorité. Elle roule dans sa tête le projet de marier Octavie, fille de Claude, à son fils. Mais Octavie est fiancée à Salinus : qu'importe, le Censeur Vitellius accusera Silanius d'inceste avec Junia Calvina sa sœur. Des (103) licences que le seul mariage autorise, & le bruit qui s'en répand, accélerent l'union de Claude avec sa niece. Mais cette union est contrariée par

(102) *Tacit. ubi supr. libr.* 12, *cap.* 2.

(103) *Pactum inter Claudium & Agrippinam matrimonium jam famâ, jam amore indicio firmabatur. Tacit. Annal. lib.* 12, *cap.* 5.

l'uſage & les mœurs, qui la déclarent inceſtueuſe: Qu'importe? Vitellius levera cet obſtacle, & le Sénat opinera à recourir à la contrainte, ſi l'Empereur a des ſcrupules.

Toutes ces choſes s'exécutent: Octavie eſt mariée à Domitius Néron: Calvina eſt exilée, & Silanus ſe tue. Lollia à qui on ne pouvoit reprocher qu'un crime, mais un crime qui ne ſe pardonne pas, celui d'avoir diſputé (104) à Agrippine la main de Claude, eſt accuſée de conſulter des Magiciens, des Chaldéens, les Prêtres d'Apollon à Colophon, ſur le mariage de l'Empereur. La protection de Claude lui eſt inutile, elle eſt exilée & dépouillée d'une immenſe fortune. Calpurnia (105), dont Céſar a loué la beauté, ſans deſſein, ſubit le même ſort. Calpurnia n'eſt qu'exilée, Lollia eſt forcée de ſe tuer, & dans cet intervalle le mariage de Claude & d'Agrippine s'eſt conſommé.

§. XXIV. « Rome (106) alors change » de face: l'Empire eſt aſſervi à une » femme qui n'en laiſſe pas flotter les » rênes au gré de ſa paſſion, elle ſait les

(104) *Tacit. Annal. lib.* 12, *cap.* 22.
(105) *Id. ibid. cap.* 22.
(106) *Tacit. Annal. lib.* 12, *cap.* 7.

» tenir avec le bras vigoureux d'un » homme : sévere en public ; hautaine » dans son palais ; chaste, à moins que » son ambition n'en ordonne autrement ; » dévorée de la soif de l'or, & l'accumu- » lant par toutes sortes de voies, sous » prétexte des besoins futurs de l'Etat : » mais en effet pour s'attacher ses créa- » tures, en fournissant à leur insatiable » avidité ».

Dans cet intervalle, l'adoption de Domitius Néron, sollicitée par Agrippine, & pressée par son Amant (107) Pallas, est proposée au Sénat, & confirmée d'un concert unanime de ces vils Magistrats, dont Juvénal (108), plus plaisant & plus gai qu'à son ordinaire, rassemble les successeurs autour d'un énorme turbot, délibérant gravement sur les moyens de l'apprêter sans le dépecer. On ôte (109) à Britannicus jusqu'à ses Esclaves : ceux d'entre les Centurions (110) & les Tribuns, que la pitié intéresse à ce jeune Prince spolié de ses droits à l'Empire,

(107) *Tacit. Annal. lib.* 12, *cap.* 25.
(108) *Juvenal. Satyr.* 4, *vers* 37, *& seq.*
(109) *Voyez Dion, in Claud. lib.* 60, *c.* 32, *pag.* 971.
(110) *Tacit. Annal. lib.* 12, *cap.* 41.

sont écartés ou par l'exil ou par des postes plus honorables : on exclut ceux de ses Affranchis qu'on ne peut corrompre. Britannicus & Néron se sont rencontrés & salués, l'un du nom de Britannicus, l'autre du nom de Domitius. Agrippine crie : « que (111) l'adoption est comptée pour » rien ; que l'on annule dans le Palais ce » que l'Empereur & le Sénat ont statué ; » que si les auteurs de ces pernicieux con- » seils ne sont pas châtiés, leur méchan- » ceté renversera l'Etat : & Claude en » condamnant à la mort les plus sages » instituteurs de son fils, le livre aux » créatures d'une belle-mere ».

Cependant (112) Agrippine n'ose pas tout ce qu'elle ambitionne. Lusius Géta & Rufius Crispinus, attachés par la reconnoissance aux enfants de Messaline, sont dépouillés du commandement de la garde Prétorienne ; & ce poste est donné à Afranius Burrhus, connu par ses talents militaires (113).

On ne reproche point à Séneque l'a-

(111) TACIT. *Annal. lib.* 12, *cap.* 41.

(112) *TACIT. loc. cit. cap.* 42.

(113) *Transfertur regimen cohortium ad Burrhum Afranium, egregiæ militaris famæ. TACIT. Annal. lib.* 12, *cap.* 42.

doption de Domitius Néron : Burrhus n'eſt pas tout-à fait abſous de cette injuſtice.

§. XXV. Agrippine, jalouſe de s'annoncer autrement que par des forfaits, ſollicite le rappel de Séneque (114), & obtient la fin de ſon exil, avec la Préture. Son deſſein étoit de plaire au Peuple qui avoit une haute opinion de la ſageſſe & des talents de ce Philoſophe; de mettre Domitius, dès ſon enfance, ſous un auſſi grand Maître, & de s'étayer de ſes conſeils, pour s'aſſurer l'adminiſtration des affaires. Maîtreſſe de tout ſous le regne préſent, elle s'occupoit de loin à reſter maîtreſſe de tout ſous le regne ſuivant; elle s'étoit promis, du reſſentiment (115) de Séneque contre Claude, & de la re-

(114) *Tacit. Annal. lib.* 12, *cap.* 8. *At Agrippina, ne malis tantum facinoribus noteſceret, veniam exſilii pro Annæo Senecâ, ſimul Præturam impetrat, lætum in publicum rata, ob claritudinem ſtudiorum ejus, utque Domitii pueritia tali magiſtræ adoleſceret, & conſiliis ejuſdem ad ſpem dominationis uterentur: quia Seneca fidus in Agrippinam, memorid beneficii, & inſenſus Claudio, dolore injuriæ, credebatur.*

(115) *Voyez* le paſſage de Tacite, cité dans la note précédente, vers la fin.

connoiſſance du ſervice qu'elle venoit de lui rendre, qu'il feroit cauſe commune avec elle contre ſon mari, & qu'il apprendroit à ſon Eleve à ramper.

Les Grands, une fois corrompus, ne doutent de rien : devenus étrangers à la dignité d'une ame élevée, ils en attendent ce qu'ils ne balanceroient pas d'accorder ; & lorſque nous ne nous aviliſſons pas à leur gré, ils oſent nous accuſer d'ingratitude. Celui qui dans une Cour diſſolue accepte ou ſollicite des graces, ignore le prix qu'on y mettra quelque jour. Ce jour-là, il ſe trouvera entre le ſacrifice de ſon devoir ; de ſon honneur, & l'oubli du bienfait ; entre le mépris de lui-même, & la haine de ſon protecteur. L'expérience ne prouve que trop qu'il n'eſt ni auſſi commun ni auſſi facile qu'on l'imagineroit, de ſe tirer avec nobleſſe & fermeté de cette dangereuſe alternative. Un Miniſtre honnête ne gratifiera point un méchant : mais un méchant n'héſitera pas à recevoir les graces d'un Miniſtre, quel qu'il ſoit ; il n'a rien à riſquer, il eſt prêt à tout.

§. XXVI. Séneque avoit été relégué dans la Corſe. Son exil duroit depuis environ huit ans ; comment le ſupporta-

t-il ? Avec courage (116) : heureux par la culture des Lettres & les méditations de la Philoſophie ; dans une poſition qui auroit peut-être fait votre déſeſpoir & le mien ; ſur un rocher, qui conſidéré, dit-il (117) par les productions, eſt ſtérile ; par les habitants, barbare ; par l'aſpect

(116) Rien de plus ſenſé que ce qu'il écrit ſur ce ſujet à ſa mere : « Je ne me ſuis jamais fié » à la fortune, lors même qu'elle paroiſſoit me » laiſſer en paix. Tous les avantages que ſa fa- » veur m'accordoit, ſes richeſſes, ſes honneurs, » ſa gloire, je les ai placés de maniere qu'elle » pût les reprendre ſans m'ébranler : j'ai tou- » jours laiſſé entr'eux & moi un grand inter- » valle ; auſſi la fortune me les a ravis ſans me » les arracher. On n'eſt accablé de la mauvaiſe » fortune, que quand on a été dupé par la » bonne. *Conſolation à Helvia*, chap. 5.

» Je ne m'apperçois, dit-il ailleurs, de l'ab- » ſence de mes richeſſes, que par celle des em- » barras qu'elles me cauſoient. » (*Id. cap.* 9.) Cet aveu eſt d'autant plus ſincere, que dans ſon entretien avec Neron, il lui dit : que ne pouvant plus ſoutenir le fardeau de ſes richeſſes, il implore ſon ſecours, & le prie de faire gouverner ſon bien par ſes Intendants, & de le regarder comme le ſien. *Senex, & leviſſimis quoque curis impar ; quum opes meas ultrà ſuſtinere non poſſim, præſidium peto : jube eas per procuratores tuos adminiſtrari, in tuam fortunam recipi. Apud* TACIT *Annal. lib.* 14, *cap.* 54. Note de l'Editeur.

(117) Conſolation à Helvia, chap. 6.

du local, ſauvage ; par la nature du climat, mal-ſain. C'eſt de-là qu'il écrit à ſa mere (118) : « Je ſuis content, comme » ſi tout étoit bien ; & dans le vrai, tout » n'eſt-il pas bien, ſi l'homme ſe voit » avec complaiſance, & ſi la tranquillité » habite le fond de ſon cœur. J'ai la paſ» ſion de connoître, & j'obſerve la Na» ture : pour me délaſſer d'occupations » ſérieuſes, ſe paſſe à des études légeres. »

Il ajoute une obſervation ſinguliere ; c'eſt que, malgré l'horreur du lieu (119), on y trouve plus d'étrangers que de naturels. C'eſt un phénomene commun aux grandes Villes, où l'on vient de toutes parts chercher la fortune, & aux lieux déſerts, où l'on eſt sûr de trouver le repos & la liberté. L'homme n'eſt ſédentaire que dans les campagnes où il eſt attaché à la glebe ; encore ne faut-il pas qu'il ſoit écraſé par les impôts, & qu'il ne lui reſte pas un boiſſeau du bled qu'il a fait croître.

Mais comment concilier le diſcours de Séneque, dans ſa Conſolation à Helvia, ſa mere, avec le ton puſillanime & rampant de ſa Conſolation à Polybe ! Je vais

(118) *Id. ibid. cap.* 17 & *cap.* 4.
(119) *Id. ibid. cap.* 6.

ſuppoſer

ſuppoſer ici, avec le ſavant & judicieux Editeur de la Traduction de Séneque (119), que cet ouvrage eſt de Séneque, en attendant que je puiſſe expoſer les raiſons très-fortes que j'ai de croire le contraire.

Rien de plus naturel & de plus facile à comprendre, & pour celui qui a éprouvé la longue infortune, & pour celui qui a un peu étudié le cœur humain. L'iſle & les rochers battus de la mer de Corſe ne pouvoient être qu'un ſéjour ingrat pour le Philoſophe, arraché ſubitement d'entre les bras de ſa mere, au moment, où après

(119) L'Éditeur n'a pas ſeulement juſtifié Séneque dans la ſuppoſition que la Conſolation à Polybe fût de ce Philoſophe; il a expoſé, & dans l'Avertiſſement imprimé à la tête de ce Traité, & dans les notes qu'il a jointes à l'ouvrage même, les raiſons très-fortes qu'il a de croire cette Déclamation ſuppoſée, & il en conclut, ce ſemble, avec beaucoup de vraiſemblance, ou que cette Conſolation eſt l'ouvrage de quelqu'écrivain obſcur, jaloux de la gloire de Séneque, qui aura tâché d'imiter ſon ſtyle, & qui aura même employé pluſieurs de ſes penſées, ou que cet écrit a été altéré, interpolé & corrompu en cent endroits divers, par l'infâme Suilius, ou par quelqu'autre calomniateur également mépriſable, &c. *Voyez* ci-deſſus, tom. 5, pag. 435, 436, 490, 491, & ſeq. *Note de l'Éditeur.*

une longue ſéparation ils jouiſſoient du plaiſir d'être réunis ; enlevé à ſa patrie, à ſes parents, à ſes amis ; valétudinaire, loin des occupations utiles, & des diſtractions agréables de la Ville ; réduit à chercher en lui-même des reſſources contre tant de privations affligeantes, comme on prétend que l'ours s'alimente durant les hivers rigoureux : hé bien ! Séneque, briſé par une vie triſte & pénible qui duroit au moins depuis trois ans, déſolé de la mort de ſa femme & d'un de ſes enfants, aura atténué ſa miſere, pour tempérer la douleur de ſa mere, & l'aura exagérée pour exciter la commiſération de l'Empereur. Qu'aura-t-il fait autre choſe que ce que la Nature inſpire au malheureux ? Écoutez-le, & vous reconnoîtrez que la plainte ſurfait toujours un peu ſon affliction.... « Mais vous défendez Séneque » comme un homme ordinaire ?... » C'eſt que le plus grand homme n'eſt pas toujours admirable. Il n'y a guere que l'enthouſiaſme ou la dureté des organes qui garantiſſent d'une eſpece d'hypocriſie commune à ceux qui ſouffrent. Nous ſortons d'une table ſomptueuſe, nous reſpirons le parfum des fleurs, nous goûtons la fraîcheur de l'ombre dans des jardins délicieux ; ou ſi la ſaiſon l'exige, nous

sommes renfermés entre des paravents dans des appartements bien chauds; nous digérons, nonchalamment étendus sur des coussins renflés par le duvet, lorsque nous jugeons le Philosophe Séneque; nous ne sommes pas en Corse; nous n'y sommes pas depuis trois ans; nous n'y sommes pas seuls. Censeurs, ne vous montrez pas si séveres; car je ne vous en croirai pas meilleurs.

Ce fragment, si opiniâtrément reproché à Séneque, nous est-il parvenu tel qu'il l'a fait? ne l'a-t-on point altéré? l'a-t-il fait? Je renvoie la réponse à ces questions à l'endroit où j'examinerai les différents Ouvrages de Séneque: j'observerai seulement ici que Juste-Lipse étoit tenté de rayer ce dernier du nombre des écrits de ce Philosophe, comme la satyre d'un ennemi aussi cruel qu'ingénieux. Je croirois que la Consolation à Polybe est de Séneque, que je n'en estimerois pas moins Juste-Lipse. Que le petit nombre de ceux qui se tourmentent, qui même s'en imposent, pour trouver des excuses aux fautes des grands hommes, est rare, & qu'ils me sont chers!

Il est deux sortes de sagacité, l'une qui consiste à atténuer, l'autre à exagérer les erreurs des hommes: celle-ci marque

plus ſouvent un bon eſprit qu'une belle ame. Cette impartialité rigoureuſe n'eſt guere exercée que par ceux qui ont le plus beſoin d'indulgence.

§. XXVII. Mais le regne de Claude s'échappe; la ſcene va changer, & nous montrer le philoſophe Séneque à côté du plus méchant des Princes, dans la cruelle alternative de perdre la vie ou d'approuver le crime.

Pallas venoit de propoſer une loi contre les femmes (120) qui s'abandonneroient à des eſclaves. Pallas l'affranchi ! Pallas l'amant d'Agrippine ! L'Empereur & le Sénat ferment les yeux ſur cet excès d'impudence : la loi paſſe, on décerne à Pallas les ornements de la Préture, avec une gratification de quinze millions de ſeſterces. Claude ſe leve, & dit, que « Pallas ſatisfait de l'honneur, perſiſte » dans ſon ancienne pauvreté » & un Sénatus-conſulte, gravé ſur l'airain, affiche publiquement l'éloge d'une modération digne des premiers ſiecles de Rome, dans un affranchi, riche de plus de trois cents millions de ſeſterces.

Néron (121) plaide pour les habitants

(120) *Voyez* TACIT. *Annal. lib.* 12, *cap.* 53.
(121) TACIT. *loc. cit. cap.* 58 & 41.

d'Ilion ; il prend la robe virile avant l'âge : on propose de lui décerner le Consulat à vingt ans, en attendant il sera Consul désigné, il exercera l'autorité Proconsulaire hors de la ville, on le nommera Prince de la jeunesse.

C'est ainsi qu'Agrippine suit ses projets ; c'est ainsi qu'elle conduit pas à pas son fils à l'autorité souveraine.

Claude donne des marques assez (122) claires de repentir sur son mariage avec Agrippine, & sur l'adoption de Néron. Il dicte un testament, il fait signer ce testament par tous les Magistrats : « il lui » échappe (123) dans l'ivresse, qu'il est » de sa destinée de souffrir les désordres » de ses épouses, & de les punir ensuite. » Sur ce propos, Agrippine conçoit la » nécessité d'agir sans délai : mais, par » un ressentiment de femme, elle oublie » un moment son péril, pour s'occuper » de la perte de Domitia Lépida. Domitia » étoit petite-niece d'Auguste & sœur » de Domitius. Il y avoit entre elle & » Agrippine peu d'inégalité d'âge, de » beauté & de richesses ; elles étoient

(122) *Voyez* SUETONE, *in Claud. cap.* 43.
(123) TACIT. *Annal. lib.* 12, *cap.* 64, 65.

» toutes deux ſans pudeur, toutes deux
» violentes, & ſe le diſputoient autant
» par les vices, que par les avantages
» de la fortune & de la naiſſance. C'étoit
» à qui de la tante ou de la niece domi-
» neroit Néron. Agrippine oppoſoit les
» menaces aux careſſes & aux préſents de
» Lépida. Lépida eſt accuſée de ſortilege
» & de troubles excités en Calabre par
» ſes eſclaves, condamnée & miſe à
» mort, malgré les remontrances & la
» protection de Narciſſe, qui commen-
» çoit à démêler les deſſeins ambitieux
» d'Agrippine, & qui voyoit un péril
» égal à ſervir ſous Néron & ſous Britan-
» nicus. »

Claude eſt empoiſonné avec des champignons par la fameuſe Locuſte (124), long-temps un des inſtruments de l'État. La force du tempérament de Claude l'emporta ſur ſon art. Agrippine s'adreſſe au Médecin Xénophon, homme ſupérieur qui n'auroit pas été, je crois, fort émerveillé de la diſtinction ſubtile d'un fameux Archiatre de nos jours, entre l'aſſaſſinat poſitif & l'aſſaſſinat négatif, mais qui ne connoiſſoit pas mieux que le facultatiſte,

(124) *Diu inter inſtrumenta regni habita.* TACIT. *Annal. lib.* 12, *cap.* 66, 67.

le péril auquel on s'expoſe en commençant un forfait, & la récompenſe qu'on s'aſſure en le conſommant. Xénophon, ſous prétexte de faciliter le vomiſſement, ſe ſert d'une plume enduite d'un poiſon plus violent, & Claude expire. Sa mort eſt célée (125) juſqu'à ce que tout ſoit diſpoſé pour la tranquille & ſure proclamation de Néron.

« Le Sénat (126) s'aſſemble; les » Conſuls & les Prêtres font des vœux » pour la ſanté d'un Prince déjà mort. » Agrippine ſemble ſuccomber à la douleur : elle ſerre Britannicus dans ſes » bras; elle retient par de pareils artifices Antonia & Octavie; toutes les » portes ſont gardées; de temps en temps » elle fait répondre que l'Empereur eſt » mieux. C'eſt ainſi qu'elle amuſe l'eſpoir » du ſoldat, & qu'elle laiſſa arriver le moment prédit par les Chaldéens; lorſque » le troiſieme jour des Ides d'Octobre, » avant midi, les portes du palais s'ouvrent, & montrent au peuple ſon » maître. »

(125) TACIT. *loc. cit. cap.* 68.
(126) TACIT. *ubi ſupr. cap.* 68 & 69.

§. XXVIII. Claude (117) meurt âgé de ſoixante-quatre ans : il n'étoit ni ſans études, ni ſans lettres ; il ſut écrire & parler la langue grecque, il étoit orateur & hiſtorien élégant dans la ſienne. Il ſe montra d'abord juſte, modeſte, ſage, & fut aimé : alternativement pénétrant & ſtupide, patient & emporté, circonſpect & extravagant ; je le trouve plus foible que méchant. Il voulut perſuader qu'il avoit (128) contrefait la démence, pour échapper à Caïus, on n'en crut rien. Il donna lieu au proverbe, que pour être heureux, il falloit être né ſot ou Roi (129). Pour être très-heureux, que falloit-il naître ? Son regne fut ce qu'il devoit être, le réſultat d'une organiſation viciée, d'une mauvaiſe éducation, de la méfiance, de la puſillanimité, de la foibleſſe, du goût pour les femmes, de la crapule, de quelques vertus, & de pluſieurs vices contradictoires. Sans la fermeté, les autres qualités du Prince

(117) *Sueton. in Claud. cap.* 45 & 40, *ſub fin. Confer quæ Dion, in Claud. lib.* 60, *c.* 1, *pag.* 939.

(128) *Voyez Suetone, in Claud. cap.* 38.

(129) *Voyez l'Apocoloquintoſe*, tom. 5, pag. 500 ; & conſultez ſur ce proverbe les Adages d'Eraſme, pag. 399 & ſeq. *édit.* Wechel. 1643.

ſont ſans effet ; ſans la dignité, il deſcend de ſon rang & ſe mêle dans la foule, au-deſſus de laquelle ſa tête majeſtueuſe doit toujours paroître élevée. Il en eſt des Rois, comme des femmes, pour leſquelles la familiarité a toujours quelque fâcheuſe conſéquence.

§. XXIX. Néron s'acquitte d'abord du rôle d'affligé. L'oraiſon funebre étoit un hommage d'étiquette chez les Romains, ainſi que de nos jours : il prononça (130) celle de Claude, & s'étendit ſur l'ancienneté de ſon origine, les Conſulats & les triomphes de ſes ayeux ; ſon goût pour les lettres & les bonnes études ; la proſpérité conſtante de l'Empire ſous ſon regne. Juſques-là, l'attention, la ſatisfaction même de l'auditoire ſe ſoutint (131), mais lorſqu'il en vint au bon jugement & à la profonde politique du Prince, perſonne ne put s'empêcher de rire : cependant le diſcours étoit de Séneque, qui y avoit mis beaucoup d'art.

Mais auſſi quelle tâche que le panégy-

(130) *Voyez* TACITE *Annal. lib.* 13, *cap.* 3.

(131) *Poſtquam ad providentiam ſapientiamque flexit, nemo riſui temperare, quamquam oratio à Senecâ compoſita, multum cultus præferret: &c.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 3.

rique d'un Prince vicieux ; d'avoir à dire le menſonge dans la tribune de la vérité ; à louer la continence des mœurs privées devant une famille, devant un peuple que les débauches ont ſcandaliſé, la bravoure, devant des ſoldats témoins de la lâcheté ; la douceur de l'adminiſtration, devant des ſujets qui ont vécu ſous la terreur de la tyrannie, & qui gémiſſent encore ſous le poids des vexations. Je vois dans cette conjoncture deux ſortes de lâches, & l'Orateur impudent qui préconiſe, & le peuple qui écoute avec patience : ſi le peuple avoit un peu d'ame, il mettroit en piece & l'Orateur & le mauſolée. Voilà la leçon, la grande leçon qui inſtruiroit le ſucceſſeur. Quelle différence de ces uſages, & de celui de ces ſages Egyptiens qui expoſoient ſur la terre (132) le cadavre nu du Prince décédé, & qui lui faiſoient ſon procès ! A qui appartient-il, ſi ce n'eſt au Miniſtre des Dieux, de ſévir après la mort contre la

(132) *Voyez* DIODORE DE SICILE, *Bibliot. Hiſt. lib.* 1, *cap.* 72, *tom.* 1, *pag.* 83, 84, *édit.* Weſſeling. Amſtelod. 1746. Le même uſage avoit encore lieu, à l'égard des particuliers, comme on le voit par un paſſage du même Livre, *cap.* 92, *pag.* 103. Note de l'Editeur.

perverſité de celui que ſa puiſſance a garanti des loix pendant ſa vie, & de crier, comme on l'entendit autour du corps de Commode (133) *aux croes : qu'on le déchire : qu'on le traîne aux fourches patibulaires, &c.*

Si j'avois un reproche à faire à Séneque, ce ne ſeroit pas d'avoir écrit l'apocoloquintoſe, ou la métamorphoſe de Claude

(133) *Voyez* LAMPRIDIUS, *in vita Commod. cap.* 18 & 19. Ce paſſage auquel nous renvoyons le Lecteur, arrêtera tout homme de goût, & toute ame noble & généreuſe. Il faudroit le tenir ſans ceſſe ſous les yeux de ceux à qui le genre humain a été confié. On y voit les acclamations de joie & les imprécations de fureur que le peuple pouſſa tumultueuſement à la mort de Commode, ſous lequel il avoit éprouvé toutes ſortes de maux, & à l'élection de Pertinax ſon ſucceſſeur, dont il ſe promettoit des jours plus heureux. Le tyran mort, les ames affranchies de la terreur firent entendre les cris terribles que Lampride nous a tranſmis. On ne lit point ſans friſſonner le récit de cette ſcene ſi vraie : il ſemble qu'on ſoit frappé des cris d'un million d'hommes raſſemblés & ivres de fureur & de joie. Ou je me trompe, ou c'eſt-là une des plus fortes & des plus terribles images de l'enthouſiaſme populaire. Princes de la terre, attachez-y vos regards, & entendez d'avance la voix libre des peuples à votre mort, ſi vous avez renfermé le gémiſſement dans leur cœur tandis que vous viviez.

en citrouille, mais d'avoir compoſé l'oraiſon funebre.

« §. XXX. Néron fut le ſeul (134) » des Empereurs qui eut beſoin de l'élo- » quence d'autrui : Céſar ſe plaça ſur la » ligne des plus grands Orateurs : Au- » guſte eut le diſcours prompt & facile » qui convient à un Souverain : perſonne » ne connut comme Tibere la valeur des » expreſſions ; clair, lorſqu'il n'étoit pas » obſcur à deſſein : la vie troublée de Cali- » gula laiſſa de l'énergie à ſon éloquence : » Claude s'exprimoit avec élégance, » quand il s'étoit préparé. »

Après (135) les honneurs rendus à la cendre de Claude, Néron fait ſon entrée au Sénat. Il ne manque ni de conſeils, ni d'exemple pour bien gouverner ; il n'apporte au trône, ni haine, ni reſſentiment ; il n'a pas d'autre plan à ſuivre dans l'adminiſtration que celui d'Auguſte, il n'en connoît pas un meilleur ; les abus récents dont on murmure, ſeront réformés ; il n'attirera point à lui la déciſion des affaires ; le ſort des accuſateurs & des

(134) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 3.

(135) *Cæterum peractis triſtitiæ imitamentis, curiam ingreſſus, &c. Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 4, *toto cap. vid. & cap.* 5.

accuſés, balancé clandeſtinement dans l'intérieur du palais, ne dépendra plus des intérêts d'un petit nombre de gens en faveur; rien à ſa Cour ne ſe fera par argent ou par intrigue; il ne confondra pas les revenus de l'État avec les ſiens; que le Sénat rentre dès ce moment dans ſes anciens droits; que les peuples de l'Italie & de ſes provinces, aient à ſe pourvoir aux Tribunaux des Conſuls, & que les audiences du Sénat ſoient ſollicitées par ces Magiſtrats; il ſe renfermera dans le devoir de ſa place, le ſoin des armées; le Sénat ſera maître de faire les réglements qu'il jugera de quelque utilité; les Avocats ne recevront à l'avenir ni argent ni préſent, & les Queſteurs déſignés ne ſe ruineront plus en ſpectacles de Gladiateurs.

Agrippine (136) prétend que cette diſpenſe renverſe les Ordonnances de Claude; l'avis des Peres l'emporte ſur le ſien. Cependant elle jouiſſoit d'une autorité illimitée: ſon fils (137) avoit donné pour mot du guet, *la meilleure des meres*: les Sénateurs s'aſſembloient dans le palais,

(136) TACIT. *ubi ſup. cap.* 5.

(137) TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 2 & 5; & SUETON. *in Neron. cap.* 9.

& Agrippine, à la faveur d'une porte dérobée, couverte d'un voile, entendoit leurs délibérations, ſans en être vue (138).

Si, comme on n'en ſauroit douter, Séneque (139) compoſa le diſcours que l'Empereur prononça à ſon avénement au trône, certes il montra bien qu'il étoit vraiment homme d'Etat, & qu'il n'ignoroit pas en quoi conſiſte la grandeur d'un Prince, la ſplendeur d'un regne, & la félicité d'un peuple.

Il fit (140) ordonner par le Sénat, que ce diſcours ſeroit gravé ſur des tables d'airain, & lu publiquement tous les ans, au premier de Janvier. Ces tables étoient des chaînes de même métail, dont il ſe hâtoit de charger le tigre encore innocent & jeune (141).

On a beaucoup loué le regret que (142) Neron témoigna de ſavoir écrire,

---

(138) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 5.

(139) Dion l'aſſure, *in Nerone, lib.* 61, *cap.* 3, *pag.* 981.

(140) *Dion, ubi ſup. capit. citat.*

(141) *Et hi quidem id agebant*, dit à ce ſujet Dion Cassius, *tanquam boni principis imperium, velut ex ſyngrapha quadam, habituri. In Nerone, lib.* 61, *cap.* 3.

(142) *Sueton. in Neron. cap.* 10. *Quàm vellem neſcire litteras!*

à la premiere Sentence capitale qu'on lui préſenta à ſigner. Je trouve dans ce trait de l'hypocriſie; j'admire davantage Néron, lorſque partageant le Conſulat avec C. Antiſtius, & les Magiſtrats prêtant le ſerment d'obéiſſance aux Ordonnances des Empereurs, il en diſpenſa ſon Collegue (143)

§. XXXI. Il faut diſtinguer trois époques dans la durée de l'inſtitution de Séneque, ainſi que dans l'ame de ſon Eleve: le maître en conçoit les plus hautes eſpérances; il voit ſes mœurs ſe corrompre, & il s'en afflige; lorſque ſes vices, ſa cruauté, ſa dépravation, ſes fureurs ſe développent, il veut ſe retirer.

Trajan (144) diſoit que peu de Princes pouvoient ſe flatter d'avoir égalé Néron pendant les cinq premieres années de ſon regne; & rien n'eſt plus vrai. Mais comment ce Prince put-il renoncer à un bonheur auſſi grand, après en avoir joui ſi long-temps? Que des fainéants, des imbécilles, des Souverains à qui leurs ſujets ont été auſſi étrangers, qu'eux à

(143) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 11.

(144) *Meritò Trajanus ſæpius teſtatur procul. differre cunctos principes Neronis quinquennio. Aurel. Victor, de Cæſarib. cap.* 5.

leurs ſujets, à qui ont s'eſt bien gardé de donner des Inſtituteurs, tels qu'un Séneque & un Burrhus ; qu'on a tenus depuis le berceau, juſqu'au moment où ils arrivent au trône, dans une ignorance totale de leurs devoirs, aient continué de régner comme ils ont commencé ; je n'en ſerai point ſurpris: mais ceux qui ont vu les tranſports d'un peuple immenſe dont ils étoient adorés, qui en ont entendu les acclamations autour de leur char, que de bénédictions continues ont accompagnés depuis le ſeuil de leur palais à leur ſortie, juſqu'au ſeuil de leur palais à leur rentrée, deviennent méchants, ſe faſſent haïr, & bravent l'imprécation ; je ne le conçois pas : à moins que ce ne ſoit dans un âge avancé ; lorſque l'ame d'un Prince s'eſt affoiblie ; lorſqu'il eſt accablé ſous le malheur ; lorſqu'incapable de tenir les rênes de l'Empire, il eſt forcé de les confier à des fous, à des ignorants, à des fanatiques, qui abuſent des préjugés de ſon enfance, de ſa caducité, de ſes terreurs, pour flétrir la gloire de ſon aurore : il y en a des exemples, & cela ſe conçoit. Hélas ! ces malheureux Souverains mourroient de douleur, ſans les momeries dont on uſe pour leur en impoſer par le fantôme de leur grandeur paſſée.

Claude étoit né bon ; des Courtiſans pervers le rendirent méchant : Néron, né méchant, ne put jamais devenir bon ſous les meilleurs inſtituteurs. La vie de Claude eſt parſemée d'actions louables : il vient un moment où celle de Néron ceſſe d'en offrir.

Plautus Lateranus, (145) accuſé d'adultere avec Meſſaline, ſera chaſſé du Sénat, Néron plaidera ſa cauſe, & le rétablira dans ſa dignité. Séneque, par la harangue qu'il compoſera dans cette circonſtance & pluſieurs autres, juſtifiera bien les ſages inſtitutions qu'il donne à ſon Prince, en même temps qu'il montrera ſa ſupériorité dans l'Art oratoire ; mais il manquera ſon but : c'eſt en vain qu'il ſe propoſe de lier (146) ſon Eleve, pour l'avenir, à l'exercice de la clémence, & à la pratique des vertus ; cette ruſe innocente, capable de donner à un jeune Souverain, & à ſes propres yeux, & aux yeux de ſa Nation, un caractere qu'il n'oſeroit démentir tant qu'il lui reſteroit quelque pudeur, ne prévaudra pas ſur une nature auſſi perverſe que celle de Néron.

(145) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 11.

(146) *Clementiam ſuam obſtringens crebris orationibus*, dit Tacite, *Annal. lib.* 13, *c.* 12.

§. XXXII. Le meurtre de Junius Silanus, commis par les intrigues d'Agrippine, à l'insçu de son fils, est le premier forfait du (147) nouveau regne. Le peuple désignoit au trône Silanus; on avoit fait mourir son frere, on craignoit en lui un vengeur: c'étoit trop de l'un de ces deux crimes.

Narcisse est jeté dans un (148) cachot: ce scélérat que les Loix doivent revendiquer, excédé de la rigueur de sa prison, se donne la mort. Néron désira de sauver (149) un Affranchi, dont l'avarice & la prodigalité s'accordoient si bien avec ses vices encore cachés, & ne put y réussir.

« Les meurtres (150) alloient se multiplier, sans la résistance de Burrhus » & de Séneque. Ces deux Instituteurs » du jeune Prince, réunissoient pour le » bien, chose rare, un crédit qu'ils par- » tageoit également, à différents titres: » Burrhus étoit Préfet ou Gouverneur

(147) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 1, *init.*
(148) *Id. ibid. cap.* 1.
(149) *Invito principe, cujus abditis adhuc vitiis per avaritiam ac prodigentiam mirè congruebat. Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 1.
(150) *Id. ibid. cap.* 2.

» de Rome, emploi important qui le
» rendoit maître de toute l'Italie : Séne-
» que étoit chargé des affaires du Cabinet ;
» il étoit l'Orateur du Prince ; il dreſſoit
» les Edits, minutoit les Lettres circu-
» laires ; nommoit aux Gouvernements
» des Provinces, & veilloit au maintien
» du bon ordre dans le Palais (151. Voici
» les portraits que Tacite nous en a laiſ-
» ſés. L'un (152), c'eſt Burrhus, de
» mœurs auſteres, formoit Néron à l'art
» militaire : l'autre, Séneque, tempé-
» rant d'affabilité la ſageſſe, lui enſei-
» gnoit l'éloquence. Tous les deux agiſ-
» ſoient de concert pour diriger plus faci-
» lement vers des plaiſirs licites la jeuneſſe
» fougueuſe de leur Eleve ; s'il arrivoit

(151) *Voyez* la Vie de Séneque qu'un Auteur anonyme a publié à la tête d'une Analyſe du *Traité des Bienfaits*. J'ai profité pluſieurs fois du travail de cet Auteur, qui a eu le courage & l'honnêteté de prendre publiquement la défenſe de Séneque, & de réfuter par des faits raſſemblés avec exactitude, les calomnies dont ce grand homme a été ſi long-temps la victime. Le paſſage que je viens de citer ſe trouve à la page 46, *édit.* Paris, 1776.

(152) *Id. ibid.* On a cité les propres paroles de Tacite, dans une note ſur le *Traité de la clémence*, *lib.* 2, *cap.* 2, *tom.* 4, *pag.* 437, 438.

» que la vertu fût pour lui sans attrait. » Ils n'avoient alors à lutter (153) l'un & » l'autre que contre la fiere Agrippine, » tourmentée de tous les délires d'un » pouvoir illégitime, & soutenue par » Pallas, l'auteur du mariage incestueux » & de la funeste adoption qui avoient » perdu Claude. Mais Néron n'étoit pas » d'un caractere à fléchir sous des escla- » ves, & il commençoit à se dégoûter » de la triste arrogance d'un affranchi qui » se méconnoissoit. »

Il y eut un moment où, à travers les propos de la Ville, on remarqua la confiance que l'on avoit dans ces deux personnages. Il se répand un bruit tumultueux, que les Parthes renouvellent leurs entreprises sur l'Arménie, & que Rhadamiste qu'ils ont chassé, las d'une Souveraineté si souvent acquise & perdue, renonce à la guerre; & l'on disoit dans une Capitale (154) où l'on se plaît à discou-

(153) *Certamen utrique unum erat contra ferociam Agrippinæ, quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem; quo auctore Claudius nuptiis incestis & adoptione exitiosâ semet perverterat. Sed neque Neroni infra servos ingenium; & Pallas tristi arrogantiâ modum liberti egressus, tædium sui moverat.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 2.

(154) TACIT. *loc. cit. ubi supr. cap.* 6.

rir : « Comment un Prince à peine ſorti » de ſa dix-ſeptieme année, pourra-t-il » ſoutenir un tel fardeau !... Quel eſpoir » pour l'Etat, qu'un adoleſcent en tutelle » ſous une femme ! ... Ses Inſtituteurs » dirigeront-ils les batailles, les ſieges » & les autres opérations de la guerre ?... » Cependant, ce ſeroit pis encore, ſi ces » ſoins étoient tombés ſur un imbécille » affoibli par les années, & ſubjugué par » des Eſclaves.... Mais une expérience » qui s'étend à beaucoup d'objets a déjà » diſtingué Séneque & Burrhus (155). »

Il ſe préſenta une autre circonſtance où le Philoſophe, par ſa préſence d'eſprit, tira de perplexité & l'Empereur & les aſſiſtants, dans une occaſion où la dignité de Céſar & l'honneur de la République paroiſſoient compromis. Les Ambaſſadeurs d'Arménie haranguoient Néron : Agrippine s'avance, diſpoſée à monter ſur le tribunal & à préſider à ſes côtés. On reſte immobile & muet (156) ; on

(155) *Burrhum tamen & Senecam multarum rerum experientiâ cognitos.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 6.

(156) TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 5. *Niſi ceteris pavore defixis, Seneca admonuiſſet, venienti matri occurreret. Ita ſpecie pietatis, obviam itum dedecori.*

ne sait quel parti prendre. Alors Séneque s'approche de l'oreille du Prince, & lui dit : « Allez au-devant de votre mere. » Mais une femme déliée ne se trompe point à cette marque de respect ; une femme hautaine en est blessée ; une femme vindicative s'en souvient.

§. XXXIII. Séneque parvint au Consulat, sous Néron, s'il faut s'en rapporter à un Sénatus-consulte, daté des Calendes de Septembre, sous le Consulat d'Annæus Séneque & de Trebellius Maximus. On prétend qu'ils ne furent l'un & l'autre que subrogés aux Consuls ordinaires : mais qu'importe ce fait à la gloire de Séneque, plus honoré dans la mémoire des hommes par une page choisie de ses ouvrages, que par l'exercice des premieres dignités de l'Empire, sur-tout sous un Tibere, un Caligula, un Claude, un Néron ; dans un temps & dans une Cour, où les grandes places confondant les honnêtes gens avec les fripons, les noms les plus distingués avec la vile populace, les ineptes & les gens instruits, il y avoit moins de courage à dédaigner les grandes places qu'à les accepter ; & où tout ce que l'on pouvoit s'en promettre, dépendoit de quelque circonstance heureuse qui vous en délivrât, ou par une disgrace honorable, ou par une mort glorieuse.

Que Séneque ait ou n'ait pas obtenu la dignité de Conſul, il eſt conſtant qu'au retour de ſon exil, il parut avec tout l'éclat de la haute faveur, & bientôt après, avec tout celui de la grande opulence.

Mais, dira-t-on, que faiſoient à la Cour d'un Claude, dans le Palais d'un Néron, un Burrhus, un Séneque? étoient-ils à leur place? Hélas! non; mais c'étoit au temps & à l'expérience à leur apprendre que l'Eleve qu'on leur avoit confié n'étoit pas digne de leurs ſoins; que l'Empereur qu'ils approchoient ne méritoit ni leur attachement, ni leurs leçons, ni leurs ſervices, ni leurs conſeils. Lorſqu'à travers le preſtige de quelques ſignes de vertu, ils eurent démêlé le germe de la cruauté & de tous les vices prêt à éclore, ils s'occuperent, ſinon à l'étouffer, du moins à en retarder le développement. On lit dans le vieux Scholiaſte de Juvénal (157), que Séneque diſoit en con-

(157) Les paroles de cet ancien Commentateur ſont très-remarquables, & méritent d'être rapportées. Elles prouvent que Séneque connut bientôt le caractere féroce du Prince dont on lui avoit confié l'éducation, & qu'il n'épargna rien pour corriger, par ſes préceptes & ſes exemples, les diſpoſitions vicieuſes qu'il tenoit de la Na-

fidence à ſes amis ; « le lion ne tardera » pas à revenir à ſa férocité naturelle, » s'il lui arrive une fois de tremper ſa » langue dans le ſang. »

Dans l'impoſſibilité d'inſpirer au jeune diſſolu l'auſtérité de mœurs qu'ils profeſſoient, ils eſſayerent (158) de ſubſtituer à la fureur des voluptés illicites & groſſieres, le goût des plaiſirs délicats & permis. Mais quels pouvoient être le fruit de leur exemple & l'effet de leurs diſcours, ſur un Prince mal né, & d'ailleurs environné d'Eſclaves corrompus, & de femmes perdues, qui, en applaudiſſant à ſes penchants, lui peignoient Séneque & Burrhus comme deux Pédagogues importuns; l'un plus propre à pérorer dans l'ombre d'une Ecole, que fait pour être admis à l'intimité d'un Empereur; l'autre, plus digne de commander dans un camp à la ſoldateſque, que d'habiter un Palais.

---

ture. *Sævum immanemque natum*, dit-il, *& ſenſit citò & indicavit : inter familiares ſolitus dicere : non fore ſævo illi leoni, quin, guſtato ſemel hominis cruore, ingenita redeat ſævitia. Vetus Scholiaſt. in* JUVENAL. *Satyr.* 5, *verſ.* 109. Note de l'Editeur.

(158) *Juvantes invicem, quò facilius lubricam Principis ætatem, ſi virtutem adſpernaretur, voluptatibus conceſſis retinerent.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 2.

§. XXXIV. Octavie, avec toutes ſes qualités eſtimables, les conſeils de Séneque & de Burrhus, & l'appui d'Agrippine, ne put, ou fixer l'inconſtance, ou vaincre la répugnance & échapper au dégoût de Néron. Il accorde ſa confiance (159) à deux jeunes diſſolus d'une rare beauté, Othon & Sénécion, liés entr'eux d'une amitié ſuſpecte. Il ſe prend de fantaiſie pour une Affranchie, nommée Acté. Agrippine eſt inſtruite de cette intrigue: elle éclate, elle crie qu'une vile créature eſt devenue ſon égale; une Eſclave, ſa belle-fille: par ſes fureurs déplacées, elle aliene l'eſprit de ſon fils; & Séneque, à qui le Prince ſemble ſe livrer dans cette conjoncture, jouit d'une confiance & d'une autorité qu'il partageoit avec elle. Sa poſition n'en devint que plus difficile: ramener l'Empereur à Octavie; la tentative étoit honnête, mais inutile: approuver ſa paſſion pour Acté, cela ne convenoit ni à ſon caractere, ni à ſes fonctions; cependant l'Inſtituteur plus prudent que la mere, la regarda comme un frein (160)

(159) *Tacit. Annal. lib. 13, cap. 12.*

(160) *Metuebaturque, ne in ſtupra feminarum inluſtrium prorumperet, ſi illâ libidine prohiberetur. Tacit. Annal. lib. 13. cap. 12.*

qui modéreroit, du moins pour un temps, la fougueuſe intempérance du jeune homme, & ſauveroit du trouble & de l'infamie les plus illuſtres Familles.

Mais il falloit dérober, ſoit à Agrippine, ſoit à Octavie, ſoit au peuple, cette baſſe inclination : en conſéquence, Annæus Sérénus, ami intime de Séneque (161), ſe prêta à un rôle ſingulier ; ce fut de feindre du goût pour Acté, & de prendre ſur lui la profuſion du Souverain.

Dans la ſuite, il ne dépendit pas de cette fiere Agrippine, mieux conſeillée, de deſcendre à des complaiſances, de recevoir Acté, & de rendre ſon palais l'aſile obſcur du vice de ſon fils.

§. XXXV. Parmi les vêtements les plus ſomptueux des meres & des femmes des Empereurs, parmi leurs plus riches parures, Néron (162) ordonne le choix d'une parure qu'on préſentera de ſa part à Agrippine. Le préſent eſt reçu de mauvaiſe grace par cette femme, que la poſſeſſion du ſceptre n'auroit pas dédommagé de l'ambition de gouverner : on impute aux mauvais conſeils de Pallas le peu de ſuccès de la parure, & Néron dit de cet affranchi

(161) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 13.
(162) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 13 & 14.

disgracié : *il va abdiquer l'Empire* (163).

Pallas étoit (164) l'amant & le confident d'Agrippine. Alors cette femme ne se connoît plus ; elle se répand en invectives, en menaces qui retentissent jusqu'aux oreilles du Prince. « Britannicus (165) » est en âge de régner : c'est le vrai sang » de Claude, c'est l'héritier légitime du » trône occupé par un intrus à la faveur » d'une adoption, par un ingrat qui n'y » est assis que pour outrager sa mere. Je » veux, ajoute-t-elle, qu'on divulgue tous » les désastres d'une Maison infortunée, » & mon mariage incestueux, & mes » empoisonnements. Grace à la justice » des Dieux & à ma prudence, il me » reste une ressource : le fils de Claude » est vivant, je le montrerai à l'armée : » on entendra, d'un côté, la fille de » Germanicus ; de l'autre, l'estropié » Burrhus, l'exilé Séneque, celui-là avec » son bras manchot, celui-ci avec son » ton de Rhéteur, ambitionnant le gou-

(163) *Id. ibid. Non absurdè dixisse* : Ire Pallantem, ut ejuraret.

(164) *Voyez* DION, *in Neron. lib.* 61, *cap.* 3, *pag.* 981, & TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 2.

(165) *Id. ibid.*

blics, en les attachant sur ceux qu'il leur exposoit, décorés de dépouilles odieuses, dont il les forçoit de se couvrir (170).

« Agrippine demeure (171) inflexible ; elle serre Octavie dans ses bras, » tient des assemblées secretes avec ses » confidents, entasse des sommes sur les » sommes que son avarice avoit accumulées, accueille les Tribuns & les Centurions, vante les vertus des Nobles, » les désigne par leurs noms, & semble » former un parti & chercher un Chef. » Néron en est instruit : il casse la garde » militaire attachée, suivant l'usage, à » la femme de l'Empereur, & la garde » de Germanie qu'il y avoit ajoutée par » honneur pour sa mere ; il l'éloigne pour » la séparer des Courtisans ; il la relegue » dans un palais précédemment occupé » par Antonia ; il ne la visite qu'entouré » de Centurions, l'embrasse froidement » & la quitte. »

Quels sont les projets d'Agrippine ? Ne veut-elle qu'intimider son fils ? mais

(170) *Alii necessitatem adhibitam credebant à Principe, sceleris sibi conscio, & veniam sperante, si largitionibus validissimum quemque obstrinxisset.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 18.

(171) *Id. ibid.*

alors pourquoi tenir ſes démarches ſecretes ? S'eſt-elle propoſé de lui ôter le trône & la vie ?

Après ſa diſgrace (172), ſa demeure eſt déſerte ; elle n'eſt viſitée que de quelques femmes amenées les unes par la pitié, les autres par la curioſité, par le plaiſir cruel de jouir de ſon humiliation, par la haine ; Julia Silana eſt du nombre de ces dernieres (173).

C'étoit une femme célebre par ſa beauté, ſa naiſſance & ſes galanteries : elle avoit autrefois vécu dans l'intimité avec Agrippine ; mais elle s'en étoit ſéparée, emportant avec elle un reſſentiment profond d'une injure toujours grave entre les femmes (174).

Silana ſuſcite (175) contre Agrippine deux délateurs : à des accuſations ſuran-

(172) *Statim relictum Agrippinæ limen : nemo ſolari, nemo adire prætor paucas feminas, amore an odio, incertum, &c.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 19.

(173) TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 19.

(174) *Mox occultis inter eas offenſionibus, quia Sextium Africanum, nobilem juvenem, à nuptiis Silanæ deterruerat Agrippina, impudicam & vergentem annis dictitans.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 19.

(175) *Id. ibid. cap.* 19 & 20.

nées, on en ajoute une nouvelle, le projet d'une révolution en faveur de Rubellius Plautus, issu d'Auguste. Cette imposture est mystérieusement confiée à un affranchi de Domitia, tante de l'Empereur, & l'ennemi d'Agrippine : un autre affranchi court pendant la nuit au palais (176) qui lui étoit ouvert en qualité de bouffon, & y porte l'alarme. Le Tyran, dont la chaleur du vin irrite l'inquiétude, crie : « qu'elle périsse, & que son Burrhus soit » dépouillé sur le champ du commande- » ment de la garde Prétorienne. » Burrhus devoit ce poste à Agrippine : moins la reconnoissance étoit douteuse, plus sa personne étoit suspecte. Séneque ne balance pas à prendre la défense de son collegue, & lui sauve l'affront de cette disgrace (177).

Telle est la condition malheureuse des Tyrans ; ils ne peuvent se confier ni dans

---

(176) *Quum ingreditur Paris, solitus alioquin id temporis lusus Principis intendere.* TACIT. *Annal lib.* 13, *cap.* 20.

(177) *Id. ibid. cap.* 20 *Fabius Rusticus auctor est . . . ope Senecæ dignationem Burrho retentam.* Pline & Cluvius assurent au contraire que la fidélité de Burrhus ne parut pas suspecte. *Voyez* TACITE, là-même. *Note de l'Éditeur.*

les gens de bien qu'ils éloignent, ni dans les méchants qui leur reſtent.

§. XXXVII. Néron tremblant (178), & preſſé de ſe délivrer de ſa mere, ne fait grace à Burrhus, & ne conſent au délai de ſa vengeance, qu'à la condition que celui-ci la fera mourir ſur le champ, ſi le crime eſt conſtaté : ils iront au point du jour l'inſtruire & l'interroger, & ils auront des affranchis pour témoins. Qu'elle ſe juſtifie, ou qu'elle meure.

Ils paroiſſent devant Agrippine. Cette femme conſervant toute ſa fierté, répond (179) : « je ne m'étonne pas que » la tendreſſe maternelle ſoit inconnue à » une Silana, qui n'a jamais eu d'enfant ; » une mere ne change pas de fils, comme » une vile créature ſans mœurs change » d'amants : qu'un Iturius, un Calviſius, » ne voient à la diſſipation de leur for- » tune, que la reſſource de ſe vendre à » une femme décrépite, il ne s'enſuit pas » qu'on puiſſe me noircir, ni moi, ni » mon fils, de l'exécrable projet d'un » parricide. Si Domitia ne me le diſpu- » toit que de tendreſſe pour Néron, je

(178) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 20.
(179) *Id. ibid. cap.* 21.

» l'en remercierois ; mais c'eſt un plan
» de Tragédie qu'elle concerte avec ſon
» amant Atimétus & ſon hiſtrion Pâris.
» Tandis que par ma politique, Néron
» eſt adopté, revêtu de l'autorité Conſu-
» laire, déſigné Conſul, conduit au
» trône, que faiſoit cette femme à Baïes ?
» des viviers pour l'amuſement de mon
» fils. Qu'on me convainque d'avoir ſolli-
» cité les cohortes de la ville, ébranlé la
» fidélité des provinces, corrompu des
» eſclaves, propoſé le meurtre à des
» affranchis : quoi donc, pourrois-je
» vivre, & Britannicus régner ? Que
» Plautus, que tout autre devienne le
» maître, manquerai-je d'ennemis qui
» m'accuſent, non de paroles échappées,
» dans la colere d'une mere, au délire
» de ſa tendreſſe, mais de crimes dont
» on n'obtient le pardon que d'un fils ? »

Ce diſcours (180) émeut tous les aſſiſtants : on s'occupe à la calmer ; elle demande à voir ſon fils, elle le voit : il n'eſt queſtion dans cette entrevue, ni de ſon innocence, qu'une apologie indécente pouvoit rendre ſuſpecte, ni de ſes bienfaits, dont elle ne pouvoit parler, ſans

(180) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 21.

paroître les reprocher ; les délateurs sont châtiés, ses amis sont récompensés.

§. XXXVIII. Burrhus & Pallas sont accusés de conspiration. Burrhus conspirer avec l'affranchi Pallas ! Ils sont absous. On (181) fut moins satisfait de l'innocence de Pallas, que blessé de son orgueil : on lui objecte le témoignage de ses affranchis, ses complices ; il répond : (182) « Je ne fais jamais entendre mes volontés, » chez moi, que de l'œil ou du geste ; » s'il faut que je m'explique, je ne con- » verse pas avec mes gens, j'écris. »

Néron erre la nuit dans les rues de la ville, court les lieux de débauche, pille les marchands, frappe, insulte, est insulté, frappé. L'exemple du Souverain accroît la licence : des inconnus s'attroupent & mettent Rome au pillage. Néron est vigoureusement repoussé par un jeune Sénateur, assez étourdi pour reconnoître son Souverain, & assez lâche pour se tuer ensuite (183).

(181) *Id. ibid. cap.* 23.

(182) *Id. ibid.*

(183) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 25. *Congressus fortè per tenebras cum Principe, quia vi attentantem acriter repulerat, deinde agnitum oraverat, quasi exprobrasset, mori adactus est.*

§. XXXIX. Voici le moment de faire connoître le seul détracteur de Séneque : l'homme dont ses ennemis, tant anciens que modernes, n'ont été que les échos.

Un délateur vénal & formidable, un scélérat justement exécré de la multitude des citoyens, un prévaricateur, un concussionnaire, qui ne pardonnoit pas à Séneque le châtiment de ses extorsions : Suilius (184), autrefois Questeur de Germanicus, chassé par le Sénat de l'Italie, & relégué dans une isle par l'ordre de Tibere, punition qui parut sévere dans

(184) Voici les propres paroles de Tacite : l'idée affreuse qu'elles donnent de cet infâme calomniateur de Séneque, suffit pour faire l'Apologie de ce Philosophe. Quand on n'a pour accusateurs & pour ennemis que des hommes de cette trempe, on peut être sûr de trouver sa justification au fond du cœur de tous les gens de bien. *At P. Suilium, Quæstorem quondam Germanici, cum Italia arceretur, convictus pecuniam ob rem judicandam cepisse, amovendum in insulam censuit (Tiberius) tanta contentione animi, ut & jurando obstringeret, è repub. id esse. Quod asperè acceptum ad præsens, MOX IN LAUDEM VERTIT REGRESSO SUILIO, QUEM VIDIT SEQUENS ÆTAS PRÆPOTENTEM, VENALEM, ET CLAUDII PRINCIPIS AMICITIA DIU PROSPERE NUNQUAM BENE USUM. TACIT. Annal. lib. 4, cap. 31.* Note de l'Éditeur.

le moment, mais qu'on regarda comme un trait de ſageſſe de l'Empereur, après le rappel du coupable : un homme que le ſiecle ſuivant vit également vénal, plus puiſſant, & jouiſſant de l'amitié du Prince, dont il fit, ſans revers, un long, & jamais un bon uſage.

Un (185) de ces jouets des circonſtances & du ſort, ne put être condamné, ſans qu'il en rejaillît un peu de haine ſur Séneque.

Suilius avoit été humilié, mais ne l'avoit pas été au gré de ſes ennemis. Pour achever de l'écraſer, on renouvella le Sénatuſconſulte & la loi Cincia contre la rapacité des Avocats. Il ſe préſenta devant les Juges : là, ſe livrant à une audace naturelle, que le grand âge affranchiſſoit de toute retenue, il ſe déchaîna contre Séneque (186) : « il hait, diſoit-il, les » amis de Claude, ſous lequel il a ſouffert » un exil bien mérité : Auteur d'écrits

(185) *Variis deinde caſibus jactatus, ET MULTORUM ODIA MERITUS REUS, haud tamen ſine invidia Senecæ damnatur. Is fuit P. Suilius, imperitante Claudio terribilis ac venalis, & mutatione temporum, non quantum inimici cuperent, demiſſus, &c.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 42.

(186) *Apud* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 42.

» frivoles qu'il fait admirer à de jeunes » ignorants, il eſt jaloux de quiconque » emploie une véritable & ſaine éloquence » à la défenſe des citoyens : Suilius a été » Queſteur de Germanicus ; Séneque cor- » rupteur de la maiſon de ce Prince : » recevoir de la gratitude d'un client la » récompenſe d'un ſervice honorable, » ſeroit-ce donc un plus grand crime que » de corrompre les filles de nos Empe- » reurs ? Par quelle eſpece de philoſo- » phie, ſuivant quelles maximes des » Sages, a-t-il amaſſé trois cents millions » de ſeſterces en quatre ans ? A Rome, » il enveloppe dans ſes filets, & les teſta- » ments, & les biens de ceux qui n'ont » pas d'héritiers ; ſes uſures exhorbitantes » épuiſent l'Italie & ſes provinces : Suilius » jouit d'un bien modique acquis par ſon » travail ; il bravera l'accuſateur, le péril, » tout, plutôt que d'aller flétrir une gloire » ancienne & légitime, aux pieds de ce » parvenu. »

Quel eſt celui qui parle ainſi ? Qui le croiroit ? un impudent enrichi par la délation (187), le plus infâme des métiers ; l'auteur de la mort violente d'une foule

(187) *Voyez* TACIT. *Annal. lib.* 11, *c.* 4, 5, 6, *& lib.* 13, *c.* 43.

de citoyens de l'un & de l'autre ſexe ; un ſcélérat dont les crimes appelloient la hache, ou qu'ils envoyoient au roc Tarpéien, & que les loix trop indulgentes reléguerent aux iſles Baléares.

Outre ſes prévarications au Barreau, il étoit encore accuſé de concuſſion & de péculat, dans ſon gouvernement d'Aſie. Ces délits exigeant de longues informations & dans des contrées éloignées, on revint ſur des forfaits dont les témoins étoient préſents (188).

C'eſt ce même Suilius que Meſſaline, ſous le regne de Claude, déchaîna contre Valerius (189) & Poppée.

C'eſt le diſcours qui précede, que les Dion Caſſius, les Xiphilins, & la nuée des détracteurs de Séneque, depuis ſon ſiecle juſqu'au nôtre, ont (190) ſucceſſivement paraphraſé. Il faut, ce me ſemble, être tourmenté d'une cruelle répugnance à croire aux gens de bien, pour s'en rap-

(188) *Brevius viſum, ſuburbana crimina incipi, quorum obvii teſtes erant. TACIT. Annal. lib.* 13, *cap.* 43. *Voyez* la ſuite.

(189) *Suilium accuſandis utriſque immittit. TACIT. Annal. lib.* 11, *cap.* 1 & 2.

(190) *Voyez* ce qu'on a dit à ce ſujet dans l'Avertiſſement imprimé à la tête du premier volume, pag. 23, 24 & 25.

porter aux imputations d'un Suilius, d'un délateur par état, d'un furieux, souillé, accusé, & puni de mille forfaits (191).

(191) C'est à cette occasion, & à la suite de plusieurs réflexions très-sensées sur la nécessité de déterminer les différents degrés de probabilité ou de certitude, d'invraisemblance ou de fausseté d'une accusation, d'après le caractere, les actions, les discours, & la teneur de la vie d'un accusateur; c'est à cette occasion, dis-je, qu'un homme connu par sa probité & par ses lumieres, faisoit la remarque suivante :

« Si par une bizarrerie qui n'est pas sans exemple, il paroissoit jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fussent impitoyablement déchirés par un artificieux scélérat, qui, pour donner quelque vraisemblance à ses injustes & cruelles imputations, se peindroit lui même de couleurs odieuses : anticipez sur le moment, & demandez-vous à vous-même : si un impudent, un Cardan, qui s'avoueroit coupable de mille méchancetés, seroit un garant bien digne de foi; ce que la calomnie auroit dû lui coûter, & ce qu'un forfait de plus ou de moins ajouteroit à la turpitude secrette d'une vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le masque le plus épais de l'hypocrisie. Jettez loin de vous son infâme libelle, & craignez que, séduit par une éloquence perfide, & entraîné par les exclamations aussi puériles qu'insensées de ses enthousiastes, vous ne finissiez par devenir ses complices. Détestez l'ingrat qui dit du mal de ses bienfaiteurs; détestez l'homme atroce qui ne balance pas à

§. XL. La paix regne entre l'Empereur & ſa mere, juſqu'au moment de l'intrigue de Néron avec Poppée. « De tous (192) » les avantages qu'une femme peut avoir, » il ne manquoit à celle-ci que la vertu. » Sa mere, la plus belle des Romaines » de ſon temps, lui avoit tranſmis ſes » attraits avec ſa nobleſſe. Sa fortune étoit » aſſortie à ſa naiſſance, ſa converſation » aimable & polie, ſon eſprit agréable » & même juſte; elle cachoit ſous un » front modeſte, le goût effréné du plaiſir. Elle ſe montroit rarement en public, mais toujours le viſage à demi-» voilé, & laiſſant au déſir quelque curioſité. Sans aucune diſtinction des perſonnes, le ſeul intérêt diſpoſoit de ſes » faveurs. » Je n'aurois point parlé de

» noircir ſes anciens amis; déteſtez le lâche qui » laiſſe ſur ſa tombe la révélation des ſecrets » qui lui ont été confiés, ou qu'il a ſurpris de » ſon vivant. Pour moi, je jure que mes yeux » ne ſeroient jamais ſouillés de la lecture de ſon » ouvrage; je proteſte que je préférerois ſes in-» vectives à ſon éloge. » Quelqu'un lui répon-» dit: & moi auſſi; mais je ne penſe pas qu'il ait exiſté, ni qu'il exiſte jamais un pareil homme.

(192) *Huic mulieri cuncta alia fuere, præter honeſtum animum, &c.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 45.

cette femme, née pour le malheur de ſon ſiecle, la maîtreſſe de Néron, la ſeule aimée, & la plus redoutable ennemie d'Agippine, ſans les excès auxquels ſe porta celle-ci pour ſoutenir ſon crédit, & ruiner celui de ſa rivale, & ſans le rôle difficile de Séneque dans ces conjonctures critiques.

Je ne me perſuaderai jamais que ni Burrhus ni Séneque aient approuvé le renvoi d'Octavie; mais un ſoupçon dont j'aurai peine à me défendre, c'eſt qu'ils n'aient reſſenti une ſatisfaction ſecrette à trouver dans Poppée un contrepoids (193) à l'autorité d'Agrippine. Avec tout le mépris poſſible pour le vice, l'indignation la plus vraie contre le crime, on ne s'en diſſimule pas les avantages paſſagers.

Poppée étoit mariée à un Chevalier Romain, Rufus Criſpinus. Othon, las de ne la poſſéder que par un commerce de galanterie, l'enleva à Criſpinus, & devint ſon époux. Soit imprudence, ſoit ambition, il vante (194) à Néron les graces & l'eſprit de ſa femme: s'il eût eu

(193) Il paroît que c'étoit le vœu général. *Cupientibus cunctis infringi matris potentiam*, dit TACITE, *Annal. lib.* 14, *c.* 1.

(194) *TACIT. Annal. lib.* 13, *c.* 46.

le projet de l'en rendre amoureux, il ne ſe ſeroit pas conduit avec plus d'adreſſe. L'Empereur eſt introduit auprès de Poppée, elle feint (195) d'être épriſe des charmes du Prince ; elle n'y ſauroit réſiſter. Lorſqu'elle s'en eſt aſſuré la conquête, elle devient capricieuſe, elle met en jeu toutes les ruſes, toute la coquetterie d'une Courtiſane conſommée. « Si (196) après une ou deux nuits, » Néron veut la retenir ; elle ſe répand » en éloges de ſon mari, elle tient à ſon » état. C'eſt Othon qui ſait allier l'éléva- » tion des ſentiments, à la magnifi- » cence ; c'eſt dans Othon, qu'on eſt » frappé de la dignité d'un Souverain : » Néron, paſſionné pour une eſclave, » a contracté dans la familiarité d'une » Acté, un petit eſprit, les ſentiments » vils & intéreſſés d'une créature de cet » état. »

Son projet étoit d'amener le divorce d'Octavie, & d'épouſer Néron : mais quel eſpoir de ſuccès, du vivant d'Agrippine ? Elle s'occupe à lui rendre ſa mere odieuſe & ſuſpecte ; elle joint la raillerie

(195) *Imparem cupidini ſe, & formâ Neronis captam ſimulans.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *c.* 46.

(196) *Id. ibid.*

aux accusations (197). « Vous êtes un » Empereur, vous ? vous n'êtes qu'un » enfant qu'on mene à la lisiere..... Si » Agrippine ne veut pour belle-fille » qu'une ennemie de son fils, qu'on rende » Poppée à son époux ; qu'on les exile » tous deux : il me sera moins fâcheux » d'apprendre au bout de l'univers la » honte dont on couvre le Souverain, » que d'en être témoin (198). » Ce discours artificieux est suivi de larmes plus artificieuses encore.

§. XLI. Les extorsions & l'avidité des Publicains excitent des cris (199) ; Néron est tenté de supprimer tout impôt. A Rome, cette seule action eut balancé bien des crimes aux yeux de ses sujets, aux yeux même de la postérité : les énormes tributs des provinces, bien économisés, auroient suffi aux dépenses publiques.

Mais au moment où il se propose de soulager le peuple écrasé, il fait déclarer par une loi qu'il suffira d'être accusé dans

(197) *Tacit. Annal. lib.* 14, *c.* 1.

(198) *Hæc atque talia lacrimis & arte adulteræ penetrantia, nemo prohibebat, &c. Tacit. An. lib* 14, *cap.* 1.

(199) *Tacit. Annal. lib.* 13, *cap.* 50 & 51.

ſes paroles ou dans ſes actions, pour ſubir la pourſuite du crime de Leſe-Majeſté (200) : & la vie de perſonne n'eſt plus en ſûreté, & il n'y a plus de fortune qu'on ne puiſſe envahir.

C'eſt la conſcience du Deſpote qui lui inſpire, c'eſt ſa terreur qui lui dicte, ces Edits qui n'apprennent à la Nation qu'une choſe, c'eſt que ſon oppreſſeur connoît le ſort qu'il mérite, & qu'il a peur. Si le Prince eſt bon, ſes Edits ſont inutiles ; s'il eſt méchant, ils ſont dangereux : la vraie cuiraſſe du Tyran, c'eſt l'audace.

On a dit (201) qu'il n'y avoit point de grand génie, ſans une nuance de folie : cela me paroît du moins auſſi vrai de toute grande ſcélérateſſe, j'ai preſque dit de toute puiſſance illimitée.

§. XLII. On lit dans (202) Suétone, que Néron conçut de la paſſion pour ſa mere, & « *quoties lectica cum matre veheretur, libidinatum inceſtè, ac maculis veſtis proditum adfirmant :* » on y lit encore

(200) *Sueton. in Neron. cap.* 32.

(201) *Nullum magnum ingenium ſinè mixturâ dementiæ fuit.* Aristotel. *apud* Senec. *de tranquil. animi. c.* 15, *non procul à finè.*

(202) *Sueton. in Neron. cap.* 28. *Confer quæ* Tacit. *Annal, lib.* 14, *cap.* 2.

qu'il admit entre ſes Courtiſanes, une femme dont le mérite étoit de reſſembler à l'Impératrice. Si ces faits ſont avérés, la démarche d'Agrippine ſe conçoit.

Cette femme, en qui d'ailleurs l'ambition & l'habitude du crime avoient (203) étouffé ce reſte de pudeur, le dernier ſacrifice des femmes perdues, & la conſommation de leur perverſité, projette de captiver le cœur de ſon fils (204); elle ſe pare, elle ſort la nuit de ſon palais, elle ſe montre au milieu de la joie tumultueuſe d'un feſtin, & de l'ivreſſe du Prince & de ſes convives. Elle ſe jette entre les bras de Néron; des (205) baiſers laſcifs, on paſſe à d'autres careſſes, les préludes du crime. Séneque eſt informé de cette ſcene ſcandaleuſe: aux artifices d'une femme, il oppoſe la jalouſie & les frayeurs d'une autre. Acté, à ſa premiere entrevue avec l'Empereur, lui dira;

(203) *Quæ puellaribus annis ſtuprum cum Lepido, ſpe dominationis, admiſcrat, pari cupidine uſque ad libita Pallantis provoluta, & exercita ad omne flagitium patrui nuptiis.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *c.* 2.

(204) *Voyez* TACIT. *Annal. lib.* 14, *c.* 2.

(205) *Jamque laſciva oſcula, & prænuntias flagitii blanditias, adnotantibus proximis.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *c.* 2.

« y penſez-vous ! votre mere y penſe-
» t-elle ! ſavez-vous, Seigneur, qu'elle
» fait trophée de ſa paſſion : prenez-y
» garde, vous allez paſſer pour un in-
» ceſtueux, & il eſt à craindre, & Agrip-
» pine ne l'ignore pas, que les armées re-
» fuſent d'obéir à un ſacrilege abhorré
» des Dieux. »

Ce diſcours ſuggéré par Séneque, & appuyé de ſes remontrances, eut ſon effet. De ce jour, Néron évita toute (206) entrevue ſecrette avec ſa mere ; &, ce que Séneque n'avoit pas prévu, (207) de ce jour le projet de s'en délivrer fut arrêté dans ſon eſprit, « & il ne fut plus
» queſtion que de ſavoir ſi ce ſeroit par
» le poiſon, par le fer, ou d'une autre
» maniere. Le poiſon étoit incertain, le
» fer évident. L'affranchi Anicet, Preſet
» de la flotte de Miſene, haïſſant Agrip-
» pine qui le déteſtoit, propoſe la conſ-
» truction d'un vaiſſeau où le plat-fond
» de la chambre de l'Impératrice, ſur-
» chargé de plomb, tomberoit ſur ſa
» tête, en même temps que le bas s'ou-

(206) *Tacit. Ibid. cap.* 3.

(207) *Credente nullo uſque ad cædem ejus duratura filii odia. Tacit. Annal. lib.* 14, *c.* 1.

» vriroit ſous ſes pieds. L'expédient fut » approuvé. La circonſtance étoit favo- » rable ; la cour devoit paſſer à Baies, » les cinq jours conſacrés à Cerès. Pour y » attirer Agrippine, Néron (208) lui » écrit les lettres les plus tendres & les » plus ſéduiſantes ; il dit, avec une fran- » chiſe qui en impoſe même aux Courti- » ſans, que les pere & mere ont des » droits ; que les enfants doivent (209) » ſupporter leurs vivacités, & qu'il faut » en étouffer le reſſentiment. » Ces diſ- cours ſont rendus à Agrippine : elle ou- blie & les affaires déſagréables que ſon fils lui a ſuſcitées depuis ſon exil de la Cour, & les inſultes des paſſants de terre & de mer aux environs de ſa retraite : elle vient (210). « Néron s'avance au » devant d'elle ſur le rivage, à la deſ- » cente d'Antium : il lui préſente la main, » il l'embraſſe & la conduit à Baules, » maiſon de campagne baignée par les » eaux qui forment un coude entre le » promontoire de Miſene, & le lac de » Baies. » Mais le projet du vaiſſeau avoit

(208) *Tacit. Annal. lib.* 14, *c.* 4.

(209) *Ferendas parentum iracundias, & placandum animum. Tacit. Annal. lib.* 14, *c.* 4.

(210) *Id. ibid.*

transpiré, & Agrippine se fait porter en litiere de Baules jusqu'à Baies, où elle soupe. « A table, Néron se place au-dessous d'elle, l'entretient tantôt avec » familiarité, tantôt avec dignité, joint » aux caresses des confidences importan- » tes, prolonge le repas, l'accompagne » jusqu'au fatal bâtiment qui doit la re- » cevoir, lui baise les yeux & le sein, » & semble ne s'en séparer qu'à re- » gret (211); soit, dit Tacite, pour » que rien ne manquât à sa dissimulation, » soit que les derniers regards de sa mere » sur lui, ses derniers regards sur sa mere, » suspendissent sa férocité. » Ce dernier sentiment fait trop d'honneur à Néron, & n'en fait pas assez à la pénétration de Tacite.

Agrippine rassurée (& comment ne l'eut-elle pas été ?) entre dans le vaisseau, suivie de deux seules personnes de sa Cour, Crépéréius Gallus, & Acéronia, une de ses femmes : la nuit étoit brillante & la mer tranquille, comme si les Dieux

(211) *Prosequitur abeuntem artius oculis & pectori hærens, sive explendæ simulatione, seu perituræ matris supremus adspectus quamvis ferum animum retinebat.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 4, *sub fin.*

rhus. Etoient-ils, n'étoient-ils pas instruits du projet de la nuit précédente ? après cet attentat, jugeront-ils l'affaire tellement engagée, qu'il falloit que Néron périt, si l'on ne prévenoit Agrippine ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le monstre s'expliqua nettement avec ses Instituteurs. L'horreur les saisit. Parlez, leur dit Néron, & songez que vous répondrez de l'événement sur vos têtes. Sénequé regarde Burrhus, & lui demande s'il faut ordonner aux soldats d'égorger la mere de l'Empereur. Burrhus répond que les Prétoriens dévoués à la famille des Césars, & à qui la mémoire de Germanicus est présente, ne porteront jamais des mains meurtrieres sur sa fille; puis s'adressant à Néron, il ajoute : je commande à de braves soldats, si vous avez besoin d'assassins, cherchez-les ailleurs, & que votre Anicet (218) n'acheve-t-il ce qu'il vous a promis. Anicet y consent, & Néron dit avec indignation : « je regne d'aujourd'hui, & c'est à un affranchi que je le » dois (219). »

(218) *Perpetraret Anicetus promissa.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 7.

(219) *Ad eam vocem, Nero, illo sibi die dari imperium, auctoremque tanti muneris Li-*

Les derniers mots de Burrhus ſemblent prouver que l'attentat du vaiſſeau lui étoit connu. Le ſavoit-il avant, ou l'apprit-il après l'exécution ?

Quoi qu'il en ſoit, il ne faut accuſer, ni Burrhus, ni Séneque d'une foible réſiſtance, ſur-tout lorſqu'on avoue que le bruſque diſcours de Burrhus amena ſa fin tragique.

On jugera mal la poſition & la conduite des honnêtes gens que leur mauvais deſtin avoit approchés de Néron, ſi l'on oublie à quel Prince ils avoient à faire, qu'on ne s'explique pas avec ſon Prince, comme avec ſon ami, ni avec un Néron comme avec un autre Prince.

Burrhus & Séneque en dirent aſſez pour marquer leur profonde horreur, ex-

---

bertum profitetur. Iret properè, duceretque promptiſſimos ad juſſa. TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 7. Ce paſſage eſt très-important : il prouve clairement deux choſes auxquelles on n'a pas fait aſſez d'attention ; la premiere que Séneque & Burrhus refuſerent courageuſement de ſe rendre complices du crime médité par Néron ; & la ſeconde, que ce refus excita dans le cœur de ce Parricide, un mouvement de colere & de rage qu'il ne put contenir, & qui éclata même très-vivement, comme on le voit par l'eſprit du paſſage de Tacite. *Note de l'Editeur.*

citer la fureur, les menaces, les reproches de Néron, & expoſer leur vie.

Il y a des circonſtances, telles que celles-ci, où le diſcours perdra toute ſa force, ſi l'on ne ſe peint pas le ton, le regard, le maintien de celui qui parle : il faut voir la conſternation ſur le viſage de Séneque, l'indignation ſur celui de Burrhus.

Ce n'eſt point pour diſculper ces deux vertueux perſonnages, que Tacite a dit que leurs remontrances auroient été inutiles : il me fait entendre qu'elles furent auſſi énergiques qu'elles pouvoient l'être ; & que plus fortement prononcées, elles auroient occaſioné trois meurtres au lieu d'un.

Séneque & Burrhus étoient deux hommes que les bienfaits d'Agrippine rendoient ſuſpects à un Tyran ombrageux, & que leurs vertus rendoient odieux à un Prince diſſolu.

Lorſqu'on ajoute, *& que ne perſuadoient-ils à Néron* (220) *d'exiler ou de renfermer Agrippine !* on perd de vue le caractere

(220) C'eſt l'objection que fait l'Auteur anonyme d'une vie de Séneque, publiée à Paris l'an 1776, & imprimée chez Barbou. *Voyez* les pag. 57 & 58, note 3.

violent du fils, l'ambition & la puiſſance de la mere, la haine que tous les citoyens portoient à l'un, le vif intérêt qu'ils avoient pris au péril de l'autre, & la politique de Princes moins féroces qui ont ſacrifié leur propre ſang à leur ſécurité, dans des circonſtances moins critiques. Liſez ce qui ſuit, & aceuſez encore Sénoque & Burrhus, ſi vous l'oſez.

§. XLIII. Les yeux du Tigre étinceloient de fureur, lorſqu'Agérinus ſe préſente de la part d'Agrippine. Anicet jette furtivement un poignard à ſes pieds, crie que c'eſt un aſſaſſin dépêché par Agrippine, & le fait charger de chaînes (221).

« Cependant (222) le bruit du péril » d'Agrippine s'étoit répandu, on l'at- » tribuoit au haſard, le peuple accourt » en tumulte ſur le rivage : ici l'on monte » ſur les jetées, là, ſur des barques : les » uns s'avancent dans les flots, autant » que la profondeur des eaux le permet, » les autres ont les bras étendus vers la » mer : la côte retentit de plaintes, de » vœux, de queſtions diverſes, de ré- » ponſes vagues, elle brille de flambeaux

(221) *Tacit. loc. cit. cap.* 7.

(222) *Tacit. Annal. lib.* 14, *cap.* 8, *toto cap.*

» ſur toute ſa longueur. On apprend que
» l'Impératrice eſt ſauvée, & l'on ſe diſ-
» poſoit à l'aller féliciter, lorſqu'à la vue
» d'un bataillon armé & menaçant, la
» foule ſe diſperſe. Anicet inveſtit la
» maiſon, les portes en ſont briſées, on
» ſe ſaiſit des eſclaves qui ſe préſentent,
» on pénetre à l'appartement de l'Impé-
» ratrice : il y avoit peu de monde, la
» terreur de l'irruption en avoit écarté le
» reſte ; il étoit éclairé d'une foible lu-
» miere ; Agrippine n'avoit à ſes côtés
» qu'une de ſes femmes : perſonne ne ſe
» préſentant de la part de ſon fils, pas
» même Agérinus, ſon effroi s'accroît de
» moment en moment : le rivage avoit
» changé de face, il étoit déſert, des cris
» ſubits s'y faiſoient entendre par inter-
» valle, tout annonçoit le malheur ex-
» trême. La ſuivante d'Agrippine s'éloi-
» gnant (223), *& toi, tu m'abandonnes*
» *auſſi*, lui dit ſa maîtreſſe : à l'inſtant elle
» apperçoit Anicet, accompagné du
» Trierarque Herculeus, & du Centurion
» de flotte Oloaritus. Si vous me viſitez
» de la part de Néron, leur dit-elle, allez

(223) *Tu quoque me deſeris. Apud* TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 8. *Voyez* tout ce chapitre.

» lui apprendre que je ſuis guérie : ſi vous » venez m'aſſaſſiner, je ne croirai point » que mon fils ait ordonné un parricide. »

Elle étoit dans ſon lit : les meurtriers l'environnent, le Trierarque lui décharge un coup de bâton ſur la tête. Agrippine, le milieu du corps avancé vers le Centurion qui tiroit ſon glaive, lui dit, *frappe mon ventre :* & elle expire percée de pluſieurs coups (224). Des Chaldéens qu'elle avoit conſultés ſur ſon fils, lui répondirent, qu'il régneroit & qu'il tueroit ſa mere. *Qu'il me tue*, avoit-elle répondu, *pourvu qu'il regne* (225).

Croiroit-on qu'il y eût une circonſtance capable d'ajouter à l'horreur de ce forfait ? Qui l'auroit imaginée, ſi l'hiſtoire ne nous l'avoit tranſmiſe ? C'eſt que ſa mere aſſaſſinée, Néron (226) court aſſou-

---

(224) *Protendens uterum*, ventrem feri, *exclamavit.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 8, *toto cap.*

(225) *Occidat, inquit, dum imperet.* TACIT. *loc. cit. cap.* 9.

(226) *Voyez* SUETON. *in Neron. cap.* 34. Tacite ne révele point cette derniere horreur ; il rapporte ſeulement comme un fait ſur lequel les Auteurs ne s'accordoient point entr'eux, que Néron conſidéra curieuſement le corps d'Agrippine après ſa mort, & qu'il en loua la beauté.

vir ſon impure curioſité ſur ſon cadavre ; il le contemple, il y porte les mains, il en loue certaines parties, en blâme d'autres, & demande à boire.

Cependant ce crime plonge le ſcélérat & ſuperſtitieux Néron dans un ſilence ſtupide ; la terreur le ſaiſit, ſa conſcience ſe révolte : tandis qu'il fait courir le bruit que ſa mere, convaincue d'un attentat ſur ſa perſonne ſacrée, s'eſt défaite elle-même, il voit ſon image, il en eſt pourſuivi (227) ; il voit les Euménides avec leurs fouets & leurs torches ; il eſſaie en vain de fléchir ſes mânes par un ſacrifice magique : ſon ſupplice duroit encore lors de ſon voyage en Grece ; il n'oſe ſe préſenter à l'initiation des myſteres d'Eleuſine ; effrayé & retenu par la voix du crieur qui ordonnoit aux impies & aux ſcélérats de s'éloigner.

Dans les premiers jours, il s'agite (228), il ſe leve ; la nuit il croit que le jour amene ſon châtiment & la fin de ſa vie. Les

---

Adſpexeritne matrem exanimem Nero, & formam corporis ejus laudaverit, ſunt qui tradiderint, ſunt qui abnuant. Annal. lib. 14, *cap.* 9. Note de l'Éditeur.

(227) *Sueton. in Neron. cap.* 14, & Tacit. *Annal. lib.* 14, *cap.* 10.

(228) Tacit. *Annal. lib.* 14, *cap.* 10.

Centurions & les Tribuns ſont les premiers, dont la baſſe flatterie le raſſure : invités par Burrhus, ils lui prennent la main & le félicitent. Ses amis vont aux Temples en rendre graces aux Dieux. Pendant toute ſa vie, autant de forfaits, autant de ſacrifices : les maiſons regorgeoient du ſang des hommes ; le ſang des animaux ruiſſeloit des autels des Dieux. Les villes de la Campanie lui marquent leur alégreſſe par des députations & par des ſacrifices : cependant il jouoit l'affliction, il regrettoit le péril dont il étoit délivré, & pleuroit.

Le Sénat & les Grands de Rome avoient donné l'exemple aux peuples de la Campanie (229). On immoloit de tout côté des victimes : on ordonnoit des jeux annuels, aux fêtes de Cérès, jours où la prétendue conſpiration d'Agrippine avoit été découverte : on décernoit une ſtatue d'or à Minerve dans le palais, en face de celle du Parricide. Le jour de la naiſſance d'Agrippine étoit écrit dans les Faſtes entre les jours funeſtes.

Mais (230) les lieux ne changent pas

(229) TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 12.

(230) *Quia tamen non, ut hominum vultus, ita locorum facies mutantur, obverſabaturque*

comme les visages. Le crime étoit fixé devant les yeux du Parricide par le redoutable aspect de la mer & des collines. Il se retire à Naples d'où il écrit au Sénat :

« Que (231) l'assassin Agérinus, affranchi d'Agrippine & son confident le » plus intime, a été surpris avec un » poignard.

» Qu'Agrippine est morte par la même » fureur qui lui avoit inspiré le crime.

» Qu'elle prétendoit s'associer à l'Empire, exiger le serment des Prétoriens, » & soumettre le Sénat & le peuple aux » ordres d'une femme.

» Que son projet manqué, de ressentiment contre les soldats, les Sénateurs » & le peuple, elle s'est opposée à toutes » gratifications, & qu'elle a suscité des » délateurs contre les personnes les plus » distinguées.

» Avec quelle difficulté ne l'a-t-on pas » empêchée de forcer les portes du Sénat, » & de dicter ses volontés aux nations » étrangeres ?

---

maris illius & littorum gravis adspectus, &c. TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 10.

(231) *Apud* TACIT. *Annal. lib.* 14, *c.* 10.

» Agrippine a causé tous les désordres » du regne de Claude.

» Sa mort est un coup de la fortune de » Rome : son naufrage le prouve. »

Cette lettre, devenue publique, détourna les yeux de dessus le cruel Néron ; & l'on ne s'entretint plus que de l'indiscrétion de Séneque, qui l'avoit dictée (232).

§. XLIV. Les détracteurs de ce Philosophe l'accusent, sur la foi de Dion Cassius (233), d'avoir conseillé à Néron l'assassinat de sa mere. Mais cette calomnie, aussi invraisemblable qu'atroce, est d'ailleurs réfutée par le silence de Tacite, Historien d'un tout autre poids que Dion, mieux instruit que lui sur tous ces faits, & assez voisin des temps où ils sont arrivés, pour avoir pu les savoir de ceux même qui en avoient été les témoins. Il est également faux que Séneque consentît au meurtre d'Agrippine : la question qu'il se hâte de faire (234) à Burrhus,

(232) *Sed adverso rumore Seneca erat, quod oratione tali confessionem scripsisset.* TACIT. *An. lib.* 14, *cap.* 11, *in fine.*

(233) *Voyez DION in Neron. lib.* 61, *c.* 12, *pag.* 991, 992, *tom.* 2, *edit.* Reimar.

(234) *Post Seneca hactenus promptior, respicere Burrhum, ac sciscitari, an militi imperandæ cedes esset.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *c.* 7.

eût inſpiré de l'horreur à tout autre que (235) Néron. A l'égard de cette lettre que le Parricide écrivit à ce vil Sénat qu'on amuſoit par des momeries auxquelles il répondoit par d'autres momeries : je penſe que ce ne fut point à ce mépriſable Sénat, à ce Corps ſans autorité, ſans ame, ſans pudeur, ſans dignité, qui avoit déjà préſenté au Parricide ſa félicitation, & aux Immortels, ſes actions de graces; mais que ce fut aux citoyens, parmi leſquels il reſtoit encore

(235) Pour faire ſentir l'abſurdité de ces imputations ſi injurieuſes à la mémoire de Séneque, il ſuffit de renvoyer le Lecteur au paſſage de Tacite, rapporté ci-deſſus (note 219.) C'eſt une réponſe ſans réplique à la calomnie de Dion, & je m'étonne que l'Auteur de cet Ouvrage, qui cite, quelques pages plus haut, ce paſſage ſi déciſif, n'en ait pas fait la remarque.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit ſur le même ſujet dans la note 219. C'eſt que ces deux ſeules lignes de Tacite prouvent plus en faveur de Séneque contre Dion & ſes Copiſtes, tant anciens que modernes, que tout ce qu'on pourroit dire, même avec beaucoup d'éloquence, pour réfuter en détail les invectives & les impoſtures de ces ennemis déclarés de toute vertu ; & j'oſe croire que les gens ſenſés, qui jugent, comme Tacite a écrit: *ſine ira & ſtudio*, n'auront pas à cet égard une autre maniere de voir & de penſer. *Note de l'Editeur.*

de braves gens à redouter, que cette lettre, deſtinée à devenir publique, fût réellement adreſſée. Après un exécrable forfait auquel il n'y avoit plus de remede, que reſtoit-il à faire, ſinon d'en prévenir, s'il étoit poſſible, d'autres amenés par des troubles & des conſpirations? Séneque a-t-il accuſé Agrippine d'une ſeule action dont elle ne fût coupable? Après l'attentat du vaiſſeau, que ne devoit-on pas craindre du reſſentiment de cette femme? cette queſtion n'eſt pas de moi, elle eſt de Tacite (236).

Au reſte, les accuſations précédentes ſont ſi graves, que je me propoſe d'y revenir. En attendant, je vais rapporter un

(236) Ou plutôt de Néron, qui, lorſqu'on lui annonça que l'événement du vaiſſeau ſe réduiſoit à ne laiſſer aucun doute ſur l'auteur de l'attentat, s'écria, tranſporté d'effroi: « que ſa » mere alloit revenir ardente à ſe venger, ar- » mer les Eſclaves, ſoulever les troupes, ou lui » reprocher devant le Sénat & le peuple ſon nau- » frage, ſa bleſſure & le meurtre de ſes amis. » *Tum pavore exanimis, & jam jamque adfore obteſtans, vindictæ properam, ſive ſervitia armaret, vel militem accenderet, ſive ad Senatum & populum pervaderet, naufragium & vulnus & interfectos amicos objiciendo, &c. Apud* TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 7. Note de l'Editeur.

passage de (237) Montagne qui se présente sous ma plume, & que j'aime mieux déplacé qu'omis : ce que l'auteur des Essais dit de Dion, est indistinctement applicable à tous les Censeurs de Sénèque. « Je ne crois aucunement le témoi-» gnage de Dion ; car, outre qu'il est » inconstant, qui, après avoir appellé » Sénèque très-sage tantôt, & tantôt en-» nemi mortel des vices de Néron, le » fait ailleurs avaricieux, usurier, am-» bitieux, lâche, voluptueux, & con-» trefaisant le Philosophe à fausses ensei-» gnes ; sa vertu paroît si vive & vigou-» reuse en ses écrits, & la défense y est » si claire à aucunes de ces imputations, » comme de sa richesse & dépense exces-» sive, que n'en croirai aucun témoi-» gnage au contraire ; & davantage, il » est bien plus raisonnable de croire en » telle chose les Historiens Romains, que » les Grecs & étrangers : or, Tacitus & » les autres parlent très-honorablement » & de sa vie & de sa mort, & nous le » peignent en toutes choses personnage » très-excellent & très-vertueux ; & je

(237) *Essais*, liv. 2, chap. 12, pag. 233, 234, tom. 3, *édition* de la Haye, 1727.

» ne veux alléguer autre reproche contre » le jugement de Dion, que celui-ci, » qui eſt inévitable : c'eſt qu'il a le ſen- » timent ſi malade aux affaires romaines, » qu'il oſe ſoutenir la cauſe de Julius » Céſar contre Pompéius, & d'Antonius » contre Cicero. »

§. XLV. Cependant (238) Néron s'inquiete ſur l'accueil qui l'attend dans Rome à ſon retour de la Campanie. Reſtera-t-il au peuple quelqu'affection pour lui ? retrouvera-t-il quelque ſoumiſſion dans le Sénat ? Les ſcélérats qui l'environnoient, & jamais il n'y en eut tant à la Cour, lui répondoient : « Le nom » d'Agrippine eſt déteſté, ſa mort a re- » doublé de zele pour vous ; venez, re- » connoiſſez par vous-même combien » vous êtes adoré. » Ils demandent à précéder ſa marche, & en effet les hommages du peuple ſurpaſſerent leurs promeſſes. Les Sénateurs ſont vêtus de ſoie, ils fendent les flots de Rome entiere qui les arrête ſur leur paſſage ; des femmes, des enfants ſont diſtribués par groupes, ſelon leur âge & leur ſexe ; on a élevé des gradins en amphithéatre, tels qu'on en uſe aux ſpectacles & dans

(238) TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 13.

les fêtes triomphales, & ces gradins ſont couverts de citoyens & de citoyennes : telle fut l'entrée de Néron, couvert & fumant du ſang de ſa mere (239).

Connoiſſez à préſent, Souverains, la valeur de ces acclamations qui vous ſuivent dans vos capitales, de ce concours d'hommes qui entourent vos ſuperbes équipages : il n'y a que votre conſcience qui puiſſe vous garantir la ſincérité de ces démonſtrations. Ce qu'on fait aujourd'hui pour vous, on le fit autrefois pour un Parricide : ſongez combien il faut que vous ſoyez mépriſé ou haï, lorſque vos ſujets ſont rares & gardent le ſilence ſur votre paſſage.

Il étoit tourmenté (240) depuis long-temps de la fantaiſie de conduire un char, & de jouer de la guitare, deux exercices peu ſéants à la Majeſté impériale. Séneque & Burrhus (241) jugerent à propos de condeſcendre à l'un de ces goûts, de peur d'avoir à acquieſcer à tous les

(239) *Voyez* TACITE, *loc. citat. ubi ſuprà cap.* 13.

(240) TACIT. *ubi ſup. cap.* 14.

(241) *Nec jam ſiſti poterat, quum Senecæ ac Burrho viſum, ne utraque pervinceret, alterum concedere, &c.* TACIT. *ubi ſup. cap.* 14.

deux. On fit donc conſtruire dans la vallée du Vatican une enceinte, où Néron pût ſe ſatisfaire ſans ſe donner en ſpectacle. (242)

Dans la ſuite, ſe flattant de le corriger par la honte (243), ils briſerent la clôture, & montrerent au peuple ſon Empereur cocher. Ce moyen produiſit l'effet contraire à celui qu'ils en attendoient : les applaudiſſements d'une capitale où il ne reſtoit pas un ſentiment d'honneur, une idée de la dignité, irriterent & accrurent le mal. Lorſqu'un peuple n'eſt pas un frondeur dangereux, il eſt le plus ſéducteur des Courtiſans. Quoi, ſage Séneque, prudent Burrhus, vous vous étiez promis qu'on ſiffleroit ſur ſon char le Parricide devant lequel on venoit de ſe proſterner ; qu'une choſe, tout au plus indécente ou ridicule, inſpireroit du mépris à ceux que le plus exécrable des forfaits n'avoit pas pénétrés d'horreur !

Il ne tarde pas à inſtituer les jeux (244)

(142) TACIT. *loc. cit. cap.* 14.

(143) *Mox ultro vocatus populus Romanus.... ceterum evulgatus pudor non ſatietatem, ut rebantur, ſed incitamentum attulit.* TACIT. *loc. cit. cap.* 14.

(144) *Id. ibid. lib.* 14, *cap.* 15.

de la jeuneſſe, à monter ſur la ſcene, à chanter, à jouer de la guitare en public; il appelle (245) le Muſicien Terpnus, il l'entend, il prend ſes leçons, il s'aſſujettit à tous les préceptes de l'art, il ſe range parmi les concurrents aux prix; il ſe conforme aux loix preſcrites aux Muſiciens de profeſſion, de ne ſe point aſſeoir malgré la laſſitude, de n'eſſuyer la ſueur du viſage qu'avec un pan de ſa robe, de ne point cracher, de ne point moucher en préſence du peuple. Il capte la bienveillance des auditeurs, il fléchit le genou devant eux, il joint les mains, & demande de l'indulgence. Il eſt jaloux de la prééminence, au point de faire traîner dans les égoûts les ſtatues érigées aux grands maîtres qui l'avoient précédé. Il corrompt par des largeſſes, il entraîne par ſon exemple, les deſcendants des familles les plus illuſtres (246): ni l'âge, ni la dignité, ni la naiſſance, ni le ſexe, ne diſpenſent d'apprendre & d'exercer l'art des hiſtrions.

Il eſt entouré de Poëtes; il jette des hémiſtiches; ils s'écrient, *beau! merveil-*

(245) SUETON. *in Neron. cap.* 20, 21, 23 & 24.

(246) TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 15.

leux ! ſublime ! & ſe fatiguent (247) à enchaſſer les mots de l'Empereur dans les vers dénués de naturel, vuides d'enthouſiaſme & bigarrés de différents ſtyles.

L'aviliſſement deſcend juſqu'aux Philoſophes; des hommes barbus, d'une morale auſtere, d'un triſte maintien, ſe montrent, ſans pudeur, au milieu des fêtes licencieuſes de la Cour. Néron leur accorde quelques inſtants après ſes repas : comme ils étoient d'opinions diverſes, il s'amuſe à les mettre aux priſes. Ils diſputent tandis qu'il digere (248).

J'oſe penſer que Tibere par ſa politique, Caligula par ſes extravagances, Claude par ſon imbécillité, & Néron par ſa cruauté, ont été moins funeſtes à la République en verſant à grands flots le ſang des plus illuſtres familles, qu'en ſouillant celui qu'ils épargnoient. Néron, par ſes meurtres, ravit ſans doute de grands hommes à l'Etat ; mais par la corruption, il le peupla d'hommes ſans caracteres : ſes prédéceſſeurs avoient commencé la ruine des mœurs, il la comble. Si l'on convient de la vérité de cette réfle-

(247) *Id. ibid. lib.* 14, *cap.* 16.
(248) *Id. ibid.*

Ce qui eſt ſur-tout remarquable dans cette derniere calomnie de Dion, c'eſt l'impudence & la maladreſſe avec leſquelles cet homme pervers, aveuglé par la haine qu'il portoit à tous les gens de bien, avance un fait démenti même par les infâmes Courtiſans du plus infâme des Princes, qui, pour perdre Séneque, l'accuſoient du rôle oppoſé (253). « Il ſe » moque de vous, diſoient-ils à Néron; » il parodie vos vers & votre chant. » Et à qui parloient-ils ainſi? à un homme cruel, jaloux de ſon talent. Lorſque cet Hiſtorien cherche à diffamer Séneque, il eſt le complice de ces Courtiſans: ils n'en vouloient qu'à ſa vie, Dion en veut à ſa mémoire.

Tacite ne nomme (254) que Burrhus. Le Philoſophe ne deſcendit point de la dignité de ſon caractere & de ſes fonctions; quoiqu'il ne ſe diſſimulât point le péril auquel ſon auſtérité l'expoſoit. Si Burrhus en pliant, & Séneque en ſe roidiſſant, ne réuſſirent point; c'eſt qu'il eſt

(253) *Nam oblectamentis Principis palam iniquum, detrectare vim ejus equos regentis; INLUDERE VOCES, QUOTIENS CANERET.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 52.

(254) *Voyez* ci-deſſous note 256.

une

une perverſité naturelle plus forte que toutes les leçons de la Sageſſe. L'inſtituteur peut s'éloigner, lorſque ſon Eleve ſe cache de lui ; le Miniſtre eſt perdu, ſi ſon maître rougit ou pâlit ; s'il en eſt évité ; ſi l'on craint de l'entendre ; bientôt il ſe trouve des ames baſſes qui lui perſuadent de s'en délivrer par l'exil ; des ames ſanguinaires, par la mort. Le Prince, quand il n'eſt par une bête féroce, prend le premier parti ; un Néron trouve le ſecond plus court.

Le Militaire n'eut pas l'inflexibilité du Philoſophe : au Théatre, où le maître du monde, hiſtrion & joueur de flûte de profeſſion, ſe proſternoit (255) devant ſes Juges, Burrhus joignoit ſon ſuffrage aux leurs, affligé, mais applaudiſſant, *mœrens, ac laudans* (156).

Malheureuſe condition des gens de bien qui vivent à côté d'un Prince vicieux ! combien de fois ils ſont obligés de faire violence à leur caractere ! Cependant il y a cette différence entre le Courtiſan & le Philoſophe, que l'un épie l'occaſion

(255) *Domini mei, inquit, audite me æquo animo.* DION, *in Neron. lib.* 61, *cap.* 20, *pag.* 999, *tom.* 2. *Voyez* la ſuite.

(256) TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 15.

de flatter, & que l'autre la fuit ; que l'un ſouffre de ſa diſſimulation, en rougit, ſe la reproche, & que l'autre s'en applaudit.

Les vices des Rois encouragent les vicieux qui les approchent, & rendent puſillanimes les gens de bien. Ceux-ci craignent d'offenſer ; ceux-là redoublent de turpitude pour plaire. La conduite des uns fait l'apologie, celle des autres, la ſatyre des mœurs du Souverain. Telle eſt à ſes yeux l'importance du ſervice de ſon adulateur, l'importunité des diſcours, du ſilence même de l'homme vrai, que le premier arrive à un pouvoir, quelquefois illimité ; & le ſecond, toujours à une diſgrace plus ou moins prompte. Ce n'eſt pas ſous un Tibere, ſous un Néron ſeulement ; c'eſt de tous les temps, & dans toutes les Cours, qu'il y plus de faveur à ſe promettre du métier de proxénete, que des fonctions de grand Miniſtre ; & que l'on peut ſans conſéquence déshonorer une Nation par la perte d'une bataille, mais non haſarder un mot ou un geſte de mépris à une Favorite.

On demandera peut-être pourquoi il n'y a gueres qu'une opinion ſur le caractere & la conduite de Burrhus, & qu'on eſt partagé de jugement ſur Séneque.

C'eſt qu'on exige moins apparemment d'un Militaire que d'un Sage : c'eſt que le Philoſophe ne s'occupe point à dénigrer l'homme vertueux de la Cour ; & que l'homme de Cour s'amuſe ſouvent à dénigrer le Philoſophe.

§. XLVII. Burrhus meurt (257), ſans qu'on pût aſſurer ſi ce fut de poiſon, de maladie, ou de l'une & de l'autre. Le ſouvenir de ſa vertu le fit long-temps regretter.

Le crédit de Séneque (258) tombe à la mort de Burrhus. Il arriva au Philoſophe, après la mort du Militaire, ce qui ſeroit arrivé au Militaire après la mort du Philoſophe. Il perdit ſon autorité ; & l'Empereur ſe tourna vers les partiſans du vice.

Tigellin (259) étudie les défiances de ſon maître, & regle ſes accuſations ſur ſes découvertes. Plautus dit-il à Néron, eſt opulent, actif, & du nombre de ceux qui réuniſſent à l'affectation des mœurs antiques, l'arrogance des Stoï-

(257) TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 51 & 52.

(258) *Mors Burrhi infregit Senecæ potentiam.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap* 52, *init.*

(259) TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 57. *Adſumptâ etiam Stoicorum arrogantiâ, ſectaquè, quæ turbidos, & negotiorum appetentes faciat.*

ciens, gens intrigants & brouillons. Et voilà comment un courtisan artificieux prépare de loin la perte d'un Philosophe.

Mais, veux-t-on un exemple terrible de la scélératesse d'un autre courtisan ? Sous le regne de Claude, Messaline jalouse de Poppée, à qui le Pantomime Mnester, l'objet de la passion de ces deux femmes, avoit donné la préférence, & pressée de s'emparer des superbes jardins de Valérius, médite sa perte & celle de sa rivale. Poppée est accusée d'adultere avec Valérius, & la puissance de celui-ci rendue suspecte à l'Empereur. Valérius se présente devant Claude & se défend ; Claude incline à l'absoudre. Vitellius & Messaline en pâlissent. Messaline pleure ; sous prétexte d'aller baigner ses yeux, elle sort & recommande à Vitellius de ne pas lâcher sa proie. Vitellius se jette aux pieds de Claude, se désole, rappelle à l'Empereur son ancienne intimité avec Valérius, leur éducation commune à la Cour d'Antonia sa mere, les services de l'accusé, ses exploits récents, & conclut.... Je m'arrête d'horreur : qui ne croiroit que Vitellius profite de l'absence de Messaline, pour sauver la vie à un homme de bien sans se compromettre ? .... Vitellius conclut à ce que la clémence de l'Empe-

reur laisse à Valérius, le choix du genre de mort qui lui conviendra: grace qui fut accordée (260).

§. XLVIII. Il est difficile de décider si Néron fut plus cruel qu'impudique, ou plus impudique que cruel. Il épouse l'Eunuque (261) Sporus, & il est épousé par l'Affranchi Doryphore. Après un de ces festins monstrueux, où l'on voyoit la profusion, le luxe, la crapule, la joie tumultueuse confondues (262), il se couvre la tête d'un voile nuptial; les Aruspices sont appellés; la dot est stipulée: le lit préparé; les torches de l'hymen sont allumées; il se marie à Pithagoras, un des infâmes acteurs de fête, & se soumet, à la clarté des lumieres, à ce que la nuit couvre de ses ombres dans l'union légitime des deux sexes (263).

Sa cruauté se délasse dans la débauche: Agrippine n'est plus: pourquoi différeroit-il de répudier Octavie? Qu'importe

(260) *Liberum ei mortis arbitrium permisit: & secuta sunt Claudii verba, in eamdem clementiam.* TACIT. *Annal. lib.* 11, *cap.* 1, 2 & 3.

(261) SUETON. *in Neron. cap.* 28, 29.

(262) *Voyez* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 37.

(263) *Cuncta denique spectata, quæ etiam in femina non operit.* TACIT. *ubi supr. cap.* 37, *in fine.*

ſes vertus, ſi le nom de ſon pere & la faveur du peuple la rendent ſuſpecte ? Octavie eſt accuſée (264) d'adultere & exilée. Le reſpect & la pitié élevent leurs voix. Néron s'effraye : Octavie eſt rappellée ; les ſtatues de Poppée ſont renverſées ; le peuple attroupé porte ſur ſes épaules les images d'Octavie, elles ſont couronnées de fleurs & placées dans les Temples ; on court au Palais ; la foule remplit les appartements de l'Empereur ; elle crie qu'il ſe montre : mais des Soldats la menacent du glaive & la diſperſent à coups des fouets.

Cependant, Poppée eſt aux genoux de Néron (265) ; « votre main, lui » dit-elle, m'eſt plus chere que la vie ; » mais je ne la diſpute point. Rendez la » à Octavie. Songez ſeulement au dan- » ger que vous courez vous-même, ſi » l'on peut attenter impunément à ma » perſonne. Les clients & les eſclaves » d'Octavie ont oſé pendant la paix ce » qu'on redouteroit à peine de la guerre ; » ils ſe ſont armés : cette fois, il ne leur » a manqué qu'un Chef ; ils le trouve- » ront dans une ſeconde émeute. Que

(264) TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 60, 61.
(265) TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 1.

» fait cette femme dans la Campanie ? » Pourquoi celle qui peut, abſente, » diſpoſer du peuple à ſon gré, ne mar- » che-t-elle pas à Rome ! Quel mal ai-je » fait ? ſuis-je donc ſi coupable d'avoir » donné naiſſance à un héritier légitime » des Céſars ? le fils d'un joueur de flûte » Egyptien leur paroît-il plus digne de » la puiſſance impériale ? Subiſſez le » joug d'Octavie, ſi votre ſécurité » l'exige ; mais que ce ſoit de gré & non » de force. Quand on ne ſait pas s'affran- » chir & ſe venger, il faut du moins » ſavoir ſauver la bienſéance. »

D'après ce diſcours artificieux, l'accuſation d'adultere eſt repriſe (266). Le ſcélérat par caractere & par habitude, Anicet, s'avoue lui-même coupable du crime : on y joint celui de la révolte. On déclare par un Edit, que celle qu'on avoit répudiée pour cauſe de ſtérilité, s'eſt livrée au Préfet de la flotte & fait avorter : & ſur le champ, on la relégue dans l'iſle Pandataria, abandonnée à l'âge de vingt ans, à des Soldats & à des Centurions ; & quelques jours après ſon exil, elle eſt condamnée à mourir. Les veines lui ſont ouvertes ; elle expire étouffée

(266) *Tacit. ubi. ſup. cap.* 62, 63 & 64.

par la vapeur d'un bain trop chaud ; sa tête est séparée de son corps, & présentée à sa rivale.

Séneque est accusé, dans ces circonstances, de tremper dans une conspiration qui n'existoit pas encore, & à laquelle peut-être l'accusation donna lieu. Romanus le déféra clandestinement comme complice de Pison. Séneque se justifie, & fait retomber avec force l'accusation sur l'accusateur (267).

Thraséa qui s'étoit prêté aux premières adulations du Sénat (268), se retire de ses assemblées, après le meurtre d'Agrippine. Au milieu de tant d'honnêtes gens disgraciés & mis à mort, il eût été honteux pour un Thraséa, de rester en faveur, & d'échapper à la cruauté du Tyran. Dans l'intervalle de sa disgrace & de sa mort, Néron se vante (269), en présence de Séneque, de s'être réconcilié avec Thraséa. Le Philosophe ne

(267) TACIT. *ubi. supr. cap.* 65.

(268) *Id. ibid. lib.* 14, *cap.* 12, *& lib.* 16, *cap.* 21.

(269) *Secutam dehinc vocem Cæsaris ferunt, quâ reconciliatum se Thraseæ, apud Senecam jactaverit, ac Senecam Cæsari gratulatum* UNDE GLORIA EGREGIIS VIRIS, ET PERICULA CRESCEBANT. TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 23.

balança pas à l'en féliciter, quoiqu'il vît dans les propos de Néron la proscription de Thraséa signée, & que, par sa franchise, il risquât de signer la sienne. Y a-t-il beaucoup de courtisans, à qui la perfidie de son maître fût aussi bien connue, & qui eût osé lui parler, comme Sénéque à Néron? Dans cette circonstance légere, je le vois présenter ses veines à couper, & il ne me montre pas moins de courage, que lorsqu'il verse son sang dans un bain. Au dernier moment, il accepte la mort qui vient à lui avec le Centurion; ici il s'avance fiérement au-devant d'elle.

§. XLIX. Séneque vivoit encore à la Cour de Néron, lors d'un désastre, que les uns attribuent (270) au hasard, d'autres à la méchanceté de ce Prince, « mais certes, le plus étendu & le plus » terrible que la violence des flammes » eût causé dans Rome. Ce fut à la partie » du cirque adossée d'un côté au mont » Palatin, de l'autre au mont Cælius, que » l'incendie se déclara. Le feu prend en » un même instant à des magasins de » marchandises combustibles, & les em- » brase tous à la fois: rapide à sa nais-

(270) *Voyez* TACIT. *An. lib.* 15, *cap.* 38.

» ſance, le vent ajoute à ſon activité ;
» & le défaut de maiſons revêtues de
» gros murs, ou de temples munis de
» remparts, favoriſe ſes progrès ; il ra-
» vage les eſpaces de niveau, il monte,
» il redeſcend avec plus de force. Sa
» vîteſſe rend les ſecours impraticable,
» dans une ville telle que l'ancienne
» Rome, coupée de rues étroites, tor-
» tueuſes, & de voies irrégulieres. Le
» gémiſſement des femmes effrayées, la
» lenteur des vieillards, la foibleſſe des en-
» fants, un concours tumultueux d'hom-
» mes qui penſent à leur ſalut, qui s'occu-
» pent de celui des autres, qui entraînent
» ou attendent les impotents, qui ſe hâtent,
» qui s'arrêtent, embarraſſent tout. Tan-
» dis qu'on regarde derniére ſoi, on eſt
» enveloppé pardevant, ou par les côtés :
» échappé à l'embraſement du quartier
» prochain, on tombe inopinément dans
» l'embraſement d'un quartier éloigné : in-
» certain ſur ce qu'il faut faire, ſur ce qu'il
» faut éviter, ou l'on s'écraſe dans les rues,
» ou l'on ſe couche dans les champs, ou
» l'on ſe refugie dans les tombeaux : li-
» bres de pourvoir à leur ſûreté, pluſieurs
» ſe précipitent dans les flammes, man-
» quant de vivres, & déſeſpérés de la
» perte de ceux qui leur étoient chers.

» On n'oſe garantir ſa propre maiſon : » ce ſont de toutes parts des gens qui » menacent, ſi l'on eſſaie d'arrêter le » feu ; d'autres qui laiſſent, à la vue du » peuple, des torches enflammées, & » qui crient qu'ils y ſont autoriſés, ſoit » en conſéquence d'ordres réels, ſoit à » deſſein d'étendre le pillage.

» Il ſeroit difficile de dénombrer » (271) les maiſons, les Palais & les » Temples détruits, les anciens monu- » ments de la Religion, tels que le » Temple conſacré par Servilius Tullius, » le grand Autel & la Baſilique dédiés » par l'Arcardien Evandre à Hercule » préſent, la Chapelle que Romulus » voua à Jupiter Stateur, le Palais de » Numa, le Temple de Veſta. Les » Pénates du peuple Romain, les dé- » pouilles de tant de peuples vaincus, » les chef-d'œuvres des arts de la Grece, » les exemplaires anthentiques des pre- » mieres productions du génie, tout » périt ; & au millieu de la ſplendeur » de Rome nouvelle, les vieillards dépl- » roient la perte irréparable d'une infi- » nité de choſes précieuſes. »

L'incendie dura ſix jours & ſept nuits ;

(271) TACIT. *loc. cit. cap.* 41.

Néron, ſpectateur du haut de la tour de Mécène, en habit de théâtre, chante l'embrâſement de Troye. Il défend de fouiller les décombres, on enterre à ſon profit les reſtes de la fortune des incendiés; & pour la réparation du déſaſtre, il exige des contributions qui ruinent les citoyens & les provinces (272). Il dit, « faiſons en ſorte que tout m'appartienne » (273), & qu'il ne reſte rien en propre à perſonne. »

§. L. Séneque (274), craignant que tant de forfaits, de crimes, de ſacrileges, ne lui fuſſent imputés, demande ſa retraite.

Il avoit des envieux, il eut des calomniateurs: & quel eſt l'homme d'une médiocrité aſſez raſſurante, pour jouir ſans trouble de l'intimité du Prince!

---

(272) SUETONE. *in Neron. cap.* 38. *Collationibuſque non receptis modò, verùm & efflagitatis, provincias privatorumque cenſus prope exhauſit.*

(273) *Id. in Neron. cap.* 32. *Nulli denegavit officium, ut non adjiceret: Scis quid mihi opus ſit: &; hoc agamus, ne quis quidquam habeat.*

(274) TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 45. *Ferebatur Seneca, quò invidiam ſacrilegii à ſemet averteret, longinqui ruris ſeceſſum oraviſſe; & poſtquam non concedebatur, fictâ valetudine, quaſi æger nervis, cubiculum non egreſſus.*

On intenta contre lui différentes accusations. « L'accroiſſement d'une fortune » immenſe, & déjà portée au-delà de » ce qui convient à un homme privé, » l'occupoit ſans ceſſe : il captoit la » faveur des citoyens : peu s'en fallut » qu'il ne l'emporta ſur le Prince par les » délices de ſes jardins & la magnificence » de ſes campagnes : il n'accordoit qu'à » lui ſeul le talent de l'éloquence : depuis » que Néron avoit pris du goût pour la » poéſie ; il faiſoit plus ſouvent des vers : » ſon dédain pour les amuſements de » l'Empereur ne le contraignoit pas » même en public ; il rabaiſſoit la force » de Céſar à maîtriſer un cheval, & ſe » moquoit de ſa voix, lorſqu'il chantoit : » juſqu'à quand le croira-t-on l'auteur de » tout ce qui ſe faiſoit de bien dans » l'État ? Céſar n'étoit plus un enfant, » Céſar étoit à la fleur de l'âge ; il étoit » temps que Céſar ſe débarraſſât de ſes » maîtres ; pour s'inſtruire, Céſar n'avoit-il » pas d'aſſez grands exemples dans ſes » ancêtres (275). »

Ces imputations n'étoient point igno-

(275) *Apud* TACIT, *Annal. lib.* 14, *cap.* 52.

rées de Séneque (276) ; il en étoit informé par ceux en qui il reſtoit de l'honnêteté ; & l'Empereur l'éloignant de ſon intimité, avec un dédain qui s'accroiſſoit de jour en jour, il demanda une audience qui lui fut accordée, & dans laquelle il tint le diſcours qui ſuit.

« Seigneur, il y a quatorze ans qu'on » m'approcha de vous, & que l'eſpoir » de l'Empire me fut confié ; il y en a » huit que vous régnez. Dans cet inter- » valle vous m'avez comblé de tant » d'honneurs & de richeſſes, qu'il ne » manque à ma félicité que d'en modérer » l'excès. Les grands exemples dont je » me ſervirai ne ſeront pas de mon rang, » mais du vôtre. Votre aïeul, Auguſte, » permit à Agrippa de ſe retirer à Myti- » lene ; à Mécène de jouir, dans la » ville même, de l'oiſiveté d'un aſyle » éloigné. L'un l'avoit ſuivi dans les » camps ; l'autre avoit exercé ſous ſes » ordres pluſieurs fonctions pénibles : » tous deux avoient été magnifiquement » récompenſés, mais pour des ſervices » importants. Des leçons données, pour

(276) *Providentibus iis, quibus aliqua honeſti cura.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 53, *init.*

» ainſi dire, dans l'ombre, illuſtrées
» par l'honneur d'avoir concouru aux
» premiers ſoins de votre jeuneſſe,
» n'étoient que trop bien acquittés : &
» cependant, Seigneur, vous avez raſ-
» ſemblé ſur moi une faveur ſans bornes,
» une richeſſe immenſe ; c'eſt à un tel
» point que je me dis ſouvent à moi-
» même : Né dans la Province, & dans
» l'Ordre des Chevaliers, on te compte
» parmi les Grands de la ville! Homme
» nouveau, tu brilles entre les Nobles,
» parmi les citoyens décorés d'une longue
» illuſtration ! cette ame à qui la modi-
» cité ſuffiſoit, qu'eſt-elle devenue ?
» Celui qui plante de ſi beaux jardins,
» qui ſe promene dans ces maiſons de
» campagne, qui poſſede tant de terres,
» qui jouit d'un énorme revenu, c'eſt
» Séneque !

» Mon unique défenſe, c'eſt qu'il ne
» m'a pas été permis de m'oppoſer à votre
» bienfaiſance : mais nous avons comblé
» la meſure ; vous, en m'accordant tout
» ce que le Prince peut accorder à ſon
» ami ; moi, en recevant tout ce qu'un
» ami peut accepter de ſon Prince.
» L'excès irrite l'envie : à la hauteur qui
» vous place audeſſus d'elle & de toutes
» les choſes de la terre, vous lui échap-

» pez, mais elle pese sur moi, & j'ai
» besoin d'un appui. A la guerre, en
» voyage, si j'étois excédé de fatigue,
» je solliciterois du secours : c'est ainsi
» que j'en use dans le chemin de la vie.
» Je suis vieux, incapable des moindres
» soins, & dans l'impossibilité de porter
» plus loin le fardeau de mon opulence,
» je demande qu'on m'en soulage. Ordon-
» nez, Seigneur, à vos Intendants de
» prendre l'administration de mes biens
» & de les réunir aux vôtres. Je ne me
» précipite point dans l'indigence ; dé-
» pouillé de ces choses dont l'éclat
» m'éblouit, la portion de temps qui
» m'étoit ravie par le soin de ces campa-
» gnes & de ces jardins, retournera à la
» culture de mon esprit. Vous êtes dans
» la vigueur de l'âge ; l'expérience d'un
» long regne vous a fortifié dans l'art de
» commander : souffrez que vos amis se
» reposent dans leur vieillesse : il vous
» sera même glorieux d'avoir élevé à la
» grandeur celui qui pouvoit supporter
» la médiocrité (277). »

Voici la réponse de Néron, telle à-peu-près qu'il la fit.

(277) *Apud* TACIT. *Annal. lib.* 14, *c.* 53 & 54.

« Si je réplique ſur le champ à ce » diſcours prémédité, c'eſt une des » premieres obligations que je vous ai ; » vous m'avez appris à réſoudre facile- » ment & les difficultés prévues, & » même les inopinées. Agrippa & Mé- » cène obtinrent de mon ancêtre le repos » après les travaux ; mais Auguſte étoit » dans un âge où ſon autorité ſuppléoit à » la variété de leurs inſtructions, & il ne » dépouilla ni l'un ni l'autre de ce qu'ils » tenoient de ſa munificence. Ils en » avoient bien mérité pas leurs ſervices à » la guerre & dans les périls où il avoit » paſſé ſa jeuneſſe ; & je crois qu'en » pareille circonſtance, ni votre bras, » ni vos armes ne m'auroient manqué. » Vous avez ſoutenu mon enfance, prêté » à ma jeuneſſe votre raiſon, vos con- » ſeils & vos préceptes : c'eſt tout ce que » ma poſition exigeoit, & la mémoire » de ces ſervices me reſtera tant que je » vivrai. Ces jardins, ces campagnes, » que vous tenez de moi, ſont choſes » caſuelles ; & quel que ſoit le prix qu'on » y mette, des hommes dont le mérite » n'étoit pas à comparer au vôtre, auront » été mieux gratifiés. Je rougirois de » nommer les affranchis plus riches que » vous, & c'eſt à ma honte, ſi celui

» qui occupe la premiere place dans mon
» cœur, n'eſt pas le plus opulent des
» Romains.

» Vous avez une ſanté ferme ; votre
» âge, propre à l'adminiſtration des
» affaires, eſt encore celui des jouiſ-
» ſances : & je ne fais que commencer
» à régner. Vous croiriez-vous donc plus
» élevé par moi, que Vitellius, trois
» fois Conſul, ne l'a été par Claude ;
» & ma libéralité ne peut-elle accumuler
» ſur vous, ce que Voluſius a ſu amaſſer
» par une longue épargne (278) ? S'il
» vous paroît que dans les ſentiers gliſ-
» ſants, je cede à la pente de la jeuneſſe,

(278) *Verum & tibi valida ætas, rebuſque, & fructui rerum ſufficiens ; & nos prima imperii ſpatia ingredimur : niſi fortè aut te Vitellio ter conſuli, aut me Claudio poſtponis ; vel quantum Voluſio longa parcimonia quæſivit, tantum in te mea liberalitas explere non poteſt.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 56. C'eſt ainſi qu'il faut lire & ponctuer ce paſſage aſſez difficile à entendre, & plus encore à traduire. La leçon de l'édition *Varior*, eſt un peu différente ; mais je préfere celle d'Erneſti, qui, au lieu de *ſed quantum* que portent les meilleures éditions, propoſe de lire, avec le Pere Brotier, *vel quantum*, ou *& quantum*, en ôtant le point après *poſtponis*, comme la clarté & la liaiſon des idées l'exigent. *Note de l'Éditeur.*

» que ne m'arrêtez-vous ? Cette vigueur » d'une ame exercée, que ne la déploy» ez-vous toute entiere à mon ſecours ? » Ce ne ſera point de votre modération ; » ſi vous me reſtituez mes dons, ni de » votre repos, ſi vous quittez votre » Prince ; c'eſt de mon avarice, c'eſt de » l'effroi de ma cruauté, que le peuple » s'entretiendra L'éloge de votre mo» deſtie dût-il particuliérement l'occuper, » ſeroit-il ſéant à l'homme ſage de s'il» luſtrer en aviliſſant un ami (279). »

La dignité, l'eſprit, le ſentiment même qui regnent dans ce diſcours, font friſſonner.

Enſuite ce Prince, diſpoſé (280) par caractere, & exercé par habitude, à voiler ſa haine ſous de fauſſes careſſes, embraſſe Séneque & approche ſa joue de la ſienne.

§. LI. Le diſcours affectueux de Néron, n'en impoſa point à Séneque. Sûr de ſa diſgrace ; il perſiſta à demander ſa re-

(279) *Apud.* TACIT. *Annal. lib.* 14, *c.* 55 & 56.

(280) *His adjicit complexum & oſcula, factus naturâ, & conſuetudine exercitus, velare odium fallacibus blanditiis.* TACIT. *ubi ſup. cap.* 56.

traite, l'obtint avec peine, & changea tout-à-coup son genre de vie (281). Il se dépouilla des prérogatives d'un pouvoir qui s'éclipsoit. Ce concours de visitants politiques & curieux, qui venoit officieusement épier sa conduite, surprendre ses discours, & qui continuoient à l'obséder, parce qu'ils n'étoient pas encore assurés de sa perte, fut éloigné : sa porte fut fermée ; il ne souffrit plus ce cortege de clients qui l'environnoient au sortir de sa maison. On le voyoit peu dans la ville : sa mauvaise santé & son goût pour l'étude, lui servirent de prétextes auprès du Souverain, qui se félicitoit, & qui peut-être lui auroit fait un crime, de son absence. Sa mort suivit de près cette réforme. La disgrace confirmée trouva le Philosophe détaché de toutes ces importantes frivolités, dont la privation rend aux hommes ordinaires le moment du repos & de la liberté si fâcheux, & la vie privée si ennuyeuse. La pureté de sa conscience & le souvenir de ses actions adoucissoit l'amertume des journées qu'il passoit dans l'attente de la proscription.

On se proposa d'abord de s'en défaire

(281) *Id. ibid.*

par la voie ſecrete du poiſon (282 : Néron auroit préféré, ſans doute, la reſſource d'imputer à Séneque même, ſa propre mort, de l'accuſer de foibleſſe, ou même de rejeter cette grande perte ſur la neceſſité du châtiment. Mais, ſoit que Cléonicus, un des affranchis de Séneque, qu'on avoit corrompu, reſſentît à l'aſpect de ſon maître une horreur, qu'un Parricide ne devoit pas éprouver au ſouvenir de ſon Inſtituteur ſoit que le Philoſophe eût ſoupçonné l'attentat, il ne fut pas éxécuté.

Depuis ce moment, il ne ſe nourriſſoit plus que de fruits ſauvages, & ne ſe déſaltéroit que de l'eau courante des ruiſſeaux (283).

Quel ſpectacle pour l'imagination, que le poſſeſſeur d'une richeſſe immenſe, tourmenté par la ſoif, par la faim, & par la terreur pire que le beſoin, errant dans ſes magnifiques jardins, & réduit à la condition indigente des animaux ! Dis-

(282) *Voyez* TACIT. *Annal. lib.* 15, *c.* 45.

(283) *Dum perſimplici victu, & agreſtibus pomis, ac, ſi ſitis admoneret, profluente aquâ vitam tolerat.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 45 *in fine. Seneca*, dit ailleurs le même Hiſtorien, *quoniam ſenile corpus, & parco victu tenuatum, lenta effugia ſanguini præbebat. Lib.* 15, *c.* 63.

nous toi-même, grand Philoſophe, homme véridique, quelle fut alors ta conſolation & ta force ! la vertu, la vertu qui te reſtoit, & que le Tyran ne pouvoit t'arracher, le Tyran qui t'auroit peut-être laiſſé vivre, s'il eût été en ſon pouvoir de t'arracher la vertu.

§. LII. Tandis que Néron ſuit le cours de ſes forfaits ; qu'il fait mourir ſa tante (284), & s'empare de ſes biens ; que pour épouſer Statilia, il ordonne le meurtre de ſon mari ; celui (285) d'Antonie, fille de Claude, qui refuſe de prendre dans ſon lit la place de Poppée ; que tous ſes amis ou parents ſubiſſent le même ſort, entre autres le jeune Aulus Plautius, qu'il viole avant de l'envoyer au ſupplice ; qu'on noye Rufinus Cripinus, fils d'Othon & de Poppée, pour s'être amuſé à jouer à l'Empereur ; Tuſcus, ſon frere de lait, pour s'être lavé, pendant ſon gouvernement en Egypte, dans des bains préparés pour l'Empereur ; de riches affranchis qui avoient travaillé, ſous Claude, à ſon adoption ; le vieux Pallas (286), qui lui faiſoit

(284) *Voyez* SUETONE *in Neron. cap.* 34.

(285) SUETON. *in Neron. cap.* 35.

(286) *Pallantem, quod immenſam pecuniam longâ Senectâ detineret*, dit TACITE, *Annal. lib.* 14, *cap.* 65.

attendre trop long-temps sa dépouille; & que, d'après la réponse d'un Astrologue (287), consulté sur l'apparition d'une comete, que ces sortes de présages ne se détournent que par des meurtres expiatoires, la proscription de ce qui reste de plus illustre dans Rome est décidée: il se forme deux conjurations; l'une de Pison, à Rome; l'autre de Vinicius, à Bénévent.

Des Sénateurs (288), des Chevaliers, des hommes de toutes les conditions, des femmes même entrerent à l'envi dans celle de Pison; les uns par ambition, les autres par amour du bien public, Lucain (289) par un petit ressentiment de Poëte.

Elle échoua par l'indiscrétion d'Epicharis, & les lâches conseils de la femme d'un affranchi (290).

A l'instant les conjurés sont saisis & confrontés (291). Chose incroyable, ils

---

(287) SUETON. *in Nerone, cap.* 36.

(288) TACIT. *Annal lib.* 15, *cap.* 48.

(289) *Lucanum propriæ causæ accendebant, quod famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque ostentare, vinus adsimulatione.* TACIT. *Annal. lib* 15, *cap.* 49.

(290) TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 51, 54 & 55.

(291) *Id. ibid. cap.* 56.

meurent presque tous avec courage, après s'être entr'accusés lâchement ; un instant sépare deux rôles aussi opposés. S'ils méprisoient la vie, que ne mouroient-ils en silence ? s'ils craignoient la mort, pourquoi mouroient-ils sans se plaindre ?

Néron, pour conserver l'Empire, fait massacrer sa mere : l'action de Lucain est plus révoltante ; pour conserver sa vie (292), il dénonce Acilia sa mere. O Lucain, tu l'emporterois sur Homere, que ton ouvrage seroit à jamais fermé pour moi. Je te hais ; je te mépriſe, je ne te lirai plus.

Subrius répond à Néron, qui lui demande, comment il a pu trahir son serment (293) : « Je te haïssois. Nul soldat ne te fut plus fidele, tant que tu » méritas d'être aimé ; j'ai commencé » à te détester, lorsque tu es devenu assassin, empoisonneur, parricide, cocher, comédien, & incendiaire. »

Et toi, Sulpicius, pourquoi as-tu conjuré (294) ? « Pourquoi ? c'est que ta » mort étoit l'unique remede à tes » vices. »

(292) TACIT. *ubi sup. cap.* 56.
(293) *Apud* TACIT. *Annal. lib.* 15, *c.* 67.
(294) TACIT. *ubi sup. cap.* 68.

Comme

Comme on creuſoit la foſſe de Subrius, & qu'on ne la creuſoit, ni aſſez longue, ni aſſez large; il dit ironiquement, ils n'en ſavent pas même aſſez pour cela (265)!

Il dit au Tribun Niger, qui lui recommande de préſenter ſa tête avec courage, *puiſſe-tu en montrer autant à la frapper* (296).

Il ſemble que la cruauté du maître avoit accru celle des bourreaux. Niger qui n'avoit pu décapiter Subrius en deux coups, dit à l'Empereur, qu'il l'avoit tué une fois & demie (297).

§. LIII. « Au meurtre de Plautius » Latéranus, déſigné Conſul, ſuccéda » le meurtre qui lui (298) étoit le plus » agréable, celui de Séneque, non qu'il » eût acquis preuve qui l'impliquât mani- » feſtement dans la conjuration de Piſon;

---

(295) *Ne hoc quidem, inquit, ex diſciplina.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 67.

(296) *Id. ibid. Utinam, ait, tu tam fortiter ferias.*

(297) *Sævitiam apud Neronem jactavit, ſeſquiplagâ interfectum a ſe dicendo.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 67, *in fine.*

(298) *Sequitur cædes Annæi Senecæ, lætiſſimæ Principi, non quia conjurationis manifeſtum compererat, ſed ut ferro graſſaretur, quando venenum non proceſſerat.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 60.

» mais il falloit exécuter par le fer, ce qu'on
» avoit inutilement tenté par le poison.
» Jusqu'à ce moment, le seul Natalis
» avoit déposé que pendant la maladie de
» Séneque, on l'avoit dépêché pour le
» voir, se plaindre de ce que son accès
» étoit interdit à Pison, & lui représenter
» qu'il feroit mieux de cultiver leur
» amitié par des entrevues familieres :
» à quoi Séneque avoit répondu que
» des visites réciproques & de fréquents
» entretiens ne convenoient ni à l'un, ni
» à l'autre ; qu'au reste, son salut étoit
» attaché à celui de Pison. »

Natalis, qui connoissoit la haine secrette (299) de l'Empereur contre Séneque, se promettoit de se sauver en le perdant.

« Granius (300) Silvanus, Tribun
» de Cohorte, eut ordre de présenter à
» Séneque cette délation, & de savoir
» de lui, s'il y reconnoissoit le discours
» de Natalis & sa réponse. Soit de hasard,
» soit à dessein, ce jour Séneque avoit
» quitté la Campanie, & s'étoit arrêté

(299) *Adjicit Annæum Senecam, sive internuncius inter eum Pisonèmque fuit, sive ut Neronis gratiam pararet, qui insensus Senecæ, omnes ad eum opprimendum artes conquirebat.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 56.

(300) TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 60.

» avec sa femme, dans une maison de
» campagne, à quatre milles de Rome.
» Le Tribun est arrivé; il est nuit;
» il a entouré la maison de Soldats; il a
» communiqué ses ordres au Philosophe,
» qui prenoit un repas avec sa femme
» Pauline.

« Séneque répondit que Natalis étoit
» venu chez lui; qu'il s'étoit plaint, au
» nom de Pison, que sa maison lui fût
» fermée, & qu'il s'étoit excusé par sa
» mauvaise santé & son goût pour le
» repos. Du reste, qu'il n'avoit aucun
» motif de préférer le salut d'un homme
» privé, à sa propre sûreté; que son
» caractere (301) ne l'inclinoit point à
» la flatterie, & que personne ne le savoit
» mieux que Néron, qui avoit plus
» souvent éprouvé sa franchise que sa
» complaisance.

» Cependant le Tribunal sanguinaire

(301) *Nec sibi promptum in adulatione ingenium; IDQUE NULLI MAGIS GNARUM, QUAM NERONI, QUI SÆPIUS LIBERTATEM SENECÆ QUAM SERVITIUM EXPERTUS ESSET.* *Apud* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 61. *Voyez* à ce sujet ce qu'on a dit dans une longue note sur le *Traité de la Clémence*, liv. 2, tom. 4, pag. 436, *& seq.*

» du Prince (302), les Conſeillers intimes de ſes fureurs, Poppée & Tigellin ſont raſſemblés; le Tribun fait ſon rapport. Néron demande ſi Séneque ſe diſpoſe à ſe donner la mort. Le Tribun (303) répond qu'il ne lui a remarqué aucun ſigne d'effroi; rien de triſte ſur le viſage; rien d'altéré dans les paroles. Auſſi-tôt il lui fut enjoint de retourner, & d'annoncer à Séneque qu'il falloit mourir. Fabius Ruſticus dit que le Tribun prit un autre chemin, s'arrêta chez le Préfet Fænius, lui confia l'ordre de Céſar, & lui demanda s'il obéiroit, & que Fænius lui conſeilla de n'y pas manquer. Telle étoit alors la fatale baſſeſſe de tous! Il n'y avoit pas juſqu'à ce Silvanus, conſpirateur lui-même, qui ne ſecondât des forfaits dont il avoit juré la vengeance. Cependant le Tribun épargna à Séneque l'horreur de

(302) *Ubi hæc a Tribuno relata ſunt Poppæa & Tigellino coram, quod erat ſævienti Principi intimum conſiliorum, &c.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 61.

(303) *Tum Tribunus, nulla pavoris, ſigna, nihil triſte in verbis ejus aut vultu, deprehenſum, confirmavit.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 61.

» le voir & de l'entendre, en introdui-
» sant un des Centurions qui déclara à
» ce Philosophe que son dernier instant
» étoit venu.

» Celui-ci, sans s'émouvoir, demande
» les tablettes de son testament. Sur le
» refus du Centurion, il se tourne vers
» ses amis, & leur dit : que, puisqu'il
» ne lui étoit pas permis de reconnoître
» leurs bons offices ; il lui restoit cepen-
» dant un legs, & de tous ceux qu'il
» avoit à leur faire, le plus précieux
» (304), l'image de sa vie, dont ils ne
» conserveroient pas le souvenir, sans
» être applaudis de leur amour pour les
» connoissances honnêtes, & de leur
» constance en amitié. En même-temps
» il arrête leurs larmes, où par des discours
» simples, ou d'une maniere plus éner-
» gique, les ramene à la fermeté, en
» leur demandant : Et ces préceptes de

(304) *Imaginem vitæ suæ relinquere, testatur : cujus si memores essent bonarum artium, famam tam constantis amicitiæ laturos.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 62. J'aime mieux lire avec l'Écrivain Philosophe, auquel nous devons cet Ouvrage : *cujus si memores essent ; bonarum artium famam, tum constantis amicitiæ laturos.* Cette leçon est très-bonne & fait un très-beau sens. *Note de l'Editeur.*

» la sageſſe, où ſont-ils ? & ces médi-
» tations aſſidues ſur les périls immi-
» nents de la vie, à quoi donc ſervent-
» elles ? A qui la férocité de Néron
» n'eſt-elle pas connue ? Après le meurtre
» (305) de ſa mere & de ſon frere, il ne

(305) Ce paſſage de Tacite prouve l'horreur que le meurtre d'Agrippine avoit inſpirée à Sénèque, & le juſtifie ſur-tout d'en avoir été l'apologiſte, comme quelques Modernes le répetent tous les jours ſur la foi de Dion, ou plutôt du Moine Xiphilin. Certes ce n'eſt pas là le langage d'un homme qui approuve un parricide : c'eſt celui d'un Philoſophe vertueux, qui a le courage de reprocher publiquement cet exécrable aſſaſſinat à celui qui l'a commis, & de l'en accuſer devant une aſſemblée de perſonnes graves qui en étoient auſſi inſtruites & auſſi indignées que lui. Si Sénèque eût mérité quelque reproche à cet égard, auroit-il oſé s'exprimer de la ſorte, au moment où Rome entiere avoit les yeux ſur lui, & rejeter ſur Néron ſeul, un crime dont il auroit été lui-même le complice, le confident ou l'apologiſte ? N'auroit-il pas craint avec raiſon la réclamation, ou du moins le murmure, de ceux mêmes qui l'écoutoient ; & doit-on ſuppoſer, ſans aucune preuve, à un homme qui, dans tous les ſiecles, a été l'objet de la vénération de tous les gens de bien, une audace, une impudence & une effronterie que les plus vils ſcélérats n'ont jamais eues ? Tacite lui-même n'auroit pas manqué de remarquer ici la contradiction choquante des diſcours de Sénèque & de ſes actions ; & ſon ſilence ſur

» lui restoit plus qu'à tremper ses mains
» dans le sang d'un homme qui s'étoit
» occupé à lui former le cœur & l'esprit.»

Le silence de Séneque sur Burrhus, dans ce moment, m'inclineroit à croire que celui-ci ne mourut point d'une mort violente, ou que du moins Séneque l'ignoroit ou ne le pensoit pas. Rien n'étoit plus naturel dans cette circonstance, que de s'associer celui avec qui l'on avoit partagé les mêmes fonctions, & qui en avoit reçu la même récompense.

« Après ces discours, & quelques au-
» tres qui sembloient s'adresser à tous, il
» embrasse sa femme; & attendri (306),
» malgré la résistance actuelle de la fer-

---

ce point, joint à la teneur de la vie entiere de ce Philosophe, suffiroit, je ne dis pas seulement pour le disculper d'avoir eu la moindre part à la mort d'Agrippine, mais même pour faire présumer qu'il s'expliqua dès-lors hautement, & sans craindre d'exciter contre lui la fureur & le ressentiment de l'Empereur, sur un crime dont l'idée seule fait frémir tout homme qui conserve encore quelqu'étincelle de vertu. *Voyez* ci-dessus ce qu'on a dit sur le même sujet dans les notes 219 & 235. *Note de l'Éditeur.*

(306) *Et paululum adversus præsentem fortitudinem mollitus*, m'a semblé plus juste que, *adversus præsentem formidinem*, qui feroit injure à Séneque. *Voyez* TACITE, *lib.* 15, *c.* 63.

» meté ; il la prie, il la supplie de mo-
» dérer son affliction, de ne la point éter-
» niser, & de permettre à des diversions
» honnêtes, (307 & la contemplation
» d'une vie consacrée à la vertu, d'adou-
» cir les regrets de la perte de son époux.
» Pauline proteste que la sentence de
» mort leur est commune, & appelle la
» main du percusseur. Séneque ne s'op-
» pose point à une aussi noble résolution,
» autant par tendresse pour une femme
» uniquement chérie, que par crainte
» des injures auxquelles elle resteroit ex-
» posée. Je vous (308) avois indiqué,
» lui dit-il, les consolations de la vie,
» vous préférez une mort glorieuse : je
» ne vous en envierai point l'exemple.
» Dans une séparation qui exige autant
» de force, que notre constance soit
» égale, & que votre fin ait le plus
» d'éclat. Et à l'instant & d'un même

(307) *Sed in contemplatione vitæ per virtutem actæ, desiderium mariti solatiis honestis toleraret.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 63.

(308) *Vitæ, inquit, delinimenta monstraveram tibi; tu mortis decus mavis: non invidebo exemplo. Sit hujus tam fortis exitûs constantiæ penes utrosque par, claritudinis plus in tuo fine.* TACIT. *ubi supr. cap.* 63.

» coup ; le fer leur ouvre les veines
» des bras. Séneque étant avancé en
» âge, exténué par l'excès de la diete,
» & ſon ſang s'échappant lentement, il
» ſe coupe les veines des jambes & des
» cuiſſes. Mais de peur que la vue des
» cruelles angoiſſes qui l'excédoient,
» ne briſât l'ame de ſon épouſe, & que
» le ſpectacle du tourment de cette
» femme, ne lui arrachât un mouve-
» ment d'impatience, il lui perſuada de
» ſe retirer dans un autre appartement.
» Alors il appelle des ſecrétaires ; &
» inſpiré par ſon éloquence juſqu'au der-
» nier moment, il dicte pluſieurs choſes
» qu'on a publiées dans ſes propres
» termes, & auxquelles je m'abſtiens de
» toucher, dit (309) Tacite. »

---

(309) *Et noviſſimo quoque momento, ſuppeditante eloquentiâ, advocatis ſcriptoribus, pleraque tradidit, quæ in vulgus edita ejus verbis, invertere ſuperſedeo.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 63 *in fine.* Ce paſſage eſt un de ceux d'où l'on peut inférer, avec beaucoup de vraiſemblance, que Tacite, ainſi que les meilleurs Auteurs de l'antiquité, oubliant la poſtérité, & concentrant, pour ainſi dire, l'Univers dans Rome ou dans Athenes, écrivoient ſeulement pour leurs amis, leurs contemporains, & ne prévoyoient pas ſur-tout que leurs Ouvrages

§. LIV. Le récit qui précede, eſt traduit de ſes annales ; interprêtes fideles

franchiſſant l'intervalle des temps & des lieux, feroient un jour les délices des hommes les plus inſtruits, parmi les Nations les plus éclairées. Il eſt vrai que par une de ces contradictions bizarres, & aſſez difficiles à expliquer, de l'eſprit humain, on les voit, dans d'autres endroits, fortement animés du déſir de la gloire, entendre de loin, au milieu de leurs concitoyens ingrats, la voix libre & impartiale des ſiecles à venir, & ſe conſoler de l'injuſtice du leur, par l'eſpérance ſi douce de ne pas mourir tout entier. Mais je ne ſais ſi cette idée de la poſtérité, qui d'ailleurs ne paroît pas avoir jamais été auſſi étendue dans leur tête que dans la nôtre, n'étoit pas moins une opinion dont ils fuſſent véritablement convaincus, qu'une de ces illuſions flatteuſes ſur leſquelles leur imagination exaltée & leur amour propre ſe plaiſoient quelquefois à ſe repoſer. Il ſemble en effet que, lorſqu'ils écrivoient de ſang froid, & d'après leur propre & intime perſuaſion, ils s'occupoient fort peu de l'avenir. On en voit la preuve dans le paſſage de Tacite, qui fait le ſujet de cette note, & ſur tout dans celui où en s'excuſant, pour ainſi dire, d'avoir conſervé la réponſe hardie de Flavius à Néron, il inſiſte encore ſur la cauſe de ſon ſilence à l'égard des dernieres paroles de Séneque. « J'ai rapporté, dit-il, les » propres termes de Flavius, parce que ſon » diſcours n'eſt pas auſſi public que celui de » Séneque, & que l'éloquence un peu ſauvage, » mais énergique & préciſe, de ce guerrier, ne » méritoit pas moins d'être connue. » *Ipſa rej-*

de cet Auteur ſublime & profond, nous n'aurons pu, ſans témérité, j'ai preſque

---

tuli verba, quia, non ut Senecæ, vulgatæ erant: nec minus noſci decebat militaris viri ſenſus incomptos ſed validos. (*An lib.* 15, *cap.* 67.) Ces deux paſſages décelent évidemment un homme qui ne porte pas ſes regards au-delà du moment. Si en compoſant cette partie de ſes Annales, Tacite eût penſé à la poſtérité, il auroit ſenti l'impoſſibilité abſolue pour des faits ou des diſcours purement traditionnels, d'arriver ſans ſe corrompre, & à travers les diverſes révolutions que le temps amene, à des époques très-éloignées : & le même motif, qui l'a déterminé à rapporter en faveur de ſes Contemporains, la réponſe peu connue de Flavius, l'auroit engagé plus fortement encore à conſacrer de même, d'une maniere durable, par intérêt pour la poſtérité, & par reſpect pour la mémoire de Sénéque, le diſcours de ce Philoſophe. Car on ne peut pas raiſonnablement accuſer l'Hiſtorien le plus profond, le plus judicieux & le plus réfléchi de l'antiquité, de n'avoit pas prévu, d'après le cours ordinaire des choſes & l'expérience journaliere de l'incertitude de la tradition, que ſi, au moment où il écrivoit, tous les Romains ſavoient encore par cœur les paroles que Séneque mourant avoit dictées à ſes Secrétaires, elles ſeroient néceſſairement altérées de mille manieres différentes, & peut-être même entiérement effacées de leur eſprit, avant que cette génération fût écoulée. Au reſte, c'eſt ſur-tout dans les Hiſtoriens, qu'on peut ſouvent obſerver cet oubli de la poſtérité. Quelle qu'en ſoit

dit ſans ſacrilege, y ajouter ou en retrancher un ſeul mot. Si nous lui avons ôté quelque choſe, c'eſt ſon laconiſme & ſon énergie; & l'on imagine bien que c'eſt malgré nous.

Séneque avoit eu deux femmes; la premiere s'appelloit Helvia, & voici comme il en parle (310): « Le ſoir, » lorſque ma lampe eſt éteinte, & que » l'heure m'a ſéparé de ce cenſeur de mes » penſées, de ce témoin de mes actions, de » cet appui de ma conduite; j'y ſupplée » par un examen ſcrupuleux. Je me rappelle ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. Je » ne me diſſimule rien; je ne me paſſe rien, » & pourquoi craindrois-je de me voir tel » que je ſuis, lorſque je puis m'adreſſer » à moi-même ce que j'aurois entendu » de ſa bouche; Séneque, tu as mal » dit; Séneque, tu as mal fait; n'y » retourne plus & je te pardonne. »

La ſeconde, celle qui vient d'aſſiſter à la mort de Séneque, & mêler ſon ſang à

---

la cauſe, le fait n'en eſt ni moins certain ni moins curieux, & l'on ſera, je penſe, un peu ſurpris que perſonne encore ne l'ait remarqué. *Note de l'Éditeur.*

(310) *Senec. de ira, lib. 3, cap. 36.* Conférez ici ce qu'il dit encore dans la vingt-ſixieme Lettre; le paſſage eſt très-beau.

celui de ſon époux, s'appelloit Pauline : elle étoit jeune & belle, & Séneque âgé. On ne pardonne rien aux hommes d'un certain ordre ; on peſe leurs plus indifférentes actions, dans une balance rigoureuſe. Et cette balance, qui la tient ? on le fait. Tout s'acquitte dans ce monde-ci, & la naiſſance, & les richeſſes, & les honneurs, & les talents : la poſſeſſion même de la vertu n'eſt pas gratuite, & tant mieux.

On fit un crime au vieux Philoſophe, d'avoir pris une jeune femme. Et qu'importe ſi cette jeune femme eſt honnête ? le vieux philoſophe en étoit tendrement aimé. Vous qui entr'ouvrîtes les rideaux du lit nuptial, pour repaître vos yeux, & vous amuſer d'une ſcene indécente ou ridicule ; jugez à préſent, s'il entra dans la ſainte union de Séneque & de Pauline, aucune de ces vues ſi deshonnêtes & ſi communes, qui compenſent aux yeux des parents & des époux intéreſſés, l'extrême diſparité d'âge, mais dont la nature trompée ſe venge par la perte des mœurs, l'incertitude des naiſſances, & le trouble domeſtique.

« Néron n'avoit aucun motif particu-
» lier de haïr Pauline, il lui conſerva la
» vie, par la crainte que ſa mort ne ren-

» dît ſa cruauté plus odieuſe. Les ſoldats, » ſes affranchis, ſes eſclaves fermerent » ſes bleſſures, & arrêterent ſon ſang ; » il eſt (311) incertain ſi elle y conſentit : » mais comme le vulgaire eſt prompt à » voir en tout le mauvais côté, on ne » manqua pas de répandre, que tant » qu'elle avoit redouté l'implacable Né- » ron, elle avoit ambitionné de finir » avec ſon mari ; mais qu'auſſitôt qu'elle » s'étoit flattée d'un meilleur ſort, elle » avoit cédé à la douceur d'exiſter. Elle » en jouit peu d'années, gardant à ſon » époux un ſouvenir digne d'éloge, & » montrant par la pâleur de ſon viſage » & la maigreur de ſes membres, com- » bien elle avoit perdu de ſang.

» Cependant Séneque dont la mort » étoit retardée par la lenteur de l'effu- » ſion, pria Statius Annæus, qui lui » étoit connu par une longue expérience » pour un habile Médecin & pour un » ami sûr, de lui adminiſtrer le poiſon » que les Athéniens préparoient à ceux » que les loix condamnoient publique- » ment à la mort. On le lui préſenta : il » le but, mais ſans effet ; ſes membres

(311) *Incertum an ignaræ.* TACIT. *loc. citat. cap.* 64.

» étoient froids, & ſon corps fermé à » l'activité du venin. Enfin il entre dans » un bain chaud, prend un peu d'eau » qu'il répand ſur ſes eſclaves les plus » proches de lui, ajoutant : *A Jupiter* » *libérateur.* Au ſortir de ce bain, dont » la vapeur l'avoit ſuffoqué, il eſt porté » ſur un bûcher (312), ſans appareil, » ainſi qu'il l'avoit recommandé dans un » teſtament où il avoit pourvu à ſes funé- » railles, & qu'il avoit écrit dans les » jours de ſa grande puiſſance & de ſon » extrême richeſſe. »

§. LV. Cette richeſſe prodigieuſe pour un ſimple particulier, étoit exorbitante pour un Philoſophe ; elle ſe montoit environ à quarante millions de notre monnoie (313) : il n'alloit point à elle, il la reçut quand elle vint à lui.

---

(312) *Sine ullo funeris ſolenni crematur. Ita codicillis præſcripſerat, quum etiam tum prædives & præpotens, ſupremis ſuis conſuleret.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 64 *in fine.*

(313) *Voyez* TACITE, *Annal. lib.* 14. *c.* 52, 53, *& lib.* 13, *cap.* 42. Joignez à ces paſſages ce que Séneque dit lui-même dans ſon *Traité de la vie heureuſe*, pour juſtifier ſes richeſſes, & forcer au ſilence ſes infâmes calomniateurs. Il paroît n'avoir écrit ce petit Traité, que pour faire à cet égard ſon Apologie, & réfuter toutes

La succeſſion que ſon pere lui laiſſa étoit conſidérable. Dans la conſolation qu'il écrivit, de la Corſe, à Helvia ſa mere, il lui dit (314), « ayant des » parents, vous avez avantagé vos fils, » déjà riches: jamais vous n'uſâtes de » notre crédit, il ne vous eſt revenu de » nos honneurs que de la joie à recueillir » & des dépenſes à faire. Lorſque la » mort de notre pere vous rendit la dé- » poſitaire de notre fortune, vous en prî- » tes les mêmes ſoins que de la vôtre, & » vous ne négligeâtes aucun moyen de » l'augmenter. » Elle s'étoit encore accrue par des placements avantageux: les largeſſes de ſon Eleve y mirent le comble. On l'a déjà entendu ſur les inconvénients de ces dons. « Seigneur, a-t-il dit à Né- » ron: Je vous rends graces de vos bon- » tés; mais je ne ſaurois vous diſſimuler » les propos affligeants qu'elles vont » exciter. On dira: Le voilà donc ce » Stoïcien ſi frugal, ce modeſte Philo-

les accuſations intentées dès-lors contre lui. *De vita beata, cap.* 17, 18 & ſuiv. *Note de l'Éditeur.*

(314) *Tu filia familias locupletibus filiis ultrò contuliſti, tu patrimonia noſtra ſic adminiſtraſti, &c.* SENEC. *Conſolat. ad Helv. cap.* 14.

» ſophe à qui peu de choſe ſuffit : voyez
» & ſes jardins, & ſes terres, & ſes
» campagnes à Nomentanum, à Albina,
» à Baies, & les énormes capitaux qu'il
» a placés, & ſes tables (315) de cedre
» à pieds d'ivoire ; il n'en a guere moins
» de cinquante (316), & le prix de la
» plus ſimple paieroit une groſſe métai-
» rie : qu'on m'aſſure la centieme partie
» de ſon revenu, & demain je laiſſe
» croître ma barbe, & j'endoſſe la robe
» de Zénon. Seigneur, ſi vous reprenez
» vos bienfaits, ces bruits ceſſeront, &
» je ſerai mieux connu. »

Dion accuſe (317) Séneque d'avoir

(315) *Harum menſarum multitudinem ne mireris*, dit le ſavant Éditeur de Dion Caſſius, *recogita, in majoribus conviviis ſingulos hoſpites propriam habuiſſe menſam. Reimar. not. in Dion lib. 61, cap. 10, §. 72.* Joignez à ce paſſage ce que Séneque dit de ces Tables *de Benef. lib. 7, cap. 9, & de Tranquillit. anim. cap. 1.* Note de l'Éditeur.

(316) Une partie de ces accuſations ſe trouve dans DION *in Nerone, lib. 61, cap. 10, p 990, tom. 2., édit.* Reimar. *Confer. quæ Suilius, apud* TACIT. *An. lib. 13, cap. 42, & lib. 14, cap. 52.*

(317) Dion eſt ici l'écho de Suilius, dont il répete les calomnies. *Apud* TACIT. *An. lib. 13, cap. 42.*

prêté à uſure ; il attribue la guerre Britannique à la dureté avec laquelle il exigea, dit-il, des Bretons (318), le rembourſement de ſes capitaux en entier, ſans être diviſés en pluſieurs paiements.

Qui eſt ce Dion ? ce Dion que (319) Crevier appelle *le calomniateur éternel de tous les Romains vertueux* ; qui a oſé, ſans s'appuyer d'aucune autorité, accuſer Cicéron d'un commerce inceſtueux avec ſa fille Tullia, & qui s'eſt déchaîné contre Caſſius, Brutus, les hommes les plus renommés par leurs vertus, ſans qu'on puiſſe trouver à cette étrange fureur, d'autres raiſons (320), dit Juſte-Lipſe, qu'une incurable perverſité de jugement & de mœurs ? Ce Dion étoit de Nicée en Bithinie : il

(318) *Voyez* DION, *Hiſt. Rom. lib.* 62, *cap.* 2, *edit.* Reimar. *tom.* 2, *pag.* 1003.

(319) *Hiſt. des Empereurs*, tom. 4, liv. 10, pag. 130. *Voyez* la note ſuivante.

(320) Juſte Lipſe, étonné de l'étrange acharnement de Dion à calomnier Sénèque, ſe fait à lui-même cette queſtion. *Quibus odii cauſſis, aut quo mendacii pretio ? CREDO JUDICII QUÆDAM MORUMQUE PERVERSITAS FUIT quæ eumdem illum in Ciceronem exacuit, quæ in Caſſium, Brutum, OMNESQUE BONOS. Caveat ab his, moneo, juventus, &c. Excerpt. ex not. Lipſ. ac* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 42, *edit.* Erneſt. *Lipſ.* 1772. Note de l'Éditeur.

s'occupa toute sa vie à décrier le mérite qui l'offusquoit ; il s'attacha particuliérement à Séneque : distinction flatteuse. Ses mensonges, mal-adroits, à force d'être exagérés, manquerent leur effet, même sur la crédulité. Il fut Gouverneur de province & deux fois Consul; récompense du vil mérite d'intrigant, de courtisan & de flatteur, qu'il exerça sous trois regnes.

Et voilà le témoignage qu'on allegue contre Séneque, l'homme qu'on oppose à Tacite qui le précéda de plus d'un siecle, au censeur des hommes le plus sévere, qui fut le contemporain & l'admirateur de notre Philosophe.

Mais ce n'est pas à Dion que nous avons à répondre; c'est au crédule abréviateur de Dion, à Xiphilin, espece de sou, homme méchant, esprit bizarre : car ce sont deux observations très-judicieuses, l'une de la Mothe le Vayer (321), « qu'il est incroyable que Dion, après » avoir loué si hautement la sagesse de » Séneque dans son cinquante-neuvieme » livre, se soit contredit si grossiérement,

(321) *Voyez* son Traité *de la vertu des Payens*, part. 2, pag. 290, tom. V, *édit.* Paris, 1684, & ci-dessous, la note 323.

» en le diffamant, comme il fait, selon » le texte de Xiphilin : » l'autre de Juste-Lipse (322), qu'il faut qu'un tel faiseur d'épitome, ait pris les accusations de Suilius, ou de quelqu'autre aussi méchant, pour les vrais sentiments de Dion.

On lit dans Dion (323) ; « Lucius » Annæus Séneque surpasse en sagesse » tous les Romains de son temps, & » beaucoup d'autres personnages renommés. Ce ne fut, ni par quelque faute » qu'il eût commise, ou dont il fût » soupçonné, qu'il courut le danger de » la proscription. »

Quoi qu'il en soit, les détracteurs de Séneque ont-ils recherché les moyens par lesquels sa fortune s'étoit accumulée ?

---

(322) *Ne ipsum quidem Dionem sic scripsisse putat ex sua affirmatione, sed alicujus forte Suillii, quæ bonus Xiphilinus ut asserta habuerit. Lipsi. Manuduct. ad Philos. Stoic. lib.* 1, *Dissertat.* 18. *Opp. tom.* 4, *pag.* 456. A. *Note de l'Éditeur.*

(323) *L. vero Annæus Seneca, omnes sui temporis Romanos, multosque alios* SAPIENTIA SUPERANS, PÆNE INTERIIT, NEQUE ULLO SUO PECCATO, NEQUE OPINIONE PECCATI. DION, *in Caligul. lib.* 59, *cap.* 19, *pag.* 923, *tom.* 2, *edit.* Reimar. *Note de l'Éditeur.*

nullement. Se ſont-il informés de l'uſage qu'il en a fait ? dit-on que ſon coffre-fort ait été fermé à ſes parents, à ſes amis indigents? on mentiroit. Lui reproche-t-on quelques-uns de ces vices qui naiſſent de la ſordide ou folle opulence, l'avarice ou la diſſipation, la dureté, le déréglement des mœurs, l'inſolence, l'amour déſordonné du faſte, le goût des plaiſirs ſenſuels, cette magnificence intérieure qui humilie les Grands, qui confond les différents états de la ſociété, qui éleve le millionnaire au niveau des hommes décorés des premieres places, & qui inſulte à la miſere publique : on mentiroit encore. Mettra-t-on ſur la même ligne, un Séneque, l'inſtituteur du Prince, ſon ami, l'ame de ſes conſeils, avec un Pallas, un Narciſſe, un Tigellin, les miniſtres de ſa débauche & de ſes cruautés? On ne peut, ſans conſéquence, ni s'approcher, ni s'éloigner du Tyran, toujours ombrageux S'il eſt fâcheux d'accepter ſes dons, il n'eſt pas moins dangereux de les rejetter (324). Je voudrois bien qu'on

(324) C'eſt à peu près ce que Séneque dit dans ſon Traité des Bienfaits. « Il ne m'eſt pas tou-» jours poſſible de refuſer : quelquefois je ſuis » forcé de recevoir un bienfait contre mon gré. » Un tyran cruel & prompt à s'irriter, regar-

nous apprît ce que les cenſeurs de Séneque auroient fait à ſa place. J'oſerois aſſurer

» deroit mon refus comme une inſulte. Je mets » dans la même claſſe les brigands, les pirates, » & un Roi qui a les ſentiments d'un pirate » & d'un brigand. » *Liv.* 2, *chap.* 18. Ce paſſage eſt tellement applicable à Néron, & il explique ſi naturellement les vrais motifs de la conduite de Séneque, relativement aux bienfaits qu'il conſentit à recevoir de ce Prince ſanguinaire, qu'on ne peut guere douter qu'il ne l'ait écrit à deſſein de le faire ſervir un jour à ſa juſtification. Voyez encore ce qu'il dit au ſujet de Socrate, qui refuſa de venir à la Cour d'Archélaus, parce qu'il ne vouloit pas, diſoit-il, aller chez un homme dont il recevroit des bienfaits ſans pouvoir les lui rendre. *De Benef. lib.* 5, *cap.* 6. Il paroît par un paſſage de Tacite, que les bienfaits de Néron peſoient beaucoup à Séneque; on voit clairement par tout ce qu'il lui dit, qu'il en étoit embarraſſé; il tâche même de lui faire entendre aſſez adroitement, mais ſans le bleſſer, qu'il ne les a reçus, que parce qu'il ne pouvoit pas décemment les refuſer. *Ego quid aliud munificentiæ tuæ adhibere potui, quam ſtudia, ut ſic dixerim, in umbra educata? ... At tu gratiam immenſam, innumeram pecuniam circumdediſti: adeo ut plerumque intra me ipſe volvam... ubi eſt animus ille modicis contentus? Tales hortos inſtruit, & per hæc ſuburbana incedit, & tantis agrorum ſpatiis, tam lato fœnore exuberat? UNA DEFENSIO OCCURRIT, QUOD MUNERIBUS TUIS OBNITI NON DEBUI. SENEC. apud TACIT. Annali. lib.* 14, *cap.* 53. Note de l'Éditeur.

que le mépris du Philoſophe pour ſa propre richeſſe, étoit plus vrai que celui d'un Suilius, d'un Dion, d'un Xiphilin; & de tous leurs échos, tant anciens que modernes.

Ce qui me confond, c'eſt qu'au milieu de ces déclamations violentes contre Séneque, qui accepta les bienfaits de Néron malgré lui, je ne trouve pas un mot contre les hommes de la République les plus diſtingués par leur naiſſance & leurs dignités, qui les ſolliciterent. D'où naît cette partialité? je le ſais: c'eſt qu'ils n'étoient que des Grands; & que Séneque étoit un Sage. Quoi donc! ce titre impoſe-t-il une force, une élévation d'ame, dont les autres conditions ſont diſpenſées! Ce qu'on interdit au Philoſophe, le Noble le fera ſans s'avilir! Si telle eſt l'opinion des Grands & du peuple, on ne ſauroit penſer, ni plus dignement de la philoſophie, ni plus baſſement de toutes les autres ſortes d'illuſtrations.

J'inſiſte. Quelle ſi grande importance, cette énorme fortune, qui n'excédoit toutefois ni le rang d'un Miniſtre, ni la fatigue de ſes fonctions, ni le mérite de ſes ſervices; cette richeſſe ſi reprochée, peut-être plus encore enviée, pouvoit-elle avoir aux yeux d'un homme né de parens

ſages & modeſtes, innocent & frugal comme eux, dont la vertu ne ſouffrit pas la moindre atteinte de l'air empeſté de la Cour la plus diſſolue, & qui oſoit adreſſer des vérités dures à un Prince, dont le ſourcil froncé, & le viſage riant, n'étoient que deux arrêts de mort différents.

Las du ſpectacle de la débauche & du crime, il veut s'éloigner : Néron le retient ; & voici ce que Séneque lui fait entendre, s'il ne le lui dit pas expreſſément : « Je ſais que ma préſence & mes repro» ches vous importunent : mais c'eſt votre » faute, & non la mienne. N'attendez de » moi que la vérité : je vous reſpecte, » mais je la reſpecte, plus que vous (325);

(325) *Nec ſibi promptum in adulationes ingenium. Idque nulli magis gnarum, quàm Neroni, qui ſæpius libertatem Senecæ, quàm ſervitium expertus eſſet.* SENEC. *apud* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 61. Joignez à ce paſſage, ce qu'il dit à Néron, dans le ſecond livre de la Clémence, (chap. 2) : après avoir fait à ce Prince, jeune encore, un tableau touchant de la proſpérité de ſon regne, s'il continue à donner à ſes ſujets l'exemple des bonnes mœurs, il ajoute : « Souffrez que je m'arrête un mo» ment ſur ce tableau, non pour flatter vos » oreilles ; ce n'eſt pas ma coutume : j'aime» rois mieux les offenſer par la vérité, que de » &

» & je me consolerois plus difficilement » de l'avoir offensée, que de vous avoir » déplu. » Certes, ce n'est pas là le discours d'un homme attaché à la faveur, aux honneurs, aux richesses, à la vie. J'en atteste les gens de Cour.

§. LVI. Dans la conduite, les discours & les écrits de Séneque, on voit un homme, un Philosophe, qui, affermi sur le témoignage de sa conscience, marche avec une fierté dédaigneuse, au milieu des bruits calomnieux de quelques citoyens qui attaquent sa vertu & ses talents, par une basse jalousie qui souffre de la richesse qu'il possede, des honneurs dont il est décoré, & de la considération générale dont il jouit : & en quel temps cela ne s'est-il pas fait!

Qu'on rapproche le discours précédent, de celui qu'il tient au Tribun Silvanus, quelques instants avant que de mourir, & l'on reconnoîtra, dans une fermeté aussi soutenue, l'homme dont Pline le Natu-

» leur plaire par l'adulation. « *Voyez* ce qu'on a dit sur ce passage, dans une note où l'on réfute au long, & par des faits précis, tout ce que les détracteurs de Séneque ont débité contre lui. Tom. 4, p. 436, 437 & suiv. *Note de l'Éditeur.*

raliſte a dit (326) qu'il avoit bien connu le néant & la futilité des grandeurs humaines ; le Sage à qui elles n'en avoient point impoſé ; le Philoſophe qui avoit paſſé les jours & les nuits à converſer avec lui-même, & à ſe convaincre de la vanité de ces richeſſes, dont on aime à ſe perſuader que la poſſeſſion l'avoit enivré.

Pour rentrer dans le palais de Néron ; plus puiſſant que jamais, il ne lui en auroit coûté qu'un mot flatteur : mais il mourra plutôt que de le dire. Juſqu'à quand des pygmées chercheront-t-ils en eux-mêmes la meſure des grands hommes !

« Tous ces beaux axiomes de morale » que Séneque a dictés, diſent quelques-» uns des ces détracteurs, c'eſt une ſottiſe » de croire qu'il les ait pratiqués. C'étoit » un homme comme nous ; peut-être un » peu moins ſubjugué par les opinions » vulgaires. » C'eſt-à-dire, cet héroïſme philoſophe eſt au-deſſus de moi ; donc il eſt au-deſſus d'un autre ; donc il n'y a

(326) *Noviſſimè Annæo Seneca, principe tum eruditionis, ac potentiæ, quæ poſtremò nimia ruit ſuper ipſum,* MINIMÈ UTIQUE MIRATORE INANIUM. PLIN. *Nat. Hiſt. lib.* 14, *cap.* 4, *pag.* 713, *edit.* Harduin.

point de pareils héros. Voilà une singuliere logique.

Je sais qu'il ne faut pas conclure la pureté des mœurs, de la sagesse des discours, & qu'il peut arriver qu'un pervers écrive & parle plus dignement de la vertu, qu'un homme vertueux: mais ce pervers n'est pas un Séneque, n'a pas consumé sa vie à méditer les devoirs du Sage, & à donner des leçons de Stoïcisme à ses amis, à sa mere, à ses tantes, à ses freres, à presque tous les ordres de citoyens; & ne s'est pas laissé couper les veines plutôt que de se démentir. La vie publique de Séneque n'étoit ignorée de personne; & comment auroit-il fait pour dérober à ses entours la connoissance de sa vie privée? Vicieux, de quel front auroit-il prêché la vertu à son Eleve? La moindre contradiction entre ses mœurs & ses préceptes ne l'auroit-elle pas exposé à la risée des Courtisans? Il faut avouer, ou que Séneque a été un des hommes les plus vertueux, ou de tous les Prédicateurs le plus impudent. Un vicieux qui poursuit le vice avec la constance & l'âcreté de Séneque! un Philosophe qui passe ses journées à écrire; & qui n'écrit pas une ligne qui ne soit une satyre sanglante de lui-même! un méchant, dont

la fonction habituelle eſt de faire des gens de bien! cela ſe conçoit-il ? Cette hypocriſie eſt le rôle excluſif, le privilege d'un certain état; mais Séneque n'étoit point Augure : ce qu'on a dit d'Epicure, on peut le dire de lui ; que celui qu'il ne corrigeoit pas, étoit un déterminé ſcélérat à renvoyer aux tribunaux des enfers.

§. LVII. Jeune Seigneur, toi qui ne pris aucun des vices de la Cour, où ton rang & ta naiſſance t'appelloient ; toi qui es fait pour croire aux vertus, parce que ton ame en eſt remplie ; tu arracheras de l'ouvrage ingénieux & profond de ton ayeul, ce frontiſpice où l'on voit le maſque ſéduiſant de la vertu ſur le viſage du vice ; tu briſeras ce buſte injurieux, au-deſſous duquel on lit *Séneque* ; & tu ne ſouffriras pas qu'il inſulte à jamais au plus digne des mortels (327.)

(327) Il y a très-long-temps qu'on ne voit plus ce frontiſpice affligeant, à la tête des Maximes du Duc de la Rochefoucault : on ne le trouve même dans aucune des éditions qui ont ſuivi la troiſieme ou la quatrieme, comme je m'en ſuis aſſuré en conſultant preſque toutes celles qui ont été publiées depuis cette époque, juſqu'à la derniere, imprimée cette année au Louvre, avec autant d'exactitude que d'élégance. Ainſi l'Auteur des Maximes a réparé lui-même l'injure

J'avoue qu'il étoit difficile que le grand détracteur des vertus humaines fît un meilleur choix. Si Séneque fut un hypocrite, le Sage n'eſt qu'une chimere.

Mais la vertu eſt donc une choſe bien affligeante, une choſe bien précieuſe, même aux yeux des méchants, à en juger par leur acharnement à nous en dépouiller? Encore leur pardonneroit-on leur cruelle malignité, s'ils s'enrichiſſoient en travaillant à nous appauvrir; ſi ce vice étoit le ſeul dont ils fuſſent ſouillés. Mais quels furent, & quels ſeront dans tous les temps les calomniateurs de Séneque? des Courtiſans, des adulateurs par état, la race la plus abjecte; des Tiberes, des Caligulas, les oppreſſeurs des hommes dont ils devoient être les peres, avec le nombreux cortege des menteurs ſubalternes qui ſervent leur haine & qui encenſent leurs folies (328).

---

qu'il avoit faite à Séneque; & cette eſpece de retractation publique, la ſeule qui convienne quand l'offenſe l'a été, fait également l'apologie de l'un, & l'éloge de la candeur de l'autre. *Note de l'Editeur.*

(328) « Je puis dire avec vérité, dit la » Mothe le Vayer, n'avoir jamais ouï mal par- » ler de Séneque, qu'à ceux qui étoient bien » avant dans le vice; comme au contraire je » n'ai guere vu d'hommes vertueux qui n'ai-

Il y aura dans tous les temps des scélérats mercenaire, à qui il ne manquera que le talent & la circonstance pour être des Anytes & des Tigellins. Que l'hypocrisie ou la perversité de l'homme en place leur fasse signe, ils accourront: ils diront: *Seigneur, parle: quel est l'homme de bien qu'il te faut immoler? nous voilà prêts.* Ils se sont dit: Que nous importe le déshonneur, pourvu qu'on nous protege & qu'on nous gratifie.

§. LVIII. Après la découverte de la conjuration de Pison, Néron est un tigre devenu fou. Des enfants des Conjurés, les uns sont chassés de Rome, exterminés par la faim ou par le poison; d'autres massacrés dans un repas avec leurs Instituteurs & leurs esclaves (329).

» massent Séneque très-ardemment: & com-
» ment se pourroit-il faire que celui dont on
» ne sauroit lire les écrits sans être touché d'une
» secrete passion pour la vertu, eût été, quant
» à lui, son plus capital adversaire? Sans doute
» qu'il faut n'avoir aucune connoissance de ses
» œuvres pour prendre une telle opinion; &
» pour moi j'avoue qu'on me feroit croire plutôt
» toute autre chose, que la mauvaise vie de
» Séneque. « *De la vertu des Payens*, part. 2, pag. 253, tom. 5, *édit. in*-12. *Note de l'Éditeur.*

(329) SUETON. *in Neron. cap.* 36.

Quelle ſuite d'aſſaſſinats ! Salvidienus, (330) a loué à des étrangers des bouti-ques dépendantes de ſa maiſon, proche la Place publique ; il mourra. Caſſius Longinus a placé l'image de Caſſius parmi celles de ſes ancêtres ; il mourra. Pétus Thraſéa a le front ſévere d'un Cenſeur ; il mourra. Fier d'avoir tant oſé impuné-ment, il ſe vante qu'avant lui aucun Sou-verain n'a ſu ce qu'on peut ſur le trône. Il projette l'extinction de l'ordre Sénatorial, qui n'eſt pas encore aſſez vil à ſon gré.

On prononce devant lui le proverbe grec, *que tout périſſe après ma mort* (331) ; Ἐμοῦ θανόντος γαῖα μιχθήτω πυρί, il re-prend, ἐμοῦ ζῶντος, *de mon vivant.* Rien de plus touchant que la mort de Vétus (332), de Sentia ſa belle-mere, & de Pollutia ſa fille. Pollutia venoit de recevoir dans le pan de ſa robe la tête ſanglante de ſon époux. Vétus abandonne tout à ſes eſclaves, excepté trois lits funéraires, ſur leſquels ces trois victimes ſe font couper les veines, avec le même fer, dans le

(330) SUETON. *loc. cit. cap.* 37.
(331) SUETON. *ubi ſup. cap.* 38.
(332) *Voyez* TACITE, *Annal. lib.* 16, *c.* 10, & 11.

même appartement, n'ayant de vêtement, que ce qu'en exige la pudeur. On les plonge dans le bain, où ils expirent; le pere, les yeux attachés sur sa fille, l'ayeule sur sa petite-fille, celle-ci sur les deux autres, tous trois invoquant en même temps les Dieux; tous trois les conjurant de hâter leur mort, & de leur épargner la douleur de survivre à ce qu'ils ont de plus cher. La nature suivit l'ordre de l'âge; Sentia mourut la premiere, & Pollutia la derniere.

Novius Priscus est exilé à titre d'ami de Séneque (333).

Junius Gallion, frere de Séneque, effrayé, demande grace (334).

Annæus Méla; frere de Séneque & de Gallion, se fait ouvrir les veines.

Et tandis que le sang des bons citoyens coule, on continue de remercier les Dieux.

Cependant il se répandoit que Subrius Flavius, de concert avec les Centurions, avoit arrêté, dans une assemblée, non si secrette que Séneque n'en eût eu connois-

(333) TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 71.
(334) TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 73, 74.

sance, qu'on assassineroit Pison, après que celui-ci auroit assassiné Néron, & que l'Empire seroit conféré au Philosophe (335), homme d'une réputation sans tache, & éminemment doué de toutes les vertus. On faisoit dire à Flavius : « chasser un » joueur de harpe, pour prendre un » chanteur, l'Etat en sera-t-il moins » déshonoré (336). »

Quel mortel eût plus dignement occupé le trône ? & quel bonheur pour les Romains !

Il est rare que l'oppression, quand elle est extrême, n'inspire pas aux peuples quelque résolution salutaire ; mais, selon les circonstances, c'est, ou une véritable crise qui termine le mal, ou le sanglot d'un agonisant, un dernier mouvement convulsif qui tombe rapidement & sans effet. Le nerf nécessaire à l'exécution est coupé, & l'on continue de souffrir & de se plaindre, si la tyrannie le permet : car elle va quelquefois jusqu'à exiger un front serein de l'esclave qui porte le désespoir au fond de son cœur. Un soupir, une

(335) *Quasi, insonti claritudine virtutum ac summum fastigium delecto.* TACIT. *ubi supr. cap.* 65.

(336) TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 65.

larme indiscrette, seroit punie de mort : tel fut sous Tibere le sort d'une mere accusée d'avoir pleuré son fils (337.)

Mais quand les Romains, d'un concert unanime & rassemblés en Corps, seroient venus présenter la Couronne impériale à Séneque : l'auroit-il acceptée? le Médecin s'éloigne, lorsque le malade est désespéré ; il est un temps où il ne faut, ni commander, ni obeir : que faire donc ? fuir.

§. LIX. Cependant il falloit justifier, & la disgrace, & la mort d'un personnage connu & révéré dans toute l'étendue de l'Empire. On pense bien que les Courtisans ne manquerent pas à leur devoir. Que ne dirent-ils pas, Que le public ne crut-il pas ? ennemi des hommes de génie, & des hommes vertueux qui le blessent encore davantage, il ne discuta point les imputations faites à Séneque : est-ce que le peuple discute ? il crut le mal, comme il le croiroit aujourd'hui ; il est méchant, mais il est encore plus sot.

Cette crédulité populaire ; je la conçois : mais d'où naît, dans les hommes

(337) Je ne me rappelle plus dans quel endroit des Annales de Tacite j'ai lu ce fait ; mais je suis sûr qu'il s'y trouve.

inſtruits, une indigne & vile petiteſſe d'eſprit qui exiſtoit avant Séneque & qui s'eſt perpétuée de ſon temps juſqu'au nôtre ? D'où nous vient à nous, qui n'avons aucun intérêt à démêler avec les grands hommes de l'antiquité, l'étrange manie de décrier leurs vertus ? Hé quoi ! la juſtice la bienfaiſance, l'humanité, la patience, la modération, l'héroiſme patriotique ne ſont-ils pas dignes de notre admiration & de nos éloges, en quelque lieu que ſe montrent ou que ſe ſoient montrées ces grandes qualités, à Conſtantinople, à Pékin, à Londres, à Paris, dans Athenes l'ancienne, ou dans Rome moderne ! Qu'avons-nous de mieux à ſouhaiter que de les retrouver ! Quoi de plus conſéquent à notre ſécurité & à notre bonheur, que de les encourager ? & me blâmera-t-on ſi je m'indigne, ou ſi je m'afflige, lorſque je vois un (338)

(338) Cet homme de bien eſt M. de Sacy, qui dans ſon Traité *de la gloire*, ouvrage médiocre & rempli d'idées preſque toujours fauſſes ou exagérées, quand elles ne ſont pas communes, ſemble avoir pris à tâche de calomnier Séneque, & de tenir la réputation d'un Philoſophe qui fait honneur à la nature humaine, par ſes talents & ſes vertus. M. de Sacy s'eſt fait lâchement l'écho des Suilius, des Dion, des

homme de bien faire cauſe commune avec un pervers, tel que Suilius ou un Dion Caſſius ; un homme de jugement, préférer le témoignage du Moine Xiphilin à celui de Tacite : un homme diſtingué par ſes vertus, ſes connoiſſances & ſes travaux, appuyer de ſon ſuffrage, de vils délateurs ; oublier qu'il ne faut calomnier ni les vivants ni les morts ; & que ſi l'injure faite aux vivants eſt plus nuiſible, celle qu'on fait aux morts eſt plus lâche ; parler de la vie publique & privée d'un Philoſophe, décédé il y a près de deux mille ans, & dans une contrée éloignée, avec une légéreté qu'on ne ſe permettroit pas s'il étoit queſtion d'un citoyen qui vivoit hier, & dont

---

Xiphilin, & les mêmes cris d'indignation que ces infâmes calomniateurs ont excités dans tous les temps parmi les gens de bien, retentiſſent aujourd'hui ſur la tombe de M. de Sacy. Il auroit dû ſe ſouvenir de cette belle maxime de Tacite applicable à tous les Ecrivains, & ſur-tout à un homme de ſon état : Ceux qui font profeſſion de dire la vérité, dit ce grand hiſtorien, doivent être ſourds à l'amitié comme à la haine. *Incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam, & ſine odio dicendus eſt.* TACIT. *Hiſt. lib.* 1, *cap.* 1. *Voyez* le Traité *de la gloire*, pag. 246 & ſuiv. *édit.* Paris, 1745. *Note de l'Editeur.*

la demeure n'étoit séparée de la nôtre que de la largeur d'une rue, ou de l'épaisseur d'un mur mitoyen ; attester, avec une assurance qui étonne, des faits contredits par les historiens contemporains les plus graves & les plus séveres, & décider d'un ton magistral : *Que Seneque ne fut pas mieux soutenir sa gloire, que celle de son disciple Néron.* Où ? quand ? à quelle occasion ? ... Soutenir la gloire d'un Néron ! ... *Qu'il fut avare...* Quelle preuve a-t-il donné de ce vice, & quelle preuve en apporte-t-on ? ... *Que Tacite s'est vainement efforcé de le justifier...* Tacite le justifie ; mais sans effort : il raconte des faits dont il a oit sans doute un peu mieux instruit que nous ; & il les raconte avec simplicité, comme il convenoit à un grand historien, tel que lui, & avec la circonspection qu'il devoit à un personnage tel que Séneque..... *Qu'il préconisa le meurtre d'Agrippine* ... On a vu, dans quelques-uns des paragraphes précédents, le peu de fondement de cette calomnie : il est donc inutile d'insister davantage sur ce sujet. J'ajouterai seulement ici que Séneque ne préconisa point le meurtre d'Agrippine : préconiser, c'est faire l'éloge. Lorsque le crime fut commis, & qu'il ne s'agissoit plus que d'en prévenir

les ſuites, Séneque obéit à un maître féroce, en adreſſant au Sénat, ou plutôt au peuple, au nom de l'Empereur, quelques motifs qui pouvoient en affoiblir l'atrocité. Ces actions, ce n'eſt pas dans le fond d'une retraite paiſible, où la ſécurité nous environne, dans une bibliotheque, devant un pupitre, qu'on les juge ſainement : c'eſt dans l'antre de la bête féroce qu'il faut être ou ſe ſuppoſer, devant elle, ſous ſes yeux étincelants, ſes ongles tirés, ſa gueule entr'ouverte & dégoutante du ſang d'une mere : c'eſt-là qu'il faut dire à la bête : « tu vas me » déchirer, je n'en doute pas ; mais je » ne ferai rien de ce que tu me com- » mandes. » Qu'il eſt aiſé de braver le danger d'un autre, de lui preſcrire de l'intrépidité, de diſpoſer de ſa vie ! Encore quel eut été le fruit de ce ſacrifice ? un nouveau crime. Quel ſi grand avantage y avoit-il donc pour la république, que Séneque fût égorgé plutôt ? D'ailleurs, qui eſt-ce qui étoit préſent, lorſque Néron impoſa cette tâche au Philoſophe ? Qui ſait ce que celui-ci dit au Tyran ? Qui ſera aſſez juſte appréciateur des circonſtances, où l'Empire ſe trouvoit, pour oſer blâmer la condeſcendance de Séneque. Ne diminuons pas le

nombre des honnêtes gens, il y en a déjà (339) si peu ; ne ternissons pas la mémoire des hommes vertueux, ils sont si rares. Assez d'autres exemples consoleront la méchanceté, sans y ajouter celui d'un Sage. *Qu'il perdit d'une maniere honteuse une vie qu'il avoit lâchement conservée....* Voilà ce que fait dire la fureur d'arrondir une phrase. Sois vrai, & tu seras ensuite bel esprit si tu peux. Faut-il que pour flatter mon oreille, tu blesses la vérité, & que pour être harmonieux, tu deviennes calomniateur. J'appellerai de cette accusation, au récit que Tacite nous a laissé de la vie & de la mort de Séneque.... *Qu'il eut besoin des exhortations de sa femme pour se résoudre à mourir*.. C'est un nouveau mensonge aussi impudent que le premier. Jamais homme ne mourut avec plus de fermeté & de sang froid. Je lis qu'il exhorta sa femme à vivre ; mais je ne lis point qu'elle l'ait exhorté à mourir. Je lis qu'il consola Pauline & ses amis ; mais je ne lis point qu'il se soit désolé... *Qu'il eut besoin de son exemple* ... Traduire le passage de l'historien,

---

(339) Rari quippe boni ; numerus vix est totidem quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili.
Juvenal. Satyr. 13, *vers.* 26, 27.

par *je consens que vous m'en donniez l'exemple ;* au lieu de traduire : « le grand » exemple que vous allez donner, en » préférant librement une mort glorieuse » à une vie amusée, est une gloire que » je ne puis avoir, & que je ne vous en- » vierai point » ; c'est connoître aussi mal la langue de Tacite, que l'ame de Sénéque. Beaucoup de braves Romains, avant notre Philosophe, avoient su mourir dignement; je ne me rappelle aucune Romaine de ce temps qui ait refusé de survivre à son époux; voici donc un homme qui se croit mieux instruit que Tacite. Mais qui est-il, & dans quelle heureuse contrée a-t-il vécu, pour n'avoir jamais vu d'illustres innocents calomniés & persécutés ; pour n'avoir jamais entendu les actions les plus criminelles imputées à de grands hommes, même à de saints personnages ; & le public imbécille, que dis-je, & quelquefois des gens éclairés, joindre leurs voix à la sienne, & répéter ses discours.

Dans ces temps voisins de la naissance du Christianisme, & à l'époque de la fureur des Tyrans déchainés contre cette doctrine, n'accusoit-on pas les Chrétiens d'égorger un enfant dans leurs assemblées nocturnes, & de se repaître de ses membres sanglants ? Néron ne les traduisit-il

pas, ne les châtia-t-il pas des plus horribles ſuppliçes, comme (340) auteurs de l'incendie de Rome ? Si la Providence n'eut arrêté dans ſes décrets, que la religion de Jeſus-Chriſt, malgré les efforts, où graces aux efforts des perſécuteurs, embraſſeroit toute la terre, & dureroit autant que les ſiecles, les Prêtres du Paganiſme, les Hiſtoriens idolâtres, ne nous auroient-ils pas tranſmis ces atrocités ? Et s'il fut arrivé à un homme de bien d'examiner les principes & les mœurs des Apôtres, des Diſciples, des Fideles, & de les rejetter comme deux calomnies impudentes, abſurdes, incroyables : peut-être lui en auroit-il coûté la liberté, peut-être la vie ; mais en eut-il été moins ſenſé, moins courageux, moins juſte. Ce que cet honnête payen eut oſé pour les Chrétiens, je le fais pour un honnête payen.

Lecteur, qui que tu ſois, je compte ſur ton eſtime : méchant, tu la dois à un homme qui ne croira qu'avec la derniere répugnance que tu n'as jamais été bon, ou, que l'ayant été, tu as pu ceſſer de l'être ; bon, tu la dois à un homme qui

(340) *Voyez* TACITE, *Annal. lib.* 15, *cap.* 44.

ne croira, ni de ton vivant, ni après ta mort, ſans des preuves auſſi claires que le jour, que tu ſois devenu méchant. Mais à quoi bon toutes ces diſputes pour & contre les mœurs d'un Philoſophe ? que nous importe la contradiction vraie ou fauſſe de la conduite de Séneque avec ſa morale ? Quelles qu'aient été ſes actions, ſes principes en ſont-ils moins certains ? ce qu'il a écrit du caractere & des ſuites de l'ambition, de l'avarice, de la diſſipation, de l'injuſtice, de la colere, de la perfidie, de la lâcheté, de toutes les paſſions, de tous les vices, de toutes les vertus, du vrai, du bonheur, du malheur réel, des dignités, de la fortune, de la douleur, de la vie, de la mort, en eſt-il moins conforme à l'expérience & à la raiſon ? aucunement. Nous n'avons pas beſoin de l'exemple de Séneque pour ſavoir qu'il eſt plus aiſé de donner un bon conſeil, que de le ſuivre. Tâchons donc d'en uſer à ſon égard, comme avec tous les autres précepteurs du genre humain ; faiſons ce qu'ils nous diſent, ſans trop nous ſoucier de ce qu'ils font : malheur à eux, s'ils diſent ce qu'ils ne penſent pas ; malheur à eux, s'ils font le contraire de ce qu'ils penſent.

§. LX. Mais nous avons vu mourir

l'Inſtituteur ; voyons mourir le Diſciple : oppoſons les derniers moments de l'homme vertueux, aux derniers moments du ſcélérat.

O Rome, que le ſang des nations a étébien vengé dans tes propres murs ! aux proſcriptions de Sylla, ſuccedent les proſcriptions des Triumvirs ; à l'oppreſſeur de ta liberté, un Tyran flatteur ; à celui-ci un Tiran ſombre & fourbe ; à celui-ci un Tiran inſenſé ; à celui-ci un Tyran imbécille ; à ce dernier un Tyran féroce : la peſte à l'incendie. Tes maiſons (341) ſe rempliſſent de cadavres, tes rues de convois. Les eſclaves, les maîtres expirent au milieu des gémiſſements des enfants, des époux ; ceux-ci, après avoir aſſiſté les mourants, pleuré les morts, ſont dépoſés à côté d'eux, ſur un même bûcher. Heureux les Sénateurs, les Chevaliers, les Grands, les hommes vertueux, qu'une calamité générale dérobera aux fureurs de Néron !

Ce fut alors qu'on publia des prodiges de toute eſpece : des oiſeaux funebres s'étoient abattus ſur le Capitole ; la terre avoit été ſecouée par des tremblements ;

(341) TACIT. *Annal. lib.* 16, *cap.* 15.

le feu du ciel avoit embraſé les Enſeignes militaires ; une truie avoit mis bas un petit qui avoit les ſerres d'un épervier ; une femme étoit accouché d'un ſerpent ; le figuier ruminal avoit perdu ſes branches.

Ces bruits ont été & ſeront par-tout des avant-coureurs des grandes révolutions. Lorſqu'un peuple les déſire, l'imagination agitée par le malheur, & s'attachant à tout ce qui ſemble lui en promettre la fin, invente & lie des faits qui n'ont aucun rapport entr'eux. C'eſt l'effet d'un mal-aiſe ſemblable à celui qui précede la criſe dans les maladies : il s'éleve un mouvement de fermentation ſecrete au dedans de la cité ; il y a des plaintes, il échappe des mots, on remarque de l'inquiétude ſur les viſages, du déſordre dans la conduite habituelle des perſonnages importants ; les amis ſe ſéparent ; les ennemis ſe rapprochent ; le commerce plus réſervé pendant le jour, eſt plus fréquent pendant la nuit ; il erre dans les rues des hommes qui s'enveloppent, qui ſe hâtent, qui ſe dérobent ; les têtes exaltées qui ne s'expliquent rien, mais que tout frappe, ont des viſions, tiennent des diſcours prophétiques, & débitent des rêveries qui ſubiſſent, en paſſant de bouche en bouche, mille interprétations

diverſes, entre leſquelles il eſt difficile qu'il ne s'en trouve quelques-unes ſymboliques de l'événement qui ſuit.

Les prodiges ſont rares ſous les regnes heureux, & l'on en eſt moins effrayé.

Le déſir de l'impunité n'eſt pas le ſeul obſtacle aux entrepriſes périlleuſes; mais on veut tout prévoir, on craint d'abandonner quelque choſe au haſard. Le moment du ſuccès s'échappe, tandis qu'on s'occupe de l'aſſurer; & c'eſt ainſi qu'un Néron continue de régner, & qu'un Guiſe manque la couronne. Si Subrius eût écouté ſon courage, & qu'il eût poignardé le Tyran en plein théatre, à l'aſpect d'un peuple entier, témoin d'un ſi noble forfait, comme il en avoit conçu le deſſein, il ne laiſſoit rien à faire à Vindex. Tandis que les conjurés de Piſon temporiſent entre l'eſpérance & la crainte, la conjuration ſe découvre, & ils périſſent tous.

Il y avoit environ (342) quatorze ans que la terre gémiſſoit ſous le monſtre, lorſque le ciel en fit juſtice. Vindex ſouleve la province des Gaules qu'il commandoit

(342) *Talem Principem paulo minus quatuordecim annos perpeſſus terrarum orbis, tandem deſtituit, &c.* SUETON. *in Neron. cap.* 40, 42 & 43.

en qualité de Propréteur, & Galba, les Eſpagnes. Alors le Tyran perd la raiſon : il ſe roule à terre, déchire ſes vêtements, il ſe frappe. Dans ſon délire, il projette de faire maſſacrer & les Gouverneurs de Provinces, & les Commandants d'armées : il abandonnera aux légions le pillage des Gaules, il brûlera Rome ; au milieu de l'embraſement, on lâchera des bêtes féroces ſur le peuple. Un moment après il veut ſe préſenter aux rebelles ; il prend les faiſceaux ; il ne ſe vengera pas ; il verſera des larmes ; on ſera touché de ſon repentir ; la paix va ramener l'alégreſſe, & il en médite les chants. Il ordonne (343) ſes équipages, & ſur-tout que ſes inſtruments de muſique ne ſoient pas oubliés. On coupe les cheveux à ſes concubines, elles ſeront armées de haches & de boucliers, à la maniere des Amazones. Les Tribus de Rome ſont convoqués ſous les drapeaux ; perſonne ne s'y rend ; il arrache aux maîtres leurs eſclaves ; il exige le tribut de tous les Ordres de l'Etat, l'impôt annuel des locations : le fiſc ne recevra que de la monnoie en or & en argent le plus pur, & nouvellement frappée. Il

(343) SUETON. *in Neron. cap.* 44.

eſt effrayé par des pronoſtics ; les armées ont (344) embraſſé la cauſe de Vindex, il en apprend la nouvelle à table, il déchire la lettre, il renverſe la table, il briſe deux vaſes précieux, il demande du poiſon à Locuſte : il s'eſt retiré dans les jardins de Servilius, tandis qu'on prépare des vaiſſeaux à Oſtie pour ſa fuite ; les Tribuns & les Centurions des Gardes Prétoriennes refuſent de l'accompagner ; un d'eux lui dit (345) : *Eſt-il donc ſi difficile de mourir ?* Ses penſées ne ſont plus les mêmes, il ne ſe retirera plus chez les Parthes, il n'ira plus ſe proſterner aux pieds de Galba ; mais il prendra le deuil, il montera dans la tribune aux harangues, il demandera grace, & ſe reſtreindra au Gouvernement de l'Egypte : on lui déclare qu'il ſera mis en pieces avant que d'arriver à la place publique. Il ſe couche, il s'éveille ſur le milieu de la nuit, ſes gardes l'ont abandonné ; il ſaute de ſon lit, il fait appeller ſes amis, il n'en a plus, il court à leurs portes qu'il trouve fermées. Il rentre dans ſon palais, que les ſentinelles ont pillé ; il préſente ſa gorge

(344) SUETON. *loc. cit. cap.* 47.
(345) SUETON. *in Neron. cap.* 47.

à couper à un Gladiateur qui lui refuse son bras ; il court vers le Tibre, il est trop lâche pour s'y précipiter ; il revient. Un affranchi (346) lui offre un asile dans sa petite campagne ; il accepte, il s'y rend en tunique, les jambes nues & la tête enveloppée ; il sent la terre trembler sous ses pas, ses yeux sont frappés d'un éclair, il entend les imprécations des passants contre lui, leurs vœux pour Galba. Il descend de cheval, il arrive, les pieds & les vêtements déchirés par des ronces, aux murs du jardin de l'affranchi ; il y entre, en rampant, par une ouverture qu'on a creusée sous la terre, & qui le conduit à une salle étroite, où il s'étend sur un mauvais matelas, couvert d'un vieux manteau. Il ordonne sa fosse sur la mesure de son corps ; il pleure, il s'écrie (347) : *quelle fin pour un si grand Musicien !* Malheureux ! tu n'en serois pas là, si tu avois su gouverner comme tu savois chanter : ce n'est pas au Musicien qu'on en veut, c'est au méchant Empereur. Le Sénat l'a déclaré ennemi de la patrie, on le cherche pour le traîner

(346) *Id. ibid. cap.* 48.

(347) *Qualis artifex pereo !* SUETON. *in Neron. cap.* 49.

au

au ſupplice : il ſe ſaiſit de deux poignards (348) ; il ſe dit : « Tu prolonges » une vie infâme, d'une maniere honteuſe ; ce que tu fais n'eſt pas digne » d'un Empereur : prends ton parti ; » allons, Néron, exhorte-toi. » Les Cavaliers qui ont ordre de le prendre vivant, ſont à la porte, il les entend. A l'aide d'Epaphrodite, ſon Secrétaire, il s'enfonce un des deux poignards dans la gorge : il expiroit lorſque le Centurion entra ; ſes yeux agrandis & fixes inſpiroient l'effroi.

Le monſtre n'eſt plus. Je m'arrête immobile devant ſon cadavre : à chaque forfait que je me rappelle, je ſens mon indignation redoubler ; mais que lui importe ! il ne me voit point. C'eſt en vain que je lui reproche les meurtres d'Agrippine, de Burrhus, de Séneque, de Thraſéa, de Vétus & de ſa famille ; il ne m'entend plus : les Furies ſe ſont éloignées, &

(348) On pourroit demander ici à Néron, prêt à s'égorger lui-même pour dérober ſa tête à la juſte fureur de tous ſes ſujets, qui ſe diſputent à l'envi l'honneur & le plaiſir de lui arracher la vie s'il penſe en ce moment que le Souverain puiſſe impunément tout ce qu'il veut ? *Note de l'Éditeur.*

ſa cendre repoſe auſſi tranquillement que celle de l'homme vertueux. Qui eſt-ce qui abſoudra les Dieux, de ſa vie, & de la mort de ſes Inſtituteurs ? Tant de crimes ſont-ils ſuffiſamment expiés par le ſupplice d'un moment ? Eſt-il vrai que le ciel fit aſſez pour un Séneque, lorſqu'il le créa bon, & qu'un Néron en fut aſſez châtié, lorſqu'il le créa méchant ? Je le crois ; oui, je le crois ; & s'il falloit opter entre le ſort d'un ſcélérat fortuné, & celui d'un homme de bien malheureux, certes je ne balancerois pas. Quel eſt le motif d'un choix auſſi décidé ? la perſuaſion qu'il n'y a point de méchant qui n'ait ſouvent déſiré d'être bon, & que le bon ne déſira jamais d'être méchant.

§. LXI. Une ſingularité auſſi remarquable que ſurprenante dans le caractere de Néron, c'eſt la patience (349) avec laquelle il ſupportoit l'injure & la ſatire. Il ne ſe montra dans aucune circonſtance auſſi indulgent qu'envers ceux qui l'attaquoient par des mots ou des vers épigrammatiques. Il livroit l'Empereur à la raillerie, mais non le Muſicien.

Le Préteur Lucius Antiſtius, ſans au-

(349) *Voyez* SUÉTONE *in Neron. cap.* 39.

cun sujet de mécontentement, compose des vers (350) outrageants contre Néron, & les lit à table au milieu d'une assemblée nombreuse ; il est déféré : le Sénat se partage d'avis ; le jugement est renvoyé à Néron, qui répond : « Comme je m'étois » proposé de modérer votre rigueur, je » suis bien éloigné de m'opposer à votre » clémence : ordonnez d'Antistius ce qu'il » vous plaira, vous êtes même les maîtres de l'absoudre. »

Au milieu des flatteries, le Consul désigné Cérialis Anicius dit un mot délié, dont Néron ne s'offensa point ; il opinoit à ce qu'on élevât un temple au divin Néron ; honneur qu'on ne rendoit aux Souverains qu'après leur mort (351).

On publia (352) contre lui nombre d'épigrammes grecques & latines, assez mauvaises, à la vérité, à en juger par celles que Suétone nous a transmises. Il en connut les auteurs, n'en poursuivit aucun, & obtint du Sénat le pardon de ceux qui furent dénoncés.

---

(350) TACIT. *Annal. lib.* 14, *cap.* 48 & 49.

(351) *Nam Deûm honor Principi non antè habetur, quàm agere inter homines desierit.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 74, *in fin.*

(352) SUETON. *in Neron. cap.* 39.

Un Acteur des Farces Attellanes, appellé Datus, chantoit un air qui commençoit par ces mots : *Bon jour, mon pere ; bon jour, ma mere*, & qui finiſſoit par ceux-ci : *vous irez bientôt chez Pluton.* Par le geſte de quelqu'un qui boit, il déſigna la mort de Claude ; par celui de quelqu'un qui nage, la mort d'Agrippine ; & par un troiſieme qui s'étendoit à la ronde, la perte du Sénat (353) : il fut exilé. Une pareille inſolence ſeroit plus ſévérement châtiée de nos jours.

Rien ne le choquoit (354) autant dans les libelles de Vindex, que le dédain de ſon talent muſical. Il avoit ſur cet art une idée aſſez juſte ; c'eſt qu'il ne produiſoit ſes grands effets que dans les aſſemblées nombreuſes (355).

Séneque lui avoit appris la langue grecque, l'hiſtoire, l'éloquence & la poéſie. Il fit des vers médiocres (356)

(353) SUETON. *in Neron. cap.* 39.

(354) *Nihil autem æquè doluit, quàm ut citharœdum malum ſe increpitum.* SUETON. *in Neron. cap.* 41.

(355) *Subindè inter familiares græcum proverbium jactans, occultæ muſicæ nullum eſſe reſpectum. Apud* SUETON. *in Neron. cap.* 20.

(356) SUETON. *ubi ſupr. cap.* 52.

avec assez de facilité : il ne fit aucun progrès dans l'art oratoire.

Il se refusa entiérement à l'étude de la philosophie, d'après le conseil (357) d'Agrippine sa mere, qui lui persuada que cette science étoit nuisible à un Souverain, c'est-à-dire, à un Tyran, car c'étoit la valeur du mot dans la bouche d'une femme aussi impérieuse.

Quoi ! l'art de modérer ses passions, de connoître ses devoirs & de les remplir, d'exercer la clémence & la justice, de connoître les vraies limites de son pouvoir, les prérogatives inaliénables de l'homme, de les respecter ; cet art, dis-je, est nuisible à un Souverain, & il ne doit point entrer dans le plan de l'éducation d'un Prince !

Ce conseil d'Agrippine est celui que donneront toujours aux enfants des Rois, ceux qui se proposeront de les abrutir pour les gouverner : il est important pour eux qu'ils soient vicieux & fainéants. Mais Agrippine apprit avec le temps, qu'on ne travaille pas impunément à rendre son maître sot & méchant. Puissent les imita-

(357) *Id. ibid. cap.* 52. *Sed a philosophia eum mater avertit, monens imperaturo contrariam esse.*

teurs de ſa politique recevoir la même récompenſe qu'elle en obtint !

Agrippine publia que ſon fils Néron, au berceau, avoit été gardé par deux ſerpents ; Néron ne convenoit que d'un.

On reproche (358) à Séneque d'avoir interdit à ſon Eleve la lecture des anciens Orateurs, & cela pour fixer ſur lui ſeul toute ſon admiration. Quelle ineptie ! Séneque permettoit ſans doute à Néron la lecture de ſes propres ouvrages, où il dit de Cicéron : cet Orateur dont la majeſté répond à celle de l'Empire (359).

---

(358) *Voyez* SUÉTONE *in Neron. cap.* 52, & QUINTILIEN, *inſtitut. orator. lib.* 10, *cap.* 1, *num.* 126, *edit.* Geſner.

(359) L'Auteur ſe trompe. Ce paſſage n'eſt point de Séneque le Philoſophe, mais de Séneque le pere, dont voici les propres termes : *potui illud ingenium, quod ſolum populus Romanus par imperio ſuo habuit, cognoſcere : &, quod vulgò de alio dici ſolet, ſed de illo propriè debet, potui vivam vocem audire.* (*Controverſ. lib.* 1, *præfat. pag.* 68.) Au reſte, il ſeroit facile de trouver dans les ouvrages du fils pluſieurs paſſages, où il donne à Cicéron des louanges moins vagues, moins générales, & d'autant plus flatteuſes, que la ſorte de mérite ſur laquelle il inſiſte particuliérement, & les qualités dont il fait l'éloge, échappent à la plupart des lecteurs, & ne ſont guere apperçus que par ceux en qui l'étude réfléchie des grands modeles, a

§. LXII. Jusqu'ici nous n'avons vu que l'homme de Cour, l'Instituteur de Né-

perfectionné ce goût, ce tact & ce sentiment exquis du beau, sources fécondes de plaisirs & d'une multitude d'instants délicieux que les hommes froids ignorent, & qui sont perdus pour eux. Quintilien qui, de son aveu, étoit généralement soupçonné de haïr Séneque, lui reproche, avec autant d'injustice que de mauvaise foi, d'avoir décrié les Orateurs qui l'avoient précédé; & tout le monde l'a répété, & le répete encore tous les jours après lui, sans examiner si ce reproche très-grave, est fondé ou non. Il eût été ce me semble, plus simple, & sur-tout plus honnête, d'en croire sur ce point Séneque lui-même, qui fait en mille endroits l'Eloge de tous ceux qui se sont distingués dans la carriere de l'éloquence, plutôt que l'Auteur des Institutions oratoires, dont l'accusation, dictée par la haine ou par la prévention, n'est d'ailleurs appuyée d'aucune preuve. Mais pour disculper Séneque; & dévoiler l'injustice, la partialité, disons plus, la basse jalousie de Quintilien, il auroit fallu lire les ouvrages du premier: & l'on a trouvé plus court & plus facile de s'en rapporter aveuglément à la décision de ce Rhéteur, & de répéter ce qu'il a dit en vingt lignes, que de chercher dans six volumes les preuves formelles de la fausseté de ses imputations, & de s'assurer par son propre examen, que cet Ecrivain, dont la lecture est néanmoins très-utile, n'est pas, même en matiere de goût & de critique, un juge plus infaillible qu'un autre. Pour nous, toujours sinceres avec nous-mêmes, & guidés par l'intérêt seul de la

ron ; il nous reſte à connoître le Philoſophe, ou le Précepteur du genre humain.

---

vérité, nous rapporterons ici deux ou trois paſſages de Séneque, où il s'explique ſur Cicéron d'une maniere claire & préciſe. Le lecteur aura alors les pieces inſtructives du procès, & il pourra juger. « Liſez Cicéron, dit-il à Lucilius, vous trouverez dans ſon ſtyle de l'unité, » du nombre, de l'élégance, de la ſoupleſſe, » de la délicateſſe, ſans pourtant manquer » de vigueur, &c. » *Lege Ciceronem : compoſitio ejus una eſt, pedem ſervat, curata, lenta, & ſine infamia mollis, &c..... Denique apud Ciceronem omnia deſinunt, apud Pollionem cadunt. Epiſt.* 100.

« Citez-moi, ajoute-t-il un peu après, un » Ecrivain que vous préfériez à Fabianus. Eſt-» ce Cicéron ? à la bonne heure : mais on n'eſt » pas petit pour n'avoir pas la taille d'un géant. » *Affer quem Fabiano poſſis præponere. Dic Ciceronem.... cedem : ſed non ſtatim puſillum eſt, ſi quid maximo minus eſt.* Il blâme dans une autre Lettre le débit précipité de certains Orateurs, & il leur oppoſe la lenteur majeſtueuſe avec laquelle Cicéron prononçoit ſes diſcours. « Ce fondateur de l'éloquence Romaine, avoit » une marche réglée. » *Cicero quoque noſter, à quo Romana eloquentia exiſtit, gradarius fuit. Epiſt.* 40. Enfin il obſerve en parlant de Cécinna, que cet Auteur « ſe ſeroit fait un nom » dans l'éloquence, ſi la gloire de Cicéron n'eût » éclipſé la ſienne. *Qui abuiſſet aliquod in eloquentia nomen, niſi illum Ciceronis umbræ preſſiſſet. Natur. quæſt. lib.* 2, *cap.* 56. Note de l'Éditeur.

Nous nous arrêtons avec intérêt devant les portraits des hommes célebres ou fameux; nous cherchons à y démêler quelques traits caractériſtiques de leur héroïſme ou de leur ſcélérateſſe, & il eſt rare que notre imagination ne nous ſerve pas à ſouhait. Tous les buſtes de Séneque m'ont paru médiocres; la tête de ſa figure au bain eſt ignobie: ſa véritable image, celle qui vous frappera d'admiration, qui vous inſpirera le reſpect, & qui ajoutera à mon apologie la force qui lui manque, elle eſt dans ſes écrits. C'eſt là qu'il faut aller chercher Séneque, & qu'on le verra.

Séneque a beaucoup écrit, & je n'en ſuis pas étonné; il avoit tant d'amour pour le travail, & il étoit doué d'un génie ſi facile & ſi fécond! « Je ne paſſe pas (360), » nous dit-il, une ſeule journée oiſive: » je donne à l'étude une partie de la » nuit; je ne me livre pas au ſommeil, » j'y ſuccombe; je ſens mes yeux appé- » ſantis, comme prêts à tomber de leurs » orbites, ſans ceſſer de les tenir attachés » ſur l'ouvrage. Je me ſuis ſéparé de la » ſociété, & j'ai renoncé à toutes les diſ- » tractions de la vie. Je m'occupe de nos

(360) *Voyez* la Lettre 8.

» neveux ; je médite quelque chose qui » me survivra, & qui leur soit salutaire : » ce sont des especes de recettes contre » leurs infirmités. »

C'est ainsi qu'on se fait un nom parmi ses contemporains & chez les races futures. Quels que soient les avantages qu'on attache au commerce des gens du monde pour un Savant, un Philosophe, & même un homme de Lettres, & bien que j'en connoisse les agréments, j'oserai croire que son talent & ses mœurs se trouveront mieux de la société de ses amis, de la retraite, de la lecture des grands Auteurs, de l'examen de son propre cœur & du fréquent entretien avec soi, & que très-rarement il aura occasion d'entendre, dans le cercle le mieux composé, quelque chose d'aussi bon que ce qu'il se dira dans la retraite.

Milord Shaftesbury a intitulé un de ses ouvrages, *le soliloque, ou avis à un Auteur.* Celui qui se sera étudié lui-même, sera bien avancé dans la connoissance des autres, s'il n'y a, comme je le pense, ni vertu qui soit étrangere au méchant, ni vice qui soit étranger au bon.

Si l'on en excepte la consolation à Marcia, à Helvia & à Polybe, qu'il écrivit pendant son exil en Corse, ce qui nous

eſt parvenu de ſes ouvrages, eſt le fruit des heures du jour & des nuits qu'il déroboit à ſes fonctions à la Cour & au ſommeil.

Nous avons perdu ſes poëmes, pluſieurs tragédies, ſes diſcours oratoires, ſes livres du mouvement de la terre, ſon traité du mariage, celui de la ſuperſtition, ſes abrégés hiſtoriques, ſes exhortations & ſes dialogues. Il ſuffit de ce qui nous reſte, pour regretter ce qui nous manque.

Je ne dis rien de ſon commerce épiſtolaire avec St. Paul, ouvrage ou d'un écolier qui s'eſſayoit dans la langue latine, ou d'un admirateur de ſa doctrine & de ſes vertus, jaloux de l'aſſocier aux Diſciples de Jeſus-Chriſt.

Il eſt à croire qu'il avoit parcouru l'Egypte, où ſon oncle étoit Préfet. Ce qu'il dit de cette contrée (361) & du

(361) *Natural. Quæſt. lib.* 4, *cap.* 1, 2, 3 & 4. *Voyez* Auſſi la Conſolation à Helvia, chap. 17. Il parle en cet endroit d'un fait qui ne s'eſt paſſé que lorſqu'il revenoit d'Egypte avec ſa tante; ils étoient ſur le même vaiſſeau. Son oncle, qui avoit été Gouverneur de l'Egypte pendant dix ans, mourut en chemin: on ignore ſon nom. Juſte Lipſe, dans une note ſur ce

fleuve qui la fertiliſe, ſemble confirmer cette conjecture. On prétend même qu'il s'étoit avancé juſque ſur les confins de l'Inde, & Pline nous apprend qu'il en avoit écrit (362).

§. LXIII. On trouve dans Séneque un grand nombre de traits ſublimes : c'eſt cependant un Auteur de beaucoup, mais de beaucoup d'eſprit, plutôt qu'un Ecrivain de grand goût. J'aurai de l'indulgence pour le ſtyle épiſtolaire ; je conviendrai que la familiarité de ce genre admet des penſées & des expreſſions qu'on s'interdiroit dans un autre ; mais quoique pleines de belles choſes, ſes lettres aſſez naturelles dans la traduction, ne m'en paroîtront pas moins (363) recherchées dans l'original.

---

paſſage, l'appelle Vétraſius Pollion. *Voyez* ſes preuves qui ne ſont pas ſans ſolidité. *Note de l'Éditeur.*

(362) *Seneca etiam apud nos tentatâ Indiæ commentatione, ſexaginta amnes ejus prodidit, gentes duodeviginti centumque.* PLIN. *Nat. Hiſ. lib. 6, cap. 17, tom. 1, pag. 317. Edit.* HARDUIN.

(363) Ce défaut, qui en feroit un très grand, ſur-tout dans des Lettres, ne m'a pas frappé, je l'avoue, autant que l'Auteur de cet Ouvrage ; mais comme ſon autorité eſt d'un tout autre

L'antiquité ne nous a point tranſmis

poids que la mienne, je ſuis perſuadé que je me ſuis trompé : je ferai cependant à ce ſujet une obſervation qui paroît lui avoir échappé, & que je ſoumets à ſon examen ; c'eſt que Lucilius, ce digne ami de Séneque, & celui à qui toutes ſes lettres ſont adreſſées, ſe plaignoit alors de l'extrême négligence avec laquelle elles étoient écrites, reproche directement contraire à celui qu'on lui fait ici. Nous avons encore la Lettre de Séneque, où, pour répondre à cet égard aux plaintes de ſon ami, il établit des principes très-judicieux ſur le ſtyle épiſtolaire en général, & ſur l'uſage que l'on doit faire de l'éloquence dans les matieres philoſophiques. « Vous vous plaignez, lui dit-il, que mes Lettres ne ſont pas aſſez ſoignées : mais ſoigne-t-on ſa converſation, à moins qu'on ne veuille parler d'une maniere affectée ? Je veux que mes Lettres reſſemblent à une converſation que nous aurions enſemble aſſis ou en marchant ; je veux qu'elles ſoient ſimples & faciles, qu'elles ne ſentent ni la recherche ni le travail : j'aimerois mieux, ſi la choſe étoit poſſible, vous faire voir, que vous dire ce que je penſe... La Philoſophie ne renonce pas au génie, mais elle ne veut pas que l'on ſacrifie bien du travail à des mots.... Nos diſcours ne doivent pas chercher à plaire, mais inſtruire : ſi pourtant l'éloquence s'y joint ſans affectation, ſi elle s'offre d'elle-même, ou ſi elle coûte peu ; à la bonne heure, qu'elle vienne à la ſuite d'objets aſſez importants pour ſe paſſer de ſes ornements, mais qu'elle ſoit moins occupée de ſe montrer, que les cho-

de cours de morale auſſi étendu que le

» ſes. » *Minùs tibi accuratas à me epiſtolas mitti quereris. Quis enim accuratè loquitur, niſi qui vult putidè loqui? QUALIS SERMO MEUS ESSET, SI UNA SEDEREMUS, AUT AMBULAREMUS; ILLABORATUS ET FACILIS; TALES ESSE EPISTOLAS MEAS VOLO, QUÆ NIHIL HABEANT ACCERSITUM, NEC FICTUM: ſi fieri poſſet, quid ſentiam oſtendere quàm loqui mallem.... Neque enim Philoſophia ingenio renuntiat: multùm tamen operæ impendi verbis non oportet.... Non delectent verba noſtra, ſed proſint. Si tamen contingere eloquentia non ſollicitò poteſt, aut ſi parata eſt, aut parvò conſtat; adſit, & res pulcherrimas proſequatur. Sit talis, ut res potiùs quàm ſe oſtendat: &c.* Epiſt. 75. Ce paſſage, auquel ceux qui trouvent en général la maniere d'écrire de Séneque peu naturelle, n'ont fait aucune attention, prouve au moins que Lucilius n'avoit pas ſur ce qu'on appelle un *ſtyle recherché*, les mêmes idées que l'Auteur de la Vie de Séneque; ou plutôt, comme cela eſt plus vraiſemblable, & peut-être plus vrai, que, ce qui nous paroît aujourd'hui *recherché* dans le ſtyle des Anciens, parce que nous ne ſavons & ne pouvons même ſavoir que très-imparfaitement les langues dans leſquelles ils ont écrit, n'avoit pas à leurs yeux le même caractere & le même défaut: car Lucilius, contemporain de Séneque, & parlant ſa langue, devoit néceſſairement être pour lui un Juge plus délicat, plus ſévere & plus ſûr, que nous ne pouvons jamais eſpérer de le devenir, quand l'étude du latin ſeroit l'occupation de toute notre vie. *Note de l'Éditeur.*

ſien (364). Parmi quelques préceptes qui répugnent (365) à la nature, & dont la pratique rigoureuſe ajouteroit peut-être à la miſere de notre condition, (conſéquences d'une philoſophie trop roide, du moins pour la généralité des hommes, à qui elle demandoit au-delà de ce qu'elle eſpéroit en obtenir), il y en a ſans nombre avec leſquels il eſt important de ſe familiariſer, qu'il faut porter dans ſa mémoire, graver dans ſon cœur, comme autant de regles inflexibles de ſa conduite, ſous

(364) L'Éditeur de la Traduction de Séneque, obſerve, avec raiſon, dans une de ſes notes, que « les Ouvrages de ce Philoſophe peuvent » être regardés comme le Cours de morale le » plus complet, le plus utile, le plus capable » de rendre les hommes bons, humains, de » leur inſpirer l'amour de l'ordre & de la vertu, » la conſtance dans l'adverſité, le mépris de la » douleur & de la vie, le courage qui fait ſup- » porter l'une & quitter l'autre ſans regret, » quand l'arrêt irrévocable de la néceſſité l'exi- » ge. » *Voyez* ſa note ſur le Traité de la *Clémence*, liv. 2, chap. 2, tom. 4, pag. 436.

(365) Séneque ſemble avoir prévu le reproche général que l'on fait ici au Stoïciſme. « Nos » préceptes ſont quelquefois outrés, dit-il, afin » qu'on les réduiſe à leur juſte étendue. » *Quædam præcipimus ultra modum, ut ad verum & ſuum redeant. De Benef. lib. 7, cap. 11.* Note de l'Éditeur.

peine de manquer aux devoirs les plus ſacrés, & d'arriver au malheur, le terme preſque néceſſaire de l'ignorance & de la méchanceté : il faut les tenir d'une bonne éducation, ou les devoir à Séneque. Que ce Philoſophe ſoit donc notre manuel aſſidu : expliquons-le à nos enfants ; mais ne leur en permettons la lecture que dans l'âge mûr, lorſqu'un commerce habituel avec les grands Auteurs, tant anciens que modernes, aura mis leur goût en ſureté. Sa maniere eſt préciſe, vive, énergique, ſerrée ; mais elle n'eſt pas large. Ses imitateurs ne s'éleveront jamais à la hauteur de ſes beautés originales ; & il ſeroit à craindre que les jeunes gens captivés par les défauts ſéduiſants de ce modele, n'en devinſſent que d'inſipides & ridicules copiſtes. C'eſt ainſi que je penſois de Séneque, dans un temps où il me paroiſſoit plus eſſentiel de bien dire que de bien faire, d'avoir du ſtyle, que des mœurs, & de me conformer aux préceptes de Quintilien, qu'aux leçons de la ſageſſe.

On verra, dans la ſuite de cet Eſſai, aux endroits où je me propoſe d'examiner les différents jugements qu'on a portés de ſes ouvrages, l'influence qu'ont eue ſur le mien l'expérience de la vie & la maturité d'un âge, où ſi l'on m'eût de-

mandé, que faites-vous, je n'aurois pas répondu, je lis les Institutions de l'art oratoire ; mais j'aurois dit avec Horace (366), je cherche ce que c'eſt que le vrai, l'honnête, le décent, & je ſuis tout entier à cette étude.

De combien de grandes & belles penſées, d'idées ingénieuſes, & mêmes bizarres, on dépouilleroit quelques-uns de nos plus célebres Ecrivains (367), ſi l'on

(366) *Quid verum atque decens, curo & rogo, & omnis in hoc ſum.*
HORAT. lib. 1, Epiſt. 1, verſ. 11.

(367) Je n'en citerai qu'un ſeul, c'eſt M. R. de G. Il ſeroit aiſé de prouver qu'il doit à Séneque, à Plutarque, à Montagne, à Locke & à Sidney la plupart des idées philoſophiques & des principes de morale & de politique qu'on a le plus loués dans ſes écrits : il doit même à Séneque quelques-uns de ſes ſophiſmes & de ſes paradoxes les plus étranges ; c'eſt une ſource, où pour me ſervir de l'expreſſion de Montagne, *il a puiſé comme les Danaïdes, rempliſſant & verſant ſans ceſſe.* Mais l'eſpece d'enthouſiaſme, de fanatiſme même, qu'il a ſur-tout inſpiré à ces êtres mobiles & paſſionnés, dont l'imagination prompte à s'allumer, ouvre l'ame à toutes les ſortes de ſéductions, & qui toujours à la diſcrétion du moment, donnent la préférence ſur le Philoſophe qui les éclaire, au Sophiſte éloquent qui les émeut, s'affoiblira peu à peu, & peut-être même ſe perdra tout à fait, à me-

reſtituoit à Plutarque, à Séneque & à

ſure que les Ouvrages des Auteurs dont on vient de parler, leur ſeront mieux connus. C'eſt alors que ceux ou plutôt celles à qui la magie du ſtyle de M. R. en a ſi ſouvent impoſé, retrouvant ſans ceſſe dans ces Auteurs les mêmes idées & quelquefois les mêmes écarts, n'admireront plus que la forme ſéduiſante ſous laquelle il a ſu les préſenter, & fixeront avec plus de juſteſſe & d'impartialité le degré d'eſtime & de réputation qu'il mérite. En effet, ce n'eſt ni un penſeur profond, ni un Logicien exact & ſevere, ni un Moraliſte auſſi inſtructif, auſſi original, auſſi agréable à lire que Montagne, ni même un ami très-ſincere & très zélé de la vérité : c'eſt un Ecrivain tres-éloquent, dont le ſtyle vif, élégant, rapide & plein d'énergie, entraîne preſque toujours ſans perſuader : c'eſt un Sophiſte adroit, quelquefois même très-ſubtil (*a*), qui ſe met fort peu en peine de ſe

(*a*) M. Helvétius, ce Philoſophe, dont la mémoire eſt ſi chere à tous les gens de bien, a réfuté pas à pas, & avec beaucoup de clarté, de force & de préciſion, quelques-uns des paradoxes de M. Rouſſeau, & par le ſimple rapprochement de ſes idées, en a fait voir l'incohérence & la contradiction. Voici comme il termine un des Chapitres de ſon dernier ouvrage. " Qu'on ne s'étonne point, *dit-il*, „ des contradictions de ce célebre écrivain. Ses obſervations ſont preſque toujours juſtes, ET SES „ PRINCIPES PRESQUE TOUJOURS FAUX ET „ COMMUNS. DE-LA, SES ERREURS. Peu ſcru„ puleux, examinateur des opinions généralement „ reçues, le nombre de ceux qui les adoptent, lui „ en impoſe..... Il n'eſt point de propoſition, ſoit „ morale, ſoit politique, que M. Rouſſeau n'adopte „ & ne rejette tour à tour. TANT DE CONTRA„ DICTIONS ONT FAIT QUELQUEFOIS SUS-

Montagne ce qu'ils en ont pris ſans les

---

contredire, & à qui le choix des opinions eſt en général à peu près indifférent, pourvu que celle qu'il embraſſe, vraie ou fauſſe, lui offre un champ aſſez vaſte pour faire briller tous ſes talents. S'il trouve par haſard ſur ſon chemin une vérité piquante, dont le développement & les preuves exigent toutes les reſſources de ſon eſprit & de ſon éloquence, il la ſaiſit avidement, la pare, l'embellit, écarte, diſſipe tous les nuages dont elle étoit environnée, & la porte même ſouvent juſqu'à la démonſtration! mais un moment après, il fait les mêmes efforts pour appuyer un ſophiſme, pour établir un paradoxe ingénieux, ou même pour conſacrer une erreur, ſi ce dernier parti lui paroît plus favorable à l'emploi de ſes forces, & à l'exercice de cette Réthorique brillante, que Montagne appelle quelque part *une art pipereſſe & menſongere.*

La célébrité dont M. Rouſſeau a joui, & que peut-être il conſervera long temps encore, eſt une forte preuve de cette vérité: c'eſt que ſi les hommes veulent être inſtruits, ils déſirent encore plus d'être amuſés. Ceux qui mépriſent la grace du ſtyle, ne les connoiſſent pas aſſez, & ne ſont pas aſſez jaloux de leur être utiles. Ils entendent encore mal l'intérêt de leur réputation: ils penſent; mais n'ayant pas le talent, peut-être plus rare encore, d'écrire avec cet agré-

„ PECTER SA BONNE FOI. „ *De l'Homme & de ſon éducation*, ſect. 5, chap. 7, & la note 27, du chap. 11. On peut voir encore toutes celles qui précedent, & les douze premiers chapitres de cette ſection.

citer. J'aime la franchiſe de ce dernier :

---

ment, ce nombre & cette harmonie dont le charme eſt irréſiſtible, ils rendent mal leurs penſées, & ſont bientôt oubliés. Fontenelle, en s'emparant du travail de Van-Dale, lui en a ravi pour jamais la gloire. Un jour viendra que le nom de ce ſavant Médecin, déjà preſque ignoré parmi nous, ſera entiérement effacé de la mémoire des hommes, tandis que la voix de l'Écrivain enchanteur qui a fait naître des fleurs dans un terrein, riche à la vérité, mais hériſſé de ronces & d'épines, qu'il a défriché, ſera entendue dans l'avenir. Tant que les langues Latine & Françoiſe ſubſiſteront, Séneque & Montagne ſeront lus, médités & admirés des bons eſprits : & toute l'éloquence de M. Rouſſeau, qui, en s'appropriant ſi ſouvent leurs penſées, s'eſt, pour ainſi dire, aſſocié à leur gloire, & a brillé parmi nous d'un éclat emprunté, ne les fera jamais oublier ; mais elle les fera négliger plus ou moins long-temps, particuliérement des femmes & des gens du monde, en général peu inſtruits, mais ſur-tout trop avides de jouiſſances, pour conſacrer à l'étude un temps qui ſuffit à peine à leur amuſement, & trop diſſipés pour mettre dans leur lecture ce choix, cette ſuite & ce degré d'attention, qui peuvent ſeuls les rendre utiles & inſtructives.

Les Étrangers ont dit que M. R. avoit fait *ſecte* parmi nous : il auroient pu ajouter que cette *ſecte* ſi aveuglément dévouée & ſoumiſe à ſon chef, eſt plutôt religieuſe que philoſophique. En effet, il n'y a guere que des opinions religieuſes mal-entendues, & portées à l'excès, qui puiſſent inſpirer cet eſprit d'intolé-

« mon livre, dit-il (368), eſt maçonné » des dépouilles des deux autres. » Je permets d'emprunter, mais non de voler, moins encore d'injurier celui qu'on a volé.

§. LXIV. Je vais parler des ouvrages de Séneque, ſans prévention & ſans partialité : uſant avec lui d'un privilege dont il ne ſe départit avec aucun autre Philoſophe, j'oſerai quelquefois le contredire. Quoique l'ordre ſelon lequel le Traducteur en a rangé les Traités, ne ſoit pas celui de leurs dates, je m'y conformerai, parce que je ne vois aucun avantage à m'en éloigner. Cette courte analyſe achevera de dévoiler le fond de l'ame de Séneque, le ſecret de ſa vie privée, &

---

rance, dont tous les partiſans du citoyen de Geneve, ſont plus ou moins animés. Quiconque oſe avoir, ſur ſes écrits & ſa perſonne, un ſentiment contraire au leur, s'expoſe infailliblement à une eſpece de perſécution, qui a tous les effets de la haine théologique. Que faire donc alors ? Etre ſincere avec ſoi-même ; dire froidement, & d'une maniere ſimple, ce que, d'après un examen très réfléchi, on croit utile & vrai, &, oppoſant à toutes les critiques un ſilence obſtiné, attendre en paix le jugement du Public éclairé & impartial. *Note de l'Éditeur.*

(368) Montagne, Eſſais, liv. 2, chap. 32, au commencement.

les principes qui servoient de base à sa philosophie spéculative & pratique.

Je vais donc commencer par les Lettres, transportant dans l'une ce qu'il aura dit dans une autre, généralisant ses maximes, les restreignant, les commentant, les appliquant à ma maniere, quelquefois les confirmant, quelquefois les réfutant; ici présentant au Censeur le Philosophe derriere lequel je me tiens caché; là, faisant le rôle contraire, & m'offrant à des fleches qui ne blesseront que Séneque caché derriere moi.

Des Lettres de Séneque.

§. LXV. Les lettres de Séneque sont adressées à Lucilius, son ami & son Eleve dans la Philosophie Stoïcienne. « *Lucilius,* » *je vous réclame; vous êtes mon ouvrage.* » Ils étoient âgés tous les deux: « *nous ne* » *sommes plus jeunes.* » Lucilius, né dans une condition médiocre, s'étoit élevé par son mérite au rang de Chevalier Romain, & avoit obtenu la place d'Intendant en Sicile.

La matiere traitée dans cette correspondance, est très-étendue; c'est presque un cours de morale complet. Je vais le suivre. Mais pour m'épargner à moi-même

& aux autres la séchereſſe & le dégoût d'une table, j'indiquerai, chemin faiſant, quelques-uns des traits qui m'ont le plus frappé, ce que je voudrois avoir recueilli de ma lecture ; & ſur-tout qu'on ne ſe perſuade pas qu'il n'y ait rien à remarquer, à apprendre, dans celles dont je n'annoncerai que le ſujet.

La premiere eſt ſur le temps : Séneque dit, & ne dit que trop vrai, « qu'une » partie de la vie ſe paſſe à mal faire, la » plus grande à ne rien faire, preſque » entiere à faire autre choſe que ce qu'on » devroit.

» Je me trouve dans le cas des gens » ruinés ſans qu'il y ait de leur faute ; » tout le monde les excuſe, perſonne ne » les aſſiſte. »

Il traite dans la deuxieme des voyages, & des lectures, autre ſorte de voyage.

« Ne pouvant lire autant de livres que » vous en pouvez acquérir, n'en acquerez » qu'autant que vous en pourrez lire. »

C'eſt là qu'il dit d'Epicure : « Je paſſe » dans le camp ennemi, en eſpion, mais » non en déſerteur. »

Si vous avez à faire choix d'un ami, liſez la troiſieme, où l'on trouve entre autres cette maxime de Pomponius.

« Il y a des yeux tellement accoutu-

» més aux ténebres, qu'ils voient trouble
» au grand'jour. »

La quatrieme vous affranchira des terreurs de la mort, & des ſollicitudes de la vie.

« Le Tyran me fera conduire, où ? ...
» où je vais.

» Un mal n'eſt pas grand, quand il eſt
» le dernier des maux. La perte la moins
» à craindre, eſt celle qui ne peut être
» ſuivie de regrets.

» Celui qui ne veut que ſatisfaire à la
» faim, à la ſoif, aux beſoins de la na-
» ture, ne ſe morfond point à la porte
» des Grands, n'eſſuie ni leurs regards dé-
» daigneux, ni leur politeſſe inſultante. »

Frappez à cette porte pour autrui ; n'y frappez jamais pour vous.

Dans la cinquieme, ſur la ſingularité, il adreſſe à Lucilius des conſeils, dont quelques-uns d'entre nous pourroient profiter.

« N'allez pas, à l'exemple de certains
» Philoſophes, moins curieux de faire
» des progrès que du bruit, affecter dans
» votre extérieur vos occupations, votre
» genre de vie, une originalité qui vous
» diſtingue : vous vous interdirez cet ha-
» billement bizarre, cette chevelure hé-
» riſſée, cette barbe hétéroclite, & toutes

» ces

» ces voies détournées pour arriver à la » considération. Eh ! le nom de Philoso- » phe n'est déjà que trop odieux, avec » quelque modestie qu'on le porte ! N'y » aura-t-il donc aucune différence entre » nous & le vulgaire ? Il y en aura, mais » je veux qu'on y regarde de près pour » l'appercevoir. »

Voulez-vous savoir ce que c'est que la véritable amitié ? vous l'apprendrez dans la sixieme.

« Combien d'hommes, dit-il, ont plu- » tôt manqué d'amitié que d'amis ! . . . » Le contraire ne seroit-il pas aussi vrai, & ne pourroit-on pas dire : combien d'hommes ont plutôt manqué d'amis que d'amitié !

Il conseille, lettre septieme, la fuite du monde. « Je ne rapporte jamais de la » société les mœurs que j'y ai portées. »

Quel est celui d'entre nous assez sage, ou assez corrompu, qui n'en puisse dire autant ?

Ici, il apostrophe les Romains, il leur reproche d'enseigner la cruauté à leur Souverain qui ne sauroit l'apprendre. Séneque n'avoit pas encore démêlé le caractere de son Eleve, & son commerce épistolaire avec Lucilius, commença apparemment

pendant les cinq premieres années du regne de Néron.

« La route (369) du précepte eſt » longue ; celle de l'exemple eſt courte. » Les diſciples de Socrate & d'Epicure » profiterent plus de leurs mœurs, que » de leurs diſcours. » Il réſulte de cette maxime, applicable ſur-tout à l'éducation des enfants, qu'il faut leur adreſſer rarement de ces préceptes dont la vérité ne peut être conſtatée que par une longue expérience ; mais parlez ſenſément ; agiſſez toujours bien devant eux. C'eſt ainſi que les Romains préparoient à la République des Magiſtrats, des Guerriers & des Orateurs. Vous ſerez difficile ſur la compagnie dans laquelle vous pourrez les admettre, ſi vous penſez qu'il y a tel mot, telle action capable de détruire le fruit de pluſieurs années.

L'activité du Sage eſt le ſujet de la huitieme : dans la neuvieme, où il en caractériſe l'amitié, il prétend qu'on refait auſſi aiſément un ami perdu, que Phidias une ſtatue briſée. Je n'en crois rien. Quoi ! l'homme à qui je confierai mes penſées les plus ſecretes ; qui me ſoutiendra dans les

(369) Lettre VI, tom. 1, pag. 18 & 19.

pas gliſſants de la vie ; qui me fortifiera par la ſageſſe de ſes conſeils & la continuité de ſon exemple ; qui ſera le dépoſitaire de ma fortune, de ma liberté, de ma vie, de mon honneur ; ſur les mœurs duquel les hommes ſeront autoriſés à juger des miennes ; je dis plus, l'homme que je pourrai interroger ſans crainte, dont je ne redouterai point la confidence, dont j'oſerai éclairer le fond de la caverne, ſans ſentir vaciller le flambeau dans ma main ; cet homme ſe refait en un jour, en un mois, en un an ! Hé ! malheureuſement la durée de la vie y ſuffit à peine ; & c'eſt un fait bien connu des vieillards, qui aiment mieux reſter ſeuls, que de s'occuper à retrouver un ami.

Lorſque notre Philoſophe ſe demande à lui même, quel eſt ſon but en prenant un ami, & qu'il ſe répond : « d'avoir » quelqu'un pour qui mourir, qui accom» pagner en exil, qui ſauver aux dépens » de mes jours ; » il eſt grand, il eſt ſublime, mais il a changé d'avis.

Lorſque, comparant l'amour à l'amitié, il ajoute que *l'amour eſt preſque la folie de l'amitié*, il eſt délicat.

Lorſqu'il répond à la queſtion, quelle ſera la vie du Sage ſur une plage déſerte, dans le fond d'un cachot, *celle de Jupiter*

dans la diſſolution des mondes, il montre l'ame la plus forte. De pareilles idées ne viennent qu'à des hommes d'une trempe rare.

§. LXVI. Il traite, dans la dixieme, de la Solitude.

« Cratès diſoit à un jeune homme : que » fais-tu là ſeul ? Le jeune homme lui » répondit : je m'entretiens avec moi-» même. Prends garde, lui répliqua le » Philoſophe, de t'entretenir avec un » flatteur.

» Vivez avec les hommes, comme ſi » les Dieux vous voyoient : parlez aux » Dieux, comme ſi les hommes vous en-» tendoient. »

Dans la onzieme, des Avantages de la vieilleſſe, de la Mort, & du Suicide.

La maniere dont les habitans de ſa campagne, ſon fermier, ſon jardinier, ſes arbres, ſes charmilles lui rappellent ſon grand âge, eſt charmante..... »

« Qu'eſt-ce que cet homme qu'on a » poſté-là, & qu'on ne tardera pas d'y » expoſer ? Où a-t-on trouvé ce ſque-» lette ? Le beau paſſe-temps de m'ap-» porter ici les morts du voiſinage ?..... » Quoi ! vous ne reconnoiſſez pas Féli-» cion, le fils de votre métayer, à qui » vous avez donné tant de jouets quand » il étoit petit ? »

Dans la douzieme, des effets de la Philoſophie ſur les Défauts & ſur les Vices.

Dans la treizieme, du Courage que donne la vertu, & du deſſouci de l'avenir.

« Le Sage qui craint l'opinion, reſ-» ſemble à un Général qui s'ébranle à la » vue d'un nuage de pouſſiere élevé par » un troupeau. »

Dans la quatorzieme, des ſoins du corps.

« Donnons-lui des ſoins, mais prêts à » le précipiter dans les flammes, au moin-» dre ſignal de la raiſon, de l'honneur, » du devoir.

» L'adminiſtration d'une République » livrée à des brigands, n'eſt pas digne » du Sage.....» Hommes publics, conſolez-vous, ſi votre diſgrace eſt arrivée, ou ſi le mauvais génie de l'Etat veut qu'elle arrive.

« Le Sage ne provoquera point le cour-» roux des Grands.....» Maxime puſillanime : c'eſt le condamner à taire la vérité.

On dit, *vivre d'abord, enſuite philoſopher*..... C'eſt le peuple qui parle ainſi ; mais le Sage dit, philoſopher d'abord, & vivre enſuite, ſi l'on peut ; ou aimer la vertu avant la vie.

« Il y a trois passions qu'il ne faut point » exciter, la haine, l'envie, le mépris..... »

Cela est plus digne du Moine de Rabelais, que du Stoïcien Séneque. C'est vous, Séneque, qui m'avez appris à vous répondre : il y a des hommes dont il est glorieux d'être haï ; le tourment de l'envie est toujours un éloge ; le mépris n'est souvent qu'une affectation.... « Craignons l'ad- » miration..... » Et pourquoi ? faisons tout ce qui peut en mériter.

Il s'entretient avec son ami, lettres 15, 16, 17, 18, 19, des exercices du corps, de l'utilité de la Philosophie, de la richesse de la pauvreté, des persécutions, de la calomnie ; qu'il faut embrasser la Philosophie sans délai ; des amusements du Sage, de la colere, des passions, des vices, des vertus, des avantages, du repos, de la société, des fonctions publiques, du bonheur, du malheur.

Les préceptes de Séneque sont austeres, mais l'expérience journaliere & l'usage du monde en confirment la vérité : on ne les conteste que par vanité, ou par foiblesse. C'est dans sa vingtieme lettre qu'il dit aux Grands, aux gens en place, un mot simple, mais qu'ils devroient avoir sans cesse à la bouche, s'ils sentoient vivement les

inconvéniens de leur élévation: « Quand » viendra le jour heureux, où l'on ne » me mentira plus! »

Je ne relis point les ouvrages de Sénèque, ſans m'appercevoir que je ne les ai point encore aſſez lus.

Quel eſt l'objet de la Philoſophie? c'eſt de lier les hommes par un commerce d'idées, & par l'exercice d'une bienfaiſance mutuelle.

La Philoſophie nous ordonne-t-elle de nous tourmenter? Non.

Dans la lettre huitieme, ſur l'activité du Sage, il parle de drames mixtes, dont le ton eſt grave, & le genre moyen entre la Comédie & la Tragédie. Ce genre eut-il auſſi des détracteurs chez les Anciens? Il ne le dit pas.

§. LXVII. Selon lui, lettre quatorzieme, « la Philoſophie eſt une eſpece » de ſacerdoce révéré des gens de bien, » reſpecté même de ceux qui ne ſont mé- » chants qu'à demi; & celui qui jette de » la boue au Philoſophe, eſt une eſpece d'impie. » Non, non, Suilius, Ariſtophanes modernes, jamais la dépravation ne ſera aſſez générale, aſſez durable, aſſez puiſſante, ou la ligue de l'ignorance & du vice, contre la ſcience & la vertu,

assez forte, pour empêcher la Philosophie d'être vénérable & sacrée.

Ne nous engageons point dans des querelles. Méprisons les propos de l'impudent, soyons convaincus qu'il n'y a que des hommes abjects qui osent nous insulter. Ne soyons pas plus offensés de leurs injures, que nous ne serions flattés de leur éloge; abandonnons le pervers à sa honte secrette... « Est-ce qu'il en éprouve ?... » Je le crois depuis qu'un de ces infâmes salariés des Grands pour déchirer les gens de bien, a dit d'une satyre de commande, qu'il n'étoit pas bien sûr d'être content de l'avoir faite. Un des châtiments de la folie, est de se déplaire à elle-même.

L'ouvrage de Séneque est un champ où l'on trouve toujours à glaner. Je vois que dans l'opulence il s'exerçoit à la pauvreté : au milieu des richesses, il se rit de la peine inutile que la fortune s'est donnée.

Il dit, lettre vingt-une, à propos de la vraie gloire du Sage : « en vain (370)

(370) M. la Grange s'est trompé sur le sens de ce passage, pour avoir ignoré des faits qui concernent Atticus & sa famille ; & sa mépriſe a entraîné celle de l'Auteur de cet Ouvrage. Ceux qui en examinant rapidement dix ou douze

» Atticus auroit eu pour gendre Agrippa,
» pour deſcendants Tibere & Druſus,
» parmi ces noms illuſtres, le ſien ſeroit
» ignoré, ſi le prince des Orateurs ne
» lui eût adreſſé quelques lettres. Luci-
» lius, ſi la gloire vous touche, les
» miennes vous feront plus connoître
» que toutes vos dignités: qui ſauroit

---

pages de la Traduction de Séneque, ont cru avoir acquis le droit de la juger, auroient dû au moins relever cette inexactitude. Mais ce ſont préciſément les endroits où la verſion de M. la Grange laiſſe quelque choſe à déſirer, qui ont échappé à leur profond ſavoir, & à leur merveilleuſe ſagacité: c'eſt qu'il eſt en effet plus facile de ſuppoſer des fautes où il n'y en a pas, que d'en voir où il y en a; & leurs critiques, preſque toujours fauſſes, partiales, ou ſuperficielles, en ſont la preuve. Voici préſentement le paſſage de Séneque, tel qu'il falloit, ce me ſemble, le traduire. « Les Lettres de » Cicéron ne laiſſeront point périr la mémoire » d'Atticus: ni ſon gendre Agrippa, ni Tibere, » mari de ſa petite-fille, ni Druſus ſon arriere- » petit-fils, n'auroient pas ſervi beaucoup à ſa » gloire: parmi ces noms illuſtres le ſien ne » ſeroit pas cité, ſi Cicéron ne l'eût comme » aſſocié à ſon immortalité. » *Nomen Attici perire Ciceronis Epiſtolæ non ſinunt: nihil illi profuiſſet gener Agrippa, & Tiberius progener, & Druſus Cæſar pronepos, inter tàm magna nomina taceretur, niſi Cicero illum applicuiſſet.* Epiſt. 21. *Note de l'Éditeur.*

» qu'il exiſta un Idomenée ſans celles » d'Epicure » ? Puis s'arrêtant à la porte des jardins de ce Philoſophe, il y grave une inſcription qui atteſte l'auſtérité de l'un & l'impartialité de l'autre. La voici :

« Paſſant, tu peux t'arrêter ici, la » volupté y donne la loi... Quoi, c'eſt » de la farine détrempée que tu me pré- » ſentes ; c'eſt d'eau, que tu remplis » ma coupe ! ... Aſſurément, à ma ta- » ble, les mets appaiſent la faim, la » boiſſon n'irrite pas la ſoif : voilà ma » volupté.

» Agiſſez toujours, Lucius, comme » ſi Épicure vous regardoit. »

C'eſt ainſi que Séneque penſoit de ce Philoſophe, ſi mal connu, & tant calomnié. On ne s'eſt pas acharné avec moins de fureur ſur la doctrine d'Epicure, que ſur les mœurs de Séneque.

Je lis dans un Auteur moderne (371) : « on oppoſe Séneque, comme un bou- » clier impénétrable, à tous les traits » qu'on peut lancer ſur Épicure. Il eſt » vrai que l'apologie que Séneque a faite » d'Epicure eſt formelle ; mais il eſt à

(371) *Voyez* la Morale d'Epicure, tirée de ſes propres écrits, par M. l'Abbé Batteux ; *art.* 7, *pag.* 157, 158.

» craindre que, loin de juſtifier l'un, » elle ne donne des ſoupçons contre » l'autre. Si, à l'honneur d'Epicure, » leurs doctrines avoient des apparences » communes, ce ſeroit à la honte de » Zénon. »

Lorſque Séneque fait l'éloge d'Epicure, il ne décrie point Zénon, non plus qu'il ne préconiſe celui-ci, lorſqu'il attaque le premier. C'eſt un Juge impartial, qui peſe ce que chaque ſecte enſeigne de contraire ou de conforme à la vérité, & qui s'en explique avec franchiſe. Si les talents ſublimes & les vertus tranſcendantes de l'Académicien des inſcriptions, qui a enrichi l'hiſtoire critique de la Philoſophie, de ſon examen de la vie & de la doctrine d'Epicure, ne m'étoient parfaitement connus, je penſerois qu'un Auteur qui ſe ſert de l'éloge de l'une des écoles pour les rendre toutes deux ſuſpectes, eſt un mauvais Logicien, s'il penſe ce qu'il écrit, ou un dangereux hypocrite, s'il écrit ce qu'il ne penſe pas.

Un Littérateur du jour auroit-il la vanité de ſe croire mieux inſtruit des ſentiments d'Epicure, dont les ouvrages nous manquent, qu'un ancien Philoſo-

phe, qu'un Sénèque, qui les avoit sous ses yeux.

Qu'Épicure & Zénon se soient accordés l'un & l'autre à regarder la vertu comme le plus essentiel de tous les biens, & qu'ils en aient eu les mêmes idées: que s'ensuit-il? que l'Epicurien n'en étoit pas moins dissolu, & que le Stoïcien en étoit peut-être moins sage? Voilà une étrange conclusion.

Hé! c'est bien assez de condamner Epicure, sans lui associer aussi lestement le Philosophe Sénèque, son apologiste; Sénèque, que St. Jérôme, qui n'étoit pas le plus tolérant des Peres de l'Eglise, loue pour la pureté de sa morale, la sainteté de sa vie, & qu'il a inscrit dans le catalogue des Auteurs sacrés (372).

Sénèque ne ferme presque pas une de ses lettres, sans la sceller de quelques maximes d'Epicure; & ces maximes sont toujours d'un grand sens & d'une sagesse

(372) *Senecâ.... continentissimæ vitæ fuit: quem non ponerem in catalogo Sanctorum, nisi me illæ Epistolæ provocarent, quæ leguntur à plurimis, Pauli ad Senecam, & Senecæ ad Paulum, &c.* HIERONIMUS *de Scriptoribus Ecclesiasticis.* Note de l'Éditeur.

merveilleuſe : quelle honte pour le Zénoniſme !

§. LXVIII. C'eſt dans la vingt-deuxieme lettre ſur les conſeils & ſur les affaires, que Séneque dit, des goûts paſſagers de l'ambition : « C'eſt un amant » qui querelle avec ſa maîtreſſe ; n'allez » pas prendre un moment d'humeur » pour une rupture. » Croit-on que cette penſée déparât celles de la Rochefoucault ? Il ajoute : « nous mourons » plus mauvais que nous ne naiſſons. Je » t'avois engendré, nous dit la Nature, » ſans déſirs, ſans crainte, ſans ſuperſ- » tition, ſans perfidie, ſans vice.... » Cela eſt-il bien vrai ? ... « Retourne comme » tu es venu, la vie nous corrompt. »

En parcourant les lettres 23 & 24, ſur la Philoſophie, ſource des vrais plaiſirs, ſur le paſſé, le préſent, le futur, les craintes de l'avenir, les terreurs de la mort ; je me ſuis rappellé l'endroit où Horace recommande au Poëte la lecture des feuillets de Socrate : on pourroit lui dire avec plus de raiſon encore, *rem tibi Senecæ poterunt oſtendere chartæ.* Si tu crains d'être un Poëte exangue, un diſeur de puérilités ſonores ; ſi tu veux connoître les vices, les vertus, les paſſions, les devoirs de l'homme dans toutes les con-

ditions & les circonſtances, lis Séneque.

Il s'occupe, lettre 25, des dangers de la ſolitude : ſi l'homme ſe retire dans la forêt par vanité ou par miſanthropie, s'il y porte une ame pleine de fiel, il ne tardera pas à y devenir une bête féroce : celui dont il y prendra conſeil, eſt un méchant qui achevera de le pervertir.

Il écrit, lettres 26, 27, 28 & 29, des avantages de la vieilleſſe, de la vertu, du vrai bonheur, des voyages, des conſeils indiſcrets. On voit dans cette derniere, qu'il y avoit auſſi à Rome des hommes pervers qu'on ſe plaiſoit à aſſocier aux philoſophes en général, dans le deſſein cruel de ſouiller la pureté des uns par la turpitude des autres. Ce fait me rappelle l'Auteur de *l'anti-Séneque*, & la conſtante affectation des ennemis de la Philoſophie à le citer parmi les hommes ſages & éclairés, dont la vie ſe paſſe à chercher la vérité & à pratiquer la vertu. Si ces calomniateurs des gens de bien n'étoient pas étrangers à tout ſentiment honnête, ils rougiroient de placer ce nom juſtement décrié, à côté des noms les plus reſpectables & les plus reſpectés.

La Mettrie eſt un Ecrivain ſans jugement, qui a parlé de la doctrine de Sé-

neque ſans la connoître ; qui lui a ſuppoſé toute l'âpreté du Stoïciſme, ce qui eſt faux ; qui n'a pas écrit une ſeule bonne ligne dans ſon Traité du bonheur, qu'il ne l'ait, ou priſe dans notre Philoſophe, ou rencontrée par haſard, ce qui n'eſt & ne pouvoit malheureuſement être que très-rare ; qui confond par-tout les peines du Sage, avec les tourments du méchant, les inconvénients légers de la ſcience, avec les ſuites funeſtes de l'ignorance ; dont on reconnoît la frivolité de l'eſprit dans ce qu'il dit, & la corruption du cœur dans ce qu'il n'oſe dire ; qui prononce ici que l'homme eſt pervers par ſa nature, & qui fait ailleurs, de la nature des êtres, la regle de leurs devoirs & la ſource de la félicité ; qui ſemble s'occuper à tranquilliſer le ſcélérat dans le crime, le corrompu dans ſes vices ; dont les ſophiſmes groſſiers, mais dangereux par la gaieté dont il les aſſaiſonne, décelent un Ecrivain qui n'a pas les premieres idées des vrais fondements de la moraſe, de cet arbre immenſe, dont la tête touche aux cieux & les racines pénetrent juſqu'aux enfers, où tout eſt lié, où la pudeur, la politeſſe, la décence, les vertus les plus légeres, s'il en eſt de telles, ſont attachées comme

la feuille au rameau qu'on déshonore en l'en dépouillant ; dont le cahos de raiſon & d'extravagance ne peut être regardé ſans dégoût, que par ces lecteurs futiles qui confondent la plaiſanterie avec l'évidence, & à qui l'on a tout prouvé, quand on les a fait rire ; dont les principes, pouſſés juſqu'à leurs dernieres conſéquences, renverſeroient la légiſlation, diſpenſeroient les parents de l'éducation de leurs enfants, renfermeroient aux petites-maiſons l'homme courageux qui lutte fortement contre ſes penchants déréglés, aſſureroient l'immortalité au méchant qui s'abandonneroit ſans remords aux ſiens ; & dont la tête eſt ſi troublée, & les idées ſont à tel point découſues, que dans la même page, une aſſertion ſenſée eſt heurtée par une aſſertion folle, & une aſſertion folle, par une aſſertion ſenſée ; en ſorte qu'il eſt auſſi facile de le défendre, que de l'attaquer (373).

§. LXIX. Dans la même lettre, Séne-

(373) La Mettrie, diſſolu, impudent, bouffon, flatteur, étoit fait pour la vie des Cours & la faveur des Grands. Il eſt mort, comme il devoit mourir, victime de ſon intempérance & de ſa folie.

que cite un beau mot d'Epicure ſur les jugements populaires. « Jamais je n'ai » voulu plaire aù peuple : ce que je ſais, » n'eſt pas de ſon goût ; & ce qui ſeroit » de ſon goût, je ne le ſais pas. »

La contrainte des gouvernements deſpotiques rétrécit l'eſprit, ſans qu'on s'en apperçoive ; machinalement on s'interdit une certaine claſſe d'idées fortes, comme on s'éloigne d'un obſtacle qui nous bleſſeroit ; & lorſqu'on eſt accoutumé à cette marche puſillanime & circonſpecte, on revient difficilement à une marche audacieuſe & franche. On ne penſe, on ne parle avec force que du fond de ſon tombeau : c'eſt là qu'il faut ſe placer, c'eſt de là qu'il faut s'adreſſer aux hommes. Celui qui conſeilla au Philoſophe de laiſſer un teſtament de mort (374), eut une idée utile & grande. Je ſouhaite pour le progrès des ſciences, qu'il nous faſſe attendre le ſien long-temps.

Liſez la lettre 30, de la mort, & de la néceſſité de l'attendre de pied ferme ; & vous me direz enſuite ce qu'il y a de

(374) On peut voir le paſſage entier de M. d'Alembert dans l'Avertiſſement imprimé à la tête du premier volume, page 21 & 22.

nouveau ſur ce ſujet dans nos Écrivains modernes. Quoi de plus délicat que ce mot ? « L'ame s'échappe du vieillard, » ſans effort ; elle eſt ſur le bord de ſa » levre. » Quoi de plus ſenſé que ce qui ſuit ? » Qu'eſt-ce que ces noms d'Empe» reur, de Sénateur, de Queſteur, de » Chevalier, d'Affranchi, d'Eſclave, » ou en ſtyle moderne, de Rois, de Grands, de Nobles, de Roturiers, de Payſan ? Ce que c'eſt, répond-il, lettre 31 ? « Des titres inventés pour enorgueil» lir les uns, & dégrader les autres. » N'avons-nous pas tous le ciel au deſſus » de nos têtes. »

Il vous exhortera à la Philoſophie, lettre 32 : il vous dira, lettre 33, que dans un ouvrage de l'art, il faut que la beauté de l'enſemble fixant le premier coup-d'œil, on n'apperçoive pas les détails ; & que, dans un ouvrage de Philoſophie ou de littérature, les beaux vers, les ſentences, ſont les dernieres choſes à louer.

Il encourage Lucilius à l'étude de la Philoſophie, lettre 34, & le félicite ſur ſes progrès. Il prouve, lettre 35, qu'il ne peut y avoir d'amitié qu'entre les gens de bien. La mort d'un ami ravit à l'homme vertueux, un témoin de ſes vertus ; au

méchant, un complice, peut-être indiſcret, de ſes crimes. Les avantages du repos, les vœux du vulgaire, le mépris de la mort, texte auquel il ne ſe laſſe point de revenir ; le courage que donne la Philoſophie, les dangers de la proſpérité, l'éloquence qui convient au Sage, la voix de la divinité qui eſt en nous, ou la conſcience, la rareté des gens de bien, l'occupent depuis la lettre 36, juſqu'à la 42e.

Il dit à Lucilius, lettre 36 : « on » blâme votre ami d'avoir embraſſé le » repos, abandonné ſes places, & préféré l'obſcurité de la retraite aux nouveaux honneurs qui l'attendoient. » Exhortez-le à ſe mettre au-deſſus de » l'opinion : chaque jour, il fera ſentir » à ſes cenſeurs, qu'il a choiſi le parti » le plus avantageux.... » Pour lui peut-être ? mais pour la ſociété ? Il y a dans le Stoïciſme un eſprit monacal qui me déplaît ; c'eſt cependant une Philoſophie à porter à la Cour, près des Grands, dans l'exercice des fonctions publiques, ou c'eſt une voix perdue qui crie dans le déſert. J'aime le Sage en évidence, comme l'Athlete ſur l'arene : l'homme fort ne ſe reconnoît que dans les occaſions où il y a de la force à montrer. Ce céle-

bre danſeur qui déployoit ſes membres ſur la ſcene, avec tant de légéreté, de nobleſſe & de graces, n'étoit dans la rue qu'un homme dont vous n'euſſiez jamais deviné le rare talent.

Il dit, lettre 41, « dans le ſein de » l'homme vertueux, j'ignore quel Dieu, » mais il habite un Dieu.... » Belle idée! Séneque pouvoit ajouter: & dans le ſein du méchant, j'ignore quel démon, mais il habite un démon.

Lettre 42, qu'eſt-ce que l'homme léger: « c'eſt un oiſeau que vous ne tenez » que par l'aile; au premier inſtant il vous » échappera, & ne vous laiſſera dans la » main qu'une plume. »

Je trouve, lettre 43, ſur la vie cachée: que ce fut moins l'orgueil, que la honte, qui créa les portiers chez les Romains. De la maniere dont on vivoit, entrer dans une maiſon ſans ſe faire annoncer, c'étoit prendre le maître ou la maîtreſſe en flagrant délit.

Lettre 44, « la Philoſophie eſt la vraie » nobleſſe: nul n'a vécu pour la gloire » d'autrui. »

Lettre 45, les chicanes futiles de la dialectique ſeront mépriſées de tout bon eſprit; n'en déplaiſe, dit Séneque, à nos Stoïciens, que j'approuve ou blâme

à mon gré, « parce que je ne m'asservis » à aucun maître, que je ne porte la » livrée de personne, & qu'en respec- » tant les sentiments des grands hom- » mes, je ne renonce pas au mien (375).»

Même cause, même effet. Celui qui connoîtra l'esprit du Stoïcisme, ne sera point étonné qu'un amalgame de Philosophie & de Théologie, ait fait, des Disciples de Zénon, des moulins à sophismes & des bluteurs de mots.

Lettre 46, il fait l'éloge d'un ouvrage de Lucilius.

Il dénombre, lettre 47, la multitude des esclaves. « C'est un Consulaire sub- » jugué par sa vieille femme : un riche, » par sa servante ; un jeune noble, par » des filles de théatre : cette derniere » servitude, la plus volontaire de tou- » tes, est la plus honteuse.

» Il n'est pas de Roi, dit il (376) ail- » leurs, qui ne descende d'un esclave, » ni d'esclave qui ne descende d'un » Roi..... » Il n'y a point de Cour où l'on n'eût besoin d'un Officier, dont la

(375) *Voyez* à ce sujet la Note de l'Éditeur sur le Traité de la vie heureuse, tom. 5, p. 90.

(376) Séneque, Lettre 44.

fonction fût de se trouver tous les matins au chevet du Monarque, & de lui citer cette maxime commune.

Après avoir exposé, lettre 48, les devoirs de l'amitié, & traité, lettre 49, de la mort & de la brièveté de la vie, il tombe sans ménagement sur les puérilités de la dialectique de son Ecole. « Aujourd'hui, dit-il, la rapidité du temps » me confond, ou parce que le terme » approche, ou parce que je commence » à calculer mes pertes. Hé! laissez-là » vos arguties, j'ai sur les bras une grande » affaire; la mort me poursuit, la vie » m'échappe: conseillez-moi. »

« Qui construisit le premier vaisseau? » qui donna les premiers jeux? l'Aventin a-t-il toujours été dans l'enceinte » de Rome? ce passage ne doit-il pas » être restitué de cette maniere? n'est-» ce pas ainsi qu'il faut entendre cette » légende? cette médaille est-elle ancienne ou moderne? à quelle époque » a-t-elle été frappée? Voilà des recherches bien dignes d'un homme! Ne » vaudroit-il pas mieux ne s'occuper de » rien, que de ces riens? tandis que » l'art de se rendre heureux, qu'on étudieroit toute sa vie, seroit encore » ignoré. » Cette sentence austere de

Séneque, brûle quelque milliers de volumes? Eſt-elle juſte? ne l'eſt-elle pas? & faudroit-il en effet dédaigner toute étude qui n'auroit pas un rapport immédiat avec la connoiſſance des devoirs, & la pratique des vertus?

§. LXX. Je vais paſſer rapidement ſur les lettres qui ſuivent; on formeroit un volume de ce qu'elles offrent de remarquable.

L'éloge de Lucilius; la deſcription des bains de Baies; les différentes claſſes de Sages; que peu d'hommes connoiſſent leurs défauts; les infirmités auxquelles notre Philoſophe étoit ſujet; la maiſon de Vatia, à l'entrée de laquelle on auroit pu graver, comme au fronton de la plupart de nos Palais, *ci git le bonheur*; ſon ſéjour à Baies; la poſſibilité de méditer, d'étudier, d'écrire au milieu du tumulte; du premier mouvement dans la paſſion; de la diviſion des êtres, ſelon Platon; de la diſette de la langue Latine; de la différence de la joie & de la volupté; de l'objet mépriſable des vœux & des prieres du vulgaire; de la ſoumiſſion du Sage à la néceſſité: « la » néceſſité n'eſt que pour le rébelle; le » ſage n'obéit point au deſtin, ils veu» lent tous deux: » voilà ce qui remplit

l'eſpace de la quarante-neuvieme Lettre à la ſoixante-deuxieme, où notre Philoſophe ſe reproche d'avoir pleuré ſans meſure la perte de ſon ami Sérenus; & nous dit: « vous avez inhumé votre » ami; hé bien, cherchez quelqu'un à » aimer. » Comme ſi ce quelqu'un-là ſe trouvoit en un moment. Il ajoute: « la » douleur eſt de tous les tableaux, celui » dont le ſpectateur ſe laſſe le plus promp- » tement: récente, elle intéreſſe: vieille, » elle eſt fauſſe ou inſenſée; l'on s'en » moque, & l'on fait bien. » Cela eſt-il vrai? Il m'a ſemblé qu'on l'admiroit, qu'on la louoit, & qu'on la ſuyoit.

Quoi! l'on ſe moque d'un époux, d'un amant, d'un fils, inconſolable de la mort de ſa femme, de ſa maîtreſſe, de ſon pere, de ſon ami. Il n'en dit rien; & pour répondre à Séneque dans ſa maniere, je lui dirai: « nous ſommes tou- » chés de tout ce qui nous promet des » regrets éternels. Nous voulons nous » ſurvivre à nous-mêmes dans le cœur » de tous ceux que nous laiſſons après » nous. Le tribut que la tendreſſe dé- » cerne à la cendre des autres, nous eſt » garant de celui que les perſonnes que » nous chériſſons & qui nous chériſſent, » rendront à la nôtre; & comme nous

» nous

» nous sommes flattés que, si nous ve-
» nions à les perdre, nous ne les oublie-
» rions jamais; nous les accuserions vo-
» lontiers d'ingratitude s'il nous venoit en
» pensée qu'un jour nous en serions ou-
» bliés. L'expérience journaliere ne nous
» détrompe point d'une aussi douce illu-
» sion : notre vanité nous excepte d'une
» loi générale; & nous ajoutons foi à
» cette espece d'engagement des vivants
» avec les morts, comme des femmes si
» souvent trompées croient encore aux
» serments d'un dernier amant. Si on
» laisse l'homme qui pleure, seul avec
» sa douleur; tant mieux, c'est la meil-
» leure compagnie qu'il puisse avoir :
» pour celui qui a les regards attachés
» sur l'urne de sa femme ou de sa fille,
» est-il rien de plus importun que la
» présence de celui qui rit. »

Séneque prétend, Lettre 50, que le vice est dans l'ame une plante étrangere; que la vertu s'y trouve dans son terrein, & qu'elle s'y enracine de plus en plus, parce qu'elle est dans l'ordre de la nature, dont le vice est l'ennemi..... Cela est-il bien vrai? Pourquoi donc tant de vicieux, si peu de vertueux, au milieu de tant de Prédicateurs de vertu? Pourquoi tant de besoin & si peu de succès de

l'éducation dans la jeuneſſe ? tant de conſeils & ſi peu de fruit dans l'adoleſcence & dans l'âge viril ? tant de fous dans la vieilleſſe ? tant d'indocilité dans l'eſprit, au milieu de la ruine des ſens ? La paſſion parle toujours la premiere, & la raiſon ſe tait, ou ne parle que tard & à voix baſſe. Séneque ne ſe contredit-il pas, lorſqu'il reproche à Apicius d'inviter à la débauche une jeuneſſe portée au mal, même ſans exemple ?

Il raconte au même endroit une petite anecdote domeſtique. Il garda la folle de ſa femme, comme une des charges de ſa ſucceſſion. « J'ai peu de goût, dit-il, » pour ces eſpeces de monſtres ; & ſi » j'avois à m'amuſer d'un fou, je ne » l'irois pas chercher hors de moi. Elle » a perdu ſubitement la vue : mais une » choſe incroyable & vraie, c'eſt qu'elle » ignore qu'elle eſt aveugle, & ne ceſſe » de prier ſon conducteur, de la délo» ger d'une maiſon où l'on ne voit goutte. » Nous rions d'elle, & nous lui reſſem» blons. »

Séneque étoit ſi foible, ſi glacé, qu'il nous dit, lettre 57, qu'il paſſoit preſque l'hiver entier entre des couvertures.

On voit, lettre 58, que la langue

latine s'étoit appauvrie, comme la nôtre, en se polissant : effet de l'ignorance & d'une fausse délicatesse ; de l'ignorance, qui laisse tomber en désuétude des mots utiles ; d'une fausse délicatesse, qui proscrit ceux qui blessent l'oreille ou gênent la prononciation. Des expressions d'Ennius & d'Attius étoient surannées, comme plusieurs de Rabelais, de Montagne, de Malherbe & de Regnier. Au temps de Séneque, Virgile commençoit à vieillir. Comme de toutes les machines, il n'y en a aucune qui travaille autant que la langue, aucune d'aussi orgueilleuse & d'aussi passive que l'oreille ; l'une & l'autre tendent à se délivrer du mal-aise le plus léger, mais le plus continu.

§. LXXI. Il dit sur la vieillesse « qu'il » est doux de rester long-temps avec soi, » quand on est devenu soi-même un » spectacle consolant pour soi ; cepen- » dant qu'il y a plus d'inconvénients à » attendre les infirmités & à vivre trop » long-temps, qu'à mourir trop tôt, » & qu'on n'est pas loin de la peur de » finir, quand on laisse arriver le destin » sans oser faire un pas au-devant de » lui : » & j'ajouterai, à quoi bon rester, quand on n'est plus propre qu'à corrompre le bonheur, à troubler les devoirs

& à empoiſonner les jours de ceux que la reconnoiſſance & la tendreſſe attachent à nos côtés : n'attendons pas qu'ils nous donnent congé ; nous avons vécu, permettons leur de vivre. Et ne craignons pas que ce conſeil ſoit funeſte aux vieillards : ils ont tous la peur de mourir ; la vie n'eſt vraiment dédaignée que par ceux qui peuvent ſe la promettre longue ; ils ne la connoiſſent pas, comment y attacheroient-ils de l'importance ou du mépris ; ils vivent, comme ils font tout le reſte, ſans y penſer.

Séneque dit, lettre 60, « l'enfant » croît au milieu de la malédiction de » ſes parents : » & ſi l'on réfléchit aux actions dont il eſt témoin, aux propos qu'il entend dans le foyer paternel, on ne trouvera pas l'expreſſion exagérée.

« Lettre 63, de toutes ces femmes » tendres qu'on a eu tant de peine à re» tirer du bûcher, à ſéparer du cadavre » de leurs époux, citez-m'en une qui ait » eu des larmes pour un mois. »

Lettre 64, où il traite de la vénération pour les anciens Philoſophes, « tous, » dit-il, ne ſont pas dignes d'applaudir » au Philoſophe. » Quelle douceur trouveroit-il à l'éloge de celui dont le blâme ne le touche pas ? on n'ambitionne la

louange que de celui dont on craindroit le reproche. » Fabianus parloit en pu-» blic: mais on l'écoutoit avec décence: » quelquefois il s'élevoit un cri d'admi-» ration; mais arraché, mais produit, » par la grandeur des idées.

» Sachons mettre de la différence entre » les applaudiſſements de l'Ecole & ceux » du théatre.... » Et pourquoi? ils ſont accordés les uns & les autres à la vertu & au talent.... « Gardez toutes ces dé-» monſtrations bruyantes pour les arts » qui captivent les ſuffrages; la vertu ne » veut que des reſpects..... » Je crains que ces diſtinctions ne ſoient plus ſubtiles que ſolides. Au théatre, les ſpectateurs, dans l'Ecole, le diſciple, ne rompent le ſilence, que parce qu'ils ne peuvent plus le garder. L'enthouſiaſme eſt le même, & ce n'eſt pas à l'homme, c'eſt à la choſe, grande, honnête, que le premier applaudiſſement eſt adreſſé.... « Le Phi-» loſophe a beaucoup perdu à s'être trop » familiariſé..... » Je n'en crois rien..... « Il lui faudroit un ſanctuaire au lieu » d'une place.... » L'endroit où il s'explique dignement, eſt toujours un ſanctuaire..... « Il faut à la Philoſophie des » Prêtres, & non des Courtiers.... » Je ne lui veux ni les uns, ni les autres.

Il expoſe, lettre 65, les opinions de Platon, d'Ariſtote & des Stoïciens, ſur le monde : on voit ici (377) que le ſyſtême de l'optimiſme n'eſt pas d'hier, & que celui des indiſcernables fut connu dès le temps du proverbe, qu'on ne ſe baigne pas deux fois dans le même fleuve, & que l'homme & le fleuve ont changé.

La lettre 66, ſur l'égalité des biens & des maux, n'eſt qu'un tiſſu de ſophiſmes.

Il traite, lettre 67, du bon ; & lettre 68, du repos du Sage qu'il arrache de ce recoin du globe pour le lancer dans les plaines de l'immenſité. Je conſens qu'il y faſſe un tour, mais je ne veux pas qu'il y ſéjourne : s'expatrier ainſi, ce ſeroit n'être ni parent, ni ami, ni citoyen.... « Le Stoïcien voit du haut des » cieux, combien c'eſt un ſiege bas qu'un » Tribunal, une Chaiſe Curule... ..... » De deſſus une Chaiſe Curule, un Tribunal, on voit combien c'eſt un rôle inſenſé que de ſe perdre dans les nues : vûes monaſtiques & anti-ſociales. J'aime mieux ce qui ſuit.

« C'eſt une puérilité que de ſe retirer

(377) Dieu, dit Séneque, a fait le monde le meilleur poſſible. *Voyez* la note de l'Editeur ſur ce paſſage, tom. 1, pag. 295, note premiere.

» de la foule, pour l'appeller : c'eſt ap-
» peller la foule, que de faire de ſa re-
» traite la nouvelle publique. » C'eſt une ſotte vanité, que de s'affliger ou de s'offenſer quand elle ne vient pas : c'eſt ajouter à l'éclat, que de la repouſſer quand elle vient. Et qu'importe qu'on parle ou qu'on ſe taiſe de vous, pourvu que vous vous retiriez à temps ! le malade craint-il ou ſouhaite-t-il qu'on diſe qu'il s'eſt mis au lit ?

« Attaquer ſes vices, quand on eſt
» vieux, c'eſt lutter contre un ennemi
» victorieux, lorſqu'on n'a plus ni force
» ni courage. A peine un ſiecle ſuffiroit-
» il pour diſcipliner des paſſions accou-
» tumées à une longue licence. »

Ici, Séneque ne permet au Sage de ſe mêler de l'adminiſtration publique, ni dans toutes les contrées, ni en tout temps, ni pour toujours.

Il me ſemble que je l'entends s'adreſſer en ces termes au Candidat qui le conſulte : Vous préſumez trop de votre amour pour le bien ; votre ſanté délicate ne ſuffira pas à la fatigue de votre place ; vous êtes d'un caractere trop foible, ou trop roide ; colere & cauſtique, vous ne ſympathiſerez pas avec les habitants de la Cour. Vous allez vous précipiter

dans un cahos d'affaires, d'où ni votre zele, ni vos talents supérieurs, ni vos veilles, ne vous tireront pas. Vous serez desservi par ceux mêmes qui vous appellent à l'administration ; vos projets les plus sages seront, ou rejetés par l'envie, ou croisés par l'intérêt personnel ou par la haine : il viendra un moment où vous ne saurez ni comment rester, ni comment sortir. Préférez le repos ; vivez avec vos amis & avec vos livres ; dans les temps de peste, on se renferme.

L'homme d'État qui craint de perdre sa place, n'osera jamais de grandes choses ; son oreille, toujours ouverte aux sollicitations des hommes puissants, est toujours fermée aux plaintes du peuple. Il faut qu'il sache attendre sa disgrace, sans pâlir ; l'apprendre, sans murmurer : il faut qu'il dise : « mon maître avoit un » bon serviteur ; il n'en veut plus, tant » pis pour lui : il seroit bien singulier » que Ménès pût se passer de Diogene, & » que Diogene ne pût se passer de Ménès. » Il est des circonstances où les hommes revêtus des premieres places, ne sont pas élevés : ils sont en l'air.

§. LXXII. La lettre 69, est de l'inconvénient des fréquents voyages.

La lettre 70, du suicide.

Voici les cauſes principales du ſuicide. Si les opérations du gouvernement précipitent dans une miſere ſubite un grand nombre de ſujets, attendez-vous à des ſuicides. On ſe défera fréquemment de la vie, par-tout où l'abus des jouiſſances conduit à l'ennui, par-tout où le luxe & les mauvaiſes mœurs nationales rendent le travail plus effrayant que la mort, par-tout où des ſuperſtitions lugubres & un climat triſte concourront à produire & à entretenir la mélancolie, par-tout où des opinions, moitié philoſophiques, moitié théologiques, inſpireront un égal mépris de la vie & de la mort.

Les Stoïciens penſoient que la notion générale de bienfaiteur ne nous faiſant point un devoir de garder un préſent que nous n'avons pas ſollicité & qui nous gêne, ſoit que la vie fût un bien ou fût un mal, la doctrine du ſuicide n'étoit nullement incompatible avec l'exiſtence des Dieux. Ils alloient plus loin; le ſuicide que la loi civile & la loi religieuſe proſcrivent également, eſt un des points fondamentaux de la ſecte : ſelon cette Ecole, « le Sage ne vit qu'autant qu'il » doit, non autant qu'il le pourroit : le » bonheur n'eſt pas de vivre ; mais le

» devoir, mais le bonheur, eſt de bien
» vivre (378). »

Les opinions tombent ou ſe propagent, ſelon les circonſtances ; & quelles circonſtances plus favorables à la doctrine du ſuicide, que celles où un geſte, un mot, une médiſance, une calomnie, le reſſentiment d'une femme, la haine d'un affranchi, une grande fortune, la délation d'un eſclave mécontent ou corrompu, la jalouſie, la cupidité, l'ombrage d'un Tyran, vous envoient au ſupplice dans le moment le plus inattendu. C'eſt alors qu'il faut dire aux hommes : « mourir (379) plutôt ou plus tard n'eſt » rien : bien ou mal mourir, voilà la » choſe importante ; bien mourir, c'eſt » ſe ſouſtraire au danger de vivre mal. » La fortune peut tout ſur celui qui vit » encore ; rien contre celui qui ſait mou- » rir... Le Centurion va venir... Hé bien ! » il faut l'attendre. Pourquoi ſe charger » de ſa fonction, & épargner l'odieux » de ta mort, au Tyran qui l'envoie ? » Mais attends, n'attends pas, le vieux » Centurion des Dieux, le temps eſt » toujours en marche. La ſageſſe éter-

(378) Lettre 70, tom. 1, pag. 350.
(379) La même, page 351 & 352.

» nelle n'a ouvert (380) qu'une porte » pour entrer dans la vie, & en a ou- » vert mille pour en ſortir. On n'eſt pas » en droit de ſe plaindre de la vie ; elle » ne retient perſonne : vous vous en trou- » vez bien ? vivez ; mal ? mourez. Les » moyens de mourir ne manquent qu'à » celui qui manque de courage. Si c'eſt » une foibleſſe de mourir parce qu'on » ſouffre, c'eſt une folie de vivre pour » ſouffrir. Mourir c'eſt quitter un jeu de » haſard où il y a plus à perdre qu'à » gagner. Pourquoi (381) craignons- » nous de mourir, c'eſt que nous ſom- » mes d'anciens locataires que l'habitude » a familiariſés avec les incommodités » de notre demeure, c'eſt une ridicule » terreur d'être pis, qui nous empêche » de déloger. Notre croyance dans les » Dieux eſt bien foible, ou nous avons » de l'Etre ſuprême une étrange opinion, » ſi nous avons tant d'averſion à l'aller » trouver. La frayeur du moribond ca- » lomnie le Ciel. Eſt-ce un bon pere, » ou un tyran farouche qui t'attend ? »

« La nature (382) n'eſt qu'une ſucceſ-

(380) Lettre 70, page 354, 355.
(381) La même, tom. 1, pag. 355.
(382) Lettre 71, tom. 1, pag. 366.

» ſion continue de naiſſances & de morts.
» Les corps compoſés ſe diſſolvent ; les
» corps diſſous ſe récompoſent. C'eſt
» dans ce cercle infini, que s'accompliſ-
» ſent les travaux du grand Architecte.

» Dans une attaque d'aſthme, je fus
» tenté pluſieurs fois, dit encore Séne-
» que, (383) de rompre avec la vie.
» Mais je fus retenu par la vieilleſſe d'un
» pere qui m'aimoit tendrement. Je ſon-
» geai moins à la force que j'avois pour
» me donner la mort, qu'à celle qui lui
» manquoit pour en ſupporter la dou-
» leur. »

Les hommes ne ſe conſiderent pas aſſez comme dépoſitaires du bonheur, même de l'honneur de ceux auxquels ils ſont attachés par les liens du ſang, de l'amitié, de la confraternité. La honte d'une action rejaillit ſur les parents ; les amis ſont au moins accuſés d'un mauvais choix, un corps, une ſecte entiere eſt calomnié. Il eſt rare qu'on ne faſſe du mal qu'à ſoi.

En liſant Séneque, on ſe demande pluſieurs fois, pourquoi les Romains ſe donnoient la mort ? Pourquoi les femmes

(383) Lettre 78, tom. 2, pag. 36.

Romaines la recevoient avec une tranquillité, un ſens froid tout voiſin de l'indifférence? Les combats ſanglants du cirque où ils voyoient mourir ſi fréquemment, avoient-ils rendu leur ame féroce? le mépris de la vie s'élevoit-il ſur les ruines du ſentiment de l'humanité? revenoient-ils du ſpectacle? convaincus que la douleur de ce paſſage qui nous effraie, eſt bien peu de choſe, puiſqu'elle ne ſuffiſoit pas pour ôter aux gladiateurs la force de tomber avec grace, & d'expirer ſelon les loix de la Gymnaſtique?

Ce n'étoit ni par dégoût, ni par ennui, que les anciens ſe donnoient la mort; c'eſt qu'ils la craignoient moins que nous, & qu'ils faiſoient moins de cas de la vie. Le Dialogue ſuivant n'auroit point eu lieu entre deux Romains.

« Voyez-vous cet endroit? C'eſt la » bonde de l'étang; le lieu des eaux le » plus profond. Vingt fois j'ai été tenté » de m'y jeter... » Pourquoi ne l'avez-vous pas fait... ? « Je mis ma main dans » l'eau, & je la trouvai trop froide... » Dans un autre moment, vous l'auriez trouvée trop chaude; celui qui tâte l'eau, ne s'y jette pas.

§. LXXIII. Les conſeils, le courage philoſophique, ſont les deux ſujets de

la ſoixante-onzieme lettre. Rien de plus grand & de plus beau, que la peinture du courage philoſophique..... « Elevez » votre ame, mon cher Lucilius ; re- » noncez à des recherches frivoles, à » une Philoſophie minutieuſe, qui rétré- » cit le génie. »

» Il n'y a point de vent favorable (384) » pour qui ne ſait pas dans quel port il » veut entrer.... » Cela eſt vrai : mais la maxime contraire ne l'eſt-elle pas également, & le Stoïcien ne pouvoit-il pas dire ? il n'y a point de vent contraire pour celui à qui tout port convient, & qui ſe trouve auſſi-bien dans la tempête que dans le calme.

Il prouve, lettre ſoixante-douze, que la ſageſſe ne ſouffre point de délai ; & lettre 70, que le Philoſophe n'eſt point un ſéditieux, un mauvais citoyen.

Et comment pourroit-on être de bonne foi, & regarder le Philoſophe comme un ennemi de l'État & des loix, le détracteur des Magiſtrats & de ceux qui préſident à l'adminiſtration publique ? Qui eſt-ce qui leur doit autant que lui ? Sont-ce des Courtiſans, placés au centre du

(384) Lettre 71, tom. 1, pag. 361.

tourbillon, avides d'honneurs & de richeſſes; pour qui le Prince fait tout, ſans jamais avoir fait aſſez; dont la cupidité s'accroît à meſure qu'on leur accorde? Des hommes que ſa munificence ne ſauroit aſſouvir, quelqu'étendue qu'elle ſoit, l'aimeroient-ils auſſi ſincérement que celui qui tient de ſon autorité une ſécurité eſſentielle à la recherche de la vérité, un repos néceſſaire à l'exercice de ſon génie?

Le Magiſtrat rend la juſtice; le Philoſophe apprend au Magiſtrat ce que c'eſt que le juſte & l'injuſte. Le Militaire défend la Patrie; le Philoſophe apprend au Militaire ce que c'eſt qu'une Patrie. Le Prêtre recommande au Peuple l'amour & le reſpect pour les Dieux; le Philoſophe apprend au Prêtre ce que c'eſt que les Dieux. Le Souverain commande à tous; le Philoſophe apprend au Souverain quelle eſt l'origine & la limite de ſon autorité. Chaque homme a des devoirs à remplir dans ſa famille & dans la ſociété; le Philoſophe apprend à chacun, quels ſont ces devoirs? L'homme eſt expoſé à l'infortune & à la douleur; le Philoſophe apprend à l'homme à ſouffrir.

Si l'on attenta quelquefois à la vie de

vice. Interdire toutes ces discussions, les seules qui soient dignes d'occuper un bon esprit, c'est éterniser le regne de l'ignorance & de la barbarie.

Sénequе démontre, lettre 74, qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête; & lettre 75, que la Philosophie n'est point une science de mots. « En quoi, dit-il, » consiste la liberté du sage? à ne craindre ni les hommes ni les Dieux. »

On est Philosophe ou Stoïcien dans toute la rigueur du terme; lorsqu'on fait dire, comme le jeune Spartiate, *je ne serai point esclave* (386).

O la belle éducation que celle où l'on nous auroit appris à nous fracasser la tête contre une muraille, plutôt que de soutenir un vase d'ordure (387)!

On voit, lettre 76, que Séneque ne rougit point de prendre des leçons dans un âge avancé.

« Admirez, dit-il à Lucilius, combien je suis de bonne foi avec vous, » par la nature du secret que je vais vous » confier. Je fais un cours de Philoso-

(386) *Voyez* SÉNEQUE, Lettre 77, tom. 2, pag. 32.

(387) SÉNEQUE, à l'endroit cité, pag. 32, 33, tom. 2.

» phie : voici le cinquieme jour que je » me rends à l'Ecole dès la huitieme » heure. Ne ſeroit-ce pas le comble de » la folie que de ne pas apprendre, parce » qu'on n'a pas appris ? Je ſuis donc re- » devenu écolier ! Pourquoi non ? Et » plût à Dieu que ce travers, ſi c'en » eſt un, fût le ſeul de ma vieilleſſe ! » Que dira-t-on ? ce qu'on voudra ; il » faut ſavoir entendre l'injure de l'igno- » rant, & ſe mettre au-deſſus de ſon » mépris.

» Quoi ! la vieilleſſe ne m'empêchera » pas d'aller au théatre, & de me faire » porter au cirque ? il ne ſe donnera pas » un combat de Gladiateurs ſans moi ! » & je n'oſerai me tranſporter chez un » Philoſophe ! Sachez toutefois, que » dans l'Ecole où je vais m'inſtruire, » j'enſeigne auſſi quelque choſe : c'eſt » qu'il faut apprendre juſque dans la » vieilleſſe. Un fameux joueur de flûte » attirera un grand concours ; & l'endroit » où l'on enſeigne ce que c'eſt qu'un » homme, comment on le devient, » reſtera déſert !

« La ſcience & la vertu ſont deux » grandes choſes. Celui qui eſt ſans vertu, » poſſeſſeur de tout le reſte, eſt rejeté... » Rejeté ! ou ? par qui ? Le méchant a-t-il

de l'eſprit ? il ſera recherché par celui qui s'ennuie..... de la richeſſe ? à deux heures ſa cour ſera pleine de clients, & ſa table environnée de paraſites ! .... des dignités ? on ſe preſſera dans ſes anti-chambres.

Lorſque le placard affiche dans les carrefours l'infamie d'un homme opulent, d'abord ſa maiſon reſte déſerte ; mais cette ſolitude dure peu : peu à peu la foule revient ; peu à peu on l'excuſe ; peu à peu on doute de ſes forfaits ; peu à peu on accuſe ſes Juges ; peu à peu il eſt innocent, & il ne lui en coûte, pour bien marier ſes filles, qu'un accroiſſement à leur dot.

Dans les ſociétés corrompues, les avantages du vice ſont évidents ; ſon châtiment eſt au fond du cœur, on ne l'apperçoit point. C'eſt preſque le contraire de la vertu.

Séneque prétend encore qu'il eſt indifférent qu'on enſemence une vaſte étendue de terre ; qu'on jouiſſe de grands revenus ; qu'on reçoive les hommages d'un cortege nombreux ; qu'on boive des liqueurs délicieuſes dans de brillants cryſtaux... Cela ſeroit à ſouhaiter ; mais cela n'étoit pas plus à Rome de ſon temps, que cela n'eſt à Paris du nôtre.

Il n'en eſt pas moins vrai (388) que le bon vaiſſeau, ce n'eſt pas celui qui eſt le plus richement chargé, & la bonne épée, celle dont la poignée eſt damaſquinée & le ceinturon enrichi de pierreries : il n'en eſt pas moins vrai qu'on ſe moque de temps en temps de l'idole de boue devant laquelle on ſe proſterne ; mais on ſe proſterne.

§. LXXIV. Il entretient Lucilius, lettre 77, de la flotte d'Alexandrie, & de la mort de Marcellinus (389).

C'eſt-là, « qu'en généraliſant le mot » de Céſar à un ſoldat qui lui deman- » doit la mort, & l'adreſſant à la mul- » titude de ceux qui craignent de mou- » rir, on diroit preſque à tous les hom- » mes : *tu crains de mourir ! eſt-ce que tu* » *vis ?*

» A les entendre (390), il n'y auroit » point de vie qui ne fût trop courte... » Celle des grands hommes, des hommes vertueux, des hommes utiles, l'eſt toujours : c'eſt ce qu'annonce le deuil public, après leur trépas. Il eût mieux valu, ſans

(388) SÉNEQUE. Lettre 76, tom. 2, pag. 16.
(389) *Voyez* la Lettre 77, tom. 2, pag. 34.
(390) La même, pag. 35.

doute, que l'Auteur de Mahomet, d'Alzire, de Brutus, de Tancrede, & de tant d'autres chefs-d'œuvres, mourût quinze jours plutôt, au retour de ſon triomphe : mais il vaudroit encore mieux qu'il vécût. Comment ſe remplira le vuide immenſe qu'il a laiſſé dans preſque tous les genres de littérature ? Je dirois que ce fut le plus grand homme que la Nature ait produit, que je trouverois des approbateurs ; mais ſi je dis qu'elle n'en avoit point encore produit, & qu'elle n'en produira peut-être pas un auſſi extraordinaire, il n'y aura gueres que ſes ennemis qui me contrediront.

Séneque dit, à propos de Marcellinus, je crois, « L'homme fort ſe reconnoît, » juſque ſur ſon oreiller (391). »

Il parle, lettre 78, des maladies & du motif qui l'empêcha de ſe délivrer d'une exiſtence douloureuſe ; lettre 79, de Charibde, de Scylla & de l'Etna.

On rencontre dans cet Auteur des mots d'une délicateſſe charmante, aux endroits où on les attend le moins. C'eſt-

(391) Ce n'eſt point dans la Lettre ſur la mort de Marcellinus, mais dans la ſuivante, que cette penſée ſe trouve. *Voyez* lettre 78, tom. 2, p. 47. *Note de l'Éditeur.*

là qu'il dit de la gloire, qu'elle eſt à la vertu, ce que l'ombre eſt au corps (392).

Lettre 80, de la frivolité des ſpectacles & des avantages de la pauvreté.

Il eſt bien aiſé, dira-t-on, de faire l'éloge de la pauvreté, quand on regorge de richeſſes. Il eſt bien plus difficile encore d'être pauvre, quand on n'eſt pas un avare; & c'eſt ce que Séneque ſut faire. Il eſt bien plus difficile de n'être pas corrompu par la richeſſe, & Séneque ne le fut point. Cenſeurs, ſuſpendez un moment votre jugement; voyez ce que la richeſſe produit ſur tous ceux qui vous environnent, & ſongez que pour vous venger de vos ennemis, il ne vous manque qu'un puits d'or.

Lettre 81, des bienfaits & de la reconnoiſſance.

Lettre 82, de la molleſſe. C'eſt-là, qu'apoſtrophant l'efféminé, il lui dit; « ô, l'homme vraiment digne d'être » livré à la vie! »

Toute la Philoſophie ſe réduit au mépris de la vie, au mépris de la mort, & à l'amour de la vertu. Ce texte laco-

(392) Lettre 79, tom. 2, pag. 60.

nique fournit à Séneque une abondance incroyable d'idées neuves, originales, ingénieuſes, fortes, délicates, ſouvent grandes, quelquefois ſublimes. En le liſant, j'ai pluſieurs fois été forcé de m'écrier: non, je ne ſerai jamais un ſage! Ses penſées ſur la mort me paroiſſoient ſi roides, que, m'appliquant à moi-même le mot que je viens de citer ſur un lâche qui craignoit de mourir, je me ſuis dit: *ô, l'homme vraiment digne d'être livré à la vie!*

Dans la même lettre, il revient encore ſur les ſubtilités de l'école de Zénon: « ſi on l'en croyoit (393), on proſcri» roit cette ſcience à l'aide de laquelle » on environne de pieges celui qu'on in» terroge, pour le conduire à des aveux » imprévus, à des réponſes contraires » à ſa penſée. Il faut être plus ſimple, » quand on cherche la vérité (394): » *un mal n'eſt pas glorieux: la mort eſt glorieuſe; donc la mort n'eſt pas un mal.* Ce ne fut pas une pareille ſottiſe que Léonidas adreſſa aux défenſeurs des Thermopiles: « Compagnons, leur dit-il,

(393) SÉNEQUE, Lettre 82, tom. 2, p. 94.
(394) *Id. ibid.* pag. 95.

» dînez

» dînez comme des hommes qui ce soir » doivent souper aux Enfers (395). »

Les sujets des lettres 83, 4, 5, 6 & 7, sont très-variés. Il s'agit de la présence de Dieu à nos pensées; de ses infirmités; des vains raisonnements des Stoïciens sur l'ivresse; de son régime: « je » me baigne à froid, dit-il; à ce bain » succede un dîner sans table, après le- » quel je n'ai pas besoin de me laver les » mains (396). »

On voit, & dans les ouvrages & dans la vie privée de Séneque, que son bonheur étoit parfaitement isolé de sa richesse; que son régime étoit austere, & qu'il pouvoit tomber dans la pauvreté, je ne dis pas, sans se plaindre, mais sans s'en appercevoir. « La vertu, dit-il (397), » passe entre la bonne & la mauvaise » fortune, & jette sur l'une & l'autre un » regard de mépris. »

Séneque fut encore moins enorgueilli de sa vertu, que de sa richesse. Sa vertu me le fait respecter; la modestie de ses aveux me le fait aimer.

» Mon (398) matelas est à terre, &

(395) SÉNEQUE *ubi supr.* tom. 2, pag 95.
(396) *Id. ibid.* Lettre 83, tom. 2, pag. 103.
(397) SÉNEQUE, Lettre 76, tom. 2, p. 19.
(398) Lettre 87, tom. 2, pag. 151.

» moi ſur mon matelas. Des deux vête-
» ments que j'ai, l'un me ſert de drap,
» l'autre de couverture. Nous dînons avec
» des figues. Mes tablettes ſont ma bonne
» chere quand j'ai du pain, & me tien-
» nent lieu de pain, quand il me man-
» que. Ma voiture eſt groſſiere, & mes
» mules ſont ſi maigres, qu'on voit bien
» qu'elles fatiguent. J'en rougis; je ne
» ſuis donc pas ſage. Celui qui rougit
» d'une mauvaiſe voiture, ſera vain d'une
» belle; Ah! Séneque, tu tiens encore
» au jugement des paſſants. »

Celui qui parle ainſi de lui-même, vaut bien plus qu'il ne veut ſe faire valoir.

N'eſt-ce pas une choſe bien ſinguliere, d'entendre Séneque, lettre 88; réduire l'étude des beaux arts à l'inutilité, pour le Sage: & attacher de l'importance à ſavoir ſi le temps exiſte par lui-même; s'il y a quelque choſe d'antérieur à la durée; ſi elle a commencé avant le monde; ſi elle exiſtoit avant les choſes, ou les choſes avant elle.

J'avoue que s'il y a des queſtions oiſeuſes & étrangeres à la ſageſſe, ce ſont celles-là. J'en dis autant des diſputes ſur la nature de l'ame.

§. LXXV. Ses lettres ſur la lecture, les exhortations & les conſeils, l'opinion

des Péripatéticiens sur les passions, la maison de campagne de Scipion l'Africain, les bains anciens & les bains de son temps, la culture des oliviers, la frugalité, le luxe & les richesses, sont pleines de principes & de détails intéressants. En voici quelques-uns, tels qu'ils se présentent à ma mémoire.

Le salaire d'un acteur (399) étoit de cinq mesures de froment & de cinq deniers. Celui qui disoit à Ménélas : « si » tu ne restes en repos, tu périras de ma » main ; » cet autre qui débitoit avec emphase ces vers : « je commande dans « Argos, Pélops m'a laissé un vaste empire, » étoient payés à tant par jour, & couchoient dans un grenier. Comment concilier ces faits avec la fortune immense & la juste considération dont jouissoit un Roscius, & d'autres comédiens ; car Séneque ne fait ici aucune distinction d'un bon & d'un mauvais acteur ; & parle évidemment de ceux qui jouoient les premiers rôles. Ces hommes rares étoient apparemment enrichis par les gra-

(399) *Voyez* la lettre 80, tom. 2, pag. 66, 67 & 68.

tifications des Scipions, des Lælius, qui les admettoient à leur table, & qui savoient apprécier l'utilité de leurs talents.

Sans Séneque & Martial, combien de mots, de traits historiques, d'anecdotes, d'usages, nous aurions ignorés.

La conformité de nos mœurs, & de celles de son temps, est quelquefois si singuliere, qu'on revient de la traduction à l'original, pour s'en assurer. « Je vou-» drois bien, dit-il (400), que Caton » rencontrât un de nos élégants, précédé » de ses coureurs, de ses postillons, de » ses negres, tous enveloppés dans le » même tourbillon de poussiere : » on se croiroit presque sur la route de Versailles.

« Pour connoître la vraie hauteur de » l'homme, voyez-le nu. »

Savez-vous l'inscription commune à toute société ? La voici : « c'est ici qu'on » voit un nain sur la montagne, & un » colosse au fond d'un puits.

» Point de gloire sans le malheur. » Point de haine plus dangereuse que » celle qui naît de la honte d'un bien-» fait qu'on ne sauroit acquitter (401).

(400) Lettre 87, tom. 2, pag. 154.
(401) Lettre 81, tom 2, pag. 83.

» Lorſqu'Attalus parle, la vérité qui » ſe fait entendre par ſa bouche élo- » quente, s'empare de moi, me tranſ- » porte : mais ſorti de ſon école, rentré » dans la ſociété, le commerce des » gens du monde a bientôt éteint la » chaleur qu'il m'avoit communiquée.

» Je ne m'abſtiens pas ; je me contiens : » ce qui eſt plus difficile.

» Attalus faiſoit grand cas des lits » durs : celui où je couche à mon âge, » ne reçoit pas l'empreinte de mon » corps. »

Ah ! ſi les maîtres ſavoient profiter de la raiſon ſaine, & de l'ame bouillante de leurs innocents & jeunes éleves !

Ces traits que j'ai tranſcrits ſans ordre, ſe trouvent les uns dans les lettres que j'ai annoncées, les autres dans celles qui ſuivent.

L'enthouſiaſme de la vertu lui dictoit dans la 88 lettre, tous ces paralogiſmes que la manie de ſe ſingulariſer a reſſuſcités de nos jours (402).

» La force, dit-il (403), n'éprouve » point de terreurs ; elle les brave, elle

(402) *Voyez* ci-deſſus, note 367, ce qu'on a dit de M. Rouſſeau de Geneve. *Note de l'Édit.*

(403) Lettre 88, tom. 2, pag. 184.

» en triomphe : les arts libéraux accroî-
» tront-ils en nous cette qualité. » Pourquoi non ?

» La probité, ce tréſor de l'ame humaine, que rien ne peut ſéduire, avec
» laquelle l'homme dit, frappez, brûlez,
» tuez, je ne trahirai point un ſecret ;
» les arts libéraux la donneront-ils ? éle-
» veront-ils à ces ſentiments magnanimes ? ... » comme la morale & la Philoſophie.

Que Séneque pouſſe ſon énumération auſſi loin qu'il voudra, je perſiſterai dans la même réponſe, & je lui dirai d'après mon expérience, d'après l'expérience des bons & des méchants, que l'imitation d'une action vertueuſe par la peinture, la ſculpture, l'éloquence, la poéſie & la muſique, nous touche, nous enflamme, nous éleve, nous porte au bien, nous indigne contre le vice, auſſi violemment que les leçons les plus inſinuantes, les plus rigoureuſes, les plus démonſtratives de la Philoſophie. Expoſons les tableaux de la vertu, & il ſe trouvera des Copiſtes. L'eſpece d'exhortation qui s'adreſſe à l'ame par l'entremiſe des ſens, outre ſa permanence, eſt plus à la portée du commun des hommes. Le peuple ſe ſert mieux de ſes yeux que de ſon entende-

ment, & les images prêchent, & ne bleſſent l'amour propre de perſonne. Ce n'eſt pas ſans deſſein ni ſans fruit, que les Temples ſont décorés de peintures qui nous montrent ici la bonté, là, le courroux des Dieux. Raphaël eſt peut-être auſſi éloquent ſur la toile, que Boſſuet dans une chaire.

§. LXXVI. Dans la 89e lettre, il expoſe les diviſions de la Philoſophie ; puis ſe repliant, ſelon ſon uſage, ſur la morale, il gourmande avec beaucoup d'éloquence l'avarice, l'abus de la richeſſe & l'extravagance du luxe.

On ne peut, dit-il (404), *avoir la vertu ſans l'aimer.* Cela eſt vrai. *On ne peut l'aimer*, ajoute-t-il, *ſans l'avoir* : cela ne me le paroît pas.

Il a conſacré la 90e. à l'éloge de la Philoſophie, & à la réfutation de Poſſidonius.

Séneque s'eſt complu dans cet endroit à nous peindre d'une maniere belle & touchante, les premiers âges du monde. Mais ce bonheur des hommes anciens n'eſt-il pas chimérique ? la félicité ſeroit-elle le lot de la barbarie, & la miſere,

(404) Lettre 89, pag. 196.

celui des temps policés ? Le bonheur de mon eſpece m'eſt ſi cher, que je ſuis toujours tenté de croire aux romans qu'on m'en fait : cela me laiſſe l'eſpoir d'un âge où le plus vertueux ſeroit le plus puiſſant.

Poſſidonius penſoit que, dans les ſiecles de l'homme innocent le commandement étoit dépoſé dans la main des Sages ; que les Sages contenoient le bras de l'homme violent, & protégeoient le foible contre le fort ; qu'ils conſeilloient, qu'ils diſſuadoient ; qu'ils indiquoient ce qui étoit utile ou nuiſible : que leur prudence pourvoyoit aux beſoins des peuples ; que leur courage écartoit les périls dont ils étoient menacés ; que leur bienfaiſance accroiſſoit la félicité générale ; que la ſouveraineté étoit un fardeau, & non une diſtinction ; que ce n'étoit point un riche héritage, mais une charge onéreuſe ; qu'une puiſſance accordée pour protéger, n'étoit pas tentée de vexer ; qu'on obéiſſoit ſans murmure, parce qu'on commandoit ſans tyrannie ; & que la plus grande menace d'un Roi, étoit d'abdiquer la royauté.

Juſques-là Séneque eſt aſſez d'accord avec Poſſidonius ; mais lorſque celui-ci fait honneur au Sage de l'invention des ſciences & des arts, enfants du beſoin, des plaiſirs & du temps, Séneque s'oppoſe

à toutes ces prétentions exagérées : & je crois qu'il a raiſon.

§. LXXVII. Vous trouverez dans la lettre 91, le récit de l'incendie de Lyon, avec des réflexions ſur ce terrible événement.

Dans la 92, qui eſt fort belle, la refutation du principe fondamental des Epicuriens, qui plaçoient le ſouverain bien dans la volupté.

Dans la 93, la mort de Métrounax ; & que la vie ne ſe doit pas meſurer par ſa durée, mais par ſon activité.

» La vie courte de l'homme utile reſ-
» ſemble au plus précieux des métaux qui
» a beaucoup de poids ſous un petit vo-
» lume. »

Là, Séneque aſſure que rien n'eſt plus commun que des hommes équitables envers les hommes, & rien de plus rare que des hommes équitables envers les Dieux. Je crois les uns & les autres fort rares, & les premiers peut-être plus encore que les ſeconds.

Dans la 94e, l'union de la Philoſophie parænétique ou de préceptes, avec la Philoſophie dogmatique. Cette lettre eſt pleine de ſens ; il y a plus de ſubſtance dans une de ſes pages, que dans tous les volumes des détracteurs de Séneque. Il y

compare le courtisan à ces insectes dont la piquure imperceptible est suivie d'une enflure douloureuse, & il la termine par la sortie la plus violente contre Alexandre & les Conquérants.

Ce seroit à tort, que les Philosophes modernes se glorifieroient du mépris qu'ils ont jeté sur ces fameux assassins. Il y a près de deux mille ans, que Séneque en avoit fait justice.

Chaque individu participe plus ou moins aux vices de sa nation. Séneque & Tacite en sont deux exemples frappants; Séneque s'est laissé éblouir des victoires du Peuple Romain, Tacite paroît avoir donné dans les prestiges de l'Astrologie judiciaire. Le premier, dont l'indignation s'exhale sans ménagement contre les conquêtes d'Alexandre, ou ne s'apperçoit pas, ou se dissimule, que celles des Romains ont été plus longues, plus sanglantes & plus injustes.

L'homme peuple, est le plus sot & le plus méchant des hommes: *se dépopulariser*, ou se rendre meilleur, c'est la même chose.

La voix du Philosophe qui contrarie celle du peuple, est la voix de la raison.

La voix du Souverain qui contrarie celle du peuple, est la voix de la folie.

C'eſt avec une eſpece d'indignation, que je l'entends avancer dans la même lettre qu'il ne trouve rien de plus déplacé à la tête d'un Edit ou d'une loi, qu'un préambule qui les motive. » Preſcrivez-» moi, ajoute-t-il, ce que vous voulez » que je faſſe ; je ne veux pas m'inſtruire, » mais obéir. »

J'en demande pardon à Séneque, mais ce propos eſt celui d'un vil eſclave qui n'a beſoin que d'un Tyran. J'obéis plus volontiers, quand la raiſon des ordres que je reçois, m'eſt connue. Lorſque notre Philoſophe dit ailleurs que les loix contribuent au bonheur quand elles ſont autant des enſeignements que des ordres, ne ſe réfute-t-il pas lui-même ?

Quoique nous ayions vu de nos jours des Souverains vendre leurs ſujets, & s'entre-échanger des Contrées ; une ſociété d'hommes n'eſt pas un troupeau de bêtes : les traiter de la même maniere, c'eſt inſulter à l'eſpece humaine. Les peuples & leurs chefs ſe doivent un reſpect mutuel ; &, *faites ce que je vous dis, car tel eſt mon bon plaiſir*, ſeroit la phraſe la plus mépriſante qu'un Monarque pût adreſſer à ſes ſujets, ſi ce n'étoit pas une vieille formule tranſmiſe d'âge en âge, depuis les temps barbares de la monar-

chie, jusqu'à ses temps policés. Je décerne un autel au Ministre qui daigna le premier nous rendre raison de la volonté de notre maître. Quant au Souverain qui croira pouvoir, sans descendre de son rang, substituer à la phrase usuelle, celle qui suit : « faites ce que je vous dis, » parce qu'il y va de votre sûreté, de » votre liberté & de votre bonheur ; » je lui décerne une statue d'or, avec cette inscription, « des hommes l'éleverent à » un de leurs semblables. »

Je lis dans la Lettre 95, « le nombre » des Médecins est à proportion des » maladies, & les maladies à proportion des Cuisiniers.

» O bizarrerie incroyable ! Le meurtre, puni quand il est commis clandestinement, est ordonné par le décret du » Sénat, & exigé par la frénésie du Peuple.

» O bizarrerie incroyable ! Le faste » des tables est soumis à la Censure ; » & l'on ne s'éleve point à la Censure, » sans une profusion publique & scandaleuse. »

En quel endroit du monde ne remarque-t-on pas cette contradition des usages & des Loix ?

Il faut laisser subsister la loi parce qu'elle

eſt ſage. Il faudroit réformer l'uſage : mais cela ne ſe peut ; c'eſt la folie générale de toute une nation, à laquelle le remede ſeroit peut-être pire que le mal ; ce ſeroit un acte de deſpotiſme. Celui qui pourroit nous contraindre au bien, pourroit auſſi nous contraindre au mal Un premier Deſpote, juſte, ferme & éclairé, eſt un fléau : un ſecond Deſpote, juſte, ferme & éclairé, eſt un fléau plus grand : un troiſieme, qui reſſembleroit aux deux premiers, en faiſant oublier aux peuples leur privilege, conſommeroit leur eſclavage.

La Société reſſemble à une voûte : ſi la clef, ou le premier vouſſoir, peſe trop, l'édifice n'eſt tôt ou tard qu'un amas de ruines.

§. LXXVIII. La Lettre 95 ne le céde en rien à la précédente : Séneque y prouve que la Philoſophie parænétique ou de préceptes, ne ſuffit pas. Lorſque S. Evremond s'expliquoit ſi légerement ſur Séneque, il ne l'avoit pas lu.

Un de ces hommes frivoles qu'on appelloit, de ſon temps, d'agréables débauchés, un Epicurien ſenſuel, un bel eſprit, étoit peu fait, par ſon état, ſon caractere & ſes mœurs, pour apprécier les ouvrages de Séneque, & goûter ſes

principes auſteres. Voici mot à mot le jugement que Saint Evremond portoit de Séneque.

» Je vous avouerai, dit il avec la der-
» niere impudence, que j'eſtime beau-
» coup plus la perſonne, que les ouvra-
» ges, de ce Philoſophie. »

Saint Evremond, ainſi que la plupart de ceux qui ont parlé de Séneque, ſoit en bien ſoit en mal, ne connoiſſoient ni ſes ouvrages ni ſa perſonne.

» J'eſtime le Précepteur de Néron,
» l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui
» prétendoit à l'Empire. »

Séneque ne fut point l'amant de Julie ni d'Agrippine; la méchanceté le ſoupçonna ſeulement, ſur l'intimité qui régnoit entre cette femme & lui, d'avoir été le confident de ſes intrigues. S. Evremond n'eſt ici que l'écho de Dion, ou du Moine Xiphilin, l'écho de l'infâme Suilius.

Séneque corrupteur de Julie, eſtimé par. S. Evremond, n'en reſteroit pas moins expoſé à la cenſure des hommes qui ont un peu de morale. Quoique la dépravation ait fait de grands progrès depuis un ſiecle, nous n'en ſommes pas encore venus juſqu'à louer l'adultere.

Séneque n'eut point l'ambition de régner. Néron ne put jamais l'impliquer

dans la conjuration de Pison ; & pour assurer qu'il n'ignoroit pas que les Conjurés avoient résolu de l'élever à l'Empire, il faut s'en rapporter à un bruit populaire (405).

Il ne suffit pas de faire une jolie phrase, il faut encore y mettre de la vérité.

» Du Philosophe & de l'Ecrivain, je » ne fais pas grand cas. »

C'est être bien difficile; c'est l'être plus que Quintilien qui n'aimoit pas Séneque, plus que Columnelle, Plutarque, Juvénal, Froton, Martial, Sidonius Apollinaris, Aulu-Gelle, Tertullien, Lactance, S. Augustin, S. Jérôme, Juste-Lipse, Erasme, Montaigne, & beaucoup d'autres, qui se sont illustrés comme Philosophes & comme Littérateurs. Il y a plus de saine morale dans ses écrits, que dans aucun autre auteur ancien (406); & plus d'idées dans une de ses Lettres que dans les quinze volumes de Saint Evremond.

» Sa latinité n'a rien de celle du temps

(405) *Fama fuit, Subrium Flavium, &c.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 65.

(406) *Voyez* l'Avertissement de l'Éditeur à la tête du premier volume, pag. 14, 15 & 16.

» d'Auguſte ; rien de facile, rien de » naturel. »

Cela ſe peut ; mais c'eſt un bien léger défaut, ſur-tout pour d'auſſi pauvres connoiſſeurs que nous dans une langue morte. Sa latinité eſt celle de Pline l'ancien, de Pline le jeune, & de Tacite : en admirons-nous moins ces Auteurs ? Tacite n'écrit pas comme Tite-Live ; cependant, quel eſt l'homme d'un peu de génie qui ne préfere le penſeur profond, à l'Ecrivain élégant ; le nerf de l'un, à l'harmonie de l'autre. On eſt ſouvent pur, & plat ; ſublime, & barbare : on met quelquefois le plus grand choix de mots à dire des riens, & l'on dit de grandes choſes d'un ſtyle très-négligé, très incorrect.

« Toutes pointes, toutes imaginations » qui ſentent plus la chaleur d'Afrique » ou d'Eſpagne, que la lumiere de » Grece ou d'Italie. »

Sans doute, il y a dans Séneque des jeux de mots, des concetti, des pointes qui me bleſſent autant que Saint-Evremond ; des imaginations outrées, donc il faut moins accuſer le manque de génie, que l'enthouſiaſme du Stoïciſme, & que je voudrois, non ſupprimer, mais adoucir. La penſée de Séneque peut très-ſou-

vent être comparée à une belle femme ſous une parure recherchée ; Quintilien, le rival de Séneque, s'en étoit bien apperçu : « Cet Auteur, dit-il, fourmille » de beautés, il a des ſentiments de la plus » grande délicateſſe. » On y rencontre à chaque page des idées ſublimes qui forcent l'admiration ; &, n'en déplaiſe à St. Evremond, Quintilien eſt un Juge un peu plus sûr que lui.

« Néron avoit auprès de lui des petits » Maîtres fort délicats, qui traitoient » Séneque de pédant. »

S. Evremond en a fait tout-à l'heure un amant d'Agrippine ; ici il en fait un pédant : s'entend-il bien lui-même ? connoit-il ceux qu'il appelle des petits Maîtres ? un Tigellin, un Pallas, un Narciſſe, un Sporus, un Athénagoras, un troupeau d'infâmes débauchés, de corrupteurs, d'adulateurs d'un monſtre, de ſcélérats dignes du dernier ſupplice, en comparaiſon deſquels le plus vicieux de nos Courtiſans eſt un homme de bien. Il eſt glorieux d'être ridicule aux yeux de tels perſonnages ; c'eſt preſque leur reſſembler, que de les nommer ſans indignation. Néron fut plus cruel qu'eux, mais ils furent plus vils que lui.

Séneque a dit : une ame qui connoît

la vérité, qui ſait diſtinguer le bien, du mal: qui n'apprécie les choſes que d'après leur nature, ſans égard pour l'opinion; qui ſe porte dans tout l'univers par la penſée, en étudie la marche prodigieuſe, & revient de la contemplation à la pratique; dont la grandeur & la force, ont pour baſe la juſtice; qui ſait réſiſter aux menaces comme aux careſſes; qui commande à la mauvaiſe fortune comme à la bonne; qui s'éleve au deſſus des événements néceſſaires ou contingents; qui ne voudroit pas de la beauté, ſans la décence, de la force, ſans la tempérance & la frugalité; une ame intrépide, inébranlable, que la violence ne peut abattre, que le ſort ne peut ni humilier, ni enorgueillir; une telle ame eſt l'image de la vertu, &c.... Voilà le Philoſophe, dont St. Evremond a oſé dire qu'il ne liſoit jamais les écrits; ſans s'éloigner des ſentiments qu'il vouloit lui inſpirer.

« Sa Vertu fait peur. » C'eſt que ſa vertu n'a ni l'afféterie, ni les petites graces, ni les petites mines d'une femme de Cour. Sa vertu fait peur: oui, aux efféminés, aux flatteurs, aux enfants, & peut-être même à l'homme que la Nature n'a pas deſtiné au rôle de Régulus ou du Caton, ſi l'occaſion s'en préſente

& par conſéquent à beaucoup de monde, à St. Evremond, à moi: avec cette différence qu'il eſt fier de ſa foibleſſe, & que je ſuis honteux de la mienne; qu'il plaiſante cette vertu, & que je me proſterne devant elle.

« Il me parle tant de la mort, & me » laiſſe des idées ſi noires, que je fais » ce qu'il m'eſt poſſible pour ne pas pro- » fiter de ma lecture. »

St. Evremond n'eſt pas digne de l'Ecole où il s'eſt gliſſé; & il n'écouteroit pas ſans pâlir, l'hiſtoire des derniers moments d'Epicure, ſon maître.

« Il eſt ridicule qu'un homme qui vi- » voit dans l'abondance, & ſe conſervoit » avec tant de ſoin, ne prêchât que la » pauvreté & la mort. »

Celui qui s'exprime ainſi, n'a jamais lu les ouvrages de Séneque, & n'en connoît gueres que les titres; ſa vie privée lui eſt inconnue. Séneque étoit frugal; riche, il vivoit comme s'il eût été pauvre, parce qu'il pouvoit le devenir en un inſtant; ſa fortune étoit le fonds de ſa bienfaiſance; ſon luxe, la décoration incommode de ſon état: c'étoient ſes amis qui jouiſſoient de ſon opulence; il n'en recueilloit que l'embarras de la conſerver, & la difficulté d'en faire un bon uſage.

Le vrai ridicule, c'eſt celui d'un vieillard frivole, prononçant d'une maniere auſſi tranché, & d'un ton auſſi indécent, ſur les écrits, la doctrine, & les mœurs d'un perſonnage auſſi reſpectable que Séneque.

Le vrai ridicule, c'eſt de permettre de lire Séneque & de l'imiter quand on en ſera reduit à ſe couper les veines. Lorſqu'on en eſt là, il n'eſt plus temps de lire. Quand on n'a pas lu & relu Séneque d'avance, on l'imite mal. Il me ſemble que j'entends Séneque, s'adreſſant à St. Evremond, lui dire : « & qui eſt-ce qui n'eſt pas expoſé d'un moment à l'autre à avoir les veines coupées ? ſi ce n'eſt pas la cruauté d'un Tyran, ce ſera par le décret de la Nature : & qu'importe, que votre ſang ſoit verſé, ou par un Centurion ou par un Phlébotomiſte, par la fluxion de poitrine ou par la proſcription : en mourrez-vous moins, en ſerez-vous moins obligé de ſavoir mourir ? »

J'ai apoſtrophé St. Evremond, parce que, devant la juſtice également à ceux qui ſont, à ceux qui ne ſont plus, je parle aux morts, comme s'ils étoient vivants, & aux vivants comme s'ils étoient morts.

On a écrit autrefois des libelles contre les honnêtes gens, comme on en écrit

aujourd'hui ; mais peu ſont parvenus juſqu'à nous.

Nos bibliotheques immenſes, le commun réceptacle & des productions du génie, & des immondices des Lettres, conſerveront indiſtinctement les unes & les autres. Un jour viendra où les libelles publiés contre les Ecrivains les plus illuſtres de ce ſiecle, ſeront tirés de la pouſſiere par des méchants animés du même eſprit qui les a dictés ; mais il s'élevera, n'en doutons point, quelque homme de bien indigné qui décélera la turpitude de leurs calomniateurs, & par qui ces Auteurs célebres ſeront mieux défendus & mieux vengés, que Séneque ne l'eſt par moi.

Le vice des ignorants eſt d'enchérir ſur les invectives des méchants, dans la crainte de n'en paroître que les échos. Les détracteurs modernes de Séneque, ont été beaucoup plus cruels que les anciens : les douze lignes d'un Suilius ont enfanté des volumes d'injures atroces.

§. LXXIX La 96e lettre eſt de la réſignation ; la 97e, du jugement de Clodius : liſez-la, ſi vous voulez frémir de la dépravation Romaine, même au temps de Caton. Un jeune libertin s'introduit, à la faveur d'un déguiſement, dans le lieu de la célébration des myſteres de la bonne Déeſſe, & deshonore la femme

de Céſar: il eſt appellé devant les Tribunaux, & renvoyé abſous; mais quel fut le prix de la corruption des Juges? de grandes ſommes d'argent, ? Avec ces ſommes d'argent, on ſtipula la proſtitution de pluſieurs femmes déſignées, & la jouiſſance de jeunes gens de la premiere diſtinction. Nous le cédons autant aux Romains diſſolus, qu'aux Romains vertueux.

Dans la 98e, il dévoile la frivolité des biens extérieurs: & dans la 99e, il veut que le ſtyle de l'Orateur ſoit énergique; celui du Poëte tragique, ſublime, & que le Poëte comique ait de la fineſſe.

Le Philoſophe ſe ſoutiendra par la grandeur des choſes.

Les lettres 100, 101, 2 & 3, nous inſtruiſent de la mort du fils de Marcellus, & de la modération dans la douleur; du caractere des ouvrages de Fabianus Papirius; de la différence du ſtyle oratoire & du ſtyle philoſophique; de la mort de Sénécion; de la célébrité dans les ſiecles à venir; des terreurs paniques. Dans celle-ci, il dit à Lucilius, « que la » Philoſophie vous corrige de vos vices, » mais qu'elle nattaque pas ceux des » autres; qu'elle ſe garde bien de ſe » déclarer hautement contre les mœurs » publiques. » Il me ſemble que Séneque

a fait, toute ſa vie, le contraire de ce qu'il preſcrit ici, & qu'il a bien fait. A quoi donc ſert la Philoſophie, ſi elle ſe tait? Ou parlez, ou renoncez au titre d'Inſtituteur du genre humain. Vous ſerez perſécutés; c'eſt votre deſtinée: on vous fera boire la ciguë, Socrate l'a bue avant vous: on vous empriſonnera, on vous exilera, on brûlera vos ouvrages, on vous fera peut-être vous-même monter ſur un bûcher.... vous pâliſſez! la frayeur vous prend! & vous voulez attaquer les mauvaiſes loix, les mauvaiſes mœurs, les ſuperſtitions régnantes, les vices, les vexations, les actes de la tyrannie! Quittez votre robe magiſtrale, ou ſachez renoncer au repos: votre état eſt un état de guerre; vous n'avez pas ſeulement à faire aux erreurs & aux vices, mais encore aux aveugles & aux vicieux; votre unique ſouci, c'eſt d'avoir raiſon. Ménager les préjugés, c'eſt manquer à la vérité; ménager les vices, c'eſt rougir de la vertu.

Cet ouvrage ſera bien mauvais, s'il n'irrite pas la haine, & n'excite pas les cris de la méchanceté. Elle ſouffriroit patiemment que je lui enlevaſſe une de ſes victimes! je ne m'y attends pas. Heureuſement, entre les ennemis de la Philoſophie, ſi les uns ont la perverſité des

Tigellins, ils n'en ont pas la puiſſance, & ſi les autres en ont la puiſſance, ils n'en ont pas la perverſité : ceux qui pourroient me nuire ne le voudront pas, & ceux qui le voudroient, ne le pourront pas.

Il parle, lettre 104, de ſa foible ſanté, & de la tendreſſe de ſa ſeconde femme Pauline. « Mes études dit-il (407), » m'ont ſauvé : c'eſt à la Philoſophe que » je dois la vie, & c'eſt la moindre des » obligations que je lui ai. » Il ajoute, dans une autre lettre (408), « Ne » pouvant obtenir de Pauline d'en être » aimé d'une maniere plus courageuſe ; » elle a obtenu de moi que je m'aimerois » avec plus de foibleſſe. » De-là, il paſſe au peu d'effet des voyages, dans les maladies de l'ame.

Il prétend, lettre 105, que les vertus ſont corporelles : vaines diſputes de mots.

La lettre 106 contient de bons préceptes de conduite.

La 107e eſt une exhortation dans les adverſités.

Il enſeigne, lettre 108, la maniere de lire & d'écouter les Philoſophes. Si le Lecteur a eu la patience de me lire juſ-

(407) Lettre 78, tom. 2, pag. 36.
(408) Lettre 104, tom. 2, pag. 421.

qu'ici

qu'ici, j'eſpere qu'il ne ſe rebutera pas pour quelques lignes de plus ; en revanche, je m'engage à être beaucoup plus court dans l'examen des autres ouvrages.

« Le Sage peut-il être utile au Sage ? » chaque homme a-t-il ſon bon génie ? » & à ce ſujet, le mot d'Épicure qui ne demandoit que du pain & de l'eau pour être l'égal de Jupiter : à quoi bon les ſophiſmes & les chicanes dans la Philoſophie ? à la deshonorer : les mauvaiſes habitudes ſe déracinent-elles facilement ? telle eſt la nature des lettres 109, 10, 11 & 12.

Il dit, lettre 110, « ſoit que vous » ſoyez ſous la protection d'une Provi- » dence, ou abandonné au haſard ; » l'imprécation la plus terrible que vous » puiſſiez faire contre quelqu'un, c'eſt » qu'il devienne ennemi de lui-même.

» Ne vous applaudiſſez pas trop de » mépriſer le ſuperflu ; vous vous applau- » direz quand vous en ſerez venu à » mépriſer le néceſſaire » ... Ou je me trompe fort, ou mépriſer le ſuperflu eſt d'un ſage, & mépriſer le néceſſaire, d'un fou.

« Epicure demande du pain & de » l'eau : s'il eſt honteux de faire conſiſter » ſon bonheur dans l'or & l'argent, il ne

„ l'eſt pas moins de le faire dépendre du „ pain & de l'eau „ ... Je voudrois bien ſavoir où eſt la honte de ne pas vouloir mourir de ſoif & de faim. On n'eſt pas heureux pour avoir l'abſolu néceſſaire ; mais on eſt très-malheureux de ne l'avoir pas.

Lettre 112, il déſeſpere de l'amendement de l'ami de Lucilius : il n'y a rien de bien à faire d'un homme de cet âge.

Lettre 113, il ſe moque un peu de ſes bons amis les Stoïciens, qui diſputoient entr'eux ſi les vertus étoient des animaux.... En vérité lorſqu'on voit des hommes, tels qu'un Cléanthe, un Chriſippe s'occuper de pareilles frivolités, on ſeroit tenté d'attacher peu d'importance à la perte de leurs Ouvrages, & de les ranger dans la claſſe des Albert le grand, des Scot, & autres Péripatéticiens dont la réputation s'eſt évanouie avec l'ignorance de leur ſiecle.

Là il ſe déchaîne derechef contre Alexandre : ailleurs il s'adreſſe à ces hommes qui feroient peut-être aſſez peu de cas de la vertu, s'il ne leur étoit permis d'en afficher le faſte ; qui en ont toujours le mot à bouche, & qui ſemblent nous dire, par leurs continuels apothegmes, écoutez-moi, regardez-moi ; c'eſt moi qui ſuis ſage. Si tu l'étois vraiment, tu

t'occuperois moins à le perſuader ; tu le ferois ſans oſtentation ; la vertu obſcure, la vertu même couverte d'une ignominie non méritée, ne ſeroit pas ſans attraits pour toi.

§. LXXX. Si Séneque a montré de la fineſſe & du goût dans quelques-unes de ſes Lettres, c'eſt à la 114e où il examine l'influence des mœurs publiques & du caractere particulier, ſur l'éloquence & le ſtyle. Mécene écrivoit comme il s'habilloit ; ſon diſcours fut mol, négligé, lâche comme ſon vêtement. Séneque ne veut pas que le Philoſophe, l'Orateur même, s'occupe beaucoup de l'élégance & de la pureté du ſtyle : il l'aime mieux véhément qu'apprêté.

Les richeſſes ſont-elles le bonheur ? l'opinion des Péripatéticiens ſur l'utilité des paſſions eſt-elle vraie ? quelle différence le Stoïcien met-il entre la ſageſſe & le Sage ? qu'eſt-ce que le bon ? qu'eſt-ce que l'honnête ? quels ſont nos beſoins & nos déſirs naturels ? quelle eſt l'origine de nos idées du bon & de l'honnête ? en quoi conſiſte la conſtance du Sage ? les animaux ont-ils le ſentiment de leur état ? de la vie réglée : de l'extravagance de luxe ; de la frugalité ; le ſouverain bien réſide-t-il dans l'entendement ? ſa notion y eſt-elle

innée ? ou les premieres idées de la vie heureuſe ont elles pour baſe, ainſi que les éléments de toute ſcience & de tout art, quelques phénomenes acquis par les ſens ? Voilà le reſte des queſtions agitées depuis la 115e Lettre juſqu'à la 124e & derniere.

Lettre 116, „ un jeune fou demande à Panætius, ſi le Sage pouvoit „ être amoureux. Panætius lui répondit: „ oui, le Sage. „

Il ſeroit difficile de citer un ſentiment honnête, un précepte de ſageſſe, un exemple de beau, qui ne ſe trouvât dans ces Lettres. On y voit par-tout un penſeur délicat, ſubtil & profond, un homme de bien. Cependant, où ont-elles été écrites ? à la Cour la plus diſſolue : dans quel temps ? au temps de la plus grande dépravation des mœurs. Elles ſont au nombre de cent vingt-quatre ; & dans aucune, pas un ſeul mot qui ſente l'hypocriſie. Ici ſa penſée s'échappe librement de ſon eſprit : là, ſon ame & ſa tête s'échauffent de concert : il eſt indigné, il eſt violent, mais, à travers les différents mouvements qui l'agitent, toujours vrai, toujours lui. Je ſuppoſe que ce Recueil tombât entre les mains d'un homme de ſens, mais aſſez étranger à la Philo-

sophie pour ignorer le nom de Séneque ; & qu'après la lecture de ces Lettres, on lui demandât ce qu'il pense de l'Auteur. Balanceroit-il à répondre qu'on n'écrit ainsi que quand on a reçu de la Nature une élévation, une force d'ame peu communes ? & réussiroit-on à lui persuader le contraire, sur-tout si l'on faisoit passer successivement sous ses yeux les autres Ouvrages de Séneque, & qu'on terminât cet essai par l'histoire de sa vie & le récit de sa mort ? Ne seroit il pas tenté de s'écrier de Séneque, comme Erasme de Socrate, *Sancte Seneca, ora pro nobis* ?

Deux grands Philosophes firent deux grandes éducations : Aristote éleva Alexandre ; Séneque éleva Néron.

Les deux hommes les plus sages, les deux plus grands Philosophes, l'un d'Athènes, l'autre de Rome, sont morts d'une mort violente (409) : tous deux ont été tourmentés pendant leur vie, & calomniés après leur mort. Vous qui marchez sur leurs traces, plaignez-vous si vous l'osez.

(409) Diogene Laërce cite un Auteur nommé Eumelus, qui prétend qu'Aristote s'étant réfugié à Chalcis, s'empoisonna à l'âge de 70 ans. *Diogen. Laert. in Aristot. segm. 6.*

Les lettres de Séneque ſont trop pleines, trop ſubſtantielles, pour être lues ſans interruption. C'eſt un aliment ſolide, qu'il faut ſe donner le temps de digérer.

Conſolation à Marcia.

§. LXXXI. Eloge de Marcia. Exemples, inutilité de la douleur. Incertitude des événements. Liaiſon de la vie avec la mort. Sort dont ſon fils étoit menacé. Diſcours du pere à ſa fille.

Marcia étoit fille de Crémutius Cordus, à qui l'on fit un crime (410) d'avoir loué Brutus, & appellé Caſſius *le dernier des Romains*, dans une hiſtoire qu'il venoit de publier. Crémutius ſe laiſſa mourir de faim, pour ſe ſouſtraire à la haine de Séjan. Alors par une mort volontaire on affligeoit des ſcélérats privés du plaiſir d'aſſaſſiner. Les livres de Crémutius furent condamnés au feu : ſa fille les conſerva.

On lit dans cet ouvrage de Séneque, que les flammes avoient conſumé la plus grande partie des monuments des Lettres Romaines : trait qui ne peut avoir rap-

(410) *Voyez* la note de l'Éditeur, ſur le chapitre 1 de cette Conſolation, tom. 4, p. 1 & 2.

port à l'incendie de Néron, postérieur à cette Consolation.

Il me semble que la Consolation est un genre d'ouvrage peu commun chez les Anciens, & tout-à-fait négligé des Modernes. Nous louons les morts qui ne nous entendent pas : nous ne disons rien aux vivants qui s'affligent à nos côtés. Cependant à quoi l'homme éloquent peut-il mieux employer son talent, qu'à essuyer les larmes de celui qui souffre ; à l'arracher à sa douleur pour le rendre à ses devoirs ; à le réconcilier avec la vie, avec ses parents, avec ses amis, par la considération du bien qui lui reste à faire ; à déchirer le crêpe qui voile le ciel aux regards du malheureux, & à restituer la sérénité au spectacle de la Nature. Ce seroit d'ailleurs un moyen très-délicat de louer le mort, s'il en valoit la peine.

A quelque heure du jour ou de la nuit qu'Ariste lise ces lignes, il se rappellera ce que Pithias lui disoit : lorsqu'après la perte d'une épouse chérie, il s'écrioit, en versant un torrent de larmes : il n'y a plus de bonheur pour moi dans ce monde..... « Il n'y a plus de bonheur pour » vous dans ce monde ! & vous êtes opu- » lent, & il existe autour de vous tant » de malheureux à soulager ! »

La vie d'Ariſte a bien prouvé juſqu'à ce jour, qu'entre toutes les conſolations qu'on pouvoit lui propoſer, Pithias avoit rencontré celle qui convenoit à ſon ami: le temps lui en offrit d'autres qui n'étoient pas moins ſolides.

Il y avoit trois ans que Marcia pleuroit la mort de ſon pere, lorſque Séneque lui adreſſa cet ouvrage.

Je tiendrai parole; je me contenterai d'indiquer quelques-uns des beaux traits qu'on y lit.

« Ce ne ſont pas les pleurs qu'on ſe » permet, qui prolongent le ſpectacle » de la douleur; ce ſont ceux qu'on ſe » commande. »

Rien de plus ingénieux que la comparaiſon du voyage de la vie avec le voyage de Syracuſe.

« Que l'homme connoît peu la miſere » de ſon état, s'il ne regarde pas la mort » comme la plus belle invention de la » Nature.

» Vous plaignez votre fils ſur un ſort » que votre pere a déſiré. »

Les motifs que Séneque emploie dans ſes Conſolations, ſont une cruelle ſatire du regne des Tyrans: je me plais à l'avouer; combien il en faudroit effacer de lignes aujourd'hui.

« Les funérailles des enfants ſont toujours prématurées lorſque les meres y » aſſiſtent. »

Idée touchante, qui a tout-à-fait le caractere de l'ancien temps, & le tour Homérique.

Au chapitre 18 il arrête un des ancêtres de Marcia ſur la limite de l'exiſtence & du néant : le livre des deſtinées lui eſt ouvert, & la Nature lui dit : « Tu connois à préſent les biens & les maux » qui t'attendent, toi & ta longue poſtérité ; veux-tu être, ou ne pas être : » puis il ajoute : Marcia, on a choiſi pour vous.

» Vous avec acquieſcé à la mort de » votre pere, & vous pleurez votre fils !

» Je vois toutes les miſeres de la vie ; » mais à côté d'elle, je vois la mort. »

Il faut convenir que ce motif de conſolation donne une haute idée de la fermeté de caractere dans la perſonne à qui on oſe le propoſer. Les ſentiments religieux à part, qu'elle eſt celle d'entre nos femmes à qui l'on pourroit dire : *Vous ne ſauriez ceſſer de ſouffrir ; mourez.*

« Votre fils eſt mort trop tôt ? & » Pompée, & Cicéron & Caton, & » tant d'autres, ont vécu trop d'une

» année, trop d'un jour. » Cela eſt beau.

Ce qui ſuit eſt de tous les pays & de tous les temps. « Voyez la multitude » des meres qui ſe déſolent ſur leurs enfants vivants : votre fils a échappé à la » perverſité de ſon ſiecle ; & vous le » regrettez ! »

J'ai à côté de ma table, tandis que je prononce tout haut ces dernieres lignes que je viens d'écrire, une mere qui me répond : « Avec tout cela, je veux conſerver mes enfants » .... Mais, puiſque, vous êtes à chaque inſtant menacée de les perdre, apprenez ce que vous auriez à vous dire ſi ce malheur vous arrivoit.

Séneque évoque des cieux l'ame de Crémutius qui s'adreſſe à ſa fille : & la conſolation finit par ce morceau d'éloquence qui mérite d'être lu.

De la Colere.

§. LXXXII. Il faut connoître cette paſſion ; il faut la dompter en ſoi, il faut l'éviter dans les autres : quels en ſont les ſymptômes, quels ſont ſes définitions ? l'homme colere en eſt-il la ſeule victime ? eſt-elle dans la nature ? eſt elle utile, même modérée ? augmente-t-elle la force ?

ajoute-t-elle au courage ? y a-t-il des circonſtances qui l'excuſent ou qui la juſtifient ? marque-t-elle une ame foible ou une ame forte ?

Ce Traité, parfait dans ſon genre, eſt adreſſé à un homme très doux, à Annæus Novatus, celui des freres de Séneque, qui prit dans la ſuite le nom de Junius Gallion.

On a penſé que l'inſtituteur l'avoit écrit à l'uſage de ſon Eleve : je n'en crois rien. Les leçons de ſageſſe qu'il y donne ſont ſi générales, qu'à peine en diſtingueroit-on quelques-unes applicables aux Souverains en particulier, & encore moins au Prince dont on lui avoit confié l'éducation. Elles ont le caractere de la Secte & le ton du Portique : elles ne ſentent en aucun endroit ni le palais de l'Empereur, ni le fond de la caverne du tigre.

Si Séneque, en généraliſant ſes préceptes, s'étoit propoſé d'inſtruire Néron ſans l'offenſer, il auroit montré de la prudence & de la fineſſe : mais cette circonſpection ſe concilie mal avec la franchiſe d'un Philoſophe & la roideur d'un Stoïcien.

Séneque eſt ici grand moraliſte, excellent raiſonneur, & de temps en temps peintre ſublime. Une réflexion qui ſe pré-

sente, après la lecture de ce Traité, c'est qu'il est parfait dans son genre, & que l'Auteur a épuisé son sujet.

Si l'on y rencontre quelques opinions hasardées, ce sont des corollaires outrés de la Philosophie qu'il avoit embrassée.

« La colere est une courte folie, un delire passager « .... Les bêtes sont dépourvues de colere. » .... Et pourquoi de la colere, plutôt que de l'amour, de la haine, de la jalousie & des autres passions? .... « c'est que la colere ne naît » que dans les êtres susceptibles de raison » .... Et pourquoi les animaux seroient-ils entiérement dénués de raison? Je crains bien que dans cet endroit & quelques autres, Sénéque n'ait donné des limites trop étroites aux qualités intellectuelles de l'animal.

« Les animaux sont privés des vertus » & des vices de l'homme... » Je n'en crois rien; pas plus que l'homme soit privé des vices & des vertus de l'animal: il n'y a de différence réelle que dans l'habit.

« La colere n'est pas conforme à la nature de l'homme ». .... Je ne connois pas de passion plus conforme à la nature de l'homme. Le ressentiment est un effet de la colere; & la sagesse de la Nature a

placé le reſſentiment dans le cœur de l'homme, pour ſuppléer au défaut de la loi. Il étoit important qu'il ſe vengeât lui-même, au temps où il n'y avoit aucun Tribunal qui connût de l'injure. Sans la colere & le reſſentiment, le foible étoit abandonné ſans reſſource à la tyrannie du fort : & la nature eût fait autour de quelques-uns de ſes violents enfants, une multitude innombrable d'eſclaves.

« La vertu (411) ſeroit bien à plaindre, ſi la raiſon avoit beſoin du ſecours » des vices » .... C'eſt que les paſſions ne ſont pas des vices : ſelon l'uſage, ce ſont ou des vices ou des vertus. Les grandes paſſions anéantiſſent les fantaiſies, qui naiſſent toutes de la frivolité & de l'ennui. Je ne conçois pas comment un être ſenſible peut agir ſans paſſion. Le Magiſtrat juge ſans paſſion ; mais c'eſt par goût ou par paſſion qu'il eſt Magiſtrat.

Quoi, Séneque (412) ! « le Sage » n'entrera pas en colere, ſi l'on égorge » ſon pere, ſi l'on enleve ſa femme, ſi » l'on viole ſa fille ſous ſes yeux ? ... » Non ..... Vous me demandez l'impoſſi-

(411) Liv. 1, chap. 10.
(412) Liv. 1, chap. 12.

ble, le nuisible peut-être. Il ne s'agit pas de se conduite ici en homme, c'est presque dire en indifférent; mais en pere, en fils, en époux.

« Il est (413) impossible que l'homme » de bien n'entre pas en colere contre le » méchant, disoit Théophraste..... „ Ainsi, lui répond Séneque: " on sera „ d'autant plus colere, qu'on sera meilleur „ ..... Vous vous trompez, répliquerai-je à Séneque: vous oubliez la distinction que vous avez faite vous-même, de l'homme colere, & de l'homme qui se met en colere. Dites; ainsi l'indignation contre le méchant sera d'autant plus forte, qu'on aimera davantage la vertu; & je serai de votre avis.

L'indignation contre le méchant, la bienveillance pour l'homme de bien, sont deux sortes d'enthousiasme également dignes d'éloge.

« Pourquoi s'irriter contre celui qui » se trompe » ?... Le méchant se trompe presque toujours dans son calcul, presque jamais dans ses projets. Pour faire son bien, il n'ignore pas qu'il fait le mal d'autrui. S'il n'étoit que fou, j'en aurois pitié.

(413) Liv. 1, chap. 14.

« S'il falloit se fâcher contre le mé-
» chant, on se mettroit souvent en co-
» lere contre soi-même » ..... C'est ce qu'on fait, & pas aussi souvent qu'on le devroit.

Pison (414) condamne à mort un soldat, pour être retourné du fourage sans son camarade. Ce soldat présentoit sa gorge au glaive, lorsque son camarade repafut. Ces deux hommes, se tenant embrassés, sont reconduits, au milieu des acclamations du camp, dans la tente de Pison, qui dit à l'un : toi, tu mourras, parce que tu as été condamné à mourir : à l'autre, toi, parce que tu as occasionné la condamnation de celui-là ; & au Centurion, toi, pour n'avoir pas obéi ... A ce récit, dites-moi, que se passe-t-il dans votre ame ? Est-ce que vous ne sentez pas la fureur s'en emparer ? est ce que vous ne criez pas à ces trois malheureux, Lâches ! que faites-vous ? Quoi ! vous vous laisserez égorger sans résistance ! Suivez-moi, élançons nous tous les quatre sur cette bête féroce, poignardons-la ; & qu'après il soit fait de nous tout ce que l'on voudra : nous ne mourrons pas du

(414) Liv. 1, chap. 16.

moins ſans être vengés. Je le ſens au bouillonnement de mon ſang ; j'en conviens ; c'eſt la paſſion qui me tranſporte & qui m'aſſocie, dans ce moment, aux trois ſoldats exécutés, il y a deux mille ans. Si je ſuis fou, qui eſt-ce qui oſera blâmer ma folie ?

La paſſion & la raiſon ne ſe contrediſent pas toujours ; l'une commande quelquefois ce que l'autre approuve.

La raiſon eſt tranquille, ou furieuſe.

La différence que Séneque met entre la colere & la cruauté, me paroît juſte. L'homme colere eſt violent : l'homme cruel eſt froid.

Mais ſi le ſpectacle de l'injuſtice excite la colere, Socrate ne rapportera jamais dans ſa maiſon le viſage avec lequel il en eſt ſorti... Tant mieux : Socrate ne m'en paroîtra que plus vertueux.

« Il y a plus d'inconvénient à être » craint que mépriſé » ... Aſſurément ; cependant il vaut mieux inſpirer de la crainte, que de s'expoſer au mépris.

En parlant de certaines loix, Séneque dit qu'elles ont été faites contre des hommes qu'on ſuppoſoit ne devoir jamais exiſter.... Il me ſemble que c'eſt le contraire qu'il falloit dire. La loi ſeroit abſurde, ſans l'exiſtence préſuppoſée d'un coupa-

ble, fût-ce d'un parricide, & même d'un infracteur : j'ajoute & même d'un infracteur ; car il y a toujours deux délits commis à la fois : l'action proscrite par la loi, & l'infraction de la loi qui proscrit l'action.

Dans le chapitre où Séneque examine cette pensée, *qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne ?* il s'écrie : « la crainte ! quelle » compensation à la haine ! Qu'on te » haïsse ! hé bien, est-ce pour qu'on » t'obéisse ? non... Pourquoi donc ? pour » qu'on te craigne ! à ce prix, je ne vou- » drois pas même être aimé (415). »

Parmi les idées de Séneque, je me plais encore plus à citer celles qui montrent la bonté de son ame, que celles qui montrent la beauté de son esprit ; parce que je fais plus de cas de l'une de ces qualités, que de l'autre ; parce que j'aimerois mieux avoir fait une belle action, qu'une belle page ; parce que c'est la défense des Calas, & non la tragédie de Mahomet que j'envierois à Voltaire.... Mais ce Mahomet est en même-temps un ouvrage de génie, & une bonne action.... *J'en*

(415) Liv. 1, chap. 16, tom. 4, pag. 153 & suiv.

conviens... Le génie eſt plus rare que la bienfaiſance... *d'accord...* Il ſe trouva en un jour trois cents hommes qui ſe firent égorger pour la patrie, & parmi ces trois cents hommes, il n'y en avoit pas un ſeul capable de faire un vers d'Euripide ou de Sophocle !... *Je n'en doute pas ; mais ils ſauverent la patrie.*

Tite-Live dit d'un Romain : « c'étoit » plutôt une ame grande, que ver- » tueuſe : » n'en croyez rien, répond Séneque ; il faut être vertueux, ou renoncer à être grand.

O Séneque ! homme ſi bon ! je ſuis fâché de la préférence que (416) tu donnes au rôle cruel de Démocrite qui ſe rit des malheureux humains, ſur le rôle compatiſſant d'Héraclite, qui pleuroit ſur la folie des ſes freres.

Je ne crois pas qu'il y eût d'homme moins diſpoſé par caractere à la philoſophie Stoïcienne, que Séneque, doux, humain, bienfaiſant, tendre, compatiſſant. Il n'étoit Stoïcien que par la tête : auſſi à tout moment ſon cœur l'emporte-t-il hors de l'Ecole de Zénon.

(416) Liv. 2, chap. 10.

Il n'y a presque aucune condition dans la société, qui ne puisât dans Sénèque d'excellents préceptes de conduite. Il avoit médité l'homme dans la retraite, il l'avoit vu en action dans le grand tourbillon du monde. Peres, & vous Instituteurs de la jeunesse, lisez & relisez le Chapitre 21 du même Livre.

Le Chapitre 30 est très-beau.

Il dit, Chapitre 31. « Tous les hommes portent au fond de leurs ames les » mêmes sentiments que les Rois : ils » voudroient pouvoir tout contre les » autres, que les autres ne puissent rien » contre eux. »

Le beau recueil qu'on formeroit des mots singuliers qu'il nous a conservés! tel est celui du Courtisan (417) à qui l'on demandoit comment il étoit parvenu à une si longue vieillesse, & comment, pouvoit-on ajouter, il avoit conservé une aussi constante faveur, & qui répondit, *en recevant des outrages, & en en remerciant.*

§. LXXXIII. C'est, je crois, dans le Traité de la colere (418), qu'il parle du

(417) Liv. 2, chap. 33.
(418) Liv. 3, chap. 36.

ſoliloque, la pratique habituelle de Sextius. « A la fin de la journée, retiré dans » ſa chambre à coucher, Sextius s'aſ» ſéyoit ſur la ſellete. Là, juge & criminel » en même-temps, il s'interrogeoit & ſe » répondoit : de quel défaut t'es-tu cor» rigé aujourd'hui ? quel penchant vi» cieux as tu combattu ? en quoi vaux-tu » mieux ? Le vice s'intimidera, quand il » ſaura que tous les ſoirs, il ſera mis à la » queſtion. Eſt-il rien de plus louable, » de plus utile que cette eſpece d'inqui» ſition ? Quel ſommeil que celui qui » ſuccede à cette enquête ! qu'il eſt » doux, tranquille, profond lorſque » l'ame a reçu des éloges, des répri» mandes & des conſeils ; lorſque, cen» ſeur de ſa propre conduite, on a in» formé ſans partialité, contre ſoi. Voilà, » dit Séneque, une fonction de la ma» giſtrature que je me ſuis réſervée : tous » les jours, je comparois à mon propre » tribunal, & j'y plaide pour & contre » Séneque ; je fais, de propos délibéré » & de gré, ce que des circonſtances » fâcheuſes font faire aux méchants & » aux foux.. Ah, ſi j'y avois penſé ! » je n'ai fu ce que je diſois... il ne falloit » pas en agir ainſi... la belle occaſion » que j'ai manquée !... C'eſt à l'aide d'une

» longue expérience, & de ces repro-
» ches réitérés, qu'on devient peu-à-
» peu meilleur » ...

De la Clémence.

§. LXXXIV. Ce traité eſt adreſſé à Néron, au commencement de la ſeconde année de ſon regne. Auſſi le ton eſt-il noble & élevé, le ſtyle ſouvent ingénieux, mais plus ſimple, moins haché, & s'il m'eſt permis d'emprunter une expreſſion de la peinture, plus large.

On y eſt introduit par l'éloge de l'Empereur; d'où l'on paſſe à la nature de la clémence, à ſes motifs, à ſon utilité pour tous les hommes, à ſa néceſſité pour un Souverain, & aux moyens d'acquérir, de conſerver, & de fortifier en ſoi, cette vertu.

Néron monta ſur le trône à dix-huit ans; on voit en cet endroit, que le Philoſophe avoit découvert la bête féroce, ſous la figure humaine. Il y a des exemples, des réflexions, des conſeils, qu'aucun Orateur n'auroit l'impudence de propoſer à un autre Prince que Néron. Ce n'eſt qu'à un tigre qu'on dit, ne ſoyez point un tigre. On trouvera au chapitre 24, des traits qui juſtifieront ma penſée.

Au reſte, les Rois, les Magiſtrats, les Peres, les Inſtituteurs, les Maîtres, tous ceux qui ont quelqu'autorité ſur les autres, y apprendront à juger des circonſtances où il convient de pardonner ou de punir, & à diſcerner la ligne étroite qui ſépare la clémence, de l'injuſtice.

Si l'on doute que Séneque ſache penſer de grandes choſes, & les rendre avec nobleſſe, je renverrai au diſcours qu'il a mis dans la bouche de Néron, au premier Chapitre de ce Traité; & je demanderai quelques pages plus belles en aucun auteur, ſans en excepter l'hiſtorien Tacite.

Si Racine doit à celui-ci la belle ſcene entre Agrippine & ſon fils; Corneille doit à Séneque (419) celle d'Auguſte & de Cinna: voyez le Chapitre 9 du premier livre.

Néron fut clément par diſſimulation dans ſa jeuneſſe; & Auguſte par laſſitude dans ſa vieilleſſe.

Le Traité de Séneque n'ayant pas corrigé Néron; celui-ci dut concevoir ſecretement une haine d'autant plus profonde contre un Peintre hardi, qui mettoit

(419) On peut voir à ce ſujet la note de l'Éditeur, ſur le chap. 9, du liv. 1, tom. 4, pag. 368 & ſuiv. note 3.

d'avance ſous ſes yeux le hideux portrait qui lui reſſembleroit un jour.

Dans cet ouvrage, les conſéquences des principes de l'Auteur le menent à des aſſertions difficiles à digérer : il prononce décidément, que la compaſſion eſt un défaut réel, que la cruauté & la compaſſion ſont deux extrêmes, l'une de la ſévérité, l'autre de la clémence : ce qui m'inclinoit d'abord à croire, qu'en paſſant du latin dans notre langue, le mot *compatir*, avoit changé d'acception; ou que l'influence des mœurs générales ſur les notions du vice & de la vertu, faiſoit regarder à Rome, comme une foibleſſe, ce que nous regardons comme un ſentiment d'humanité. Mais il eſt évident par ce qui ſuit, que l'opinion de Séneque eſt la pure doctrine de Zénon, qui regardoit la grandeur d'ame comme incompatible avec la crainte & le chagrin, & la leçon d'une Ecole dont le Sage étoit ſans pitié, parce que la pitié étoit un état pénible de l'ame... Zénon diſoit, & Séneque après Zenon : mais ſans compaſſion ni pitié, notre Philoſophe fera tout ce que fait l'homme ſenſible & compatiſſant.... J'en doute, en ſecourant celui qui ſouffre, l'homme ſenſible & compatiſſant ſe ſoulage lui-même,

De la Providence.

§. LXXXV. Il y a une Providence : les désordres physiques & moraux n'en contredisent pas la notion : ce que nous regardons comme des maux, n'est tel que dans notre imagination : quand ils seroient ce qu'ils nous paroissent, nous ne pourrions nous en prendre aux Dieux, qui ont placé sous nos mains tant de moyens pour nous en délivrer. « Si vous souffrez, c'est que vous voulez souffrir ; » vous échapperez à la mauvaise fortune, quand il vous plaira : mourez. »

Ce Traité est dédié au même Lucilius, à qui les lettres sont adressées : c'est la solution d'une grande difficulté.

Ou le monde est éternel, ou il ne l'est pas : s'il est éternel, voilà donc un être absolu, & indépendant de la puissance des Dieux : s'il ne l'est pas, il a été créé.

S'il a été créé : avant sa création, ou il manquoit quelque chose à la gloire & à la félicité des Dieux, & les Dieux étoient malheureux ; ou il ne manquoit rien à leur gloire ni à leur félicité, &, cela supposé, la création du monde, superflue pour eux, n'eut pour objet que l'avantage des êtres créés.

Si

Si la création du monde n'eût pour objet que l'avantage des êtres créés, pourquoi y eut-il des bons & des méchants? pourquoi y vit-on le juſte opprimé, & le méchant, oppreſſeur?

Cela ne s'eſt fait que par impuiſſance, ou par mauvaiſe volonté; par impuiſſance, ſi c'eſt un vice auquel il étoit impoſſible d'obvier; par mauvaiſe volonté, s'il étoit poſſible d'obvier à ce vice, & qu'on ne l'ait pas fait.

On pardonne un mauvais ouvrage à un ouvrier indigent, on ne le pardonne point aux Dieux: tout ce qui ſort de leurs mains doit être parfait.

Si la nature de l'ouvrage ne comportoit pas la perfection, pourquoi ne pas demeurer en repos? pourquoi s'expoſer ſans néceſſité & ſans fruit, à la honte de n'avoir rien fait qui vaille.

Cette difficulté d'enfant a occupé dans tous les ſiecles les têtes les plus fortes. Elle eſt propoſée, tous les jours, ſur les bancs de nos Ecoles, préſentée dans les cahiers de nos Théologiens avec la plus grande vigueur, & réſolue de la maniere la plus claire.

Ici Séneque ſe charge de la cauſe des Dieux. Il ouvre leur apologie par un ta-

bleau majeſtueux de la grande machine de l'univers.

Il fait l'éloge de la vertu ; la vertu, le lien commun des hommes & des Dieux.

Rien de plus énergique que la peinture des illuſtres malheureux ; « vous enviez » leurs tourments & leur gloire, & vous » oſeriez reprocher aux Dieux les terri- » bles épreuves qui rendent les hommes » ſi grands à vos yeux.

» Dieu eſt un pere, mais un pere qui » éleve rudement ſes enfants. Le Spar- » tiate hait-il ſon fils, lorſque ſous les » coups de verges dont il le déchire, » ſon ſang ruiſſele au pied de l'autel de » Diane.

» Démétrius diſoit aux Dieux : Dieux » immortels, que voulez-vous de moi ? » mon fils ? le voilà ; un de mes mem- » bres ? choiſiſſez : je ne vous obéis » point, je ſuis de votre avis.

» Scévola réchauffant ſa main ſur le » ſein de ſa maîtreſſe, eſt-il plus heureux, » que lorſque ſon bras s'enflamme, & » tombe en gouttes ardentes ſur un bra- » ſier ? Non. »

Il faut convenir que la difficulté ſi incommode pour tous les autres ſyſtématiques, s'évanouit dans l'Ecole de Zénon.

Quoi ; l'ulcere qui dévore ce malade depuis le premier instant de sa naissance, & qui le dévorera jusqu'à sa mort, n'est pas un mal ? ... Non ... N'entendez-vous pas ses cris ? ... Il a tort de crier.

Vous direz que cela a l'air d'une plaisanterie inhumaine ; soit. Mais gardez-vous de dédaigner un ouvrage plein d'idées sublimes, qui vous détrompera ou qui vous affermira dans votre opinion. Lisez-le pour le bel endroit où Sénèque incline la tête de Jupiter vers la terre, & attache les regards du maître de l'univers sur Régulus & sur Caton. O Jupiter (420) ! s'écries-il, « voici deux Athletes dignes » de ton admiration : un homme de cou» rage aux prises avec la mauvaise for» tune ! quoi de plus grand ; Caton » debout, au milieu des ruines du monde : » quoi de plus beau ! »

Mais, dit l'Epicurien, si la vertu de Caton ne put éclater sans l'ambition de César, pourquoi créer l'un & l'autre ? Accorder aux Dieux la puissance d'intervertir l'ordre de la Nature ; c'est rendre la difficulté insoluble. Vous aurez de la peine à me persuader que le Pere des Dieux

(420) Chap. 2.

& des hommes se soit plû à voir entrer Régulus dans un tonneau hérissé de pointes. Vous avez raison ; j'aimerois mieux être Socrate qu'Anyte ? Mais à quoi bon pour Socrate, pour Anyte, & pour les Dieux, l'existence d'Anyte & de Socrate ?

C'est par des faveurs apparentes, que le ciel punit le méchant : c'est par des revers qui vous semblent cruels, & qui ne sont rien, que la Providence illustre le bon. Jupiter dit à celui-ci, de quoi te plains-tu ? je t'ai fait mon égal.

Cela se peut, répond le méchant : mais moi, pourquoi m'avoir fait tel que je suis, & tel que tu savois que je serois... Dis, malheureux, & tel que tu voulois être.

Et d'après cette réplique, voilà nos raisonneurs enfoncés dans les ténebres de la liberté de l'homme & de la prescience des Dieux.

Et quel parti prend l'homme sage entre ces disputeurs ? il montre le ciel du doigt, & abandonne à ses idées celui que ce spectacle ne convaincra pas.

Ce Traité finit par une prosopopée de Jupiter à l'homme vertueux : elle est très-éloquente.

Des Bienfaits.

§. LXXXVI. Savoir accorder, & recevoir des bienfaits.

Ce Traité des bienfaits en eſt un en même temps de la reconnoiſſance & de l'ingratitude. Si les ingrats ſont communs, Séneque montre qu'il faut s'en prendre auſſi fréquemment aux défauts des bienfaiteurs, qu'au vice du cœur humain.

La matiere y eſt épuiſée ; il n'a été fait, ni pour Néron, ni pour Ébutius Libéralis, à qui il eſt adreſſé, mais pour tous les hommes. On en citeroit difficilement un autre, ſoit ancien, ſoit moderne, qui contînt un auſſi grand nombre de penſées fines & délicates, de préceptes divins, de ſentiments que je dirois preſque céleſtes.

Je l'avois lu trois fois de ſuite, & à la quatrieme lecture j'en humectois encore les feuillets de quelques larmes ; non de celle qu'on donne au récit d'un grand malheur, à la tragédie, à Iphigénie, à Mérope, elles ſont mêlées de plaiſir & de peine ; mais de celles qui coulent délicieuſement lorſque l'ame eſt émue de quelque grande action, d'un ſentiment délicat, qui naiſſent de l'admiration, & que j'accorde aux héros de Corneille.

Combien j'étois satisfait de mes bienfaiteurs ! Combien je l'étois encore davantage de ce Philosophe qui disoit des hommes puissants qui s'étoient ressouvenus de lui, & des hommes puissants qui l'avoient oublié ; « c'est à l'oubli de ces derniers » que je dois le goût de la retraite, » l'amour de l'étude dans un âge avancé, » le meilleur emploi que l'homme puisse » faire du petit nombre de journées qui » lui restent : je ne remercie que ceux-ci, » parce qu'ils ne se doutent pas de ma re- » connoissance. »

On est convaincu, entraîné, en lisant le Traité de la colere ; on est attendri, touché, en lisant celui des bienfaits. L'un est plein de force ; l'autre de finesse : là, c'est la raison qui commande ; ici, c'est la délicatesse du sentiment qui charme. Séneque parle au cœur, & n'en est pas moins convaincant ; car le cœur a son évidence. Il y a le goût dans les mœurs, comme le tact dans les beaux arts : le jugement que l'un porte des actions, est aussi prompt & aussi sûr que le jugement que l'autre porte de ouvrages.

Si je voulois citer des maximes ; ce Traité m'en offriroit sans nombre. J'y lirois :

« La bienfaisance est-elle votre vertu ?

» vous obligeriez encore, ſans l'eſpoir » de trouver un homme reconnoiſſant. » La valeur de la choſe donnée n'accroît » pas toujours le prix du bienfait.

» Il y a des bienfaits qui doivent être » ſecrets ; ce ſont ceux qui ſecourent ; » il y en a qui doivent être publiés ; ce » ſont ceux qui honorent. »

Comment une nation marquera-t-elle ſa reconnoiſſance au Philoſophe ? par la couronne civique. *Ob ſervatos cives.* La feuille de chêne l'honorera ſans appauvrir l'Etat. C'eſt une feuille de chêne qu'emporteront avec eux, le Sage en mourant, le Miniſtre en ſortant de place.

« Il n'y a quelquefois aucune diffé- » rence entre le préſent d'un ami, & le » vœu d'un ennemi.

» Refuſez à votre ami l'or qu'il porte- » roit chez une Courtiſane. »

Je reprocherois volontiers à Séneque d'avilir la bienfaiſance, lorſqu'il compare le ſecret d'obliger, avec l'art de la Courtiſane, qui rend ſes faveurs piquantes en les variant ſelon le caractere de ſes amants. (421).

« Placez vos bienfaits avec choix : le

(421) Liv. 1, chap. 14.

» manque de reconnoiſſance eſt le vice » d'un autre ; le manque de jugement » eſt le vôtre.

» N'acceptez le bienfait que de celui „ à qui vous accorderiez les droits ſacrés „ de l'amitié.

„ Les vœux de l'homme reconnoiſſant, „ qui ne peut s'acquitter d'un bienfait, » transferent ſa dette aux Dieux.

„ Que me rapportera le bienfait ? Ce „ qu'il vous rapportera ? toujours le ſou- „ venir d'une bonne action. „

Rien de plus délicat & de plus vrai que le chapitre 6, ſur la queſtion, Si l'ingratitude peut être traduite au Tribunal des Loix. " Hé ! dit Séneque, n'eſt-il pas „ plus honnête de laiſſer quelques mé- „ chants impunis, que de faire ſoup- „ çonner la multitude de perfidie ? „

Ce que Séneque dit des honneurs accordés à des deſcendants infâmes, par reconnoiſſance pour leurs ayeux illuſtres, me déplaît. Ce n'eſt point par autrui, c'eſt par ſoi, qu'on mérite ou qu'on démérite. C'eſt mal défendre les Dieux, que de leur faire dire : " que tel inepte ſoit Roi, „ parce que ſes ancêtres n'ont pas obtenu „ le ſceptre qu'ils méritoient : que tel „ inepte ſoit Roi, parce que ſes deſcen- „ dants n'obtiendront pas le ſceptre qu'ils

mériteront. „ C'eſt une ſinguliere compenſation, que celle d'une injuſtice par une autre.

Voici encore un endroit où je ne puis être de l'avis de notre Philoſophe. Alexandre fait don d'une ville à un ſimple particulier, qui refuſe un préſent qui lui ſemble trop important pour lui. « Je » n'examine pas ce qu'il te convient de » recevoir, mais ce qu'il me convient de » donner. » Séneque ajoute : « le mot eſt d'un fou, » .... Ce n'eſt point le mot d'un fou, c'eſt celui d'un Souverain généreux & grand : qu'eſt ce qu'une ville pour le maître du monde ?

Et pourquoi ce particulier auroit-il été incapable de bien adminiſtrer la cité ? Seroit-ce ſon refus qui le feroit préſumer ? J'aurois, ce me ſemble, plus de confiance dans la modeſtie qui s'éloigne des grands emplois, que dans l'ambition qui les pourſuit.

Aux maximes qui précédent ajoutons quelques-uns de ces faits intéreſſants qu'elles encadrent.

§. LXXXVII. Les diſciples de Socrate offroient des préſents à leur Maître, & chacun d'eux à proportion de ſa fortune. Eſchine, qui étoit pauvre, lui dit : « Je » n'ai rien qui ſoit digne de vous, & ce

» n'eſt que de ce moment que je ſens mon
» indigence. Je vous donne le ſeul bien
» que je poſſede; c'eſt moi-même : ce
» préſent, tel qu'il eſt, je vous prie de ne
» le pas dédaigner, & de ſonger que les
» autres, en vous donnant beaucoup,
» s'en ſont encore plus réſervé. Et pour-
» quoi, lui répondit Socrate, votre pré-
» ſent ne ſeroit-il pas conſidérable? à
» moins que vous ne vous eſtimiez bien
» peu. J'aurai ſoin de vous rendre à vous-
» même, meilleur que je ne vous ai reçu ».
Si ce fait vous étoit connu, ſongez, Lecteur, que beaucoup d'autres l'ignorent : j'aimerois mieux inſtruire celui qui ne ſait pas, que de plaire à celui qui ſait.

Voici comment il s'exprime ſur Alexandre. « Alexandre (422) ne fut, dès
» ſa jeuneſſe, qu'un brigand, un deſtruc-
» teur de nations, un fléau pour ſes amis
» comme pour ſes ennemis; un barbare,
» qui mit le ſouverain bien à faire trem-
» bler les hommes.

Je ne me rappelle plus à quel propos cette ſortie violente ſe trouve dans le traité des Bienfaits; mais je ſuis ſûr qu'elle n'y eſt pas déplacée. Le ſtyle de Séneque eſt coupé, mais ſes idées ſont liées.

(422) Liv. 1, chap. 13.

§. LXXXVIII. Séneque preſſentoit, ſans doute, les reproches qu'on lui feroit, lorſqu'il écrivoit (423) « Il ne m'eſt pas » toujours poſſible de refuſer : quelque- » fois je ſerai forcé de recevoir un bien- » fait ; un Tyran cruel, ombrageux, » prompt à s'irriter, regarderoit mon » refus comme une inſulte. » Cette maxime pouvoit lui coûter la vie.

Séneque exclut du nombre des bienfaiteurs les animaux. Sans m'engager de répondre à ſes raiſons, je ne puis m'empêcher d'exiger du Beſtiaire quelque reconnoiſſance pour le lion qui le reconnut & qui le défendit. Parce qu'un moment après l'animal bienfaiſant avoit oublié le ſervice rendu, le Beſtiaire étoit-il diſpenſé de s'en ſouvenir ? Répondre qu'oui, n'eſt-ce pas mettre l'homme & l'animal ſur la même ligne ? Il me ſemble que j'aurois mauvaiſe opinion de celui, à qui ſon chien auroit ſauvé la vie, & qui ne l'en aimeroit pas davantage.

Notre Philoſophe accuſe l'homme d'ingratitude, lorſqu'il oſe reprocher à la nature de n'avoir pas raſſemblé ſur lui tous

(423) Liv. 2, chap. 18. *Voyez* ce qui a été dit à ce ſujet, ci-deſſus, note 324.

ſes dons. Me permettra-t-on d'ajouter une raiſon à toutes celles qu'il en donne, & de la propoſer à ſa maniere ?

Homme, ſonge que c'eſt à la foibleſſe de tes organes, que tu dois la qualité qui te diſtingue des animaux. Ambitionnes-tu le regard perçant de l'Aigle ? tu regarderas ſans ceſſe : l'odorat du chien ? tu flaireras du matin au ſoir. L'organe de ton jugement eſt reſté le prédominant & le maître ; il eût été l'eſclave d'un de tes ſens trop vigoureux : de là ta perfectibilité. S'il exiſte dans ton cerveau une fibre plus énergique que les autres, tu n'es plus propre qu'à une choſe, tu es un homme de génie : l'animal & l'homme de génie ſe touchent.

La juſteſſe & la force des arguments de Séneque plaidant la cauſe des enfants contre les peres, ſubjuguent ma raiſon ; mais mon cœur ſe révolte contre cette ingrate dialectique. J'aime mieux m'exagérer le bienfait paternel, que d'affoiblir la reconnoiſſance filiale. Je demanderai ſi, dans le nombre de ces enfants qui prirent leurs peres ſur leurs épaules, & qui les tranſporterent le long des torrents de la Lave enflammée (424) qui décou-

(424) *Voyez* le traité *des Bienfaits*, liv. 2, chap. 37.

loit des flancs de l'Etna, & qui brûloit leurs pieds, il y en eut un ſeul qui eût oſé dire à ſa mere, nous ſommes quittes. Mes oreilles ſe ferment à ce propos, & mon imagination ſe livre à un ſpectacle plus doux ; je vois les peres, les meres ſe précipiter ſur leurs enfants, & les baigner de leurs larmes ; je vois les enfants eſſuyer ces larmes de leurs mains, & dans ce moment j'ignore quels ſont les plus heureux. Je ſuis pere, j'ai des enfants, & c'eſt ainſi que je ſens.

Bienfaiteur, ſi tu m'humilies, tu entendras de moi le diſcours du citoyen ſauvé de la proſcription des Triumvirs par un ami de Céſar, qui lui rappelloit trop ſouvent ce bienfait. Je te dirai (425), « rends moi à Céſar : juſqu'à quand me » répéteras-tu, je t'ai ſauvé, je t'ai arra» ché au ſupplice. Je te dois la vie, ſi je » m'en ſouviens ; la mort, ſi tu m'en fais » ſouvenir ; rien, ſi tu m'as ſauvé par » vanité : ne ceſſeras-tu pas de me traîner » à ton char ? ne me laiſſeras-tu pas ou» blier mon malheur ? ſans toi, je n'au» rois été mené en triomphe qu'une fois. »

Peut-on quelquefois rappeller le ſervice

(425) Liv. 2, chap. 24.

qu'on a rendu ? Séneque répond à cette queſtion, en introduiſant un ſoldat vétéran (426), accuſé d'avoir exercé des violences contre ſes voiſins ; & plaidant en préſence de Jules-Céſar ſa cauſe qu'on inſtruiſoit avec chaleur.... « Vous ſouvenez-vous, mon Général, d'une » entorſe que vous vous donnâtes au » talon ? c'étoit en Eſpagne, près du » Sucron..... Céſar dit, je m'en ſouviens..... Et lorſque vous voulûtes » vous repoſer, par un ſoleil ardent, à » l'ombre d'un arbre peu touffu, le ſeul » qui eût pu croître parmi les rochers » pointus dont le ſol étoit hériſſé ; vous » ſouvenez-vous qu'un de vos ſoldats » étendit ſur vous ſon manteau.... Si je » me le rappelle ! répondit Céſar : j'étois » même dévoré par la ſoif ; & comme la » douleur de mon pied ne me permettoit » pas d'aller à la fontaine voiſine, je m'y » traînois, lorſqu'un de mes ſoldats m'apporta de l'eau dans ſon caſque.... Et » l'homme & le caſque, dites, mon Général, les reconnoîtriez-vous ?... Pour » le caſque, non ; pour l'homme, je le » crois : mais à quoi cela revient-il ? car, » certes, tu n'es pas cet homme-là....

(426) Liv. 5, chap. 24.

» Vous ne devez pas me reconnoître, car » alors j'étois sain, j'avois tous mes mem- » bres ; mais depuis j'ai perdu un œil à la » bataille de Monda, & l'on m'a trépané : » vous ne connoîtriez pas davantage le » casque ; il a été fendu sous le sabre d'un » Espagnol.... César, étonné, défendit » qu'on inquiétât ce soldat, & lui adju- » gea les terres en litige. » Cependant un brave soldat peut être un voisin in- commode ; & voilà ce que peut l'élo- quence.

§. LXXXIX. Le Chapitre 3 du 6e. livre est très-ferme, très-beau, & j'en conseil- lerai la lecture à celui qui veut savoir le moyen de donner de la consistance à des choses passageres, qui par elles-mêmes n'en ont aucune.

J'indiquerois bien les Chapitres 32, 33 & 34, du même livre, aux Souverains ; mais quand le Philosophe leur auroit appris qu'un bien, dont les plus grandes fortunes sont privées ; un bien, qui man- que à ceux qui possedent tout, est un ami qui sache dire la vérité, qui arrache au concert trop harmonieux de la flatte- rie un Grand enivré par la foule des im- posteurs, amené jusqu'à l'ignorance du vrai, jusqu'à la haine du vrai, par l'habi- tude d'entendre, non des choses salutaires

& honnêtes, mais des choſes douces & empoiſonnées; un ami! où le trouveront-ils? Quand cet ami les auroit convaincus de l'importance d'être entourés de gens de bien, les appelleroient-ils auprès de leur perſonne? & quand ils les y auroient appellés, comment les y garderoient-ils?

Que nous ſerions heureux, ſi nous réfléchiſſions ſur les avantages que nous devons à notre médiocrité, & dont les hautes conditions ſont privées! Nous avons preſque autant de reſſources pour devenir bons, qu'ils en ont pour devenir méchants; ils uſent auſſi-bien des leurs, que nous uſons mal des nôtres; d'où il arrive que nous ſommes tous corrompus.

Séneque remarque (427), « que c'eſt » le caractere des Rois de regretter les » morts, pour outrager les vivants; & de » louer la hardieſſe à dire la vérité, dans » ceux dont ils n'ont plus à craindre de » l'entendre. »

Le Poëte Rabirius (428) met un très-beau mot dans la bouche d'Antoine, mourant: « Je n'ai plus que ce que j'ai donné! » Heureux celui qui peut dire à la Fortune:

(427) Liv. 6, chap. 12.

(428) *Voyez* le Traité *des Bienfaits*, liv. 6, chap. 3.

Enleve-moi tout ce que j'ai, & tu ne me feras pas mourir tout-à-fait indigent.

Si la lecture de Séneque tourmente le méchant, l'homme de bien y trouve ſouvent ſon éloge.

Dans ce Traité des bienfaits, à chaque Chapitre on croit que tout eſt dit, & cependant il n'en eſt rien. Séneque ne montre, dans aucun de ſes ouvrages, autant de fécondité. Les Auteurs du ſiecle de la grande éloquence, ont ſu préſenter leurs idées d'une maniere plus ſimple & plus impoſante; mais en avoient-ils autant que Séneque?

De la Tranquillité de l'ame.

§. LXXXX. Qu'eſt-ce que la tranquillité de l'ame? Qu'eſt-ce qui nous l'ôte? Comment pouvons-nous la recouvrer?

Ce Traité eſt adreſſé à Sérénus, Capitaine des Gardes de Néron, intime ami de Séneque, qui ſe reprocha, dans la ſuite, l'exceſſive douleur que ſa perte lui cauſa. Pline (429) nous apprend que

(429) *Hiſt. Natur liv.* 22, *cap.* 13, *init.* *Voyez* la note de l'Éditeur ſur le chapitre premier de ce Traité, tom. 5, pag. 1.

Sérénus périt avec tous ses convives, empoisonnés par des champignons.

On présume que cet ouvrage est un des premiers écrits de Séneque ; qu'il le composa (430) peu de temps après son retour de la Corse ; qu'il ne jouissoit pas encore d'une grande opulence, & qu'il étoit mal affermi dans la Philosophie, bien qu'il eût adressé à Marcia & à Helvia des consolations qui ne sont pas d'un Stoïcien Néophyte, & qu'il eût donné des leçons publiques de Zénonisme.

Il se montre ici flottant entre l'obscurité de la retraite, & l'éclat des fonctions publiques. La fortune l'éblouit, le désir d'une grande réputation le tourmente ; il le sent, il s'en accuse : il se rélegue dans la classe de ceux qui oscillent entre le vice & la vertu, & qui ne sont ni assez corrompus pour être comptés parmi les méchants, ni assez vertueux pour être comptés parmi les bons. On est charmé de la franchise avec laquelle il dévoile le fonds de son cœur. Il dit : « j'ai des vices » qui m'attaquent à force ouverte ; j'en » ai qui épient le moment de me surpren-

(430) *Voyez* la note de l'Éditeur, chap. 1, note 3, tom. 5, pag. 5.

» dre, eſpece d'ennemis avec leſquels on » ne peut ni ſe tenir en armes, comme » pendant la guerre, ni jouir de la tranquillité, comme en temps de paix. Je » ſuis économe, ſimple dans mon vêtement, frugal : cependant le ſpectacle » de l'opulence & du faſte m'en impoſe ; » je m'en ſépare, ſinon plus méchant, » du moins plus triſte ; je doute ſi le Palais d'où je ſors, n'eſt pas le vrai domicile du bonheur. Je ne ſuis pas dans » les horreurs de la tempête, mais j'ai le » mal de mer ; je ne ſuis pas malade, » mais je ne me porte pas bien. »

Le Stoïcien étoit valétudinaire toute ſa vie ; ſa philoſophie étoit trop forte : c'étoit une eſpece de profeſſion religieuſe, qu'on n'embraſſoit que par enthouſiaſme ; un état d'apathie auquel on tendoit de toutes ſes forces, & ſous le noviciat duquel on mouroit avant d'être Profès. Séneque ſe déſeſpere de reſter homme.

Mais d'où lui venoit ſa perplexité ? ſon ame avoit-elle été briſée par la longueur & la durée de ſon exil ? l'horreur des antres de la Corſe avoit-elle embelli à ſes yeux les Palais des Grands ? la ſolitude dans laquelle il avoit paſſé huit années, donné de nouveaux charmes à la ſociété, & les rochers arides & dé-

ſerts, aiguiſé les attraits de la Capitale? ou le rôle d'Hercule, au ſortir de la forêt de Némée, entre le chemin qui conduit à la gloire, & celui qui mene au plaiſir, ſeroit il celui de tous les hommes? non, le nombre de ceux dont on pourroit dire *Alcide al bivio*, eſt petit. Quelque parti que prenne Séneque, ce ne ſera point l'adulation de lui-même qui le perdra.

Ce traité offre d'excellentes réflexions ſur l'emploi de ſon temps & de ſon talent; ſur l'eſſai de ſes forces; ſur la vanité des richeſſes, lorſqu'on voit un affranchi de Pompée plus opulent que ſon maître; ſur la réſignation aux peines de ſon état, & aux traverſes de la vie: & cette morale eſt toujours relevée par des anecdotes intéreſſantes.

Caligula dit, par forme de converſation, à Canus Julius. « A propos, j'ai » donné l'ordre de votre ſupplice: » Julius lui répond, « Je vous rends gra» ces, Prince, très-excellent (431).

Il jouoit aux échecs lorſque le Centurion arriva: « Au moins, dit-il à ſon » adverſaire, n'allez pas, après ma mort, » vous vanter de m'avoir gagné: & à

(431) Chap. 14, tom. 5, pag. 68.

» ſes amis : ce grand problême de l'im-
» mortalité des ames, dont vous avez
» tant diſputé, dans un moment il ſera
» réſolu pour moi. »

Le Philoſophe qui l'accompagnoit au lieu du ſupplice, lui ayant demandé, au moment où la hache étoit levée ſur ſon cou, à quoi il penſoit : « J'épie, lui » répondit-il, à cet inſtant ſi court de » la mort, ſi mon ame appercevra ſa » ſéparation du corps (432). » On n'a jamais philoſophé ſi long-temps.

Depuis le ſiecle de Néron, juſqu'à nos jours, les Sectateurs de la Doctrine d'Epicure n'ont ceſſé de nous montrer un des leurs, appellant la molleſſe & les plaiſirs à ſes derniers inſtants, & allant à la mort avec la même nonchalance qu'il auroit continué de vivre. Certes, je n'ai garde de blâmer la maniere facile dont le voluptueux Pétrone mourut : mais je trouve autant de fermeté, autant d'indifférence, & plus de dignité, dans la mort de Canus Julius. Etoit-il poſſible de porter le mépris, ou pour la vie, ou pour l'Empereur, ou pour l'un & l'autre, au-delà de ce qu'il en a mis dans ſa réponſe à Caligula ? A-t-on jamais exprimé ce mé-

(432) *Id. Ibid.* pag. 69 & 70.

pris, d'une maniere plus ſimple & plus fine ? Pétrone eſt à table (433) ; il ſe fait lire des vers en mourant. Julius, en attendant le Centurion, s'amuſe à jouer aux échecs. Quoi de plus tranquille, & même de plus gai, que ſes diſcours à ſon adverſaire & à ſes amis ?

Pour un diſciple d'Épicure, qui ſait accepter la mort quand elle vient, Zénon peut en citer nombre des ſiens, qui n'ont pas héſité d'aller au-devant d'elle.

Mais à parler vrai des uns & des autres, chacun d'eux ſe ſoumet à la néceſſité, ſelon ſes principes & ſon caractere.

De la Vie heureuſe.

§. LXXXXI. Point de bonheur ſans la vertu.

Séneque adreſſe ce petit Traité, qu'on peut regarder comme ſon apologie & la ſatire des faux Épicuriens, à Gallion ſon frere. « O Gallion, mon frere, tous » les hommes veulent être heureux ; » mais tous ſont aveugles, lorſqu'il s'agit

(433) *Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, & ſapientiam placitis, ſed levia carmina, & faciles verſus.* TACIT. *Annal. lib.* 16, *cap.* 19.

» d'examiner en quoi consiste le bon-
» heur. »

Notre Philosophe avoit rencontré la vraie base de la morale. A parler rigoureusement, il n'y a qu'un devoir, c'est d'être heureux : il n'y a qu'une vertu, c'est la justice.

Avant que d'entrer dans quelques détails sur cet écrit, qu'on peut analyser en peu de mots, il faut que je jette un coup-d'œil sur la morale des Anciens, & sur les progrès successifs de cette science importante. Tout ce qu'elle a de plus élevé, de plus profond, les Anciens l'avoient dit; mais sans liaison : ce n'étoit point le résultat de la méditation qui pose des principes, & qui en tire des conséquences; c'étoient les élans isolés & brusques d'ames fortes & grandes.

Qui est-ce qui inspiroit au Caraïbe de se précipiter au milieu des flots en courroux, pour ravir à la mort des Européens naufragés sur ses côtes & prêts à périr ? Lorsque ces malheureux sont prosternés tremblants aux genoux de leurs ennemis, qui est-ce qui fit dire au Cacique ? « Relevez-vous, ne craignez rien :
» tout à l'heure vous étiez des hommes
» malheureux, & nous vous avons se-
» courus; demain vous serez nos en-
» nemis, & nous vous égorgerons. »

Le fait que je vais raconter, je le tiens d'un Miſſionnaire de Cayenne, témoin oculaire. Pluſieurs Negres Marons avoient été pris, & il n'y avoit point de bourreau pour les exécuter. On promit la vie à celui d'entr'eux qui conſentiroit à pendre ſes camarades, c'eſt-à-dire au plus méchant. Aucun n'acceptant la propoſition, un Colon commande à un de ſes Negres de les pendre, ſous peine d'être pendu lui-même. Ce Negre demande à paſſer un moment dans ſa cabane, comme pour ſe préparer à obéir à l'ordre qu'il a reçu : là, il ſaiſit une hache, s'abat le poignet, reparoît ; & préſentant à ſon maître un bras mutilé, dont le ſang ruiſſeloit : A préſent, lui dit-il, fais-moi pendre mes camarades ? Qui eſt-ce qui a placé ce ſentiment héroïque dans l'ame d'un eſclave ? Eſt-ce l'étude, eſt-ce la réflexion ? eſt-ce la connoiſſance approfondie des devoirs ? Nullement. Dans les premiers temps, les hommes qui ſe ſont diſtingués par les actions les plus ſurprenantes ; étoient aſſervis aux plus groſſiers préjugés. Le rêve d'une vieille femme avoit peut-être mis les armes à la main au brave Cacique qu'on vient d'entendre parler ſi fiérement à ſes ennemis. Un

autre

autre Cacique leur eût peut être impitoyablement caſſé la tête.

Il n'y a pas de ſcience plus évidente & plus ſimple que la morale pour l'ignorant : il n'y en a pas de plus épineuſe & de plus obſcure pour le ſavant. C'eſt peut-être la ſeule où l'on ait tiré les corollaires les plus vrais, les plus éloignés & les plus hardis, avant que d'avoir poſé des principes. Pourquoi cela ? C'eſt qu'il y a des héros, long-temps avant qu'il y ait des raiſonneurs. C'eſt le loiſir qui fait les uns ; c'eſt la circonſtance qui fait les autres : le raiſonneur ſe forme dans les écoles, qui s'ouvrent tard ; le héros naît dans les périls, qui ſont de tous temps. La morale eſt en action dans ceux-ci, comme elle eſt en maximes dans les Poëtes : la maxime eſt ſortie de la tête du Poëte, comme Minerve de la tête de Jupiter.... Souvent il faudroit un long diſcours au Philoſophe pour démontrer ce que l'homme du peuple ſent ſubitement (434).

(434) Dans toute action il y a un parti qui ſera généralement blâmé ; un parti qui ſera blâmé des uns & loué des autres ; un troiſieme qui ſera généralement approuvé : c'eſt ce dernier qu'il faut prendre.

Qu'eſt-ce que le bonheur....? Ce n'eſt pas une queſtion à réſoudre au jugement de la multitude.

Qu'eſt-ce que la multitude ....? Un troupeau d'eſclaves... Pour être heureux, il faut être libre : le bonheur n'eſt pas fait pour celui qui a d'autres maîtres que ſon devoir... Mais le devoir n'eſt-il pas impérieux? & s'il faut que je ſerve, qu'importe ſous quel maître....! Il importe beaucoup : le devoir eſt un maître dont on ne ſauroit s'affranchir ſans tomber dans le malheur ; c'eſt avec la chaîne du devoir, qu'on briſe toutes les autres.

Le Stoïciſme n'eſt autre choſe qu'un Traité de la liberté priſe dans toute ſon étendue.

Si cette doctrine, qui a tant de points communs avec les cultes religieux, s'étoit propagée comme les autres ſuperſtitions, il y a long-temps qu'il n'y auroit plus ni eſclaves ni tyrans ſur la terre.

Mais, qu'eſt-ce que le bonheur, au jugement du Philoſophe....? C'eſt la conformité habituelle des penſées & des actions aux loix de la Nature.

Et qu'eſt-ce que la Nature? qu'eſt-ce que ſes loix? Il n'auroit pas été mal de s'expliquer ſur ces deux points ; car il eſt évident que la Nature nous porte

avec violence, & nous éloigne avec horreur, d'objets que le Stoïcien exclut de la notion du bonheur.

Mais Séneque écrivoit à Gallion, homme inſtruit, que les définitions que l'on exige ici auroient ramené aux premiers éléments de la Philoſophie.

L'homme heureux du Stoïcien, eſt celui qui ne connoît d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice, qui n'eſt abattu ni enorgueilli par les événements; qui dédaigne tout ce qu'il n'eſt ni le maître de ſe procurer, ni le maître de garder, & pour qui le mépris des voluptés, eſt la volupté même.

Voilà peut-être l'homme parfait: mais l'homme parfait eſt-il l'homme de la Nature?

Il me ſemble que, dans la Nature, le corps eſt le tyran de l'ame, par les paſſions effrénées & les beſoins ſans ceſſe renaiſſants; & qu'au contraire, dans l'état de ſociété, il n'en eſt ni l'eſclave ni le tyran: ce ſont deux aſſociés qui ſe commandent & s'obéiſſent alternativement; quand j'ai mangé, je médite; & quand j'ai médité, il faut que je mange.

La Philoſophie Stoïcienne eſt une eſpece de Théologie pleine de ſubtilités; & je ne connois pas de doctrine plus

éloignée de la Nature, que celle de Zénon.

La recherche du vrai bonheur conduit Séneque à l'examen de la volupté d'Epicure ; & voici comment il s'en explique (435) : « Pour moi, dit-il, je » penſe, & j'oſe l'avouer contre l'opinion de nos Stoïciens, que la morale » de ce Philoſophe eſt ſaine, & même » auſtere pour celui qui l'approfondit : » ſa volupté eſt renfermée dans les limites les plus étroites. La loi que nous » preſcrivons à la vertu, il l'impoſe à » la volupté ; il veut qu'elle ſoit ſubordonnée à la nature : & ce qui ſuffit à » la nature, eſt bien mince pour la débauche. Ceux qui ſe preſſent en foule » à la porte de ſes jardins, ne ſavent » pas combien la volupté qu'on y profeſſe eſt tempérante & ſobre ; ils y » ſont attirés par l'eſpoir d'y trouver » l'apologie de leurs vices ; ces faux diſciples avoient beſoin d'une autorité reſpectable, & ils ont calomnié le maître » dont ils ont emprunté le manteau.

» Epicure fut un héros déguiſé en » femme.... »

(435) Chap. 13, tom. 5, pag. 112 & ſuiv.

La volupté naît à côté de la vertu, comme le pavot au pied de l'épi : mais ce n'eſt point pour la fleur narcotique qu'on a labouré.

Il paroît que le mot *Volupté*, mal entendu, rendit Epicure odieux ; ainſi que le mot *intérêt*, auſſi mal entendu, excita le murmure des hypocrites & des ignorants contre un Philoſophe moderne.

Des efféminés, de lâches corrompus, pour échapper à l'ignominie qu'ils méritoient par la dépravation de leurs mœurs, ſe dirent Sectateurs de la volupté, & le furent en effet ; mais c'étoit de la leur, & non de celle d'Epicure. Pareillement des gens, qui n'avoient jamais attaché au mot *intérêt*, d'autre idée que celle de l'or & de l'argent, ſe révolterent contre une doctrine qui donnoit l'intérêt pour le mobile de toutes nos actions ; tant il eſt dangereux en philoſophie de s'écarter du ſens uſuel & populaire des mots.

De l'apologie de l'Epicuréiſme, Séneque paſſe à l'apologie de la Philoſophie en général. Combien j'ai été ſatisfait, en liſant les chapitres 17 & 18, d'y trouver les mêmes impertinences adreſſées à Séneque, & par les mêmes perſonnages, que de nos jours : on lui diſoit, comme à nos Sages :

« Vous parlez d'une façon, & vous » vivez d'une autre (436).

» Ames perverſes, ſachez que les Pla- » tons, les Epicures, les Zénons, en- » tendirent autrefois le même reproche. » Ce n'eſt pas de nous que nous parlons, » c'eſt de la vertu. Quand nous faiſons » le procès aux vices, nous commen- » çons par les nôtres : quand je le pour- » rai, je vivrai comme je dois : & le » moyen de ne pas paroître trop riche, » à des gens qui n'ont pas trouvé que » Démétrius fût aſſez pauvre.

» Lorſque vous parlez de nos mœurs, » ou vous les connoiſſez, ou vous ne les » connoiſſez pas : ſi vous ne les connoiſ- » ſez pas, taiſez-vous, & ne vous ex- » poſez pas au nom d'infâmes calom- » niateurs : ſi vous les connoiſſez, citez » nos mauvaiſes actions.

» Nous (437) ne nous ſommes rien » preſcrit auſſi fortement, que de ne pas » régler notre conduite ſur vos opinions. » Continuez vos injurieux propos : ce » ſont pour nous les vagiſſements d'en- » fants qui ſouffrent. »

---

(436) Chap. 18, pag. 124 & ſuiv.

(437) Traité *de la vie heureuſe*, chap. 26, pag. 153, tom. 5.

§. XCII. Voici comment on attaquoit autrefois le Stoïcien Séneque, & la maniere dont il se défendoit.

« Si donc (438) un de ces détracteurs de la Philosophie vient me dire, » comme ils disent tous : Pourquoi votre » conduite ne répond-elle pas à vos discours ? pourquoi ce ton soumis avec » vos supérieurs ? pourquoi regarder » l'argent comme une chose nécessaire, » & sa perte, comme un malheur ? » pourquoi ces larmes, lorsqu'on vous » annonce la mort de votre femme ou » de votre ami ? qu'est-ce que cet intérêt si délicat sur l'article de votre » réputation ? cette sensibilité si exquise » à la piqûre la plus légere de la satyre ? pourquoi vos terres sont-elles » plus cultivées que les besoins naturels » ne l'exigent ? pourquoi ces préceptes » austeres de frugalité, à des tables » somptueusement servies ? pourquoi » ces meubles recherchés, ces vins plus » vieux que vous, ces projets qui se succedent sans fin, ces arbres qui ne rendent que de l'ombre ? pourquoi votre

(438) *Voyez* le Traité *de la vie heureuse*, chap. 17, 18, 19, 20 & 21, depuis la page 122, jusqu'à la page 132.

» témoignage prévaudra auprès de moi,
» sur celui de tout un peuple. Je me
» rendrai agréable à mes amis; je serai
» indulgent pour mes ennemis; j'irai au-
» devant des demandes honnêtes; je
» saurai que l'univers est ma patrie; je
» vivrai, je mourrai sans crainte, parce
» que j'aurai toujours chéri la vertu, &
» que je n'aurai nui à la liberté de per-
» sonne, ni à la mienne. O vous, qui
» haïssez la vertu & ses adorateurs,
» mordez, déchirez, continuez d'ou-
» trager les gens de bien: mais sachez
» du moins qu'au temps où Caton louoit
» les Curius, les Coruncanus & le siecle
» où la possession de quelques lames
» d'argent exposoit à la réprimande du
» Censeur; lui, Caton, jouissoit de
» quatre cents mille sesterces: sachez,
» que s'il lui étoit survenu une plus grande
» fortune, il ne l'auroit pas rejetée (439).
» Où le sort peut-il mieux placer la ri-
» chesse, que chez un dépositaire qui
» saura l'employer avec jugement, & la
» lui restituer sans plainte. La richesse
» m'appartient; & vous lui appartenez:

(439) Chap. 21, pag. 132, & chap. 22 & 23.

» le Sage ne l'a pas dérobée ; elle n'eſt
» point ſouillée de ſang, elle n'eſt ni
» le fruit de l'extorſion, ni le produit
» d'un gain ſordide : elle ſortira de chez
» lui d'une maniere auſſi innocente qu'elle
» y eſt entrée. Il n'y aura que l'envie,
» qui ſouffroit lorſqu'elle la vit arriver,
» qui pourra ſourire quand elle la verra
» s'en aller. Il donnera.... vous ouvrez les
» oreilles, vous tendez la main ! mais
» il ne donne qu'aux gens de bien. »

Tout ce qui précede, tout ce que j'omets, tout ce qui ſuit, eſt très-beau. Quand on cite Séneque, on ne ſait ni où commencer, ni où s'arrêter. Les Philoſophes modernes pourroient dire à leurs détracteurs, ce que le Sage de Séneque diſoit aux ſiens (440) : « Ne vous per-
» mettez pas de juger ceux qui valent
» mieux que vous : nous poſſédons déjà
» un des premiers avantages de la vertu,
» c'eſt de déplaire aux méchants. Soyez
» moins empreſſés de ſurprendre nos dé-
» fauts, & regardez aux vôtres, dont
» les uns éclatent, les autres ſont ca-
» chés dans vos entrailles qu'ils dévo-

(440) Traité *de la vie heureuſe*, chap. 24, tom. 5, pag. 144.

» rent. En attendant les exemples, les » exhortations ne ſont pas à mépriſer : » laiſſez-nous donc prêcher la vertu; peut-» être un jour ferons-nous mieux (441).

(441) Il ſeroit à ſouhaiter que les Philoſophes modernes, ſourds aux cris de l'envie, & connoiſſant mieux le prix & la douceur du repos, ſuiviſſent l'exemple du ſage Fontenelle, & ſe fiſſent, comme lui, un ſyſtême de bonheur indépendant des opinions & des jugements du vulgaire. « Je n'ai jamais lu, diſoit-il froi-» dement, aucun des Ouvrages de mes ennemis : » je n'ai ni le droit de les mépriſer, parce que » j'ignore s'ils ont du talent ou s'ils en man-» quent; ni celui de les haïr, puiſqu'ils ne » m'ont pas fait le moindre mal, puiſqu'ils ne » m'ont pas donné un inſtant d'humeur pendant » le jour, ni un quart d'heure d'inſomnie pen-» dant la nuit. Où en ſerions-nous, ſi des hom-» mes pervers pouvoient rendre faux ce qui eſt » vrai, mauvais ce qui eſt bon, laid ce qui eſt » beau ! Le vrai, le bon & le beau forment à » mes yeux un grouppe de trois grandes figu-» res, autour deſquelles la méchanceté peut » élever un tourbillon de pouſſiere qui les dérobe » un moment aux regards des gens de bien; » mais, le moment qui ſuit, le nuage diſpa-» roît, & elles ſe montrent auſſi vénérables que » jamais. Si j'ai raiſon, il eſt inutile que je » me défende; ſi j'ai tort, ma défenſe ne me » donnera pas raiſon. Je me ſuis fait un oreiller » ſur lequel il eſt difficile de troubler mon re-» pos : & qui eſt-ce qui ſait mieux que moi, » ce qu'il faut que je me diſe, & ce qu'il fau-» droit que je fiſſe pour me rendre meilleur, »

Du loisir, ou de la retraite du Sage.

§. XCIII. On ne peut guere douter que ce petit traité ne soit la continuation de celui qui précede.

« Epicure dit que le Sage ne prendra » point de part aux affaires publiques, » si quelque chose ne l'y oblige.

» Zénon, que le Sage prendra part » aux affaires publiques, à moins que » quelque chose ne l'en empêche. »

Mais le détail des obstacles s'étend fort loin. Par exemple, si la République est trop corrompue, & qu'il n'y ait aucun espoir de la sauver; si les moyens souffroient des contradictions insurmontables; si l'État est la proie des méchants: le Sage se sacrifieroit inutilement.

En effet, au milieu des brigues & des cabales de l'ambition : parmi cette foule de calomniateurs, qui empoisonnent les meilleures actions : entouré d'envieux, qui font échouer les projets les plus utiles, tantôt pour vous en ravir l'honneur, tantôt pour se ménager de petits avantages; de ces politiques ombrageux, qui épient les progrès que vous faites dans la faveur du Souverain & du Peuple, pour saisir le moment où il

convient de vous desservir & de vous renverser ; de cette nuée de méchants subalternes qui ont intérêt à la durée des maux, & qui pressentent la tendance de vos opérations : qu'a-t-on de mieux à faire, que de renoncer aux fonctions d'État ? N'est-on utile qu'en produisant des Candidats, en secourant les peuples, en défendant les accusés, en récompensant les hommes industrieux, en opinant pour la paix ou pour la guerre?... Non : mais je ne mettrai pas sur la même ligne celui qui médite & celui qui agit. Sans doute la vie retirée est plus douce ; mais la vie occupée est plus utile & plus honorable : il ne faut passer de l'une à l'autre qu'avec circonspection ; c'est même l'avis de Séneque.

« Et qu'importe, ajoute-t-il, par » quels motifs le Sage embrasse la re- » traite ! si c'est lui qui manque à l'État, » ou si c'est l'État qui lui manque... » Il importe beaucoup : s'il manque à l'État, c'est un mauvais citoyen ; si l'État lui manque, l'État est insensé.

Séneque dispense encore le Sage de l'administration, s'il manque d'autorité, de force & de santé. Un homme s'est montré de nos jours plus intrépide que le Stoïcien ne l'exige.

En passant en revue tous les gouvernements, Séneque n'en trouvoit pas un seul auquel le Sage pût convenir, & qui pût convenir au Sage.

« S'il est mécontent de la Républi-
» que, comme il ne manquera pas d'ar-
» river pour peu qu'il soit difficile, ou
» passera-t-il ? à Athenes, où Socrate
» fut condamné, & d'où Aristote s'en-
» fuit pour ne le pas être ? à Carthage,
» le théatre continuel des dissensions ? »

En passant en revue plusieurs de nos gouvernements, le Sage seroit encore de l'avis de Séneque.

Après des siecles d'une oppression générale, puisse la révolution qui vient de s'opérer au-delà des mers, en offrant à tous les habitants de l'Europe un asile contre le fanatisme & la tyrannie, instruire ceux qui gouvernent les hommes, sur le légitime usage de leur autorité ! Puissent ces braves Américains, qui ont mieux aimé voir leurs femmes outragées, leurs enfants égorgés, leurs habitations détruites, leurs champs ravagés, leurs villes incendiées, verser leur sang & mourir, que de perdre la plus petite portion de leur liberté, prévenir l'accroissement énorme & l'inégale distribution de la richesse, le luxe, la mollesse, la

corruption des mœurs, & pourvoir au maintien de leur liberté, & à la durée de leur Gouvernement! Puiſſent-ils reculer, au moins pour quelques ſiecles, le décret prononcé contre toutes les choſes de ce monde; décret qui les a condamnées à avoir leur naiſſance, leur temps de vigueur, leur décrépitude & leur fin! Puiſſe la terre engloutir celle de leurs Provinces, aſſez puiſſante un jour & aſſez inſenſée pour chercher les moyens de ſubjuguer les autres! puiſſe dans chacune d'elles, ou ne jamais naître, ou mourir ſur le champ ſous le glaive du bourreau, ou par le poignard d'un Brutus, le citoyen aſſez puiſſant un jour & aſſez ennemi de ſon propre bonheur, pour former le projet de s'en rendre le maître!

Qu'ils ſongent que le bien général ne ſe fait jamais que par néceſſité; & que c'eſt le temps de la proſpérité, & non celui de l'adverſité, qui eſt fatal pour les Gouvernements.

L'adverſité occupe les grands talents; la proſpérité les rend inutiles, & porte aux premiers emplois les ineptes, les riches corrompus, & les méchants.

Qu'ils ſongent que la vertu couvre ſouvent le germe de la tyrannie.

Si le grand homme eſt long-temps à

la tête des affaires, il devient deſpote. S'il y eſt peu de temps, l'adminiſtration ſe relâche & languit ſous une ſuite d'adminiſtrateurs communs.

Qu'ils ſongent que ce n'eſt ni par l'or, ni même par la multitude des bras, qu'un État ſe ſoutient; mais par les mœurs.

Mille hommes qui ne craignent pas pour leur vie, ſont plus redoutables que dix mille qui craignent pour leur fortune.

Que chacun d'eux ait dans ſa maiſon, au bout de ſon champ, à côté de ſon métier, à côté de ſa charrue, ſon fuſil, ſon épée, & ſa bayonnette.

Qu'ils ſoient tous Soldats.

Qu'ils ſongent que ſi, dans les circonſtances qui permettent la délibération, le conſeil des vieillards eſt le bon; dans les inſtants de criſe, la jeuneſſe eſt communément mieux aviſée que la vieilleſſe.

§. XCIV. Séneque penſe que la Nature nous a faits pour méditer & pour agir; mais lorſque les circonſtances réduiſent le Philoſophe à la vie contemplative, il eſt encore une gloire à laquelle il peut prétendre. « Chriſippe & » Zénon, dans leur retraite, ont mieux » mérité du genre humain, que s'ils » avoient conduit des armées, occupé » des emplois & promulgué des Loix. »

Vaut-il mieux avoir éclairé le genre humain, qui durera toujours, que d'avoir ou sauvé ou bien ordonné une patrie qui doit finir; être l'homme de tous les temps, ou l'homme de son siecle : c'est un problême difficile à résoudre.

Auguste, ce maître de l'Univers, cet homme qui régloit d'un mot le sort des Nations, regardoit le jour qui le délivreroit de sa grandeur, comme le plus fortuné de sa vie. Cependant il mourut Empereur, & fit bien. Rien de plus difficile que de se défaire de l'habitude de commander, si ce n'est de celle d'obéir : l'Esclave a perdu son ame, quand il a perdu son Maître; comme le chien égaré dans les rues, il crie jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la maison où il est nourri d'eau & de pain & assommé de coups de bâton.

Quelles mœurs ! quelles effroyables mœurs, que celles des Romains ! Je ne parle pas de la débauche, mais de ce caractere féroce qu'ils tenoient apparemment de l'habitude des combats du Cirque. Je frémis lorsque j'entends un de ces Citoyens blasé sur les plaisirs, las des voluptés de la Campanie, du silence & des forêts du Bruttium, des superbes édifices de Tarente, se dire à lui-même : « je m'ennuie; retournons à la ville,

» je me ſens le beſoin de voir couler du » ſang. » Et ce mot eſt celui d'un efféminé !

Ici Séneque s'exhorte à l'examen des choſes, ſans partialité, ſans cette haine implacable que ſa ſecte a vouée à toutes les autres.

D'où venoit cette intolérance des Stoïciens ? De la même ſource que celle des dévots outrés. Ils ont de l'humeur, parce qu'ils luttent contre la nature ; qu'ils ſe privent, & qu'ils ſouffrent. S'ils vouloient s'interroger de bonne foi ſur la haine qu'ils portent à ceux qui profeſſent une morale moins auſtere, ils s'avoueroient qu'elle naît de la jalouſie ſecrette d'un bonheur qu'ils envient, & qu'ils ſe ſont interdits ſans croire aux récompenſes qui les dédommageront de leur ſacrifice ; ils ſe reprocheroient leur peu de foi, & ceſſeroient de ſoupirer après la félicité de l'Epicurien dans cette vie, & la félicité du Stoïcien dans l'autre.

Conſolation à Helvia.

§. XCV. Helvia étoit mere de Séneque. Elle reſta orpheline preſqu'en naiſſant, & paſſa ſous l'autorité d'une belle-mere. Quelqu'indulgence qu'on ſuppoſe dans une belle-mere, ce n'eſt pas ſans

peine qu'on réuſſit à lui plaire. Un oncle qui la chériſſoit lui fut enlevé au moment où elle l'attendoit, les bras ouverts, à ſon retour d'Egypte : dans le même mois, elle perdit ſon époux. L'abſence de ſes enfants la laiſſa ſeule ſous le poids de cette affliction. Sa vie n'avoit été qu'un tiſſu d'alarmes, de périls & de douleurs, lorſqu'elle recueillit les cendres de trois de ſes petits-fils, dans le même pan de ſa robe, où elle les avoit reçus en naiſſant. Vingt jours s'étoient écoulés depuis les funérailles du fils de Séneque, lorſque le pere fut ſéparé d'elle par l'exil. Ce dernier événement eſt le ſujet de la Conſolation.

Cet ouvrage, écrit dans la ſituation la plus cruelle, & la contrée la plus affreuſe, eſt plein d'ame & d'éloquence. Le beau génie & l'excellent caractere du Philoſophe s'y développent en entier. On ne peut s'empêcher d'accorder de l'admiration à l'une de ces qualités, & de l'eſtime à l'autre.

C'eſt parce que tout ſeroit à citer de ce bel écrit, que j'en citerai peu de choſe. Séneque dit à ſa mere :

« J'eſpere que vous ne refuſerez pas à » un fils, à qui vous n'avez jamais rien » refuſé, la grace de mettre un terme à » vos regrets.

» Vous me croyez malheureux ; je ne » le ſuis pas, je ne puis le devenir.

» En quelque lieu que l'homme de » bien ſoit relégué, il y trouve la Na- » ture, la mere commune de tous les » hommes, & ſa vertu perſonnelle.

» L'homme a un penchant naturel à » ſe déplacer... » Je ne le penſe pas ; cette maxime contredit & les Philoſophes & les Poëtes, qui tous ont unanimement reconnu & préconiſé l'attrait du ſol. Ainſi que tous les animaux, l'homme ne s'éloigne du lieu de ſa naiſſance, que d'un aſſez court intervalle : cet intervalle eſt limité par ſes beſoins & par ſes forces ; il le meſure ſur la fatigue du retour. Il ne quitte ſon berceau, que quand il en eſt chaſſé. Le lievre & le cerf, qui vont ſi vîte, changent rarement de forêt : l'aigle plane preſque toujours au-deſſus des mêmes montagnes. Le ſol rappelle l'homme des pays lointains, où l'intérêt ne l'a point tranſporté ſans l'arracher des bras de ſon pere, de ſa mere, de ſes freres, de ſa femme, de ſes enfants, de ſes concitoyens : il s'eſt retourné plus d'une fois ; ſes mains ſe ſont portées, ſes yeux baignés de larmes ſe ſont fixés, vers la ville, ſur le rivage, qu'il venoit de quitter.

Séneque ajoute : « De vos enfants, » l'un eſt parvenu aux dignités par ſon » mérite ; la ſageſſe de l'autre les a dé- » daignées : jouiſſez de la conſidération » de celui-là, du loiſir de celui ci, de » la tendreſſe de tous les deux. Gallion » a recherché la grandeur pour vous » honorer, Méla, le repos, pour n'être » qu'à vous. Le ſort a voulu que l'un » vous ſervît d'appui, l'autre de con- » ſolateur. Vous êtes défendue par le » crédit du premier ; vous jouiſſez de la » tranquillité du ſecond : ils ſe diſpute- » ront de zele ; & l'amour des deux » ſuppléera à la perte d'un ſeul. »

Séneque n'auroit laiſſé que ce morceau, qu'il auroit droit au reſpect des gens de bien, & à l'éloge de la poſtérité. Lorſqu'il s'occupoit des chagrins de ſa mere, il étoit bien plus à plaindre qu'elle.

De la Briéveté de la vie.

§. XCVI. On préſume que le Paulinus, à qui Séneque adreſſe ce Traité, étoit pere de Pauline, la ſeconde femme de Séneque. Il exerçoit à Rome une charge très-importante, la ſurintendance générale des vivres.

« La vie n'eſt courte, dit Séneque,

» que par le mauvais emploi qu'on en
» fait.

» Perdre ſa vie, c'eſt tromper le
» décret des Dieux.

» Se cacher ſon âge, c'eſt vouloir
» mentir au deſtin. »

Ce Traité, qu'on ne lit point ſans s'appliquer à ſoi-même la plupart des ſages réflexions dont il eſt ſemé, eſt ſur-tout célebre par la réponſe vive, ingénieuſe & même éloquente, d'un homme de Lettres, à laquelle il donna lieu. Un de ſes amis, témoin de ſes regrets ſur la rapidité du temps, ſachant d'ailleurs combien il en étoit prodigue, l'interrompit en lui citant ce paſſage de Séneque : *Tu te plains de la briéveté de la vie, & tu te laiſſes voler la tienne.* « On ne me
» vole point ma vie, répondit le Philoſophe, je la donne : & qu'ai-je de
» mieux à faire que d'en accorder une
» portion à celui qui m'eſtime aſſez pour
» ſolliciter ce préſent. Quelle comparaiſon d'une belle ligne, quand je
» ſaurois l'écrire, à une belle action ?
» On n'écrit la belle ligne que pour
» exhorter à la bonne action, qui ne ſe
» fait pas : on n'écrit la belle ligne, que
» pour accroître ſa réputation ; & l'on

» ne penſe pas qu'au bout d'un nombre
» d'années aſſez courtes, & qui s'écou-
» lent avec rapidité, il ſera très-indiffé-
» rent qu'il y ait au frontiſpice de la
» Pétréide, *Thomas*, ou un autre nom ;
» on ne penſe pas que le point impor-
» tant n'eſt pas que la choſe ſoit faite
» par un autre ou par ſoi, mais qu'elle
» ſoit faite & bien faite ; on priſe plus
» l'éloge des autres que celui de ſa conſ-
» cience. On ne me louera, j'en con-
» viens, ni dans ce moment où je ſuis,
» ni quand je ne ſerai plus ; mais je m'en
» eſtimerai moi-même ; mais on m'en
» aimera davantage. Ce n'eſt point un
» mauvais échange que celui de la bien-
» faiſance, dont la récompenſe eſt ſûre,
» contre de la célébrité, qu'on n'obtient
» pas toujours, & qu'on n'obtient ja-
» mais ſans inconvénient. Je n'ai jamais
» regretté le temps que j'ai donné aux
» autres, je n'en dirois pas autant de
» celui que j'ai employé pour moi. Peut-
» être m'en impoſé-je par des illuſions
» ſpécieuſes, & ne ſuis-je prodigue de
» mon temps, que par le peu de cas
» que j'en fais : je ne diſſipe que la choſe
» que je mépriſe ; on me la demande
» comme rien, & je l'accorde de même.

» Il

» Il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſ-
» que je blâmerois en d'autres ce que
» j'approuve en moi. »

Fort bien, répliquera Séneque (442); « mais le temps que tu t'es laiſſé ravir » par une maîtreſſe, celui que tu as perdu » à quereller avec ta femme, tes domeſ- » tiques & tes enfants ? en amuſements ? » en diſtractions ? en débauches de ta- » ble ? en viſites inutiles ? en courſes » auſſi fatigantes, que ſuperflues ? tes » paſſions, tes goûts, tes fantaiſies, tes » folies, n'ont-elles pas mis tes jours » & tes nuits au pillage, ſans que tu » t'en ſois apperçu ! .... »

Séneque a raiſon: les journées ſont longues & les années ſont courtes pour l'homme oiſif: il ſe traîne péniblement du moment de ſon lever, juſqu'au moment de ſon coucher; l'ennui prolonge ſans fin cet intervalle de douze à quinze heures, dont il compte toutes les minutes: de jours d'ennui en jours d'ennui, eſt-il arrivé à la fin de l'année, il lui ſemble que le premier de janvier touche immédiatement au dernier de décembre,

(442) De la briéveté de la Vie, chap. 3, tom. 5, pag. 283, 284.

parce qu'il ne s'intercalle dans cette durée aucune action qui la diviſe. Travaillons donc : le travail, entr'autres avantages, a celui de raccourcir les heures & d'étendre la vie.

Si le ciel nous exauçoit, l'impatience de nos craintes, de nos eſpérances, de nos ſouhaits, de nos peines, de nos plaiſirs, abrégeroit notre vie des deux tiers. Etre bizarre, tu crains la fin de ta vie ; & en une infinité de circonſtances, tu hâtes la célérité du temps ! il ne tient pas à toi qu'entre l'inſtant où tu es, & l'inſtant où tu voudrois être, les jours, les mois, les années intermédiaires ne ſoient anéanties : la choſe que tu attends, n'eſt rien peut-être, ou preſque rien, & celle que tu ſacrifierois volontiers, eſt tout !

Séneque (443) prétend qu'Ariſtote intenta à la Nature un procès indigne d'un Sage, ſur la longue vie qu'elle accorde à quelques animaux, tandis qu'elle a marqué un terme ſi court à l'homme, né pour tant de choſes importantes. « Nous n'avons pas trop peu de temps, » lui dit-il ; nous en perdons trop.... » Certes, ce n'étoit pas un reproche à faire

(443) Chap. 1, tom. 5, pag. 276.

au plus laborieux des Philoſophes... « La » vie ſeroit aſſez longue, & ſuffiroit » pour achever les plus grandes entre- » priſes, ſi nous ſavions en bien placer » les inſtants ... » Cela eſt-il vrai ? La courſe de notre vie eſt déjà fort avancée lorſque nous ſommes capables de quelque choſe de grand ; & celui qui avoit formé le projet de te faire admirer des François, en leur mettant ton ouvrage ſous les yeux, eſt mort avant que d'avoir mis (444) la derniere main à ſon tra-

(444) La hardieſſe & la légéreté avec leſquelles certains critiques ont parlé de la traduction de Séneque, prouvent aſſez qu'ils l'ont jugée ſur cette ſeule ligne : ils ont ſuppoſé, d'après une Logique fort étrange, qu'un livre où l'Auteur n'avoit pas mis *la derniere main* devoit néceſſairement être plein de fautes, & donnant à cette expreſſion vague, un ſens très-étendu, ils ont regretté qu'une mort prématurée ait ravi M. la Grange aux Lettres, & privé le Public d'une traduction telle qu'on devoit raiſonnablement l'attendre d'un auſſi habile homme. Ils n'ont pas fait réflexion que les défauts d'un Ouvrage de la nature du ſien, à la perfection duquel un Auteur d'un mérite généralement reconnu, a employé huit ans d'un travail aſſidu, ne peuvent jamais être ni fort nombreux, ni fort graves. L'équité exigeoit donc que ces Cenſeurs, moins prompts à juger, & déjà prévenus par l'Editeur ſur quelques mépriſes légeres où M. la Grange eſt tombé par inadvertence,

des fous, & à dégoûter les bons Princes, les bons Magiſtrats les citoyens vraiment eſſentiels. Si Paulinus fait mal ſon devoir, Rome ſera dans le tumulte. Si Paulinus fait mal ſon devoir, Séneque manquera de pain. Le Philoſophe eſt un homme eſtimable par-tout; mais plus au Sénat, que dans l'Ecole; plus dans un Tribunal, que dans une bibliotheque: & la ſorte d'occupations que vous dédaignez, eſt vraiment celle que j'honore; elle demande de la fatigue, de l'exactitude, de la probité: & les hommes doués de ces qualités, vous ſemblent communs! Lorſque j'en verrai qui ſe ſeront fait un nom dans la (447) Magiſtrature, au Barreau, loin de croire qu'ils ont perdu leurs années pour qu'une ſeule portât leur nom, je ſerai déſolé de n'en pouvoir compter une auſſi belle dans toute ma vie. Combien il faut en avoir conſumé dans l'étude, & dérobé aux plaiſirs, aux paſſions, au ſommeil, pour obtenir celle-là. Sage eſt celui qui médite ſans ceſſe ſur l'épitaphe que le doigt de la juſtice gravera ſur ſon tombeau.

Turannius (448) a abdiqué les places

(447) De la Briéveté de la vie, chap. 19, pag. 354.

(448) Traité de la Briéveté de la vie, ch. 20

où il ſervoit utilement ſa patrie, & s'eſt condamné au repos, quand il avoit encore des forces d'eſprit & de corps ; & lorſque Turannius ſe fait mettre au lit, & pleurer par ſes gens, comme s'il eût été mort, Turannius vous paroît ridicule ? Dans un autre moment, vous euſſiez dit que Turannius avoit fait de lui-même, & de ceux qui quittent la République trop tôt, une ſatire forte, une critique ſublime.

« Si quelques-uns de vos concitoyens » ont été ſouvent revêtus des Charges de » la Magiſtrature, ne leur portez point » envie..... » *J'y conſens, il ne faut porter envie à perſonne.* « S'ils ſe ſont rendus céle- » bres au Barreau, ne leur portez point » envie..... » *Et pourquoi ?....* « c'eſt » qu'ils ont acquis cette célébrité aux dé- » pens de leur vie..... » *Et quelle eſt la célébrité qu'on acquiert autrement ?...* « c'eſt » qu'ils ont perdu leurs années....» *Quoi ! les années conſacrées au bien général ſont des années perdues ?....* « Les hommes (449) » obtiennent plus facilement de la loi » que d'eux-mêmes, la fin de leurs tra- » vaux..... » *Je les en loue....* « Perſonne » ne penſe à la mort..... » *Il eſt bien de*

(449) *Id. ibid.* chap. 20, pag. 357.

penſer à la mort, mais afin de ſe hâter de rendre ſa vie utile.

C'eſt un défaut ſi général que de ſe laiſſer emporter au-delà des limites de la vérité, par l'intérêt de la cauſe qu'on défend, qu'il faut le pardonner quelquefois à Séneque.

Je n'ai pas lu le Chapitre 3 ſans rougir; c'eſt mon hiſtoire. Heureux celui qui n'en ſortira point convaincu qu'il n'a vécu qu'une très petite partie de ſa vie!

Ce traité eſt très-beau; j'en recommande la lecture à tous les hommes, mais ſur-tout à ceux qui tendent à la perfection dans les beaux arts. Ils y apprendront combien ils ont peu travaillé, & que c'eſt auſſi ſouvent à la perte du temps qu'au manque de talent, qu'il faut attribuer la médiocrité des productions en tout genre.

De la conſtance du Sage.

§. XCVII. Ou de l'injure, de l'ignominie, de l'arrogance, de la vengeance, de la force, de la ſécurité, du chemin qui conduit à la vertu.

Je ne crois pas que le vicieux puiſſe ſupporter la lecture de Séneque, à moins qu'il ne ſe ſoit fait un ſyſtême de perverſité qui le garantiſſe de la honte & du

remords, ou que, né ſcélérat & bouffon, il n'ait le courage de ſe moquer de la vertu.

Ce Traité eſt adreſſé à Sérénus. Si le chemin par lequel le Stoïcien conduit l'homme au bonheur, eſt eſcarpé, en revanche, rien n'eſt ſi facile à ſuivre que la pente qu'il lui indique pour échapper à l'infortune.

Plus j'y réfléchis, plus il me ſemble que nous aurions tous beſoin d'une teinte légere de Stoïciſme, mais qu'elle ſeroit ſur-tout utile aux grands hommes.

Quoi! tu t'es immortaliſé par une multitude d'ouvrages ſublimes dans tous les genres de littérature; ton nom, prononcé avec admiration & reſpect dans toutes les contrées du globe policé, paſſera à la poſtérité la plus reculée, & ne périra qu'au milieu des ruines du monde: tu es le premier & le ſeul Poëte épique de la nation; tu ne manques ni d'élévation, ni d'harmonie; & ſi tu ne poſſedes pas l'une de ces qualités au degré de Racine, l'autre au degré de Corneille, on ne ſauroit te refuſer une force tragique qu'ils n'ont pas: tu as fait entendre la voix de la Philoſophie ſur la ſcene; tu l'as rendue populaire: quel eſt celui des anciens & des modernes qu'on puiſſe te comparer dans la poéſie

légere ; tu nous as fait connoître Lock & Newton, Shakeſpear & Congreve : la pudeur ne prononcera pas le nom de ta Pucelle ; mais le génie, mais le goût l'auront ſans ceſſe dans leurs mains, mais les Graces la cacheront dans leur ſein : la critique dira de ton hiſtoire tout ce qu'elle voudra ; mais elle ne niera point qu'on ne remporte de cette lecture, non des faits, mais une haine profonde contre tous les méchants qui ont fait & qui font le malheur de l'humanité, ſoit en l'opprimant, ſoit en la trompant : dans tes romans & tes contes, pleins de chaleur, de raiſon & d'originalité, j'entrevois par-tout la ſage Minerve ſous le maſque de Momus.

Après avoir ſoutenu le bon goût par tes préceptes & par tes écrits, tu t'es illuſtré par des actions éclatantes ; on t'a vu prendre courageuſement la défenſe de l'innocence opprimée ; tu as reſtitué l'honneur à une famille flétrie par des Magiſtrats imprudents : tu as jeté les fondements d'une ville à tes dépens ; les Dieux ont prolongé ta vie, ſans infirmités, juſqu'à l'extrême vieilleſſe : tu n'as pas connu l'infortune ; ſi l'indigence approcha de toi, ce ne fut que pour implorer & recevoir tes ſecours : toute une nation t'a rendu des hommages que ſes Souverains ont ra-

rement obtenus d'elle ; tu as reçu les honneurs du triomphe dans ta patrie, la capitale la plus éclairée de l'univers : quel eſt celui d'entre nous qui ne donnât ſa vie pour un jour comme le tien ? Et la piquure d'un inſecte envieux, jaloux, malheureux, pourra corrompre ta félicité ! Ou tu ignores ce que tu vaux, ou tu ne fais pas aſſez de cas de nous ; connois enfin ta hauteur, & ſache qu'avec quelque force que les fleches ſoient lancées, elles n'atteignent point le ciel : c'eſt exiger des méchants & des foux une tâche trop difficile, que de prétendre qu'ils s'abſtiendront de nuire ; leur impuiſſance ne me les rend pas moins haïſſables : un vêtement impénétrable m'a garanti du poignard, mais celui qui m'a frappé n'en eſt pas moins un lâche aſſaſſin..... Hélas ! tu étois, lorſque je te parlois ainſi !

Ce livre de la conſtance du Sage, eſt une belle apologie du Stoïciſme, & une preuve ſans réplique de l'âpreté de cette Philoſophie dans la ſpéculation, & de ſon impoſſibilité dans la pratique. Je crois qu'il ſeroit plus difficile d'être Stoïcien à Paris, qu'il ne le fut à Rome ou dans Athenes.

A tout moment on eſt tenté de dire à Séneque & aux autres rigoriſtes : vos re-

medes ſont ſuperflus pour l'homme ſain, trop violents pour l'homme malade. Il faut en uſer avec la multitude, comme les maîtres en gymnaſtique : c'eſt par un long exercice & des ſauts modérés, qu'ils préparent leurs éleves à franchir un large foſſé ; encore entre ces éleves, y en a-t-il dont les jambes ſont ſi foibles, ſi peſantes, les muſcles des cuiſſes ſi mous, que, quelques ſoins qu'ils ſe donnent, ils n'en feront jamais que de mauvais ſauteurs. Que faut-il apprendre à ceux-là ? à marcher ; & à ceux qui ont peine à marcher ? à ſe traîner.

Je ne le diſſimulerai pas, je ſuis révolté du mot de Stilpon, & du commentaire de Séneque (450). « Je me ſuis échappé » à travers les décombres de ma maiſon ; » j'ai trempé mes pieds dans les ruiſſeaux » du ſang de mes concitoyens égorgés ; » j'ai vu ma patrie jetée dans l'eſclavage ; » mes filles m'ont été ravies ; au milieu » du déſaſtre général, je ne ſais ce qu'elles » ſont devenues : mais qu'eſt-ce que cela » me fait à moi ?... » Qu'eſt-ce que cela te fait, homme de bronze ?.... « Je n'ai » rien perdu.... » Si tu n'as rien perdu,

(450) De la Conſtance du Sage, chap. 6, tom. 5, pag. 376 & ſuiv.

il faut que tu te ſois étrangement iſolé de tout ce qui nous eſt cher, de tout ce qui eſt ſacré pour les autres hommes. Si ces choſes ne tiennent au Stoïcien que comme ſon vêtement, je ne ſuis point Stoïcien, & je m'en fais gloire : elles tiennent à ma peau ; on ne ſauroit me ſéparer d'elles ſans me déchirer, ſans me faire pouſſer des cris. Si le Sage, tel que toi, ne ſe trouve qu'une fois, tant mieux ; s'il faut lui reſſembler, je jure de n'être jamais Sage.

Exiger trop de l'homme, ne ſeroit-ce pas un moyen de n'en rien obtenir ?

La Conſolation à Polybe.

§. XCVIII. Tout meurt ; l'affliction eſt vaine ; nous naiſſons pour le malheur ; les morts ne veulent point être regrettés ; Polybe doit un exemple de courage : l'étude le conſolera.

Pour que le Lecteur juge ſainement de cet ouvrage, qui a attiré tant de reproches à Séneque, il eſt à propos, ce me ſemble, de s'arrêter un moment ſur la poſition de l'Auteur dont il porte le nom, & ſur le caractere du Courtiſan auquel il eſt adreſſé.

Polybe, un des affranchis de Claude, n'étoit point du nombre de ceux qui abu-

[illegible] immortelle, [illegible] Narcisse, [illegible] avoit [illegible] Lettres [illegible] importante [illegible], & qui [illegible] un préjugé favo- [illegible]

[illegible] au Barreau ; il [illegible] Questure, & il l'avoit [illegible] de la fa- [illegible] une grande réputation à [illegible] dans [illegible] donné des [illegible] & des leçons pu- [illegible]. Il avoit écrit les Consolations à Marcia, & à Helvia sa mere, deux ouvrages fondés sur les prin- [illegible] de la secte. C'est au commencement de la troisieme année de son exil, à l'âge d'environ quarante ans, qu'il entreprit de consoler Polybe de la [illegible] récente d'un frere, dont il étoit [illegible] affligé.

Il faut en convenir, il eſt incertain ſi l'Auteur de cet ouvrage ſe montre plus rampant & plus vil dans les éloges outrés qu'il adreſſe à Polybe, que dans les flatteries dégoûtantes qu'il prodigue à l'Empereur : ce n'eſt point un Poëte qui chante, c'eſt un Philoſophe qui diſſerte ; & je ne ſuis point étonné que dans un Traité plein de recherches, de raiſon, de goût, de ſentiment & de chaleur, un des Auteurs modernes, qui penſe & s'exprime avec le plus d'élévation, ait verſé, ſans meſure, ſon mépris ſur la Conſolation à Polybe. Mais je penſe que, dans la ſuppoſition même que Séneque l'eût écrite, s'il avoit peſé les circonſtances, s'il s'étoit placé dans l'iſle de Corſe, s'il eût moins conſidéré ce que l'on exige du Philoſophe que ce que la nature de l'homme comporte, peut-être eût-il été beaucoup moins ſévere ; & j'aurois déſiré qu'avant de s'abandonner à ſa noble indignation, il eût examiné ſi la ſuppoſition étoit vraie.

S'il ne s'agiſſoit ici que d'excuſer une foibleſſe, je renverrois à la Préface que l'Editeur de la Traduction de Séneque a miſe à la tête de la Conſolation à Polybe, où, dans un petit nombre de pages, écrites avec élégance & ſenſibilité, il a montré le jugement le plus ſain & l'ame

la plus honnête : mais je me ſuis impoſé une autre tâche.

Les jugements ſucceſſifs qu'on a portés de la Conſolation à Polybe, ont été auſſi divers qu'ils pouvoient l'être. D'abord le ſcandale a été général ; enſuite on a ſouhaité que cet écrit ne fût pas de Séneque ; puis on a douté qu'il en fût. Il reſtoit un pas à faire ; c'étoit de prétendre qu'il n'en étoit pas ; & c'eſt ce que je vais prouver, autant que la nature du ſujet & la briéveté que je me ſuis impoſée me le permettront.

Si l'on en croit Dion Caſſius (451), la Conſolation à Polybe ne ſubſiſte plus. Que Séneque (452), honteux de l'avoir écrite, l'ait effacée, comme Dion ſon ennemi l'aſſure, il n'en eſt pas moins vrai que nous ne pouvons pas juger de celle qui n'exiſte plus, d'après celle qui nous reſte.

Lorſque la malignité fut inſtruite que la Conſolation à Polybe ne ſubſiſtoit plus, elle eut beau jeu pour en ſubſtituer une autre à ſa place. Mais il n'étoit pas facile de publier, ſous le nom de Séneque, un ouvrage entier qui pût en impoſer ; auſſi

(451) Hiſt. Rom. *lib.* 61, *cap.* 10, *édit.* Reimar.

(452) *Voyez* les propres paroles de Dion, dans l'Avertiſſement de l'Éditeur, t. 5, p. 433.

n'avons-nous qu'un fragment qui commence au vingtieme chapitre.

Et qu'eſt-ce que ce fragment ? un centon d'idées ramaſſées dans les écrits antérieurs & poſtérieurs de Séneque, ſans préciſion & ſans nerf ; la rapſodie de quelques Courtiſans, une Rabutinade. Je l'ai lue & relue ; je ne ſais ſi mon oreille étoit préoccupée, mais il m'a ſemblé conſtamment que je n'entendois qu'un mauvais écho de Séneque. Cependant le Philoſophe avoit conſervé, dans ſon exil, toute la fermeté de ſon âme, toute la force de ſon eſprit. J'en appelle à la Conſolation à Helvia.

La Conſolation à Polybe n'eut point d'effet, & n'en devoit point avoir. Polybe étoit trop habile Courtiſan, pour ſolliciter le rappel d'un homme qui lui étoit auſſi ſupérieur que Séneque.

Polybe n'avoit garde de ſe brouiller avec Meſſaline, en s'intéreſſant pour un citoyen aimé, plaint, honoré, conſidéré, dont elle avoit cauſé la diſgrace, & dont elle pouvoit redouter le reſſentiment.

Ces réflexions ſi ſimples, Séneque ne les fait pas, & il ne balance pas à s'adreſſer à Polybe ? Cela eſt auſſi trop mal-adroit.

Juſte-Lipſe, qui n'étoit pas un Critique vulgaire, obſédé du doute que ce fragment

ne fût point de Séneque, a été tenté de (453) le rayer du nombre de ſes Ouvrages, & je n'en ſuis pas ſurpris ; celui qui le jugeoit digne d'un bas Courtiſan, étoit bien fait pour le juger indigne de Séneque.

Polybe y eſt placé à côté des hommes du premier ordre : les écrits de Polybe brilleront auſſi long-temps que la puiſſance de la langue Latine durera, que les graces de la langue Grecque ſubſiſteront ; ſon nom paſſera à la poſtérité la plus reculée, auſſi célebre que les noms des Auteurs qu'il a égalés, ou, ſi ſa modeſtie s'y refuſe, auxquels il s'eſt aſſocié. Et qu'eſt ce que Polybe avoit fait ? il avoit mis en proſe Homere & Virgile ; la tâche miſérable d'un Littérateur ſans talent.

Si Polybe n'étoit pas tout-à-fait un ſot, il a dû ſentir qu'on ſe moquoit de lui ; & ſi Séneque s'eſt moqué de Polybe, certes ce n'étoit pas le moyen d'obtenir de lui la fin de ſon exil.

S'il y a des choſes qu'on ne dit point à un homme d'eſprit, il y en a d'autres que le Courtiſan le plus mal-adroit ne

(453) Le paſſage de Juſte-Lipſe eſt cité au long dans l'Avertiſſement de l'Éditeur. *Voyez* tom. 5, pag. 436.

communique point à ſon Maître. De bonne foi, Polybe auroit-il eu le front de lire à Claude, quelque borné qu'on le ſuppoſe, que ſon Secrétaire pour les Belles-Lettres, ſon Miniſtre, ſi l'on veut, étoit l'Atlas de l'Empire, & portoit le fardeau du monde ſur ſes épaules. Sous Louis XIV, cette exagération, en beaux vers, auroit amené la diſgrace d'un Colbert.

Polybe recueillera les actions de Céſar, & fera paſſer aux ſiécles futurs les hauts faits dont il eſt témoin; Claude lui fournira lui-même le ſujet de l'hiſtoire & le modele du ſtyle hiſtorique. Je demande ſi l'on a pu dire ſérieuſement de pareilles choſes d'un Prince imbécille, & les dire à un Courtiſan délicat.

Je ne ſais ce que c'eſt que l'ironie, ſi ce qui ſuit n'en eſt pas.

« O Fortune! juſqu'à préſent tu avois » épargné ce grand perſonnage.

» O Fortune! tu t'es repentie de tes » faveurs; quelle barbarie!

» Tu as ravi à Polybe ſon frere; quel » attentat!

» O Deſtin! tu as envoyé à Polybe la » plus grande des douleurs, à l'exception » de la perte de Céſar.

» Polybe eſt dans le deuil! Polybe eſt

» dans la triſteſſe, & il jouit de la vue de » Céſar !

» Polybe eſt un ingrat, s'il ſe plaint » lorſque Céſar eſt content.

» Polybe regrette ſon frere ! & Céſar » lui ſurvit !

» Polybe pleure ſon frère mort ! & » Céſar ſe porte bien !

» Les yeux de Polybe ne ſe ſéchent » pas en contemplant un Dieu !.... Le » Dieu Claude !

» O Fortune ! ſi tu n'as pas réſolu la » perte du monde, conſerves Céſar !

» Polybe ! conduiſez-vous en grand » Capitaine, & dérobez au camp le cha- » grin d'une journée malheureuſe !

» A quoi bon vous laiſſer deſſécher par » une douleur dont votre frere attend la » fin !

» On s'étonnera qu'une ame ſi foible » ait produit d'auſſi grandes choſes. »

Si ce n'eſt pas là perſifler impudemment & le Secrétaire Polybe, & le Céſar Claude, & le Philoſophe Séneque que l'on fait parler ainſi, je n'y entends rien.

Polybe eſt peint comme un bas Courtiſan, Séneque comme un lâche ; Claude eſt plus cruellement traité, on en fait le plus grand des Souverains.

Tout eſt outré, tout eſt exagéré, au point de faire éclater de rire.

Pour avoir l'ame briſée par le chagrin, on n'eſt ni vil, ni ſot.

Je trouve le caractere de la ſatire plus marqué dans la Conſolation à Polybe, que dans le Prince de Machiavel.

Mais ſi la Conſolation à Polybe eſt une ſatire, tout s'explique, & l'on ne peut plus reprocher à Séneque l'amertume de l'apocoloquintoſe.

Quoi ! Séneque auroit eu la baſſeſſe d'adreſſer à Claude les flatteries les plus outrées pendant ſa vie, & les plus cruelles invectives après ſa mort ! C'étoit à faire traîner dans le Tibre le dernier des Eſclaves.

Ou Séneque n'eſt point l'auteur de la Conſolation à Polybe, ou c'eſt une ſatire, ou Séneque n'a point écrit l'incucurbitation de Claude.

Par quels exemples conſole-t-on l'affranchi Polybe ? par les exemples d'Auguſte, de Pompée, de Scipion, de Lucullus, des plus grands perſonnages de l'Empire ; & qui eſt-ce qui le conſole ? c'eſt l'Empereur lui-même. Si ce n'eſt pas là un uſage ironique des diſparates, c'en eſt un abus bien inſipide.

Un Satirique ne ſe ſoucie guere d'être conſéquent ; pourvu qu'il déchire, cela lui ſuffit ; auſſi ne ſuis-je point ſurpris de

lire ici : « Le Deſtin a rendu commun à » tous la deſtruction, le plus grand des » maux, afin que l'égalité de ſon décret » en adoucît la rigueur. » Et ailleurs : » les grands hommes pourroient s'indi- » gner avec juſtice de n'être pas exceptés » de la loi générale. »

Et c'eſt un Stoïcien qui dit que la deſtruction eſt le plus grand des maux ! Ce n'eſt pas en un endroit, c'eſt dans cent, que Séneque dit que c'eſt le plus grand des biens, puiſque c'eſt la fin de tous les maux, & que la perte la moins terrible, eſt celle qui n'eſt ſuivie d'aucun regret. Jamais Séneque n'a varié ſur ces principes, les fondamentaux de la ſecte.

Je trouve le Satirique très-délié, lorſqu'il introduit Séneque, s'adreſſant, ſoit à la juſtice, ſoit à la clémence de l'Empereur : « Que Claude me reconnoiſſe pour » innocent, ou qu'il veuille que je ſois » coupable, je regarderai ſa déciſion » comme un bienfait..... Les coups de » la foudre ſont juſtes, lorſqu'ils ſont reſ- » pectés de celui qu'elle a frappé. » Il étoit difficile de le faire renoncer à ſon innocence d'une maniere plus adroite, à la vérité, mais plus indigne d'un Philoſophe, & d'un Philoſophe tel que Séneque. Reconnoît-on à ces traits l'homme qui ſe

fera couper les veines, plutôt que de dire un mot flatteur à ſon Eleve ?

Mais ce n'étoit pas aſſez d'avoir donné à Séneque un caractere abject aux yeux du peuple, & ridicule aux yeux des Courtiſans, il falloit encore le décrier dans ſa Secte ; & l'on s'y prend bien, lorſqu'on lui fait dire à Polybe : « Je ne prétends » pas que vous n'éprouviez aucune triſ- » teſſe : je ſais qu'il eſt des hommes qui » ont plus de dureté que de force & de » prudence ; mais il paroît que ces gens- » là n'ont jamais connu les ſituations affli- » geantes, ſans quoi la Fortune auroit » fait diſparoître cette orgueilleuſe ſa- » geſſe, & leur auroit arraché, avec leur » maſque, l'aveu de la vérité (454). »

(454) Chap. 37. *Voyez* ſur ce paſſage la remarque de l'Éditeur. La preuve qu'il en tire pour faire voir que la Conſolation à Polybe n'eſt pas de Séneque, eſt d'autant plus forte, que ce Philoſophe étoit Stoïcien long-temps avant l'époque où l'on prétend qu'il publia cet écrit. « Si » cette conſolation à Polybe, dit-il, eſt de » Séneque, ce qui ne me paroît pas démontré, » le paſſage qu'on vient de lire ſemble au moins » prouver que, lorſqu'il l'écrivit, il n'avoit » pas encore embraſſé la doctrine du Portique ; » car il ſeroit difficile de trouver en auſſi peu » de mots, une réfutation plus forte du Stoï- » ciſme, en général, & une critique plus vive ; » & même plus âcre, du paradoxe le plus étrange

Et c'eſt l'éleve de Démétrius, l'ami d'Attalus, l'admirateur de Poſſidonius, qui parle ainſi ! Non, ce n'eſt pas lui qui parle ainſi ; c'eſt ainſi qu'on le fait parler.

Mais un paſſage de la Conſolation à Polybe, qui a embarraſſé tous les Critiques, & dont aucun d'eux n'a tiré la conſéquence qui ſe préſentoit naturellement, c'eſt celui où il exhorte Polybe à donner le change à ſa douleur, en s'occupant de la littérature légere, de l'apologue, *genre d'ouvrage*, ajoute-t-il, *ſur lequel les Romains ne ſe ſont pas encore eſſayés.*

Quoi ! le Littérateur Séneque, le Moraliſte Séneque ne connoiſſoit pas les Fables de Phedre ! il ignoroit qu'Horace avoit fait la Fable du Rat de ville & du Rat des champs, & pluſieurs autres ! cela ſe préſume-t-il ?

» & le plus choquant de cette Secte. On ne peut » pas ſuppoſer que Séneque ait voulu ſacrifier » ici à Polybe les principes de Zénon & ſes pro- » pres ſentiments ; car il ſe ſeroit exprimé alors » différemment, & n'auroit pas dit hiſtorique- » ment, *& ſcio inveniri quoſdam, &c.* Ce n'eſt » pas ainſi qu'un Philoſophe parle de la Secte » où il eſt engagé : l'expreſſion de Séneque eſt » celle du dédain, & d'un homme qui trouve » ridicule & abſurde l'opinion qu'il expoſe, & » à qui cette opinion donne même de l'humeur » & de l'impatience. »

Quant

Quant à moi, j'en conclus que, ſoit que l'Auteur de la Conſolation à Polybe ſe ſoit propoſé la Satire de Séneque, ou qu'il l'ait faite ſans s'en douter, ce qui n'eſt pas impoſſible, ce mauvais fragment eſt beaucoup moins ancien qu'on ne le croit, puiſqu'on avoit déjà oublié que Phedre avoit compoſé des Fables. Ce qui peut ajouter quelque poids à cette conjecture, c'eſt la rareté des anciens exemplaires de Phedre : il ne nous en eſt parvenu qu'un ſeul.

Quelle que ſoit l'opinion qu'on préfere ſur la Conſolation à Polybe, elle n'aura pas l'avantage de la vraiſemblance ſur la mienne, qui aura ſur les autres l'avantage de l'indulgence & de l'honnêteté : je me ſerai du moins occupé de l'apologie d'un grand homme. Je me ſuis mis à la place de Polybe ; j'ai reçu ſon ouvrage ; je l'ai lu, & je me ſuis dit : ou Séneque ſe moque de moi & de l'Empereur, & c'eſt un inſolent ; ou c'eſt un lâche, ou c'eſt un ſot. Un homme qui a autant d'eſprit que Séneque, ne s'expoſe point à un pareil jugement, ſur-tout lorſqu'il ſollicite une grace.

Les Épigrammes.

§. XCIX. Séneque avoit de l'eſprit, du génie, de l'imagination, de la verve; cependant ces petits ouvrages, écrits ſans grace & ſans facilité, ne donneroient pas une haute idée de ſon talent: tous relatifs aux déſagrémens de ſon exil, & pleins de mauvaiſe humeur, on n'y trouve ni un Poëte qui vous ſéduiſe, ni un malheureux qui vous touche, ni un Philoſophe qui vous inſtruiſe. Je crois qu'on peut s'en épargner la lecture, & dans la traduction, & dans l'original. Ce n'eſt pas au premier inſtant de la douleur, qu'on parle bien: l'on ſent trop fortement, & l'on ne penſe pas aſſez. Les vers de Séneque auroient été meilleurs quelques mois, quelques années peut-être, après ſon retour de la Corſe. Les plaintes ingénieuſes d'Ovide à Tomes, ne me feront pas changer d'avis.

L'Apocoloquintoſe, ou la Métamorphoſe de Claude en citrouille.

§. C. On eſt étrangement ſurpris, au ſortir des fades éloges de la Conſolation à Polybe, d'entrer dans la ſatire la plus virulente. Quoi! Philoſophe, vous adulez baſſement le Souverain pendant ſa

vie, & vous l'insultez cruellement après sa mort !.... « Il ne pouvoit (455) plus » me faire de mal..... » Cette réponse est d'un lâche & d'un ingrat ; car s'il eût été votre bienfaiteur, vous vous feriez tu parce qu'il ne pouvoit plus vous faire de bien..... « Mais il m'a cru coupable » d'adultere avec Julie..... » Et que vous importoit, si vous ne l'étiez pas ?... « Il m'a tenu huit ans en exil.... » Est-ce que le Stoïcien souffre en exil ? est-ce que le Stoïcien se venge ? Toutes les belles choses que vous écrivîtes à Helvia votre mere, n'étoient donc que des mensonges officieux ? Quand je vous vois poursuivre avec fureur un ennemi qui n'est plus, que faut-il que je pense de toutes ces belles maximes répandues dans votre Traité sur la Colere ? N'êtes-vous, ainsi que la plupart des Prédicateurs, qu'un beau parleur de vertu ? Celui qui comparera votre Consolation à Polybe avec votre

(455) Il est, je pense, inutile d'avertir que Sénèque n'a point fait cette réponse, ni aucune de celles qui suivent, mais on le fait parler ainsi, dans la supposition qu'il est l'Auteur de la Consolation à Polybe, & qu'il cherche à se justifier d'avoir écrit l'Apocoloquintose. *Note de l'Éditeur.*

ſolitude où mes amis m'auront laiſſé ; & en attendant, je défendrai ces illuſtres morts, comme s'ils vivoient.

§. CIV. Je finirai le combat par l'ennemi le plus redoutable de Séneque ; c'eſt un homme de poids, c'eſt un Ecrivain de grand goût, c'eſt un Juge ſévere, c'eſt Quintilien ; & pour ne pas donner à mon apologie une fauſſe ſolidité en affoibliſſant ſes objections, je vais les rapporter dans ſes propres termes.

« Séneque, dit Quintilien, s'eſt diſtingué dans tous les genres d'éloquence. » Je me ſuis abſtenu, à deſſein, d'en » parler juſqu'ici, par (458) égard pour » la prévention où l'on eſt généralement, » que je hais l'homme, & que je mépriſe » l'Auteur ; prévention fondée ſur ce que » je vois l'éloquence s'amollir, ſe dégra- » der, tomber ; que je réſiſte de toute » ma force à ſa chûte, & que je tâche de » ramener les eſprits à un goût plus ſé- » vere. Séneque étoit alors preſque le ſeul

(458) *Propter* VULGATAM FALSÒ DE ME OPINIONEM, QUA DAMNARE EUM, ET INVISUM QUOQUE HABERE, EUM CREDITUS. *Inſtitut. orat. lib.* 10, *cap.* 1, *num.* 125, *edit.* Geſner. Lipſ. 1738.

» auteur (459) dont la lecture plût aux
» jeunes gens ; non que je prétendiſſe
» les en détourner, mais je ne pouvois
» ſouffrir qu'ils le préféraſſent à d'autres
» qui valoient mieux que lui, & qu'il
» n'avoit (460) ceſſé de décrier, per-
» ſuadé qu'on ne pouvoit approuver &
» leur maniere & la ſienne, qui en étoit
» ſi différente. Ses partiſans le prônoient
» mieux qu'ils ne l'imitoient, & ils lui
» étoient auſſi inférieurs que Séneque
» l'étoit lui-même aux anciens : plût au
» ciel qu'ils lui euſſent (461) reſſemblé !
» mais ils n'étoient engoués que de ſes
» défauts ; chacun d'eux en prenoit ce
» qu'il pouvoit, & ces mauvaiſes copies
» déshonoroient un modele qu'on ſe van-
» toit d'avoir bien rendu. En accordant à
» Séneque (462) nombre d'excellentes

(459) *Tum autem SOLUS hic ferè in manibus adoleſcentium fuit. Id. ibid. num.* 126.

(460) On a fait voir dans quelques unes des notes précédentes, l'injuſtice & la fauſſeté de cette imputation. *Voyez* ci-deſſus, note 359, pag. 354 & ſuiv. *Note de l'Editeur.*

(461) *Foret enim optandum, pares, aut ſaltem proximos, illi viro fieri. Id. ibid. num.* 127.

(462) *Cujus (Senecæ) & multæ alioqui & magnæ virtutes fuerunt : ingenium facile & copioſum, plurimum ſtudii, multarum rerum cognitio. Id. ibid. num.* 128.

» qualités, un eſprit facile & fécond ;
» beaucoup d'étude, des connoiſſances
» étendues, il faut avouer que ſes écrits
» ont été parſemés d'erreurs par la né-
» gligence de ſes faiſeurs d'extraits. Il n'y
» a preſque pas un genre d'érudition
» auquel il ne ſe ſoit appliqué ; il a laiſſé
» des oraiſons, des dialogues, des poé-
» ſies. Philoſophe (463) peu exact,
» aucun d'eux n'inſpire une plus violente
» horreur du vice. Il a de fort belles pen-
» ſées, & il en a en grand nombre, beau-
» coup qui tiennent aux mœurs, & qu'il
» faut méditer. Quant à ſon ſtyle, je le
» trouve preſque par-tout corrompu, &
» ſes défauts ſont d'autant plus dange-
» reux, qu'ils ſont plus ſéduiſants : on
» déſireroit qu'il eût penſé à ſa maniere,
» & écrit à la maniere d'un autre. S'il
» eût dédaigné certaines beautés qui n'en
» ſont pas ; s'il eût uſé plus ſobrement
» de quelques-unes ; s'il eût été moins
» épris de ſes productions ; ſi la ſubtilité
» de ſes idées n'eût pas affoibli l'impor-
» tance du ſujet qu'il traitoit, il obtien-

(463) *In Philoſophia parum diligens, egregius tamen vitiorum inſectator fuit. Multæ in eo claraque ſententiæ, multa etiam morum gratiâ legenda. Id. ibid. num.* 129.

» droit aujourd'hui des Savants une » approbation préférable aux acclama- » tions des enfants. Tel qu'il eſt cepen- » dant, il faut le feuilleter, mais lorſqu'on » aura le goût formé, & qu'on ſe ſera » affermi dans un genre d'éloquence plus » auſtere. Voulez-vous ſavoir juſqu'où » quelqu'un a du goût ? interrogez-le ſur » Séneque. Je l'ai dit (464), & je le » répete, Séneque a des pages dignes » d'éloge, dignes même d'admiration ; » mais il y a du choix, & ce choix, que » ne l'a-t-il fait lui-même (465) ? »

Quintilien naquit la ſeconde année du

(464) *Multa enim (ut dixi) probanda in eo, multa etiam admiranda ſunt: eligere modo curæ ſit, quod utinam ipſe feciſſet. Id. ibid. num.* 131.

(465) Une réflexion qui s'offre d'abord à l'eſprit en liſant ce jugement de Quintilien ſur notre Philoſophe, c'eſt que ſi tous ceux qui ont calomnié la vie, les mœurs & les actions de Séneque, n'ont été que les échos des Suilius, des Dion, des Xiphilin, des Sacy, &c. les Littérateurs modernes qui l'ont critiqué le plus ſévérement, comme Ecrivain, n'ont fait de même que ſe traîner ſur les pas de Quintilien, & répéter en d'autres termes, commenter, étendre ou abréger, le paſſage de ce Rhéteur, ſans y ajouter une ſeule obſervation nouvelle, & qui ne ſoit ou le développement ou le réſultat de ſes idées, vraies ou fauſſes. *Note de l'Édit.*

règne de Claude ; alors Séneque avoit quitté le barreau : ils travailloient dans le même genre ; enſuite l'un profeſſa la Philoſophie, l'autre, l'art oratoire. Ils furent tous deux Inſtituteurs des Grands, leurs contemporains ; mais Quintilien reſta Maître d'Ecole, & Séneque devint Miniſtre.

Séneque avoit réſiſté avec courage aux inclinations vicieuſes de Néron : Quintilien avoit diviniſé Domitien (466) du vivant même de ce Prince ſanguinaire. Quintilien avoue qu'on lui ſoupçonnoit de la haine contre le Philoſophe : il me ſemble que ce ſoupçon, qui en auroit condamné un autre au ſilence, devoit rendre Quintilien très-circonſpect.

Quintilien n'eſt franc ni dans ſa critique, ni dans ſon éloge ; on y ſent de la gêne.

A ſon avis, le ſtyle de Séneque eſt corrompu : le ſien n'a-t-il rien d'âpre & de barbare ? Le défaut de l'un n'excuſera pas le défaut de l'autre ; mais j'eſpérerai de la modération, lorſque le Juge ſera l'accuſateur, & que la ſentence tom-

(366) *Voyez* les Inſtitutions oratoires, *lib.* 4. *Præfat. num.* 3, 4 & 5, & *lib.* 10, *cap.* 1, *num.* 91, *édit.* Geſner. Lipſ. 1738.

bera également ſur l'accuſateur & ſur l'accuſé.

Quintilien ſera-t-il plus excuſable de n'être pas éloquent, en donnant des préceptes d'éloquence ; d'être dur, en prêchant l'harmonie ; incorrect, inélégant, en exaltant l'élégance & la pureté de ſtyle, que Séneque d'être laconique & ſcabreux en philoſophant (467) ?

Si l'on veut ſavoir juſqu'où quelqu'un a du goût, il faut l'interroger ſur Sé-

(467) Joignez à ces obſervations celles de l'Auteur anonyme d'une Vie de Séneque, imprimée à Paris en 1776. Tout ce qu'il dit à ce ſujet, mérite d'être lu : je n'en citerai que ce ſeul paſſage. « Si la force de la vérité arrache à » Quintilien quelques éloges équivoques, ſon » inimitié lui a ſuggéré des expreſſions malignes qui ont porté coup à la réputation littéraire de notre Philoſophe. UNE FOULE D'IGNORANTS ZOÏLES ONT SERVI D'ÉCHOS A CE » RHÉTHEUR, & ont pouſſé l'injuſtice juſqu'à » accuſer Séneque d'avoir corrompu l'éloquence » de ſon ſiecle : mais il ne corrompit rien, il » ſuivit ſon génie, il s'accommoda au goût » de ſes Contemporains, il eut l'avantage de » leur plaire & de s'en faire admirer ; & l'envie » lui fit un crime de ce qui paſſeroit pour vrai » talent dans un homme moins célebre, » &c. pag. 91, 92. *Voyez* ce qui précede, depuis la pag. 79. *Note de l'Éditeur.*

neque !... Eſt-ce du goût pour la phraſe, ou du goût pour les choſes ?

Pour nous qui profeſſons l'impartialité, admirateurs de Séneque & de Quintilien, nous prononcerons que leurs qualités leur appartiennent, & que leur vice eſt celui de leur temps, s'ils ont été vicieux. Le critique de Séneque ne ſera pas l'approbateur de Tacite, & tant pis pour lui.

Maintenant que la langue latine eſt morte, & que nous n'en pouvons être que de mauvais Ecrivains & de médiocres Juges, même après y avoir donné un auſſi grand nombre d'années qu'Eraſme, Meurſius, Sadolet, Sannazar & Muret, je demanderai ſi c'eſt le fond des choſes, ou le ſtyle, qui doit nous attacher, ſurtout dans les Auteurs en proſe.

§. CV. Ah ! ſi j'avois lu plutôt les ouvrages de Séneque, ſi j'avois été imbu de ſes principes à l'âge de trente ans, combien j'aurois dû de plaiſirs à ce Philoſophe, ou plutôt, combien il m'auroit épargné de peines ! O Séneque, c'eſt toi, dont le ſouffle diſſipe les vains fantômes de la vie : c'eſt toi qui ſais inſpirer à l'homme de la dignité, de la fermeté, de l'indulgence pour ſon ami, pour ſon ennemi, le mépris de la fortune, de la médiſance, de la ca-

lomnie, des dignités, de la gloire, de la vie, de la mort; c'eſt toi qui fais parler de la vertu, & en allumer l'henthouſiaſme: tu aurois plus fait pour moi que mon pere, ma mere & mes Inſtituteurs; ils vouloient tous me rendre bons, mais ils en ignoroient les moyens. Que je hais à préſent les détracteurs de Séneque! leur goût puſillanime me tenoit les yeux attachés ſur Cicéron, qui pouvoit m'apprendre à bien dire, & me déroboit la lecture de celui qui m'auroit appris à bien faire (468). Cependant quelle comparai-

(468) Voici encore un homme de lettres d'une étendue d'eſprit & d'une ſagacité peu communes, qui, après avoir fait une étude réfléchie de Séneque & de Cicéron, ne balance pas à préférer Séneque comme Philoſophe & comme Moraliſte, à l'Orateur Romain. Plus on aura lu & médité ces Auteurs, & plus on ſera frappé de l'intervalle immenſe qui les ſépare, conſidérés particuliérement ſous ces deux rapports: mais, en faveur de ceux qui, incapables, ſoit par ignorance, ſoit par une pareſſe d'eſprit non moins funeſte, de comparer deux idées entr'elles, veulent cependant avoir un avis, & qui, ſoumis en eſclave à l'autorité, croient qu'une opinion eſt vraie lorſqu'elle eſt ancienne, ou parce que tel ou tel homme célebre l'a ſoutenue: on rapportera ici un paſſage de l'Auteur des *Eſſais*, qui contient ſon jugement ſur Platon, Cicéron,

ſon entre la pureté de ſtyle, que je n'ai point acquiſe avec le premier, & la pu-

---

Plutarque & Séneque. Ce paſſage, plein de ſens & de raiſon, eſt d'autant plus important, que pluſieurs Critiques, qui, dans un ſiecle où l'eſprit philoſophique a fait tant de progrès, paroiſſent avoir conſervé tous les préjugés de leur enfance & de leur éducation, ont rejeté comme une eſpece de blaſphême, ce qu'on a dit de Cicéron & de Séneque dans la Préface du premier volume. L'Éditeur n'a pourtant fait, au fond, que confirmer, ſur quelques points, le ſentiment de Montagne: mais ces Critiques l'ignoroient; &, perſuadés que cette opinion étoit nouvelle, ils ont traité de paradoxe ce qui leur auroit paru démontré s'ils euſſent ſu que l'Auteur des *Eſſais* avoit dit à peu près la même choſe, il y a environ deux cents ans. Cela rappelle une excellente plaiſanterie d'un homme d'eſprit: quelqu'un demandoit en ſa préſence à Dacier, admirateur, peut-être outré, des Anciens, *lequel eſt le plus beau d'Homere ou de Virgile?* le Philoſophe, ſans attendre la déciſion du ſavant, répond avec vivacité: *Homere eſt plus beau de deux mille ans.*

Le paſſage que l'on va lire eſt un peu long, mais on ne peut l'abréger ſans l'affoiblir; &, ſi je me contentois de l'indiquer, la plupart des Lecteurs qui ſeront charmés de le trouver ici, ne prendroient pas la peine de le chercher dans l'original.

« Quant à mon autre leçon, dit Montagne, » qui mêle un peu plus de fruit au plaiſir, par » où j'apprens à ranger mes opinions & con- » ditions, les livres qui m'y ſervent, c'eſt Plu-

reté de l'ame, qui ſe ſeroit certainement accrue, fortifiée en moi, en étudiant, en

---

» tarque, depuis qu'il eſt François, & Séne-
» que. Ils ont tous deux cette notable commo-
» dité pour mon humeur, que la ſcience que
» j'y cherche y eſt traictée à pieces deſcouſues,
» qui ne demandent pas l'obligation d'un long
» travail, de quoi je ſuis incapable : ainſi ſont
» les Opuſcules de Plutarque, & les Epiſtres
» de Séneque, qui ſont la plus belle partie de
» leurs Eſcrits, & la plus profitable. Il ne faut
» pas grande entrepriſe pour m'y mettre, & les
» quitte où il me plaiſt ; car elles n'ont point de
» ſuitte & dépendance des unes aux autres. Ces
» Autheurs ſe rencontrent en la plupart des opi-
» nions utiles & vrayes : comme auſſi leur for-
» tune les fiſt naiſtre environ meſme ſiecle ;
» tous deux précepteurs de deux Empereurs
» Romains ; tous deux venus de pays eſtran-
» ger ; tous deux riches & puiſſans. Leur inſ-
» truction eſt de la creſme de la Philoſophie,
» & préſentée d'une ſimple façon & pertinente.
» Plutarque eſt plus uniforme & conſtant : Sé-
» neque plus ondoyant & divers. Cettui-ci ſe
» peine, ſe roidit & ſe tend pour armer la
» vertu contre la foibleſſe, la crainte & les vi-
» tieux appetits : l'autre ſemble n'eſtimer pas
» tant leur effort, & deſdaigner d'en haſter ſon
» pas & ſe mettre ſur ſa garde. Plutarque a les
» opinions Platoniques, douces & accommo-
» dables à la Société civile : l'autre les a Stoï-
» ques & Epicuriennes, plus éloignées de l'uſage
» commun, mais ſelon moi, plus commodes
» en particulier, & plus fermes. Il paroiſt en

méditant, en me nourriſſant du ſecond ! A l'âge que j'ai, à l'âge où l'on ne ſe

» Séneque, qu'il preſte un peu à la tyrannie » des Empereurs de ſon tems ; car je tiens pour » certains, que c'eſt d'un jugement forcé, qu'il » condamne la cauſe de ces généreux meurtriers » de Céſar: Plutarque eſt libre par tout. Séneque » eſt plein de pointes & ſaillies ; Plutarque de » choſes : celuy-là vous eſchauffe plus, & vous » eſmeut ; cettuy-ci vous contente davantage, » & vous paye mieux : il nous guide, l'autre » nous pouſſe.

» Quant à Cicero, les ouvrages qui me peu- » vent ſervir chez luy à mon deſſeing, ce ſont » ceux qui traittent de la Philoſophie, ſpécia- » lement morale. Mais, à confeſſer hardiment » la vérité (car puiſqu'on a franchi les bornes » de l'impudence, il n'y a plus de bride), ſa » façon d'eſcrire me ſemble ENNUYEUSE, & » toute autre pareille façon ; car ſes prefaces, » definitions, partitions, étymologies, conſu- » ment la pluſpart de ſon ouvrage : ce qu'il y » a de vif & de moüelle, eſt eſtouffé par ces » longueries d'apprêts. Si j'ay employé une heure » à le lire, qui eſt beaucoup pour moy, & que » je ramentoive ce que j'en ay tiré de ſuc & de » ſubſtance, la plupart du temps JE N'Y TROUVE » QUE DU VENT ; car il n'eſt pas encore venu » aux arguments qui ſervent à ſon propos, & » aux raiſons qui touchent proprement le nœud » que je cherche. Pour moy, qui ne demande » qu'à devenir plus ſage, non plus ſavant ou » éloquent, ces ordonnances logiciennes & » Ariſtoteliques ne ſont pas à propos ; je veux » qu'on commence par le dernier poinct : j'en-

corrige plus, je n'ai pas lu Séneque sans utilité pour moi-même, pour tout ce qui

» tens assez que c'est que *mort* & *volupté*; qu'on
» ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche
» des raisons bonnes & fermes, d'arrivée, qui
» m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les
» subtilitez grammairiennes, ni l'ingénieuse
» contexture de paroles & d'argumentations n'y
» servent. Je veux des discours qui donnent la
» premiere charge dans le plus fort du doubte;
» les siens languissent autour du pot: ils sont
» bons pour l'Eschole, pour le Barreau & pour
» le Sermon, où nous avons loisir de sommeil-
» ler, & sommes encore, un quart-d'heure
» après, assez à temps pour en retrouver le fil.
» Il est besoin de parler ainsi aux Juges, qu'on
» veut gaigner à tort ou à droit, aux enfants,
» & au vulgaire, à qui il faut tout dire, &
» voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on
» s'employe à me rendre attentif, & qu'on me
» crie cinquante fois, *or oyez*, à la mode de
» nos hérauts: les Romains disoient en leur
» religion, *hoc age*, que nous disons en la nôtre,
» *sursùm corda*: ce sont autant de paroles per-
» dues pour moi. J'y viens tout préparé du
» logis; il ne me faut point d'alléchement ni
» de fausse, je mange bien la viande toute crue:
» & au lieu de m'esguiser l'appétit par ces pré-
» paratoires & avant jeux, on me le lasse &
» affadit.

» La licence du temps m'excusera-t-elle de
» cette sacrilege audace, d'estimer aussi trais-
» nans les dialogismes de Platon mesme, es-
» touffans par trop sa matiere? & de plaindre

m'environne : il me ſemble que je crains moins le jugement des hommes, & que je crains davantage le mien ; il me ſemble que j'ai moins de regret aux années écoulées, & que je priſe moins celles qui ſuivront ; il me ſemble que j'en vois mieux l'exiſtence comme un point aſſez inſignifiant entre un néant qui a précédé, & le terme qui m'attend. Ah ! quel mal on m'a fait ! pour me rendre meilleur Ecrivain, on m'a empêché de devenir meilleur homme. Séneque ne m'a point endurci ; mais j'avoue qu'il y a bien peu de choſes qui puiſſent me faire crier.

Ce n'eſt point ſur quelques pages de

» le temps que met à ces longues interlocutions » vaines & préparatoires, un homme qui avoit » tant de meilleures choſes à dire ? Mon ignorance m'excuſera mieux, ſur ce que je ne voy » rien en la beauté de ſon langage. Je demande » en général les livres qui uſent des ſciences, » non ceux qui les dreſſent. Les deux premiers, » (Plutarque & Séneque) & Pline & leurs ſemblables, ils n'ont point de *hoc age*, ils veulent avoir à faire à gens qui s'en ſoyent advertis eux-mêmes : ou s'ils en ont, c'eſt un » *hoc age* ſubſtantiel ; & qui a ſon corps à part. » *Eſſais* de MONTAIGNE, liv. 2, chap. 10, pag. 162 & ſuiv. tom. 2, *édit.* de la Haye, 1727 ; & pag. 264 & ſuiv. de la belle édition d'Abel Langelier. Paris 1595, *in-fol. Note de l'Editeur.*

Séneque qu'on apprend à le connoître, & qu'on acquiert le droit de le juger. Liſez-le, reliſez-le en entier, liſez Tacite, & jetez au feu mon apologie ; car c'eſt alors que vous ſerez vraiment convaincu que ce fut un homme d'un grand talent & d'une vertu rare, & que vous mettez ſes détracteurs dans la claſſe des hommes les plus méchants & les plus injuſtes.

§. CVI Réſumons. Séneque n'a été ni le corrupteur de Julie, ni l'amant d'Agrippine ; ſon exil en Corſe fut amené par une intrigue de Cour : il ne déroba point à ſon Eleve la connoiſſance des grands Auteurs ; il en reçut des largeſſes que les hommes puiſſants ſollicitoient ſans pudeur, qu'il ne pouvoit rejeter ſans péril, & qu'il poſſéda ſans avarice & ſans faſte : comment auroit-il pu tremper dans un parricide (469) ? Auroit-il été confident du projet d'aſſaſſiner Agrippine ſa bienfaitrice ? Il n'aſpira point à l'Empire, Néron ne put même l'impliquer dans la conjuration de Piſon : il n'applaudit point aux goûts indécents de l'Empereur ; ſa conduite ne démentit jamais ſes principes :

(469) *Voyez* ci-deſſus, §. 53, note 305. *Note de l'Editeur.*

la Consolation à Polybe qui nous est parvenue, n'est point celle qu'il écrivit; le fragment qui porte son nom est, ou l'essai d'un Littérateur obscur, ou l'ouvrage d'un satirique qui s'étoit proposé de tourner en ridicule l'Empereur & son Ministre, d'avilir le Philosophe aux yeux du peuple, d'en faire la risée de la Cour; & de le brouiller avec les Stoïciens: il n'eut pour ennemis qu'un Suilius, homme couvert de forfaits, qu'un Dion Cassius, le calomniateur perpétuel des grands personnages de la République, qu'un Xiphilin, auteur bizarre, l'infidele abréviateur de Dion; parmi les modernes, que des têtes rétrécies par un fanatisme détracteur des vertus païennes; pour critiques, que des ignorants qui ne l'avoient pas lu, que des envieux qui l'avoient lu avec prévention, que des Epicuriens dissolus & révoltés de sa morale austere, que des Littérateurs qui préféroient la pureté du style à la pureté des mœurs, une période harmonieuse à une sentence salutaire. Quant à la prétendue lettre apologétique adressée au Sénat après la mort d'Agrippine, j'inviterai ceux qui seroient encore tentés de lui en faire un reproche, de revenir sur ce que j'en ai dit plus haut, & de peser mûrement ce que j'en vais dire ici.

§. CVII. On ne sauroit douter que Séneque n'en imposât au Tyran, soit par l'autorité de l'homme sage sur l'homme dissolu, soit par l'exercice habituel de sa fonction d'Instituteur ou de Censeur. Ce furent ses efforts (470) réunis à ceux de Burrhus, qui arrêterent le cours des assassinats prêts à s'exécuter. C'étoit le seul personnage de la Cour que Néron respectât; la haine secrete du Souverain & des Courtisans en étoit d'autant plus profonde: voilà le témoin incommode dont il falloit se délivrer, & contre lequel toutes les batteries étoient dirigées; aussi de tous les meurtres ordonnés par le monstre, aucun ne lui fut plus agréable (471); il brisoit la seule digue qui s'opposoit à sa perversité; falloit-il le seconder? En le chargeant de la lettre apologétique, le tigre captieux lui tendoit un piege. « Je vais, se disoit-il à » lui-même, le placer entre la mort, s'il » refuse, & le déshonorer, s'il obéit. Que » fera-t-il »? Ce qu'il fera? ce qu'il doit

(470) *Ibaturque in cædes, nisi Afranius Burrhus & Annæus Seneca obviam issent.* TACIT. *Annal. lib.* 13, *cap.* 2.

(471) *Sequitur cædes Annæi Senecæ, lætissima Principi.* TACIT. *Annal. lib.* 15, *cap.* 60.

faire. Il trompera ton attente, & il continuera de te tourmenter par le ſpectacle impoſant de la vertu. Il eſt l'égide de tous les gens de bien que ta fureur menace ; il la leur conſervera. Il ſait qu'il y a des circonſtances où il y a plus de courage à vivre qu'à mourir (472).

Par ſon refus & par ſa mort, Séneque auroit été l'aſſaſſin de tous ceux qu'il eût abandonnés à la férocité de Néron. Quelles auroient été les premieres victimes d'une réſiſtance inconſidérée ? ſa femme, peut-être ſes freres, ſes amis, une foule d'honnêtes & braves citoyens.

Vous qui l'accuſez, c'eſt à vous qu'il demande conſeil dans cette conjoncture critique. Que lui euſſiez-vous dit ? Je l'ignore ; mais je lui aurois dit, moi : « Quel avantage y a-t-il que Néron ajoute » un ſecond crime à un premier, & qu'il » mêle le ſang de ſon Inſtituteur à celui » de ſa mere ? Séneque ! Néron, Tigellin » & Poppée ont les yeux ſur vous ; ils » s'attendent à un refus, dont votre mort, » qu'ils déſirent, & celle de beaucoup

(472) C'eſt ce que Séneque dit expreſſément dans la Lettre 78, tom. 2, pag. 307. *Edit. Varior. Imperavi mihi ut viverem ; aliquando enim & vivere, fortiter facere eſt.*

» d'autres

» d'autres qu'ils ont proſcrits dans leurs » ames féroces, ſera la ſuite : les ſatisfe- » rez-vous ? Voyez tous ces malheureux » à vos genoux ; ils les embraſſent ; ils » vous demandent grace. Enverrez-vous » le Centurion à Novius Priſcus votre » ami ? ſa vie eſt attachée à la vôtre. Qui » ſait ce que deviendront vos proches, » lorſque vous ne ſerez plus ? N'en dou- » tez pas, on leur ſera un crime de votre » tendreſſe pour eux, de leur tendreſſe » pour vous ; on verra en eux autant de » vengeurs qu'il faut exterminer.

» Blâmez-vous ce pere malheureux qui » ſe couronna de fleurs (473) à la table » de Caligula, le jour même que le Tyran » avoit fait égorger ſon fils ? non ſans » doute. Et pourquoi ne le blâmez-vous » pas ? c'eſt qu'il lui reſtoit un ſecond » fils. Et Néron étoit-il moins à redouter » que Caligula ? N'avez vous perſonne » à conſerver, & ne vous reſte-t-il pas » une mere, une épouſe, des freres & » des amis ?

» Si votre mort devoit entraîner celle » du Tyran ſanguinaire, nous vous di- » rions, mourez, il n'y a pas à balancer.

(473) *Voy.* SÉNEQUE : *de ira, lib.* 2, *cap.* 33.

» Mais vous ne ſerez plus ; le Tyran reſ-
» tera, & les gens de bien demeureront
» ſans appui.

» Entre le parti qui réjouira les ſcélé-
» rats, & le parti qui affligera les gens
» de bien, y a-t-il à héſiter ?

» Vous n'êtes point un ſimple parti-
» culier, vous êtes un homme public ;
» vous ne vous appartenez point à vous
» ſeul. Ne vous conſidéraſſiez-vous que
» comme un de ces ſatellites prépoſés à
» la garde des bêtes féroces, croyez-vous
» qu'il vous fût permis de quitter votre
» poſte, & de les lâcher ſur vos conci-
» toyens ? Quelle différence mettez-vous
» entre celles qu'on tient renfermées dans
» des loges, & celles qui rempliſſent ce
» palais ? Les unes ne déchireront que
» les malfaiteurs, les autres déchireront
» les gens de bien.

» Ce n'eſt pas la méchanceté ſeule du
» Souverain que vous ſuſpendez, vous
» enchaînez encore la fureur ambitieuſe
» & de ſes affranchis, & de ſes courti-
» ſanes. Voyez dans quelles mains vous
» allez dépoſer l'autorité ſouveraine !

» Craindriez-vous qu'on ne vous accu-
» ſât de lâcheté ? Eſt-ce qu'on ignore
» combien la vie a peu de prix à vos
» yeux ? Et d'ailleurs, que vous impor-

» tent les discours du peuple ? La vraie
» grandeur ne consiste-t-elle pas à faire
» le bien, même en s'exposant à l'igno-
» minie ?

» Quand vous devriez mourir demain,
» il ne faudroit pas mourir aujourd'hui.
» Dans le poste que vous rempliſſez, qui
» fait le prix d'un jour, d'une heure, quel
» forfait vous pouvez prévenir ? Lorſ-
» qu'il ſera commis, on s'écriera : ah !
» ſi Séneque eût vécu ! Hélas ! votre
» dernier moment n'eſt peut-être que
» trop proche : il reſte un homme de
» bien, & vous allez l'immoler !

» Le ſacrifice de la vie donne aux
» actions un éclat qui prouve moins la
» force de celui qui s'y réſout, que la
» foibleſſe de celui qui s'en étonne. Papi-
» nien montra ſans doute du courage à
» mourir ; vous en montrerez davantage
» à vivre : Papinien ne penſa qu'à lui ;
» Séneque ſe ſera ſouvenu de ſes conci-
» toyens : la réſiſtance (474) de Papi-

(474) Puiſque l'occaſion s'en préſente, il ne ſera pas inutile de remarquer ici en paſſant, que cette réponſe de Papinien, ſi vantée par pluſieurs Ecrivains modernes, qui, dit-on, coûta la vie à ſon Auteur, & qu'on oppoſe encore aujourd'hui, avec plus de zele que de raiſon, à la con-

» nien l'illuſtra ; votre condeſcendance » ſera blâmée, vous n'en doutez pas, &

---

duite de Séneque, eſt une pure fable. On prétend que Caracalla, ayant tué ſon frere Géta, chargea Papinien d'excuſer ce meurtre auprès du Sénat & du peuple Romain ; mais que Papinien lui répondit courageuſement : *il eſt plus facile de commettre un parricide, que de l'excuſer.* Spartien, d'où ce récit eſt tiré, n'y ajoute aucune foi, & rapporte ſeulement ce fait comme un bruit que beaucoup de gens répandoient (*multi dicunt*), mais qui n'étoit pas moins incertain que tous ceux qui couroient ſur la cauſe de la mort de Papinien. « On voit, dit-il, par » la grande diverſité qui regne dans la narra» tion des Auteurs qui ont parlé de cet événe» ment, qu'ils en ont tous ignoré la cauſe : » mais j'aime mieux rapporter leurs différents » récits, que paſſer ſous ſilence la mort d'un » auſſi grand homme. » Il raconte enſuite ſur le même ſujet, un autre bruit populaire, qui, ſelon lui, n'a pas plus de fondement ; & après en avoir fait voir l'invraiſemblance, il finit par aſſurer que Papinien mourut victime de ſon attachement pour Géta, & fut enveloppé dans la preſcription qui fit périr tous les partiſans de ce Prince. Voici les propres paroles de Spartien : j'ai tâché d'en prendre l'eſprit, ſans m'aſtreindre à une traduction littérale, mais auſſi ſans rien ajouter à ſon texte. *Scio de Papiniani nece multos ita in litteras retuliſſe ut cædis non ſciverint cauſam, aliis alia referentibus : ſed ego malui varietatem opinionum edere, quàm de tanti viri cæde reticere..... MULTI DICUNT*

» c'eſt en cela même que vous ſerez plus » grand que lui. »

Baſſianum, occiſo fratre, illi mandaſſe, ut & in Senatu pro ſe & apud populum facinus diluere: illum autem reſpondiſſe, non tam facile parricidium excuſari poſſe, quàm fieri. *Est etiam hæc fabella, quod dicere noluerit orationem quâ invehendum erat in fratrem, ut cauſa ejus melior fieret qui occiderat: illum autem negantem reſpondiſſe*, aliud eſt parricidium, accuſare innocentem occiſum. *Sed hoc omnino non convenit: nam neque Præfectus poterat dicere orationem; et constat eum quaſi fautorem Getæ occiſum. Spartian.* in vita Caracallæ, *cap.* 8. *Inter* Hiſt. Auguſt. *Script.* tom. 1, pag. 722, 723, *edit.* Lugd. Batav. 1671. *Voyez* auſſi Aurelius Victor, *de Cæſarib. cap.* 20. Et notez que Zozime ne dit pas un ſeul mot de cette prétendue réponſe de Papinien, que, ſelon lui, Caracalla fit maſſacrer par les Soldats, pour écarter le ſeul obſtacle qui s'oppoſât à l'exécution du projet que ce Prince avoit formé de ſe défaire de ſon frere Géta. *Hunc (Papinianum) Præfecti prætorio munere fungentem, ſuſpectum Antoninus habebat; alia nulla de cauſa, quàm quod Papinianus animadvertens eum infeſto erga Getam fratrem animo eſſe, quo illi minus inſidiaretur, pro viribus impediret. Hoc igitur impedimentum è medio removere volens, Papiniano per milites necem ſtruit: Spatiumque nactus fratrem interficit, quum ne quidem mater adcurrentem adſe potuiſſet eripere. Zozim. Hiſt. Nov. lib.* 1, *pag.* 11, *Edit. Oxon.* 1679. Note de l'Éditeur.

Que Néron exigeoit-t-il de Séneque ? de louer un parricide ? non, mais de prévenir les suites funeſtes d'un crime commis, en peignant au Sénat & au peuple une femme ambitieuſe, telle qu'étoit Agrippine, une mere dangereuſe, telle qu'étoit Agrippine ; ce qu'il fit. Dans ce moment (475), dit Tacite, les regards ſe détournerent de la férocité inouie de Néron, pour s'arrêter ſur l'indiſcrétion de Séneque. Et quelle indiſcrétion Séneque avoit-il commiſe ? Il avoit avoué le crime. Non, il ne l'avoit pas avoué ; j'en appelle au récit même de Tacite. La tentative du vaiſſeau étoit connue : quoi de mieux à faire que de la pallier, en l'imputant à la fortune de Rome ? Agrippine étoit morte : quoi de mieux à faire, que d'en accuſer la propre fureur ? Il étoit difficile de croire, ajoute Tacite (476), qu'une femme échappée

(475) *Annal. Lib.* 14, *cap* 11. *Ergo non jam Nero, cujus immanitas omnium queſtus anteibat, ſed adverſo rumore Seneca erat, quod oratione tali confeſſionem ſcripſiſſet.*

(476) *Annal. Lib.* 14, *cap.* 11. *Quis adeo hebes inveniretur, ut crederet, aut à muliere naufragâ miſſum cum telo unum, qui cohortes & claſſes imperatoris perfringeret,*

aux flots eût envoyé un assassin avec un poignard, contre une flotte & des cohortes ; comme si tout audacieux n'étoit pas le maître de la vie d'un Général, même au centre de son armée ! L'attentat prétendu d'Agérinus avoit éclaté ; & il eût été, ce semble, plus imprudent de s'en taire, que d'en parler.

§. CVIII. Je m'étois promis de ne plus rien publier de ce que j'écrirois, non que j'eusse pris en dédain la considération qu'on obtient par des succès littéraires ; mais nos Critiques sont si amers, le public est si difficile, & l'on a reçu avec une indifférence si propre à décourager, des ouvrages que je me glorifierois d'avoir fait, qu'il n'y avoit guere qu'un sujet aussi intéressant pour une ame honnête & sensible, la défense d'un Sage, qui pût me distraire de la sévérité de nos Juges, de la satiété de nos Lecteurs, de la médiocrité de mon talent, & de la sagesse de mon projet.

Je me suis livré presque sans réserve à mon goût pour les réflexions ; mais je consens qu'on les omette ou qu'on les oublie, pourvu qu'on retienne dans sa mémoire les faits sur lesquels je les appuie, & qu'on en conserve au fond de son cœur

plus d'horreur pour la calomnie, plus de vénération pour le grand homme calomnié. J'ai écrit ce que j'aurois désiré qu'un Lecteur honnête se dît à lui-même en me lisant; moins jaloux que l'homme de génie retrouvât en lui quelques-unes de mes pensées, que flatté, si l'homme de bien se reconnoissoit dans mes sentiments.

§. CIX. M. Carter, savant Antiquaire Anglois, nous apprend, dans son voyage de Gibraltar à Malaga, qu'il subsiste encore en Espagne des monuments élevés à la mémoire de Sénèque. Il a trouvé à Mescania, ville municipale Romaine, les restes d'une inscription, où le nom de Lucius Annæus Seneca s'est conservé, & dont il fixe la date avant la soixantieme année de l'Ere Chrétienne, & la mort de notre Philosophe. Il ajoute qu'on montre à Cordoue la *Casa de Seneca*, la Maison de Sénèque; & au voisinage d'une des portes de la ville, *el Lugar de Seneca*, la Métairie de Sénèque. On s'arrête avec respect à l'entrée de la chaumiere de l'Instituteur; avec horreur, devant les ruines du palais de l'Eleve. La curiosité du voyageur est la même, mais les sentiments qu'il éprouve sont bien différents;

ici, il voit l'image de la vertu ; là, il erre au milieu des ſpectres du crime : il plaint & bénit le Philoſophe ; il maudit le Tyran.

FIN.